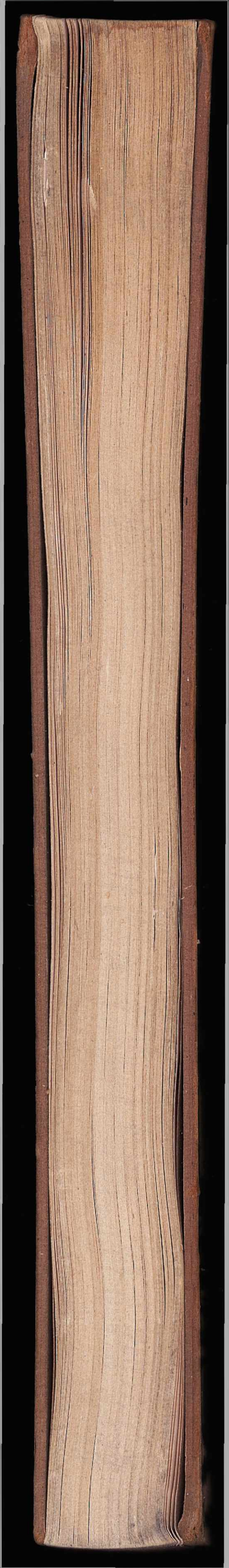
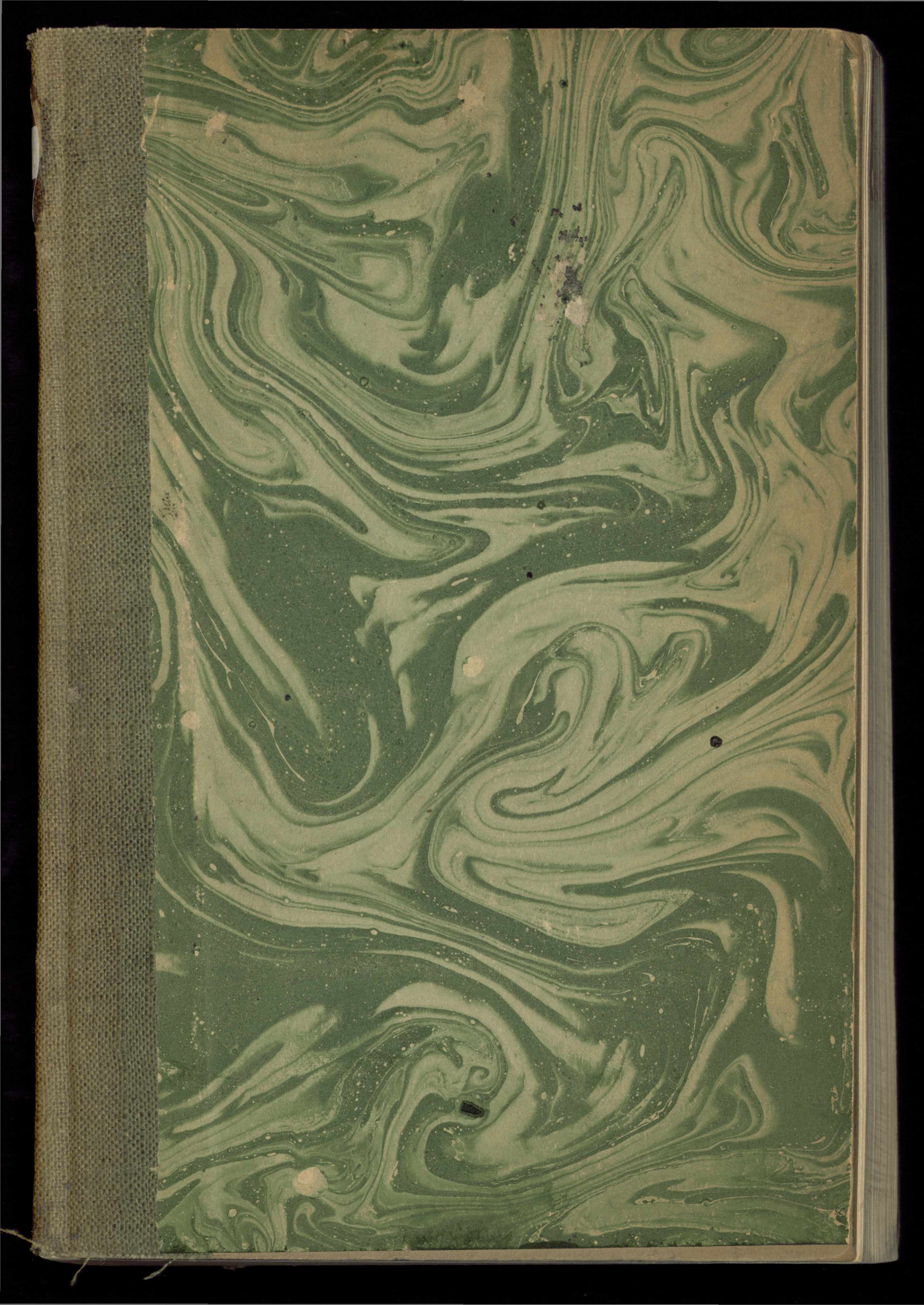

8° R
4825
Sup





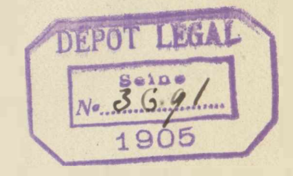
SOUVENIRS

ET

Problèmes Spirites

par CLAIRE G...





LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES
42, Rue Saint-Jacques, PARIS



Souvenirs et Problèmes

SPIRITES



ERRATA

Pages		
31,	9e ligne,	lire *toujours* au lieu de tou ours.
173,	19e —	lire *produire* au lieu d'écrire.
209,	1re —	de l'annotation, lire *Jounet* au lieu de Jonnet.
293,	20e —	lire *je ne pourrais* au lieu de je pourrais.
334,	10e —	lire *expression de frayeur*, au lieu de expression de frayeur mortelle.
343,	4e —	(texte allemand), lire *kommen* au lieu de Rommen.
343,	19e —	— lire *kennen* au lieu de Rennen.
352,	2e —	— lire *unabhængige* au lieu de unabbænzige.
358,	11e —	— lire *kehrt* au lieu de rehrt.
358,	18e —	— lire *kann* au lieu de rann.
364,	23e —	— lire *ralentissement* au lieu de rétablissement.
371,	29e —	mettre une *virgule* après le mot coïncidences.
380,	28e —	supprimer la *virgule* au mot parcelle.
382,	26e —	lire *infime* au lieu de infirme.
386,	18e —	lire *du* au lieu de macrocosme.
390,	6e —	mettre une *virgule* au lieu du *point-virgule* au mot acquise.

Souvenirs et Problèmes

SPIRITES

INTRODUCTION

C'est pour plus tard que j'aurais voulu réserver mes souvenirs et problèmes spirites, mais l'heure presse, les événements se précipitent et tout porte à croire que la société est à la veille de se reformer sur de nouvelles bases. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que « la vieille foi » se meurt, si elle n'est déjà morte ! Il me semble donc qu'il faut au plus vite que chacun apporte sa pierre, quelque petite qu'elle soit, à l'érection de l'édifice futur de la vérité, pour qu'enfin la certitude scientifique vienne remplacer cette « foi » par une conviction profonde et inébranlable. Car, à moins d'être indifférent, on ne peut, étant spititualiste, voir d'un œil tranquille l'âme humaine s'égarer dans un matérialisme abrutissant, aussi honteux que décevant.

Ceux de la vieille école, c'est-à-dire ceux qui veulent maintenir l'ordre social en gardant un bandeau sur les yeux, en un mot, ces conservateurs de choses caduques et vermoulues, ne cessent de dire : « La *religion* s'en va ; bientôt, il n'y aura plus de religion. » Mais s'expriment-ils bien ? Ne se font-ils plutôt une fausse conception de ce que seul on devrait appeler « religion » ? D'après l'étymologie et la philosophie du mot, la religion ne devrait signifier que le lien qui unit le monde visible au monde invisible. Eh bien ! peut-il cesser d'exister ce lien, s'il est un *fait réel* ?

Ce que les arriérés appellent « religion » est tout simplement la foi aveugle, c'est-à dire *non raisonnée*, dans de prétendues révélations divines et des interprétations arbitraires de ces mêmes révélations ; en plus, c'est la pratique d'un culte conventionnel et la soumission à des lois liturgiques, plus ou moins raisonnables, mais toujours absolues.

En effet, cette religion « s'en ira » toujours davantage !

Il est vrai, les églises sont encore pleines le dimanche. Mais est-ce là une preuve de dévotion ? Une foule élégante ou du moins endimanchée, selon l'endroit où le temple s'élève, se presse aux heures conventionnelles. C'est la mode d'aller à l'église le dimanche. Quand ce ne sera plus la mode, on n'ira plus.

En attendant, questionnez les personnes assemblées en face du prêtre qui dit l'office, questionnez-les *une*

à une sur ce qu'elles croient réellement de l'immortalité de l'âme, du ciel, de l'enfer, etc., bien peu vous répondront d'une façon convaincue sur le premier point ; quant au second, chacune, si vous la mettez au pied du mur, aura une conception personnelle sur le dogme des peines et récompenses *post mortem* que l'autorité ecclésiastique impose et sur une foule d'autres points du catéchisme.

Je m'en suis convaincue chaque fois que j'ai tenté une enquête à ce sujet, j'ai même vu les prêtres différer à l'infini sur la manière d'interpréter et d'appliquer les dogmes, quand je les ai interrogés un à un, sous forme de renseignement personnel. Qu'est-ce donc alors que cette fameuse union catholique qui tire sa force « de ce qu'à travers les siècles elle brave, sans varier ni faiblir, toutes les attaques contre son critérium infaillible » ?

Qu'est-ce autre qu'une union factice ? A vrai dire, son enceinte ne ressemble-t-elle pas à un édifice vaste et imposant à l'extérieur, mais complètement vide à l'intérieur, à cause de ses murs vieillots, moisis et peu hospitaliers ? En effet, contre quoi la foi catholique protège-t-elle ? Certainement, ni contre le doute, ni contre le mal, ni contre le désespoir.

D'ailleurs, voyons ceux qui se disent catholiques !

D'un côté, ce sont des hommes qui se servent de l'étiquette catholique comme d'un tremplin politique (à part quelques-uns, bien rares, qui puisent leurs croyances épurées et élargies précisément à la même

source que les spirites-chrétiens) ; de l'autre, ce sont des femmes qui, ou, toutes jeunes, sortent exaltées de foi mystique du couvent, ou vieilles, sans réfléchir, se consolent, comme elles peuvent, par des pratiques et cérémonies, des prières inventées par un autre et répétées *machinalement ;* — sans parler des femmes du monde qui vont à la messe et au confessionnal *pour se distraire* et par genre.

(Naturellement, les enfants ne comptent pas, puisqu'ils ne font que suivre la voie qu'on leur trace.)

Mais est-ce là une religion, un culte à la hauteur d'un siècle, si cette religion, ce culte, ne peut être adopté par la masse pensante de ce même siècle ? Est-ce une religion viable, celle qui a comme agent conducteur la politique, la mode ou une léthargie mentale complète ?

Non, on ne saurait en disconvenir.

Mais alors à quoi conclure ?

A ce que les cultes qui ne peuvent donner la *certitude* religieuse, qui ont besoin d'appeler *la foi une grâce*, sont appelés à disparaître sous peu.

Je l'ai dit plus haut : la religion est et doit être le lien qui unit le monde visible au monde invisible. Il faut ajouter que de ce lien même découle la seule vraie et unique morale, car sans ce lien, aucune morale sociale ne peut être démontrée comme réellement juste et logique.

Pour les matérialistes, la religion est uniquement le lien entre les humains du monde visible. C'est là que

gît leur faiblesse ; car libre à chacun de nier ce lien. L'erreur des matérialistes vient de leur myopie à laquelle ils se refusent de croire. Cependant les convaincre du contraire est parfois plus facile que d'arracher le bandeau épais des erreurs qui couvrent les yeux de ceux qui sont inféodés aux dogmes. C'est donc plutôt à eux que s'adressent les preuves convaincantes qu'on peut tirer des expériences spirites qu'aux « croyants », quoiqu'en simple logique cela paraisse le contraire. En effet, qu'est-ce donc que tous les cultes religieux ? Où ont-ils tous pris leur naissance ? Quelle est leur raison d'être ?

Qu'on lise attentivement l'histoire de chaque peuple depuis son origine, qu'on se renseigne chez les peuples sauvages actuels, partout nous ne voyons, comme base de leur religion, rien autre que ce qu'on appelle actuellement les « faits ou pratiques spirites ». Ainsi, toute l'histoire hébraïque est remplie de faits médianimiques et ce qu'on désigne par le mot sonore de « révélations divines » n'est pas autre chose. Toute l'Asie, depuis les temps les plus anciens, ne respire que spiritisme (le bouddhisme, le brahmanisme, la Kabbale, les mystères des temples égyptiens), les oracles chez les Grecs et les Romains, toute la science théosophique de nos jours n'est qu'une preuve permanente du spiritisme. En extrême Occident comme aux pays septentrionaux, jusqu'aux plus excentriques, il en est de même.

Partout ce sont les morts qui se manifestent, les

esprits qui se révèlent, qui créent la conviction d'abord, les religions ensuite.

Le Christianisme sans les faits spirites n'existerait pas. Le Christ sans les miracles n'aurait pas été écouté ; ses maximes sublimes, il les aurait prêchées dans le désert. Et si les apôtres et les disciples du Christ n'avaient pas reçu les dons de médiumnité, dont parlent les Evangiles, ils n'auraient pas trouvé moyen de se faire écouter. On n'attire la foule que par des faits extraordinaires, non par des sermons d'une moralité sévère et, en tous cas, en opposition avec la routine à l'usage du jour. Ceux qui refusent tout crédit aux « miracles » attribués au Galiléen, croient à un miracle plus grand que ne sont les phénomènes merveilleux qui lui sont attribués. En effet, d'où serait venue la conviction profonde des disciples qui leur donnait la force du martyre, d'où l'enthousiasme des foules qui suivaient le Maître ?

Y a-t-il une fumée sans feu ?

Hommes seulement, sans une force mystérieuse qui les entourait, les animait, les inspirait, auraient-ils eu le prestige de se faire entendre, *Lui*, simple ouvrier charpentier, eux, simples pêcheurs !

Si le Christianisme a donc rapidement étendu ses rameaux sur l'humanité civilisée entière, c'est grâce au spiritisme.

L'Eglise de Rome appelle *ce spiritisme* « l'histoire des miracles du catholicisme », en ne reconnaissant leur évidence ou bien leur provenance *non satanique*

que quand ils ne prouvent pas d'une façon absolue contre ses déductions erronées (1).

Elle a donc une manière de voir étroite, à moins qu'elle n'agisse par tactique habile.

Evidemment, pour une humanité scientifiquement moins évoluée, une simple croyance *imposée* pouvait suffire. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. La science officielle étant en contradiction avec le dogme officiel, il faut que l'un des deux champions sorte vainqueur d'une lutte qui se continuera à outrance jusque-là. Comme le mot « science » indique par lui-même « invincibilité », elle vaincra « l'infaillibilité » ignorante et ce n'est donc pas « sa défaite » qui peut être prédite à heure fixe, quoi qu'en ait dit un des grands champions de l'Eglise romaine.

La vérité est que l'humanité, surtout en France, est à la veille d'un changement religieux. Dans toutes les séances spirites, vraiment sérieuses, ce changement est annoncé depuis quelque temps.

Le Christianisme de jadis ayant dévié de sa direction première, il faut qu'il soit rénové pour s'adapter à la mentalité actuelle. Le remarquable ouvrage de M. l'abbé Petit, *La Rénovation religieuse*, prépare, bien plus, indique la voie dans ses grandes lignes. Cependant cette œuvre de haute initiation ne peut s'adresser qu'à ceux qui ont la conviction non seulement de la survie,

---

(1) Voir le livre de Dom Maréchaux : *Le Merveilleux divin et le Merveilleux satanique*.

mais de l'existence du monde invisible qui nous environne et qui influence les événements sur terre. Le Christ, sa mission, toute son œuvre de morale sociale et d'élévation mentale ne peuvent être comprises qu'ensuite. Il importe donc de prouver la survie par l'ingérence du monde spirituel dans l'évolution du monde matériel.

Le seul moyen pour y arriver est de laisser parler « les faits », de les soumettre à la science officielle et à la libre discussion.

Comme Strada l'a dit et répété : « le fait seul est critérium ». C'est d'une évidence absolue, à condition qu'on ne tire pas, comme les diverses Eglises, des conséquences arbitraires de ces faits, qu'on ne conclue pas à un système escatologique étroit aux dépens du salut de l'humanité entière, et surtout qu'on *n'impose pas* ses conclusions, peut-être justes et bonnes *pour une époque*, mais fausses et néfastes pour une autre, comme des articles de foi inattaquables, soi-disant parce que Dieu lui-même en a inspiré l'interprétation.

Non, établissons les faits. Reconnaissons-les, après les avoir discutés sincèrement, et nous aurons bientôt le fond d'un critérium *unique*. *Celui-ci formera ensuite la base de la grande religion humaine*. Peu importe si les interprétations varient dans les parties secondaires, pourvu qu'on tombe d'accord sur l'essentiel : la survie et Dieu. Dieu personnel ou impersonnel ? Encore peu importe !

Dieu, le « Père », que le Christ nous a révélé, ne

nous demande pas de le connaître au point de pouvoir le discuter en chaire, sans cela il ne resterait pas depuis les siècles des siècles le *Deus absconditus*. Je répète : Il est nécessaire que les faits arrivent à convaincre et *à forcer la réflexion !* Pour ma part, je suis persuadée que la réflexion longue et profonde mènera non seulement au Déisme, mais au Christianisme. Non à un Déisme et Christianisme étroits qui *excluent et damnent*, ainsi que je le démontrerai succinctement dans mon Arrière-Propos, mais à une conviction religieuse *assez large* pour y englober l'humanité entière.

Cependant, qu'on ne m'accuse pas de vouloir, à mon tour, imposer mon opinion ; quelle que soit parfois la violence de mon attaque et l'insistance que je mets à défendre la cause spirite, je n'ai point cette prétention. La raison a été donnée *individuellement*, pour qu'on s'en serve *individuellement*.

Mais, tel qu'il a été remarqué souvent : « la lumière jaillissant de la discussion », je vais discuter, presque un à un, les faits spirites ou, du moins, anormaux, que je raconterai sans, ni les travestir, ni les enjoliver, afin que le lecteur puisse d'autant plus facilement, en combattant mes raisonnements, tirer des conclusions utiles à la recherche de la grande vérité.

Concordantes ou discordantes, elles ne manqueront point leur but, si toutefois elles sont sincères à l'instar des miennes.

I

Mon souvenir le plus lointain remonte au temps où je ne connaissais le spiritisme que de nom. (Ceci comme preuve que mon imagination ne pouvait être préparée de façon à me *créer* les sensations dont je vais avoir à parler.)

Voici les faits :

J'avais environ quatorze ans. Un soir, à peine couchée comme d'habitude, sans être ni troublée, ni effrayée, en un mot, les nerfs absolument au repos, non seulement je sentis tout à coup l'approche d'une chose indéfinissable, mais j'entendis des paroles nettement articulées, quoique inintelligibles et si près de mon oreille *qu'une haleine chaude semblait la frôler.*

Epouvantée, je pousse un grand cri. Toute la maison accourt, on me demande ce qui m'arrive. Je raconte le fait. On croit à un voleur. On cherche partout. Rien. Mon père déclare que j'ai dû avoir un cauchemar. On me quitte et on me recommande le calme.

Revenue de ma frayeur, je cherche à me rendormir. Là, à peine seule, j'entends de nouveau ces mêmes

chuchotements et, cette fois, il me sembla même discerner plusieurs voix ensemble. Je n'osais plus appeler. Je savais qu'on m'aurait grondée. Et puis à quoi bon, puisqu'on n'avait rien trouvé ! Je pris donc mon parti et ne bougeai plus. En attendant, ma peur, ou plutôt mon épouvante, était si grande que j'eus de violentes palpitations. Elevée dans la foi en Dieu, je me mis à prier ; enfin je m'endormis.

. . . .

Aujourd'hui que de longues années ont passé sur ce fait, je l'aurais sans doute oublié si, à partir de ce même soir, les mêmes chuchotements ne se fussent répétés, pendant *huit ans environ*. Comme j'en parlais à beaucoup de personnes, même à divers médecins, on conclut à des troubles dans mon ouïe, à de l'anémie ou à une excitation permanente de mon imagination. On me conseilla toute espèce de choses. Rien n'y fit, quoique j'eusse obéi à tous les conseils.

Les chuchotements continuèrent, tantôt avec plus, tantôt avec moins d'insistance. Même quand nous changions d'habitation, aucune trêve ne se produisait ; à la ville comme à la campagne, à l'étranger comme au foyer paternel, toujours j'entendais des voix.

Quelquefois, il me semblait qu'il s'agissait d'une conversation animée entre plusieurs personnes ; d'autres fois, et le plus souvent, comme si l'on s'efforçait de me faire une communication. Cependant j'eus beau prendre mon courage à deux mains, pour écouter avec calme, jamais je ne pus discerner un mot intelligible.

Vis-à-vis de cet insuccès, je m'énervais. Je me mettais en colère contre ces voix qui me poursuivaient à la sourdine, comme si elles me narguaient. J'avais horreur de me coucher et finalement je n'essayais plus de m'endormir qu'après avoir bouché mes oreilles d'ouate. Alors seulement je n'entendais plus rien.

Cette constatation n'exclut-elle pas d'emblée l'hypothèse facile d'une autosuggestion ?

Mais alors qu'était-ce ?

L'histoire nous parle des voix qu'entendit Jeanne d'Arc, la chronique hébraïque nous cite de nombreux faits de ce genre. Ceux qui n'ont jamais « rien vu, ni entendu », comme ils disent, se contentent de nier les faits qu'ils ne peuvent expliquer. C'est une manière plus que facile de sortir d'un dilemme embarrassant. Ils ressemblent à des sourds et à des aveugles qui, en niant les sons et les couleurs, accuseraient de folie ceux qui les discutent.

Les sages ici-bas sont ceux qui admettent même ce qu'ils ne comprennent pas. L'avenir leur donne très souvent raison ; car les plus insondables des problèmes à une époque ne sont qu'un jeu d'enfant à une autre.

Mais j'abrège pour revenir au fait.

Les fameux chuchotements, après avoir cessé pendant de longues années, se firent réentendre, il y a juste dix ans. Là, un soir, au début de mon sommeil, je fus réveillée en sursaut par une voix qui me parla très bas à l'oreille. Cette fois-ci, chose bizarre, quoique dans ma surprise je ne pusse discerner les mots, arti-

culés cependant nettement, je saisis, comme au vol, le sens d'une phrase entière, très intelligible. Cette phrase m'est restée dans la mémoire à cause de son importance.

Depuis, quoique je pense de temps en temps à ces interlocuteurs mystérieux, dans les nuits où le sommeil me fuit, je n'entends plus rien qui y ressemble.

Quelques années plus tard, à l'âge de dix-neuf ans, sans que le fait, que je viens de citer, eût encore cessé de se produire, je fus, pendant quatre ans, en proie à un phénomène tout aussi curieux, mais d'un autre genre. Si, peut-être, on peut classer le premier dans cette catégorie qu'on appelle clairaudience, le second me semble une espèce de clairvoyance. Ce qu'il y de plus bizarre, c'est que ces deux manifestations, tout en s'adressant à des organes différents, l'ouïe et la vue, se produisaient régulièrement à la même heure et dans les mêmes conditions, sans que pour cela elles parussent avoir un rapport entre elles.

En effet, tous les soirs, à peine couchée, pendant que mes oreilles percevaient cet étrange bruit de paroles, échangées en sourdine, mes yeux voyaient, à partir de l'époque indiquée, toute ma chambre entourée de guirlandes de fleurs merveilleuses ; elles formaient comme un cadre autour du plafond. Et j'eus beau écarquiller mes prunelles ébahies, le phénomène, après sa première apparition, se répéta tous les soirs, de sorte que je finissais par me trouver, à heure fixe, comme dans un jardin enchanté. La durée de ma vision fut

d'environ trois minutes; du moins, chaque fois que j'avais appelé pour la faire remarquer, elle avait le temps de s'évanouir lentement, lentement, comme une nuée gazeuse. La vision ne changeait ni de forme, ni de ton, ni de durée. Cependant une fois, après m'être endormie et réveillée en sursaut, je vis devant moi un énorme bouquet de jolies fleurs variées. Il était comme suspendu à une petite distance de moi d'à peu près cinquante centimètres. Tout en étant effrayée de cette obsession, poussée comme par un sentiment de dépit, je me levai sur mon séant et cherchai à le saisir. Il se retira aussitôt pour disparaître, mais sans hâte.

Naturellement, je ne manquais pas de parler à toutes les personnes qui m'entouraient de mes continuelles visions de fleurs, comme auparavant des chuchotements étranges. Notre médecin aussi fut consulté. Comme j'étais saine de corps et d'esprit, il ne sut que dire. Certaines personnes me considéraient comme hallucinée ; d'autres me firent remarquer que les fleurs sont un emblème de souffrance. Mais, en parlant ainsi, ces dernières expliquaient les fleurs qu'on voit *en rêve*, *non à l'état de veille*, ce qui était mon cas.

Maintenant, y aurait-il un rapport entre les perceptions que l'âme fait durant le sommeil du corps et les visions à l'état de veille au point de vue de l'emblématisme du moins (1)? Je ne saurais le dire ; ce qui est

(1) « La transmission à la conscience normale des impressions « perçues par la conscience impersonnelle paraît se faire de la « même manière que dans le rêve, c'est-à-dire dans une dramati-

certain, c'est qu'à l'époque où les guirlandes de fleurs cessèrent d'orner ma chambre, ma véritable épreuve commença pour se continuer en une longue chaîne ininterrompue de souffrances physiques et morales.

D'après cette constatation, qui certes peut être fortuite, fleurs et souffrances seraient donc synonymes ! — Pensée consolante ! Car ce que nous prenons pour des calamités, des châtiments, de méchants jeux d'un hasard impitoyable et aveugle, seraient ainsi des fleurs mystiques dont les fruits se cueilleraient dans la vie d'outre-tombe-et-chagrins terrestres !

Après cette digression, arrivons au fait.

Ma vision de fleurs cessa pendant vingt ans environ.

Au bout de cette époque, parlant un jour de phénomènes occultes au docteur B..., je lui fis part des faits que je viens de rapporter, surtout du phénomène des fleurs. Quoique lui-même avancé en occultisme, il n'hésita pas à conclure, en substance, de la manière suivante : « Ce que vous avez éprouvé, dit-il, est un trouble de l'hystérie ; les névroses produisent souvent des phénomènes anormaux en apparence. Vos idées de jeunes filles s'accompagnaient de leur representation imagée, c'est-à-dire, elles prenaient une forme symbolique. Vos visions de fleurs ne constituaient qu'un cas d'amnésie, de troubles dans vos facultés visuelles ; le

« sation, une mise en scène, un tal leau qui exprime l'idée d'une « manière concrète et symbolique. » *Les Phénomènes psychiques*, par J. Maxwell, page 186.

mariage devait nécessairement y mettre fin à cause de la transition entre la vierge et la femme. »

Je ne réplipuai pas, mais je fus peu convaincue.

Le lendemain même devait donner tort aux savantes conclusions du docteur. En effet, après quelques iustants passés au lit, *sans dormir*, je vis, les yeux grands ouverts, à la lueur de ma veilleuse, une haute plante verte, à feuillage entrecoupé de fleurs rouges, le tout semblable à une branche de grenadier. Elle s'élevait du parquet et montait à deux mètres environ devant la glace de ma cheminée. Je la regardai avec autant de surprise que de contentement. N'était-ce pas comme si le phénomène lui-même voulait démentir le diagnostic médical ? — ou bien, comme si le souvenir d'un passé lointain ressuscitait en se matérialisant ?

En tous cas, très intriguée du fait, je fis visite le jour suivant au docteur B... pour lui prouver son erreur. Mais ce qui se passa alors dans son salon, devant plusieurs personnes, est un fait nouveau si étrange qu'il mérite d'être rapporté à son tour plus tard, afin d'être examiné à part.

Je dirai seulement, en attendant, que dans les nombreux livres spirites que j'ai lus, je n'ai pas rencontré un seul fait analogue et prêtant moins au doute sur l'intervention d'intelligences invisibles.

Mais je reviens à ma voyance de fleurs.

Quoique le lendemain du soir où je vis la branche de grenadier, j'y pensasse *avec insistance*, souhaitant

la répétition du phénomène, et à défaut de réussite, *cherchant*, à titre d'expérience, *à me l'auto-suggestionner*, je ne vis rien, absolument rien.

Ce n'est que trois années plus tard, au moment d'une nouvelle série d'épreuves, que je la vis réapparaître dans les mêmes conditions et de façon presque identique. De guirlandes, il n'y en eut plus jamais, mais bien, une fois, un assez grand bouquet de fleurs aux nuances sombres, semblables à des boutons de bruyère.

C'est ici que s'arrêtent les faits anormaux que j'ai à enregistrer dans la période qui précéda ma conversion au spiritisme chrétien et avant d'atteindre mon état actuel de médium sensitif.

Je l'ai dit : A l'époque où j'éprouvais ces deux sensations phénoménales, je ne savais presque rien du spiritisme, mon imagination n'avait donc pas été frappée par des récits mystérieux. Vivant d'une façon calme et retirée, il ne pouvait être question d'une hypertension de mes nerfs. N'ayant pas davantage le culte exagéré des fleurs, je ne saurais admettre une auto-suggestion ou bien « un automatisme psychologique », comme dirait un de nos savants modernes, lequel automatisme, d'ailleurs, quand il se produit dans les phénomènes occultes, est un fait non moins merveilleux que celui de l'intervention d'un agent invisible, et sûrement il prouverait, à lui seul, suffisamment, la dualité de l'être humain et la probabilité de la survie de l'un des éléments de cette dualité.

Alors, qu'était-ce ? L'effet d'un état morbide spécial, comme l'avait en quelque sorte indiqué le docteur B... ? Mais les faits, tels qu'ils se sont succédé, et surtout enchaînés plus tard, n'admettent pas cette hypothèse.

Non, quelque récalcitrants que nous soyons à quitter la terre solide, il faut que nous arrivions *quelquefois* à envisager la possibilité d'une interpénétration du plan hyperphysique par une extension anormale et spontanée de notre pouvoir visuel et auditif ; avec ou sans agent extérieur, peu importe ici, puisque le fait même prouve l'existence du principe psychique.

La clairaudience comme la clairvoyance sont des faits rares, cependant pas assez pour n'avoir pas été affirmés et même démontrés par des hommes très avancés en sciences, positive et occulte L'erreur de la science officielle est de nous croire tantôt plus complexes, tantôt moins complexes que nous ne le sommes, selon qu'elle arrange les choses pour les besoins de la théorie qu'elle soutient. On devient haletant à suivre certains hommes dans leurs savantes élucubrations de « conscience subliminale », de « dégénérescence géniale », d' « hallucinations polygonales » et autres. Les spirites passent pour des amateurs de merveilleux, ces savants ne le sont-ils quelquefois davantage ?

Là où l'enseignement officiel pèche par la base, c'est dans la connaissance de nous-mêmes. Autant mentalement que physiquement, il a trop fixé la limite de notre pouvoir ! On nous apprend dans l'enfance que

nous avons cinq sens. C'est vrai pour la plupart des individus, *pas pour tous* (1).

En n'admettant jamais, pas même exceptionnellement, un sixième, peut-être un septième sens, la science restreint énormément le champ de ses investigations.

D'ailleurs, quand on dit dédaigneusement : « Tel effet a une cause physique », on croit avoir compris et imposé la compréhension. Il n'en est souvent rien, car, au fond, pour la moindre sensation, nous subissons forcément un processus dont nous sommes presque totalement inconscients. Pour la même raison, nous n'avons pas davantage la preuve que toutes nos impressions nous viennent du plan physique. Nos émotions, nos joies, nos tristesses, en un mot le thermomètre de nos bonnes ou mauvaises humeurs est peut-être *plus souvent que nous ne le croyons*, influencé par ce qui est sur ce qu'on appelle en occultisme : *le plan astral*.

Ainsi du plan astral aussi pouvaient me venir ces reflets de matières éthérées qui avaient l'apparence de fleurs, et de ce même plan pouvaient m'atteindre les étranges murmures que je percevais pendant si longtemps.

(1) Cette assertion qui paraît arbitraire et paradoxale aux yeux du profane, ne l'est pas pour celui qui connaît la loi générale de l'évolution ; car il sait que tel que les sens physiques se développent graduellement chez les êtres, les sens hyperphysiques s'acquièrent à la longue par l'initiation et la spiritualisation avancée.

S'il n'y a là, certes, aucune évidence scientifique, on ne saurait expliquer d'aucune autre façon rationnelle les étranges phénomènes dont je fus si longtemps témoin. On peut les nier. Ce serait facile, si je n'avais certaines preuves, par les coïncidences diverses et le témoignage que je puis invoquer contre une invention tardive pour le besoin de la cause.

Alors, à moins d'avoir un parti pris, il faut que le sceptique, à son tour, avoue qu'il y a entre le ciel et la terre des choses qui ne s'expliquent, ni au moyen de la science officielle, ni au moyen du catéchisme.

C'est à quoi j'en voulais venir, car ce premier aveu sera *le premier pas* vers la connaissance, — vers la connaissance de cette mystérieuse complexité qui nous entoure et qui cache aux yeux du profane — quelquefois seulement pour un certain temps — une myriade de choses plus merveilleuses qu'il n'en vient, à l'ordinaire, frapper les rayons de nos yeux.

II

Après ces réflexions qui viennent clore les phénomènes, avant-coureurs de mes expériences spirites, je suis forcée de dire quelques mots sur mon état d'esprit entre les deux étapes mentales que me créèrent alternativement le catéchisme catholique et la philosophie des Esprits.

Certes, il est fâcheux de parler de soi, aussi l'éviterais-je avec soin, si je ne considérais pas cette exhibition, en quelque sorte de mon être intime, nécessaire à la compréhension, aussi bien de l'ensemble que des parties fragmentaires de mes récits.

D'ailleurs, désireuse de rester inconnue, n'est-ce pas comme si je parlais d'une tierce personne en parlant de moi-même ? Du moins, c'est grâce à cette illusion que j'espère réussir à me voir « à distance », c'est-à-dire avec une entière objectivité et sans me préoccuper du respect humain.

. . . .

Elevée en partie au couvent, en partie par un père catholique néophyte, par conséquent orthodoxe, je grandis entre le catéchisme et la Bible (traduction et interprétation catholique), entre des chapelets inter-

minables, des neuvaines, des scapulaires — des Pères jésuites et des capucins.

Quoique souvent perplexe, dans mon enfance, en face de l'enseignement de la corrélation immédiate entre les textes de l'Evangile, souvent si simples et si naïfs, et cet échafaudage gigantesque de complexité, qu'est la théologie et la liturgie catholique; quoique m'accusant dans mon for intérieur d'une honteuse inintelligence pour ne rien comprendre aux explications données par les nonnes et les prêtres; quoique me révoltant intérieurement, sans cesse, contre le Jéhovah « du peuple élu » qui fulmine pour des peccadilles, qui encourage les fraudes, qui prend parti pour les uns contre les autres, etc., etc., arrivée à l'âge de seize ans, je m'enthousiasmais de la vie des saints et passais mes loisirs à courir aux églises entendre les orateurs ecclésiastiques ou à étudier des livres théologiques. Car il me semblait qu'aucune chose de ce monde ne pouvait rivaliser d'intérêt avec l'étude qui a pour sujet l'âme et son auteur!

Je lisais et lisais donc toujours une bibliothèque « sainte », pendant plusieurs années.

Cependant, naturellement portée vers l'analyse, et très éprise de logique, les objections ne tardèrent pas à s'imposer à mon esprit pour s'y accumuler au point de former bientôt un faisceau considérable!

Alors je pris le seul parti qui me restât à prendre. J'allai consulter mon confesseur pour mes difficultés mentales. C'était un Père jésuite. Il me reçut très

aimablement au parloir de son couvent et bien obligeamment il voulut m'expliquer — ce qui était inexplicable.

Pauvre homme ! Il se fatigua en vain.

L'ayant écouté attentivement et croyant dans ma naïveté de jeune fille pouvoir engager une discussion *sincère*, je me mis à lui exposer mes objections.

« Permettez, mon Père, lui dis-je, en substance, je ne comprends tou ours pas ; car si Dieu était comme vous le dites, s'il jugeait comme vous le dites, s'il agissait comme vous le dites, non seulement il ne serait pas juste, mais il serait moins bon que moi, puisque, quoi qu'on me fasse, je me crois obligée de pardonner à la personne qui m'offense. »

Le révérend père se leva en fronçant les sourcils ; d'un geste gracieux et impérieux à la fois, il me montra le chemin de la chapelle, en me disant d'un air de profonde commisération : « Pauvre enfant, vous êtes orgueilleuse, allez vous agenouiller devant le maître-autel et priez Dieu qu'il vous accorde sa grâce. » Ce fut un coup de foudre pour moi. Un coup de foudre qui, subitement, déchira le voile épais qui, depuis mon enfance, enveloppait mon intelligence.

« Merci, mon Père », lui dis-je, en faisant un salut d'adieu, à lui et à sa doctrine — sans passer par la chapelle.

J'étais très scandalisée, tout à fait bouleversée.

Comment ! A mes objections très sincères et pieuses, un professeur en théologie n'eut rien à répondre

sinon « que j'étais orgueilleuse ». Mais un prêtre de n'importe quelle autre religion aurait pu m'en dire autant. — Ainsi donc, l'Eglise catholique m'ordonnait tout simplement de m'incliner devant ce qui me semblait absurde ! Et ma raison ! pourquoi Dieu me l'aurait-il donnée si, pour les choses les plus importantes, je ne devais pas en faire usage ? Il est vrai, j'avais l'illustre exemple de saint Augustin et de son *Credo quia absurdum ;* mais les temps avaient changé et ce qui était excusable, à son époque, me semblait coupable à la nôtre.

Brusquement je tournai donc le dos à l'Eglise de Rome et à ses décisions *ex cathedra*. (Mon père n'étant plus de ce monde, je ne rencontrais aucun obstacle à la libre direction de ma conscience.) Cependant, avec mon besoin de religion, je ne pouvais m'en tenir là sans chercher une nouvelle orientation. Je crus le trouver dans le christianisme protestant. Ses principes plus généreux et rationnels m'attirèrent tout d'abord, mais ayant lu quelques-uns de ses auteurs, sans trouver de réponses à mes objections, j'abandonnai définitivement l'étude du dogmatisme chrétien.

Plusieurs années se passèrent dans ce que j'appelle aujourd'hui : ma torpeur psychique ; elle ne pouvait durer avec mon tempérament. En effet, bientôt une vie, sans pilote ni boussole, me sembla inquiétante, — effrayante même, par son incompréhensibilité.

En somme, toute sceptique que j'étais, *je regrettais de l'être*. Malgré moi, les mêmes réflexions revenaient

sans cesse, et soir et matin, je me demandais : « Pourquoi suis-je au monde, quelle est mon origine, quel est mon but ? Pourquoi suis-je née dans telles circonstances et non dans telles autres ? Pourquoi sommes-nous tous, plus ou moins, entourés de tourments et de peines ? A quoi aboutissent nos efforts communs ? — A la mort ? — Oui, à la mort.

Mais loin de chasser de ma fantaisie le hideux fantôme de la mort, je me plaisais à le regarder en face, à me torturer l'esprit par la création de son image.

Bien plus, dans mes paroxysmes de fureur, j'arrivais à en vouloir aux auteurs de mes jours. En effet, qu'avaient-ils besoin de me tirer du néant pour me forcer à passer par les affres de l'agonie et de la mort ?

Chose bizarre, folie mentale ! J'aurais voulu me donner la mort pour lui échapper ; ou plutôt, j'aurais voulu trouver le moyen *de ne pas être*.

Vains efforts ! La loi péremptoire de la vie m'enchaînait à l'existence, comme tous ceux qui respirent ; à l'existence, que je *croyais* ne pas avoir demandée !

Un morne désespoir succéda à mon énervement. Désormais, il me sembla que je ne vivais pas d'une vie positive, mais négative, c'est-à-dire uniquement pour courir, poussée par une fatalité méchante, au-devant de cette perspective impitoyable qu'est la mort — aux yeux des aveugles et des ignorants !...

C'est dans cet état d'esprit que je tombai un jour sur quelques volumes de philosophie. Avide de trouver

une solution, je me mis à les dévorer. Kant m'intéressa ; Rousseau et Voltaire me distrayèrent. Fichte, Leibnitz, Schelling me firent rêver. Une amie, un peu intellectuelle, me parla de Schopenhauer. Je le lus et m'y arrêtai. Décidément, ce sont ses théories qui répondaient le mieux à mes besoins ! Le « Nirwana », le généreux « Tat wam asi ». Je fus heureuse, enchantée !

— Mon enthousiasme ne dura guère. Bientôt mon esprit, toujours fureteur, découvrit les côtés faibles dans le système du philosophe pessimiste, car tout n'était pas d'accord ; trop d'objections restaient encore sans réponses.

Alors je recommençai à me décourager. Décidément, ici-bas, tout n'était donc que « Stückwerk », comme dit Gœthe, toute philosophie humaine incomplète, toute psychologie ténèbres, toute spéculation transcendantale, pure élucubration fantaisiste. Alors de mon âme ahurie s'échappa, pour se répéter souvent, cette prière sincère et ardente : « Oh ! Dieu, *si tu existes*, envoie-moi un rayon ! »

Je fus exaucée.

Ce qui m'arriva, les matérialistes l'appelleraient un simple hasard ; pour ma part, je suis forcée de reconnaître aujourd'hui que, si hasard il y avait, ce hasard agissait comme une personnalité intelligente, comme une personnalité qui conduirait petit à petit, à pas lents, mais sûrs, vers une fin déterminée.

Un printemps, partie sceptique de Paris, j'y revins

en automne avec la *conviction absolue* qu'il y avait quelque chose de plus que Schopenhauer n'avait deviné, c'est-à-dire, qu'après cette métamorphose qui s'appelle mort, il restait plus qu'un souffle inconscient, plus qu'une simple vibration de l'éther universel ; que le fameux « Tat wam asi » (toi c'est moi) n'était vrai que dans le sens de la loi de l'altruisme, non dans celui qui annihile la personnalité individuelle, après la désagrégation de son enveloppe matérielle.

Ma transformation fut l'œuvre d'un petit livre que je n'ouvris d'abord qu'avec mépris et répugnance et dans le seul but de la critique. Il a nom : *La Voyante de Prévorst*, par Justin Kerner (1). Mais ce que les enseignements théologiques inculqués dans mon enfance, à grand renfort d'argumentation, ce que les philosophes célèbres n'avaient pu me donner, en de nombreux volumes : *la conviction;* le simple exposé de faits, constatés et racontés sans parti pris, avec une indéniable bonne foi par un médecin, poète et philosophe, à l'esprit indépendant, me le conféra *en une fois*.

En effet, très sceptique au début, aussitôt ma lecture achevée, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Et pourtant j'ai fait erreur ; il y a une survie *individuelle* et une justice suprême, quoique cette survie ne ressemble pas à l'immortalité de l'âme, enseignée par les catholiques, les protestants, les

(1) Je lus ce livre dans son texte original allemand qui est beaucoup plus complet que la traduction française.

mahométans et autres, quoiqu'elle ne réponde point aux idées de Schopenhauer et autres constructeurs de systèmes métaphysiques ; la survie, je le vois maintenant, est la continuation de la vie de l'âme en dehors de son enveloppe matérielle, *telle qu'elle s'est manifestée*, en se développant sur terre. Etrange, étrange ! me disais-je, nulle science humaine ne m'avait fourni cette solution ; il fallait qu'elle me vînt de par delà les tombes (1) ! Merci, mon Dieu, du rayon indicateur. »

Et je me mis à étudier la philosophie spirite, l'enseignement des Esprits. Ma conviction alla en augmentant, quoique je n'eusse encore rien constaté par des expériences personnelles de médiumnité. Mais la vérité n'a-t-elle pas une force qui s'impose à quiconque ne lui oppose pas une résistance intéressée, à cause du sacrifice de ses idées anciennes ?

Ceci dit entre parenthèses, pour revenir à mon sujet.

Peu à peu, le raisonnement sur des « faits », rapportés par des témoins véridiques, ne pouvait manquer de faire naître en moi le désir de l'expérimentation. Je me mis donc à l'œuvre. Dans les premiers temps, je n'eus aucun succès. En effet, malgré les faits étranges dont je fus entourée dans ma jeunesse et que j'ai lieu de considérer comme le prologue de ma vie psychique, je n'avais pas, au moment d'expérimenter,

(1) J'ignorais alors les enseignements de Pythagore et ne me souvenais pas des croyances de Druides, n'y ayant pas attaché d'importance.

les qualités nécessaires pour entrer en communication avec l'Au-delà. Ma très mauvaise santé en fut probablement la cause(1). Il me fallait chercher un médium. Me méfiant des professionnels. à tort ou à raison, c'est parmi les personnes de ma connaissance que je m'efforçais de le découvrir. Les facultés médianimiques étant beaucoup plus répandues qu'on ne le croit généralement, je ne tardais pas à trouver une médiumnité, même remarquable, chez une femme du monde, jeune, d'excellente santé et *point hystérique ;* en plus, ignorante du spiritisme, de ses pratiques comme de ses effets, tout autant d'attributs précieux pour l'expérimentation et son contrôle.

Parmi les nombreux effets que nous obtînmes, je ne m'arrèterai qu'à ceux que les apôtres spirites ont qualifiés d' « intellectuels », nos phénomènes physiques constatés, ne dépassant d'ailleurs pas en merveilleux ceux obtenus par d'autres et racontés maintes fois. Pour ma part, du reste, je ne considère ceux-ci que comme « l'escorte », parfois très utile, il est vrai, des premiers, non comme des manifestations d'une valeur intrinsèque pour notre orientation transcendantale. En effet, quelque solidement enregistrés qu'ils puissent être un jour, par la science officielle, ils ne prouveront jamais plus que l'existence d'une force hyperphysique, longtemps ignorée en Occident, mais

(1) J'en fais mention à dessein, étant obligée d'y revenir plus tard à propos du phénomène le plus curieux que j'ai eu à enregistrer.

complètement incapable de nous faire avancer audelà du seuil de la quatrième dimension.

Nos savants nous en donnent constamment la preuve.

Conformément à ce raisonnement, je ne dirai donc qu'en passant, afin d'affirmer la réelle médiumnité de la comtesse D..., mon médium, que je vis avec elle des phénomènes de télékinésie comme de parakinésie (pour parler le savant langage des coryphées en science psychique). Quelques exemples au hasard : Une fois, un grand abat-jour, couvrant une lampe appelée pied de parquet, par conséquent n'étant en contact avec aucune table, placé à environ deux mètres du médium et complètement isolé de toute personne présente, au milieu d'uue grande pièce fermée, mais éclairée *a giorno*, se tournait *sans cesse*, pendant environ dix minutes, comme poussé par un souffle violent ; une autre fois, un guéridon, à tiroirs assez lourds, se soulevait du sol à quinze centimètres de hauteur, pendant que des coups étaient frappés dans nos chaises, que la sonnette de l'entrée de l'appartement s'agitait au point de faire accourir les domestiques, que les portes s'ouvraient précipitamment ; une autre fois encore le médium lui-même était soulevé sur sa chaise, etc., etc.

Mais, je le répète, ces faits qui ne nous paraissent des phénomènes qu'à cause de notre ignorance des causes qui les produisent, n'entrent qu'accessoirement dans mes récits, car mon but est surtout de faire réfléchir sur quelques expériences qui me sont person-

nelles et sur d'autres, appuyant ou amplifiant les enseignements des esprits.

Car, ayant puisé une grande consolation spirituelle dans la certitude, non seulement d'une survie normale et rationnelle de notre individualité humaine (l'immortalité de l'âme, selon l'Eglise, n'est ni l'une ni l'autre), mais aussi de l'ingérence de *guides invisibles* dans toutes nos épopées terrestres, je crois comme un devoir de noter sincèrement tout ce qui m'a conduite vers cette conviction, afin que d'autres cherchent et — trouvent comme moi.

Beaucoup, et des plus savants psychistes, se sont buttés contre la prétendue impossibilité de prouver l'identité des êtres qui se manifestent par voie médianimique.

Je ne nierai pas que la preuve de l'identité ne soit la plus grande des pierres d'achoppement dans la voie qui mène à la conviction, mais s'avancer jusqu'à affirmer que *jamais* on n'a eu de sérieuses raisons pour se croire en face de la personnalité qui signe, se nomme ou se montre, c'est aller trop loin dans l'assurance négative.

Il est vrai que, pour certains penseurs, « le doute quand même » passe pour le propre de l'intelligence supérieure ; — comme l'on sait, tout un système philosophique s'est construit sur cette aberration mentale, d'ailleurs peu suivie aujourd'hui, — c'est une de ces absurdités qu'engendre l'orgueil. Tout investigateur dans le domaine de l'invisible devra s'en lester avant

de faire le premier pas, car sans cela sa raison se perdra bientôt dans un labyrinthe inextricable.

Pour ma part, toute sceptique que je sois de nature (j'ai prouvé que j'ai résisté à la foi aveugle), je puis certifier que j'ai *senti* la présence réelle de plusieurs personnalités qui se sont communiquées à moi, au point d'avoir acquis une conviction inébranlable à leur égard. Je vais essayer de rapporter le plus fidèlement possible certaines particularités qui m'ont amenée à *sentir* leur identité.

En conséquence et afin de procéder par ordre, sans rien omettre, je suis obligée de commencer par plusieurs faits, que j'ai déjà rapportés ailleurs, en partie. Les voici :

Un jour, ayant évoqué l'esprit de ma mère, au moyen d'une planchette (1), celle-ci me signala sa présence. Je restai incrédule, car rien ne m'autorisait à croire que ce fût vraiment cet esprit plutôt qu'un autre. L'agent mystérieux, comme pour tuer mon scepticisme, me répondit tout à coup en langue étrangère, celle dont nous avions coutume de nous servir souvent, ma mère et moi, *fait que le médium ignorait complètement.*

Ce jour-là, mon émotion ne me permit pas de continuer l'expérience.

Les jours suivants, ayant vainement cherché à me mettre en communication avec ma mère, sans l'aide de

(1) Tout spirite connaît ce moyen de communiquer avec l'invisible.

la comtesse D..., comme pour me consoler de mon insuccès et en même temps raffermir ma confiance, je fis dans la nuit le rêve suivant :

Je me voyais avec des amis en train de tenter de nouveau l'expérience de la planchette. Ma mère se manifesta, mais je ne fus pas convaincue. Pour me donner une preuve, la planchette fit un dessin qui ressemblait à ceux que ma mère avait l'habitude de nous tracer, à mes sœurs et à moi, quand nous étions enfants ; j'en fus frappée, mais restai hésitante. Cependant m'étant retournée, je vis devant moi ma mère elle-même. Elle était toute mince et diaphane, ressemblant à ce qu'elle était peu de jours avant de mourir. Un grand vêtement, couleur soufre, la couvrait à plis amples, ses manches avaient la coupe particulière de celles des robes des religieuses et sa tête était également enveloppée à la façon monacale.

A la vue soudaine de ma mère, un frisson me secoua et un instant j'eus envie de me sauver. Une voix intérieure me calma en me représentant l'inconséquence de ma conduite, vu le grand désir que j'avais manifesté de la revoir.

Je me ravisai et m'étant approchée de l'apparition, celle-ci me prit tendrement dans ses bras. A partir de ce moment, toute frayeur s'évanouit de ma part ; je me laissai embrasser et j'embrassai ma mère de mon côté. Ces premiers épanchements du cœur, échangés dans une émotion muette, soudainement je me sentis vivement enlacée et soulevée de terre.

Je perdis connaissance. Quand je revins à moi, la scène avait complètement changé : je me trouvais dans une petite maison, en train de monter un escalier avec ma mère. Nous entrâmes ensuite dans une chambre modeste où je vis deux êtres dans des costumes semblables à celui de ma mère.

Celle-ci me les présenta comme de bons esprits avec lesquels elle vivait. Je regardai, tout étonnée, et demandai où nous étions. Ma mère me répondit : « *Dans Saturne* (je souligne pour faire remarquer la corrélation avec les communications obtenues plus tard), où j'ai retrouvé de vieux amis »; et puis elle ajouta : « J'y suis aussi heureuse que je puis l'être pour le moment.» Un peu revenue de ma première stupéfaction, je me jette de nouveau au cou de ma mère, en lui exprimant avec effusion ma joie de l'avoir retrouvée. Lui ayant demandé des détails sur sa mort, elle me dit : « Un instant, j'éprouvai une sensation de néant, et une frayeur indicible secoua mon âme en la sentant se détacher du corps dont elle avait l'habitude d'être enveloppée, mais bientôt je fus calmée, surtout en me voyant accueillie par de bons amis. »

Et ayant pressé ma mère de nouvelles questions, elle me dit : « Il est temps que je te quitte, je n'ai pas le droit de te garder plus longtemps auprès de moi. »

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle se jeta vivement en arrière et à mon désespoir et mon épouvante, je vis son corps *s'évaporer ;* d'abord ses bras et

puis son buste, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien de sa personne.

Je poussai un cri.

Ce cri me réveilla et me rappela à la réalité. Cependant l'impression de mon rêve m'occasionna une si vive émotion et de si violentes palpitations, que tout en faisant la part des accessoires fantastiques, *peut-être*, j'étais forcée de croire que j'avais vraiment serré dans mes bras l'ombre chérie de ma mère défunte.

D'ailleurs, ce qui caractérise les rêves proprement dits, c'est-à-dire ces mirages créés par l'âme pendant l'inaction du cerveau endormi, n'est-ce pas surtout l'incohérence d'abord, leur manque de netteté ensuite? Mon rêve peut-il être accusé de ces défauts? Voici douze années passées, depuis que je l'ai éprouvé, et il est dans ma mémoire aussi net qu'au premier moment. Toujours je me souviens de ses moindres détails, dont je ne retrace, du reste, qu'une partie, pour abréger.

Mais je reviens au fait.

Quelques jours après le rêve que je viens de décrire, je recommençai mes essais d'écriture automatique avec le même médium.

Ma mère s'annonça aussitôt en entrecoupant encore ses phrases de cette langue étrangère, mentionnée déjà, et peu familière au médium. En plus, *comme dans mon rêve*, que j'avais eu soin de ne pas raconter à mon médium, *elle traça un petit dessin* dont je ne compris la signification que plus tard. A mes diverses questions, ma mère, ou la pseudo-entité se donnant pour

elle, me répondit avec les expressions qui lui étaient propres.

A propos d'une de mes sœurs que le médium connaissait à peine, elle parla en la désignant par un petit nom de tendresse, absolument inconnu au médium, mais dont elle avait l'habitude de se servir quand celle-ci était toute petite, nom dont le souvenir ne me revint qu'après coup.

Mais ce qui me frappa surtout, ce furent les réponses suivantes à mes questions :

MOI. — Où es-tu ?

ELLE. — Dans *Saturne*.

MOI. — Alors mon rêve n'était pas une fiction de mon cerveau ?

ELLE. — Non, c'est moi que tu as vue.

MOI. — Dis-moi maintenant ce que je voulais te demander au moment où tu as disparu dans mon rêve, « ne m'en as-tu pas voulu de ce que je ne sois pas restée auprès de toi dans cette nuit où tu as quitté notre monde » ?

ELLE. — Non, *je savais qu'il ne dépendait pas de toi de rester*.

Il aurait été impossible au médium de trouver cette réponse. Elle fut frappante de réalité dans son laconisme et seulement compréhensible *à qui savait* les détails circonstanciés de son lit de mort.

Il n'est pas moins impossible que la réponse fut un effet de télépathie, car j'étais loin de m'y attendre. Voici pourquoi : Ayant vu une expression de douleur

sur les traits de ma mère morte, j'avais gardé la pénible pensée que cette expression était due à mon absence pendant son dernier moment. La réponse de l'Esprit me surprit donc autant qu'elle me consola. D'ailleurs, chaque fois que dans le cours de mes pratiques spirites, j'ai tenté de suggérer mes propres pensées au médium, à fin d'expérience, j'ai *toujours* échoué.

C'est au point que je suis arrivée à la conclusion *que la réussite télépathique est plus difficile* que l'obtention d'une communication spirite.

Mais poursuivons :

MOI. — Faut-il que je prie pour toi ?

ELLE. — C'est inutile. La formule importe peu. Pense à moi. *La religion du cœur est celle du souvenir.*

Le médium ne pouvait se douter que ma mère, de son vivant, n'aimait point les religions dogmatiques avec leurs rites et leurs cérémonies ; par cette dernière réponse typique, je pouvais donc constater que l'Esprit, se disant ma mère, se manifestait avec son trait le plus caractéristique. D'un autre côté, la réponse obtenue ne pouvait pas être le reflet de ma propre pensée, car celle-ci allait en sens contraire, depuis ma lecture du livre de Justin Kerner où les Esprits souffrants demandent constamment des prières à la voyante.

Je continue le dialogue interrompu.

MOI. — As-tu retrouvé mon père ?

ELLE. — Non. (*Tracé énergiquement.*)

MOI. — Peux-tu me dire où il est ?

ELLE. — Ne me parle jamais de ton père.

MOI. — Pourquoi ? Cependant tu le regrettais.

ELLE. — Je ne sais pas où il est et je ne veux pas le savoir. *Depuis que j'ai quitté la Terre* j'ai appris des choses, — des choses — n'insiste pas.

MOI. — C'est incroyable ; qui est-ce qui t'a dit ces choses ?

ELLE. — Ma sœur Mine.

Mine est une abréviation du nom de Guillemine. Ma tante qui portait ce nom était morte depuis nombre d'années. Jamais je n'eus occasion de parler d'elle à qui que ce soit et le médium, d'ailleurs, n'était qu'une relation mondaine, de date récente.

Et à ceux qui prétendraient, comme c'est arrivé, que *la personnalité* qui s'est manifestée aurait pu lire dans ma pensée (ou du moins dans une conscience inférieure ou supérieure) le « fait » auquel elle avait fait allusion, je suis obligée de répondre : Non, c'est absolument impossible, car rien de ce que je savais du « fait » *n'aurait pu s'associer dans ma pensée à ma tante Mine ;* pas plus par un effet rétrospectif du souvenir latent « de mes centres polygonaux ou inférieurs » que par une manifestation de ma conscience subliminale. Ce qui ne s'y trouvait pas, ne pouvait pas s'y lire.

Le fait dont il s'agit, non seulement ma mère l'avait toujours ignoré de son vivant, mais même ma tante Mine n'a pas pu l'apprendre sur Terre, ce fait n'étant connu que d'une de mes sœurs et de moi et que je puis garantir que ni elle ni moi nous n'aurions pu en parler

à ma tante, ma famille n'ayant plus de relations avec elle pour des raisons d'hostilité, réciproque, d'ailleurs.

La suite du dialogue, de plus en plus typique, va démontrer cette hostilité entre les deux sœurs, que le médium ignorait et que, pour ma part, je n'aurais pas cru de nature à survivre à la mort.

MOI. — Où as-tu vu ma tante Mine ?

ELLE. — Bientôt après avoir quitté la Terre. *Elle m'a beaucoup fait souffrir.* Je suis plus heureuse depuis que je suis dans *Saturne*, où je ne la vois plus.

Donc, dans cette communication caractéristique où se révèlent à la fois l'individu, le sentiment et les expériences que nous sommes susceptibles de faire encore après avoir quitté la Terre, l'échappatoire ordinaire des incrédules et irréductibles : la tricherie, comme la transmission de la pensée, sont également inadmissibles.

A une autre séance où j'avais appelé ma mère par le même médium, celle-ci s'annonça en écrivant spontanément son nom de famille.

Or, ce nom peu vulgaire est encore aujourd'hui inconnu au médium ; car ayant écrit au fond d'une pièce mal éclairée et le crayon ayant à peine appuyé sur le papier, le médium ne put déchiffrer un nom qui ne lui était pas familier. (Pour ma part, je trouvai inutile de le lui faire connaître, afin de garder plus longtemps un contrôle de plus.) Evidemment, ce dernier argument n'en est pas un pour ceux qui ne

peuvent se faire à l'idée que les morts reviennent, quoi qu'on en dise.

L'exactitude de ce nom ne prouve qu'un cas de télépathie pour eux. Je leur réponds : le nom s'écrivit au moment *même* où j'en projetais *un autre* par la pensée, afin de provoquer une certaine réponse. Or, si c'est là une preuve de télépathie que d'obtenir un effet *n'ayant aucune corrélation avec l'idée projetée*, nous n'avons point besoin de faire des efforts pour en trouver. Non, de grâce, pour le simple plaisir de nier l'évidence, ne tombons pas dans un vrai maquis d'hypothèses aussi abracadabrantes que contradictoires.

Mais je reprends le fil de mon récit.

L'entité invisible, ayant écrit ce nom, se mit spontanément à parler d'affaires intimes de famille, quoique dans des termes discrets, afin de ne pas les confier au médium.

Répondant à d'autres évocations, au lieu du nom de famille, c'est le petit dessin dont j'ai déjà parlé qui se produisit avant toute communication. Il revenait même si fréquemment et toujours en haut de la page, à droite, qu'il formait comme un entête de lettres. Le plus souvent quand il se montrait, il fut suivi du nom d'un des membres de notre famille que ma mère avait particulièrement aimé et protégé de son vivant. A son égard, elle fit une recommandation dont nous crûmes ne pas tenir compte. Hélas ! nous avions tort ! Le dessin était comme l'expression synthétique d'une pensée qui hantait la chère morte. Ce ne fut que quel-

ques mois plus tard que nous le comprîmes. Ce fait prouvait que l'entité avait la vision d'un malheur qui était en voie de formation sur le plan astral. Pour le reste, la suite des événements depuis a rendu ses recommandations diverses de plus en plus compréhensibles.

III

En dehors de ces communications, si significatives pour nous, et à la même époque, le médium, la comtesse D..., vint un jour me trouver, disant qu'elle avait eu deux visions la nuit pendant son demi-sommeil. Ces deux visions, selon elle, étaient celle de ma mère et celle de ma belle-sœur, morte récemment, mais que, pas plus que ma mère, elle n'avait connue. (Afin d'abréger, je ne parle point des diverses communications de cette belle-sœur absolument typiques comme langage et esprit, comme je passe sous silence une quantité d'autres.) Elle les décrivait toutes deux avec une *rigoureuse exactitude*, non seulement leurs personnes, mais *leurs gestes*, *leur manière de parler*. Et chose bizarre, ma mère lui était apparue *dans le même costume comme à moi lors de mon rêve*. (Je répète que je ne le lui avais pas raconté.) Par cette coïncidence, l'esprit n'a-t-il pas voulu donner une nouvelle preuve d'identité ? — Afin de nous convaincre, nous remîmes au médium un paquet de photographies, l'invitant à chercher les portraits de ses deux visions. Elle les désigna sans hésitation.

Or, quelles preuves d'identité pourrait-on exiger en plus ?

D'après M. Béra, de la *Revue Spirite* (1), « trois conditions doivent exister pour remplir une preuve décisive de la persistance du Moi », après la mort : 1° le fait doit être d'ordre intellectuel ; 2° le contenu de la communication ne doit être connu ni du médium ni des assistants ; 3° l'objet de la communication doit porter sur un fait appris par le communicateur après son décès. On aurait ainsi, ajoute M. Béra, « la preuve que la conscience du mort continue à faire des *acquisitions*, à s'intéresser à ses amis et n'est pas devenue une entité mystérieuse et incompréhensible en voie de désagrégation ».

Après les faits que j'ai rapportés avec la plus rigoureuse exactitude, dans le seul intérêt de la cause spiritualiste et en dépit de l'aversion que j'éprouve à livrer à la publicité le souvenir de mes plus chers morts, peut-on nier que toutes les conditions, exigées par M. Béra, aient été remplies, tantôt en partie, tantôt dans toute leur intégralité ? Ne faut-il même avouer qu'elles aient été de beaucoup dépassées ? La coïncidence de ma vision en demi-sommeil avec celle de la comtesse D... et la réussite de l'épreuve des portraits, tous ces faits ne corroborent-ils pas à l'ensemble de l'expérience et laissent-ils le champ libre au moindre *desideratum* ?

Je ne le crois pas.

D'ailleurs, selon moi, ce qui constitue l'essence

(1) Mois de décembre 1902.

fondamentale de notre Ego, déjà sur terre, ce n'est pas notre enveloppe matérielle qui, depuis sa genèse dans le sein maternel jusqu'à sa désagrégation complète, n'est pas un instant dans un état stable, mais toujours en voie, soit de se former, soit de se déformer, mais bien notre être intime, notre caractère qui, tout en se développant, reste *un,* notre façon et surtout notre force de sentir, notre tempérament, nos goûts, nos penchants.

Un être, que nous aurions perdu de vue depuis nombre d'années et qui se présenterait à nous complètement changé, n'arriverait-il pas à se faire reconnaître par sa notion intime des choses « connues » et « vécues » ensemble, mais surtout par ses sentiments et la manifestation de son caractère ?

Ce n'est guère douteux.

Alors pourquoi n'appliquerions-nous pas la même méthode à la reconnaissance des morts qui viennent se communiquer ?

Que les matérialistes, de parti pris, sourient à de telles propositions, je le comprends, j'aurais été avec eux du temps où j'étais « ignorante » comme eux, mais pourquoi les psychistes s'obstinent-ils à repousser la possibilité de la communication des visibles d'avec les invisibles ? Pourquoi préfèrent-ils se retrancher derrière la télépathie, comme derrière une enceinte fortifiée ? Pourquoi croient-ils plus distinguée *(sic),* plus « intellectuelle », l'épithète de psychiste que celle de spirite ? Il est vrai qu'il y a des spirites qui déshonorent

l'enseignement des esprits-guides, qu'il y en a d'autres dont la mentalité ne dépasse pas celle des portières, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Cela prouve, il me semble, qu'il y a spirites et spirites. Tel que l'humanité a vu de grands hommes être matérialistes à l'instar de simples gamins, tel un spirite philosophe et même chrétien, ou déiste du moins, peut avoir certaines convictions communes avec une personne simplement superstitieuse. Ce n'est donc pas d'après l'étiquette qu'il faut se régler ; c'est la vérité seule qui doit nous préoccuper.

D'ailleurs, être psychiste ou spirite est, au fond, la même chose. Le premier est moins logique, voilà tout. Je m'explique : Du moment qu'on prétend que le principe psychique est scientifiquement prouvé, que l'âme peut se communiquer à une autre âme pendant son état d'incarnation par la simple projection de la pensée (télépathie) ; que les fantômes des vivants (lisez des humains) peuvent apparaître, se faire sentir et entendre, comment peut-on nier la possibilité que l'âme, ayant un mouvement propre et indépendant durant son emprisonnement dans le corps matériel (sous certaines conditions du moins), *conserve cette faculté après la mort*, la mort ne l'ayant pas atteinte, mais seulement délivrée des entraves ? J'avoue, pour ma part, n'avoir jamais compris la marche logique de la pensée des psychistes.

. . . .

Ceci dit, je reprends la suite de mes expériences d'identité avec le même médium, me réservant pour plus

tard de parler des mêmes preuves obtenues par d'autres médiums.

Un jour, la comtesse D..., étant à Biarritz, m'envoya deux communications qu'elle me dit avoir obtenues de ma mère, deux nuits de suite où, faute de sommeil, elle avait cherché à évoquer des Esprits, afin de chasser l'insomnie. (En effet, j'avais eu occasion de remarquer qu'après chacune de nos séances, le médium, quoique femme de merveilleuse santé, s'endormait profondément sur place, après que ses yeux se fussent régulièrement injectés de sang.)

Ces communications, les voici dans leur texte intégral:

LE MÉDIUM. — Qui es-tu ?

L'ENTITÉ. — La maman de Claire. J'aurais beaucoup de choses à lui communiquer — (jusqu'ici en langue étrangère) — mais je veux te parler français, j'ai décidément trop de peine à écrire en une langue que tu ne sais pas bien. D'abord, je serai bien contente quand tu ne seras plus dans ce pays méridional. Depuis que tu n'es plus à Paris, je ne puis plus communiquer avec ma fille bien-aimée. Quand tu es près d'elle, je pénètre plus facilement dans son air ambiant. Il fallait que vous vous rencontrassiez pour que je sois plus près d'elle par la pensée. Il lui fallait déjà *en votre monde une consolation*, *un refuge. Elle est beaucoup plus heureuse depuis que certaines idées la soutiennent.* C'est mon devoir et ma joie de la maintenir dans cet état. Je veille toujours sur elle, qui fut même sur terre *la chérie de mon cœur, la preférée de mon âme ;* et je

veille aussi un peu sur toi. Prends provision de force, de courage ; *tu passeras bientôt par de pénibles épreuves,* mais tout s'atténue en ce monde comme ailleurs. Il faut seulement subir la tristesse avec la conviction que toute douleur, vaillamment supportée, élève l'âme dans une région supérieure, jusqu'à ce qu'elle atteigne un bonheur... » Ici un mot illisible. « Je puis facilement causer avec toi, car tu es un merveilleux médium, d'une disposition individuelle spéciale et d'un grand pouvoir fluidique. — Il faut que je te dise qu'il y a, uniformément répandu dans l'univers, un fluide, en partie éther, qui établit l'influence mutuelle entre les corps célestes, la Terre et les corps animés. Ce fluide est capable de recevoir, propager, communiquer toutes les impressions. Quoique ce fluide soit universel, tous les corps animés n'en sont pas également susceptibles, il en est même quelques-uns qui ont une propriété si opposée que leur seule présence détruit tous les effets de ce fluide.

« Mais tu es fatiguée ; je reviendrai demain à minuit. »

Communication du lendemain :

« Je suis de retour ici. Pour toi et surtout pour ma Claire chérie afin de parler de questions qui l'intéressent tant. Mais n'étant pas à même de les traiter assez explicitement, je vais communiquer avec toi par l'intermédiaire du savant allemand Burdach qui, il y a une cinquantaine d'années, était encore sur votre planète. — « Je m'étais surtout donné pour tâche de concilier le rôle et les droits respectifs de la matière et de l'esprit, dans ce

qui constitue l'humanité, telle qu'elle existe sur Terre. On ne doit surtout pas perdre de vue ce qui caractérise la différence des sexes et à ce point de vue l'influence est grande de la matière sur l'esprit. Je vais m'expliquer et parler surtout de la femme, puisque c'est à elle que je m'adresse. Il faut lui reconnaître la prédominence sur l'homme pour les qualités affectives, les penchants, les instincts, *quoique douée de moins d'intelligence* (1), de raison. De même, elle est plus belle que forte. Remarquez que les organes de la génération ont sur elle une influence beaucoup plus marquée et que les sensations qui en émanent retentissent dans tout son être et tourmentent profondément son existence. Le cerveau et les autres organes sont chez elles sous la dépendance de l'utérus. La nature a bien marqué les rangs respectifs de l'homme et de la femme par la différence même des organismes, l'excitabilité plus vive, la sensibilité plus aiguë chez la femme ; elle reçoit plus aisément les impressions de l'âme. Sa physionomie étant plus expressive, plus mobile, son âme est en quelque sorte transparente et moins confinée en elle-même. Elle est plus dépendante que l'homme de ce qui l'entoure, elle est « non distincte » du tout universel, et comme les instincts ont sur elle plus d'empire, elle est plus entière-

(1) Cette opinion n'était ni celle du médium, femme d'ailleurs, d'une intelligence très grande, ni la mienne ; d'où venait-elle, si l'on exclut la théorie spirite ?

ment avertie, plus sensiblement convaincue *qu'un esprit infini gouverne et vivifie le monde.* La femme est dans une union plus étroite avec l'infini, et son esprit dépasse quelquefois les limites du temps et de l'espace et peut même entrevoir les choses qui s'accomplissent loin d'elle ou qui sont encore dans les secrets de l'avenir. Les plus privilégiées ont ce don de seconde vue, ces illuminations soudaines, ces vues de l'esprit à travers l'infini qui leur permettent d'écarter le voile mystérieux de la nature même et d'entrevoir des régions plus élevées. Je dis « entrevoir », car il est dans les dessins du Tout-Puissant de ne permettre à aucune de ses créatures de sonder l'infini et de se détacher de la matière avant que l'heure n'ait sonné. Tout être humain est un composé de matière et d'esprit, mais où la matière domine, l'âme dort.

« La preuve est qu'il y a des millions d'êtres vivants, mais ignorant, pour ainsi dire, leur esprit. »

Ces deux communications, quoique ne remplissant pas l'une des conditions de M. Béra : celle concernant la présence de témoins, ne fournissent pas moins une surprenante preuve d'identité en dehors de leur teneur, en partie, d'un intérêt général.

D'abord par la diversité de leur style qui prouve deux différents agents intellectuels ; ensuite par le sentiment qui se dégage de la première. En effet, quel autre esprit que celui d'une mère aurait réussi à s'affirmer autant par sa tendresse ? N'est-elle pas typique cette tendresse dans toutes les phases que j'ai soulignées à dessin ?

Salomon le Sage, pour reconnaître la vraie et la fausse mère, quel moyen employa-t-il ?

Il mesura le sentiment maternel des deux femmes qui s'étaient présentées devant lui. Quelqu'un a-t-il jamais critiqué sa méthode ?

— Pourquoi, dans ces communications, un Esprit étranger, *sûrement mauvais*, *puisqu'il aurait menti*, aurait-il su contrefaire ce que l'âme d'une mère peut seule inspirer ?

Du reste, quel intérêt aurait-il eu en agissant ainsi ?

Celui de se moquer de moi ?

Mais aurait-il pu jouer son rôle jusqu'au bout, ce rôle difficile d'imiter la mentalité peu banale de ma mère, à travers nos nombreuses séances ?

Certainement, dans les communications obtenues à Biarritz, il n'aurait pu puiser dans ma conscience subliminale les éléments indispensables à sa comédie, *puisque je n'y étais pas*, ni dans celle de la comtesse D..., ce médium *n'ayant pu se douter des sentiments de préférence que ma mère avait pour moi*.

Je sais bien que les incrédules soutiendront que le médium a pu m'envoyer une élucubration de sa façon pour s'amuser à mes dépens. Je défierais qui que ce soit de réussir dans une telle entreprise. Au milieu des plus belles phrases, j'aurais *senti* quelque chose de cacophonique, si je puis dire ainsi, quelque chose qui ne pouvait venir de ma mère. D'ailleurs, pourquoi,

alors, ce changement de signature ? Pourquoi cette intervention de l'esprit nommé « Burdach », si ni l'une ni l'autre des deux entités n'avait eu droit au nom qu'elles assumaient ? Pourquoi me tromper par *deux* noms ? Un seul aurait suffi.

Le fait même que ma mère se préoccupait de me fournir des documents pour mon travail de féminisme spiritualiste, à peine entrevu à cette époque, et dont le médium ne pouvait se douter, est un phénomène de prémonition qui prouve la réalité du fait, avec exclusion de toute fraude.

M. Béra tient beaucoup à ce que l'esprit prouve avoir étendu ses connaissances personnelles après la mort. J'en ai eu des preuves multiples, dont j'ai cité quelques-unes suffisamment concluantes. Car, peut-on nier que l'entité qui se manifeste dans les diverses communications reproduites, prend part à ce qui m'intéresse et non seulement connaît les événements qui se sont succédé dans ma famille depuis sa mort, mais n'ignore pas mes divers changements d'avatar, si je puis m'exprimer ainsi ?

Mais il y a plus. Le fait qui prouve l'identité de ma mère d'une façon absolue, sont les termes suivants qui m'ont stupéfié : « la chérie de mon cœur, la préférée de mon âme ». Ces mots d'extrême tendresse furent parmi les dernières paroles que la chère morte m'adressa avant de nous quitter ! Si son esprit les a répétées dans une communication qu'elle me destinait, c'était évidemment afin de me donner davantage la

conviction de son identité, conviction *qu'elle savait être le pivot de ma force psychique.*

Quant aux paroles adressées au médium : « Tu passeras bientôt par de pénibles épreuves », hélas ! elles furent prophétiques. Des malheurs inattendus et compliqués frappèrent tour à tour la jeune femme qui me fit l'amitié de me servir de médium...

. . . .

IV

Après avoir ainsi donné la preuve, peu réfutable, il me semble, de l'identité de l'Esprit qui s'est signalé dans les communications et manifestations précédentes, certes, d'un caractère exempt de banalité, — l'objection usuelle des détracteurs du spiritisme, — je vais, dans l'intérêt de l'animisme plutôt que du spiritisme, citer un fait qui prouvera, une fois de plus, l'indépendance de l'âme et la possibilité de son mouvement propre, même pendant son incarnation. Il est vrai, nombreux sont les témoignages dans ce sens, mais quand il s'agit de la vérité la plus importante, celle de la dualité humaine, chaque fait réel mérite d'être enregistré, afin d'étayer toujours davantage les affirmations, jamais trop nombreuses, à opposer à l'ignorance et à la mauvaise foi.

C'était un dimanche, au bord du lac Léman. Nous étions seuls dans notre villa, en attendant la visite de mon médium, nommé précédemment, la comtesse D...

Mon mari, subitement indisposé, s'était couché; moi, j'étais assise sur un balcon, *cachée* sous la verdure, lisant, la tête appuyée contre le mur de la maison.

Mais je m'arrête. Je crains de fatiguer par la répéti-

tion ; car c'est une lettre de la comtesse D... reçue le mardi suivant, par le premier courrier, qui va raconter la suite.

Cette lettre, la voici :

« Chère madame et amie,

« Riez, si vous voulez, mais il faut que je vous raconte un rêve ! Aujourd'hui, ce n'est que pour cela que je prends la plume. Voici d'abord ce qui s'est passé. Dimanche, c'est-à-dire hier, après déjeuner, voulant me reposer un instant avant de sortir, je m'étendis sur ma chaise longue. Sans m'en douter, je m'endormis. Quand je me réveillai, je me sentis les yeux baignés de larmes et dans tout le corps une fatigue extrême. Très étonnée, le jour ayant baissé, je regardai l'heure. Il était six heures ! J'avais donc dormi d'une heure à six heures. Mais avais-je *dormi* ? J'ai lieu d'en douter. Il me semble plutôt avoir anticipé sur mon prochain voyage en Suisse. Vous allez en juger. Voici ce dont je me souviens comme d'une chose réelle, — au point d'en être brisée de fatigue. (Je le répète à dessein.)

« J'étais à Genève ; je ne sais comment j'y suis arrivée ; bref, j'y étais. Après avoir pris mon billet, je montai sur un bateau à vapeur qui s'appelait *le Cygne* et qui se mit en marche à deux heures. Je m'assis sur un banc et regardai le Jura, car nous longions la côte suisse. Tout à coup, je me vois arriver en face d'un coteau verdoyant sur lequel j'aperçus une villa rose, à pignons, couverte de verdure, flanquée à gauche d'im-

posants conifères et à droite d'une terrasse bordée de roses.

« Mon regard passe en hâte sur ce joli aspect, pour se fixer un instant sur le balcon du premier étage de la maison. Là, sous une banne à rayures rouges, je vous vois assise un livre à la main, appuyée contre le mur, une branche verte caressait vos cheveux. Mes yeux pénètrent dans la chambre : votre mari y est dans son lit, l'air un peu souffrant. Mais le bateau marche, le coteau disparaît et la petite ville de N... approche. Je la regarde avec intérêt et regrette, qu'au pied de la colline, contre laquelle elle s'appuie, se trouve une vilaine cheminée, extrêmement haute, émergeant d'une bâtisse disgracieuse sur laquelle je lis : « Fabrique de peignes ». Plus loin, un peu au-dessus, je vois : « Fabrique de porcelaines ». Mais, avant que j'eusse fini de regarder tout ce qui m'intéressait, pendant que le bateau s'était arrêté au port, le capitaine donna ordre de virer de bord. Nous tournons brusquement et je me trouve en face d'une chaîne de montagnes longeant le lac et bornant l'horizon.

« — Pardon, j'oublie une chose essentielle ! J'avais vu à l'horloge de la ville de N..., qu'il était quatre heures à notre arrivée.

« Ceci dit, je termine mon récit.

« Très contente de voir les Alpes savoisiennes, car, quoiqu'en rêve, je m'orientais parfaitement, je contemplais leurs cimes neigeuses, quand tout à coup un violent coup de vent s'élève pour devenir aussitôt une

bourrasque. Je me lève pour chercher un abri. Mon mouvement brusque me réveilla. Au lieu d'être sur le joli lac bleu, hélas ! j'étais dans mon boudoir presque sombre.

« Maintenant, chère madame, c'est à vous de m'éclairer sur ce fait. Ai-je rêvé purement et simplement ou mon âme a-t-elle fait « un extra » sans mon corps ? Ce serait stupéfiant. J'ai tant de peine à croire à l'existence de l'âme ! Vous savez bien que tous les phénomènes ne m'en convaincront jamais. Je voudrais surtout, que ce ne fût pas vrai, que votre mari était malade. Rassurez-moi donc vite en me disant que tout est faux, que j'ai été le jouet d'une hallucination, etc. . . . . . . »

Nous aussi nous étions stupéfaits. Pas un détail n'était faux dans cette lettre, depuis le nom du bateau, ses heures de départ et d'arrivée, depuis l'itinéraire qu'il suivait jusqu'à la moindre description des lieux. Il n'y avait qu'une chose qui nous intriguait : nous n'avions jamais remarqué l'enseigne de la fabrique de peignes. Comme on ne peut la voir que sur le lac, en arrivant du côté de Genève, nous prîmes une barque pour aller nous convaincre. Nul doute. « Fabrique de peignes » était affichée en grosses lettres. Quoique nous fussions maintes et maintes fois passés devant, nos yeux distraits n'avaient pas remarqué ce que le corps astral de Mme D... sut percevoir sans l'aide de ses organes matériels !

Ayant raconté le fait à des amis portés au scepticisme, on m'opposa que la comtesse D..., afin de nous

mystifier, avait pu raconter les détails d'un voyage antérieur.

L'hypothèse d'une telle mystification, déjà difficile à admettre à cause d'une longue série de mensonges préalables, qu'elle aurait nécessités, avec préméditation formelle, avant notre départ de Paris (où Mme D... ne cessait de nous exprimer sa joie de voir enfin le lac Léman), l'hypothèse d'une telle mystification, dis-je, tombe devant la coïncidence bizarre des faits narrés et ayant marqué la journée de dimanche en question. Comment, en effet, la comtesse D... aurait-elle pu savoir le lundi matin, en écrivant sa lettre, qui nous est arrivée le lendemain, *que mon mari était malade ;* que *j'étais assise sur le balcon* (personne n'ayant pu m'y voir, un feuillage épais me cachant aux passagers des bateaux circulant sur le lac) ; *qu'enfin un vent violent* s'était élevé entre quatre et cinq heures ?

Pour supposer une tricherie, il faudrait admettre que quelqu'un eût télégraphié depuis A jusqu'à Z toutes les circonstances décrites. C'est peu probable. D'ailleurs, je le répète, *nous étions seuls*. Nos domestiques en Suisse ne connaissaient pas la comtesse D... De plus, aucun d'eux, n'ayant pénétré dans ma chambre, n'avait pu me voir assise au balcon.

Non, quoi qu'on objecte, nulle hypothèse n'est admissible, si ce n'est celle d'une réelle extériorisation de l'âme de Mme D... Et partant de cette constatation, nous avons une fois de plus la preuve de son existence fournie par son action propre *extra-corporelle*.

Cette preuve, à coup sûr, obtenue maintes fois depuis l'origine de l'humanité, est « l'excuse » de toutes les religions spiritualistes sur terre ; quelque fausses qu'elles puissent être dans leurs préceptes, l'existence du principe psychique se trouve fatalement à leur base.

Dans ses légendes des saints, l'Eglise catholique cite un grand nombre de cas de bilocations humaines ; cependant, comme elle veut toujours prouver, par ces phénomènes, que Dieu ne donne ses dons surprenants qu'à ceux qui croient tout ce que Rome enseigne, *elle arrête la marche de la vérité* au lieu de l'activer.

V

Des expériences faites avec la comtesse D..., mon premier médium, je ne retirai, au fond, qu'une seule conviction, celle de notre survivance par la preuve de l'identité ; avec le médium que je trouvai par la suite, Mlle R..., recommandée par la femme du directeur d'une revue spirite, et rémunérée par moi, non pour ses expériences médianimiques, mais en raison seule du temps qu'elle me consacrait (je crois cette explication utile), je fus éclairée sur les problèmes de notre destinée humaine et initiée petit à petit, — la lecture des beaux livres des apôtres du spiritisme aidant (1) — aux mystères du monde invisible et au christianisme dans le sens le plus élargi du mot.

Cependant, avant d'arriver aux faits qui ont contribué à ce résultat, je suis forcée de dire quelques mots sur Mlle R... ; pour l'étude sérieuse des phénomènes, la personnalité du médium ne devant pas être traitée en quantité négligeable.

---

(1) Les livres d'Allan Kardec, Léon Denis, Delanne, Nus, Russel Wallace, Crookes, Aksakoff, Stainton, Moses, etc., etc. ; les ouvrages intitulés : *Spirites et Chrétiens*, etc. ; les publications de la comtesse Wurmbrand, le célèbre médium autrichien, etc., etc.

Contrairement à la comtesse D..., Mlle R... connaissait le spiritisme à fond, et longtemps avant moi. Malgré ses grandes convictions, elle fut et resta d'un caractère mondain et plutôt frivole. (Les mêmes causes produisent différents effets, selon les personnes qui les subissent.)

Nombreuses étaient les manifestations qu'elle avait obtenues avant de me connaître ; néanmoins, comme elle me le disait : « jamais elle n'avait reçu une communication sérieuse, encore bien moins supérieure, *à elle seule*. » Toutefois, il y en avait de fort curieuses. Ainsi, entre autres, elle me montra, écrites en un graphisme bizarre et un style plus bizarre encore, celui du XVII[e] siècle, des lettres d'amour, adressées à sa sœur par un courtisan de Louis XIV qui prétendait l'avoir connue et aimée dans une précédente incarnation.

Sa médiumnité, très remarquable, ne ressemblait cependant pas à celle de la comtesse D... Ses fluides ne produisaient que peu d'effets physiques et en général ne m'attiraient pas les mêmes entités.

La puissance médianimique de Mlle R... se manifestait de trois façons : par l'écriture automatique, par messages typtologiques et par des incarnations.

Pour obtenir une incarnation, voici quels étaient ses préparatifs :

Après avoir pris une tasse de thé bien fort (elle le disait indispensable à ses réussites) elle s'asseyait dans un fauteuil, en fermant les yeux et en invoquant les Esprits.

Au préalable, elle nous avait fait assombrir la pièce et demandé de nous recueillir par le silence.

Quant aux incorporations mêmes, voici ce que je pus constater :

Après une attente d'un quart d'heure, quelquefois d'une heure et plus, nous entendions le médium soupirer profondément et puis nous le voyions se lever, se raidir et finalement se plier *en arrière* pour se renverser lentement, lentement, comme si son corps avait été soutenu par une force invisible, jusqu'à ce qu'il fût étendu par terre. Là, il restait quelque temps immobile, comme en catalepsie, en attendant que le phénomène se produisît. A chaque changement de personnalité, un bruit étrange se faisait entendre, bruit qui ressemblait à celui du dégonflement d'un ballon, rempli de gaz.

Quant au réveil du médium, il se faisait sans notre intervention, pareillement à son entrée en trance.

Généralement, Mlle R... s'étonnait de se trouver par terre ; elle ne se souvenait plus de rien, pas plus du moment précédant le phénomène, que du rôle qu'elle avait été forcée de jouer par les entités qui s'étaient emparées de son corps.

Les incarnations diverses, auxquelles j'eus occasion d'assister, n'étaient pas toujours intéressantes, ni même concluantes. Il y en avait souvent d'un caractère absolument vague. Je ne parlerai donc que des seuls cas qui me frappèrent.

Ce fut d'abord l'incorporation d'un médium qui se

disait être le docteur X..., mort à l'âge de quatre-vingts ans, marié, etc., etc. (tout cela avec la voix d'un véritable vieillard, au point de donner le change à quiconque aurait écouté devant la porte). Le complaisant docteur alla jusqu'à nous ausculter et nous donner des conseils en bons termes médicaux.

Une autre fois, ce fut celle d'une suicidée.

Ce fut un spectacle émouvant : Subitement le corps du médium se mit à s'agiter et à se tordre dans des convulsions.

Aussitôt nous entendîmes des cris déchirants. Plaintes sur plaintes se succédèrent. Dans des termes lamentables, l'entité inconnue appela au secours.

Plusieurs personnes présentes, effrayées, et se méprenant sur la cause des cris proférés, demandèrent qu'on réveillât Mlle R..., afin de ne pas la faire souffrir davantage. Une voix étrangère, paraissant celle d'un homme, arrêta aussitôt leurs intentions par ces mots : « N'en faites rien, le médium ne souffre pas ; l'âme de Mlle R... s'est éloignée pour laisser sa place à une malheureuse suicidée. Ne vous inquiétez pas, *mais priez pour elle, cela la soulagera.* » (Notez que ces paroles furent prononcées *en meme temps* que se faisaient entendre les plaintes de la personnalité incarnée dans le corps du médium.)

Mais l'incarnation la plus bizarre, et la *non moins* concluante, fut celle d'une vieille paysanne de la Picardie, qui se disait s'appeler « Sophie » et qui nous raconta en *patois picard,* avec une volubilité extraordi-

naire, sa vie, passée au marché d'Amiens, occupée à vendre des légumes et... à médire du monde. C'est à cause de ce défaut, « avoua-t-elle », qu'elle ne pouvait encore sortir de sa sphère inférieure sans une nouvelle incarnation.

Et c'est surtout le choix du milieu où cette incarnation devait avoir lieu qui sembla la préoccuper beaucoup. Un véritable colloque s'engagea sur ce sujet entre elle et les assistants. Une personne, trop disposée à rire, lui proposa de se faire « princesse ». Sophie lui répondit très judicieusement, mais en vraie paysanne, « qu'une telle existence ne lui profiterait guère ; qu'elle était trop ignorante encore, pour pouvoir escalader toutes les marches sociales à la fois. » « Non », conclut-elle, « il me faudra cette fois-ci une famille modeste d'honnêtes bourgeois. »

J'ai indiqué que cette incarnation fut la plus concluante. En voici la raison :

Cette même entité, se disant s'appeler « Sophie », s'est manifestée, par la suite, d'une façon absolument identique dans divers groupes spirites, en présence de sommités scientifiques, *avec d'autres médiums qui ignoraient* ce qui s'était passé chez moi et dont les expériences ne vinrent à ma connaissance que plus tard par les rapports de certaines Revues.

Or, je demande si cette coïncidence, impossible à expliquer par la voie ordinaire, naturelle, toute hypothèse de tricherie étant à écarter, n'est pas à elle seule un argument décisif en faveur de la réalité des incar-

nations ? Que pourront répondre les savants *antispirites* qui ne cessent de proclamer que la médiumnité est du ressort de la pathologie ?

En effet, si les médiums à incarnations, comme d'ailleurs tous les autres, ne sont que des névropathes, des neurasthéniques à soigner et... à guérir, comment divers médiums, qui ne se connaissent pas entre eux, ont-ils pu avoir — je ne dis pas les mêmes crises d'hypertension, non, — *le même langage, nous apprenant les mêmes faits*, pendant leurs accès ?

M. Janet, selon ses théories dans l'*Automatisme psychologique,* pourrait-il encore nier le phénomène *spirite*, en l'expliquant par « une simple désintégration psychologique et l'affaiblissement de l'activité personnelle normale ? »

En effet, dans le cas de changement d'avatar par le phénomène d'incarnation, il y a « désintégration psychologique et affaiblissement de l'activité personnelle normale », puisque l'âme du médium est obligée de s'extérioriser pour céder sa place à une entité étrangère et qu'il en résulte fatalement, pour celui-là, un amoindrissement de son activité personnelle *normale,* mais ces symptômes ne sont-ils pas « effet » et non « cause », comme M. Janet le prétend ?

Les diverses incarnations de la vieille Sophie, excluant autant l'hypothèse d'une fraude que celle d'un désordre pathologique, démentent catégoriquement les conclusions de M. Janet, quand même elles auraient

trouvé leur justification dans les cas que ce savant a eu occasion d'expérimenter.

De cette digression un peu longue, je reviens au deuxième genre de la médiumnité de Mlle R..., à ces facultés qui produisaient les phénomènes appelés de typtologie.

Voici les faits se rattachant à ces phénomènes :

Ayant convoqué Mlle R... en Suisse, nous y fîmes, pour commencer, des expériences de table tournante, par l'application de nos mains sur un petit guéridon.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre.

Le guéridon se mit en mouvement presque aussitôt et non seulement il frappa violemment, mais il fit de telles cabrioles que nous fûmes obligées de nous déplacer constamment, finalement de cesser.

A notre reprise, la table s'étant calmée, je me mis à poser des questions à la force inconnue, quoique peu enthousiaste de ce genre d'investigation et un peu sceptique à son endroit.

Naturellement, nous convînmes de certains signes et le témoin qui assistait à nos expériences prit du papier et un crayon pour marquer les lettres de l'alphabet, à indiquer par le nombre de coups.

Bientôt un colloque s'établit.

Le commencement en fut banal, mais ayant demandé : « Qui êtes-vous, pourquoi frappiez-vous si véhémentement tout à l'heure ? », la table, ou plutôt la force inconnue, répondit : « Je suis M. de St..., l'ancien propriétaire

de cette villa ; j'ai frappé si fort pour indiquer ma colère contre votre mari. »

Exclamation de ma part.

LA TABLE. — Je le déteste ; pas vous, mais lui. Que vient-il faire ici ? La villa est à moi seul.

MOI. — Comment cela? Mon mari ne l'a-t-il pas achetée ?

LA TABLE. — Cela ne me regarde pas. Ce n'est pas moi qui lui ai vendu la villa. Or, je ne la vendrai pas, parce que je l'habite moi-même. Je me promène toujours dans la maison et dans le jardin et je ne suis pas content quand on vient faire le propriétaire chez moi.

MOI. — Depuis quand avez-vous quitté notre monde?

LA TABLE. — Je ne me souviens plus. Je me suis suicidé à Genève.

MOI. — Vous feriez mieux de vous repentir de votre acte téméraire et de chercher à vous détacher de la terre.

LA TABLE — Non, non, je m'y plais et j'y reste. Je ne sais où aller ailleurs.

MOI. — Alors, si vous êtes heureux, ne vous plaignez pas et ne soyez plus si violent.

LA TABLE. — Je ne suis pas heureux, au contraire.

MOI. — Vous n'êtes surtout pas logique. Si vous n'êtes pas heureux, tâchez de le devenir. Priez Dieu, c'est le seul moyen de réussir. Voulez-vous que je prie pour vous ?

LA TABLE *(frappant violemment)*. — Non, non, non.

Et puis silence.

Or, si nous savions que M. de St... s'était suicidé, *nous ignorions que cet acte désespéré se fût opéré à Genève.* Après information prise, nous apprîmes que c'était réellement à Genève que le malheureux avait mis fin à ses jours. Quant au médium, au moment où le fait se produisit, il en était absolument ignorant. Comme preuve de télépathie, il me semble qu'elle est peu concluante.

Mais il y a autre chose à remarquer Jusqu'au moment même du message typtologique, j'étais persuadée que notre villa avait été le spectacle du drame lugubre qui termina la vie de l'ancien propriétaire.

Voici pourquoi :

A peine installés dans notre nouvelle demeure, en Suisse, j'avais constaté, autant par moi-même que par les dires des domestiques et de plusieurs personnes venues en visite, que la villa était hantée, et ayant su par la suite que M. de St... s'était suicidé, j'en concluais que ce devait être dans notre habitation même.

Maintenant, voici en quoi consistait cette hantise : tantôt c'étaient des pas qui traînaient dans l'escalier, le soir vers onze heures, des pas ayant l'air de provenir de quelqu'un montant péniblement les marches et se dirigeant vers une des chambres supérieures (nous sûmes dans la suite que ce fut celle habitée jadis par l'infortuné propriétaire), tantôt c'étaient des portes qu'on entendait ouvrir et fermer sans cause apparente,

et des pas d'homme traverser ma chambre, etc., etc.; sans compter que pendant les dix années de notre séjour dans la maison, je ne cessai d'entendre quelqu'un faire les cent pas sur le sable de notre terrasse, chaque fois que je me réveillais la nuit. Une fois, le bruit des pas était même si fort que mon mari, l'ayant entendu également, se leva pour se rendre compte si personne ne s'était introduit dans notre jardin.

Après cette explication sur la corrélation entre mes conjectures et les faits, je reprends mon récit interrompu.

Le soir même de notre expérience de typtologie et m'étant couchée, je fus en proie à un pénible et étrange phénomène.

Parfaitement éveillée, mais venant de fermer les yeux pour dormir, je me sens tout à coup empoignée par tout le corps. J'ouvre les yeux aussitôt. A la lumière de ma veilleuse, assez claire, je vois un homme penché sur moi, et si nettement, que je pus distinguer son costume. Ce costume consistait en un complet gris foncé, à petits carreaux, genre anglais. (J'insiste à dessein sur ce détail.)

Je voulus crier. L'entité, c'est-à-dire ce quelque chose qui me semblait un homme, m'en empêcha. Il me serra même si fortement que je ne pus que gémir d'une façon désespérée. Heureusement, mon mari, habitant une chambre peu éloignée, m'entendit et, m'appelant, me demanda la cause de mes gémissements.

A l'instant même la forme disparut.

Mon émotion calmée, je cherchai à m'endormir, me persuadant que j'avais rêvé.

Peine perdue. A peine les yeux fermés, le même phénomène se reproduisit. Ce n'est qu'après quelques instants d'efforts désespérés que j'arrivai à me dégager de mon mystérieux envahisseur.

Le lendemain, impressionnée autant qu'intriguée par cette aventure, je priai Mlle R..., sans toutefois la lui raconter, de se remettre au guéridon avec moi. Le même tapage violent se produisit aussitôt. Et ayant posé des questions à la force inconnue, par l'intermédiaire de la table, celle-ci s'exprima comme suit :

La Table. — C'est bien moi, M. de St... Qui voulez-vous que ce soit ? C'est moi également qui suis allé près de vous hier au soir.

Moi. — Pourquoi m'avez-vous effrayée ainsi ?

La Table. — Puisque vous m'attirez.

Moi. — Comment se fait-il que j'aie pu vous voir ? Vous me paraissiez avoir un costume anglais ?

La Table. — Ce n'était pas un costume anglais, mais un costume fait à Genève.

Je passe sur la suite des réponses de la personnalité ; elles furent toutes ou impies, ou frivoles, mais démontrèrent provenir d'une même mentalité inférieure et entêtée surtout.

En outre, *j'eus la preuve* que les troublantes attaques que j'eus à subir ne furent point l'effet d'un délire onirique, comme j'aurais voulu le supposer moi-même, mais bien le fait d'une véritable obsession, et, en fin

de compte, que la maison était bel et bien hantée par l'esprit du suicidé, comme nous l'avions supposé. (Je ne saurais assez insister sur ce détail pour couper court à la sempiternelle hypothèse de télépathie dans les phénomènes spirites.)

Mes expériences de typtologie se bornèrent là Effrayée de ce qui m'était arrivé, je me gardai d'en retenter l'aventure, et aujourd'hui, me resouvenant des faits, je remercie mon bon génie de m'être préservée d'un grand danger. Car, il n'y a pas de doute, si j'avais continué à attirer l'entité malheureuse, j'aurais été maîtrisée par elle, au détriment de ma volonté et de mon énergie propre.

Ceux qui font tourner les tables *pour s'amuser* s'exposent sérieusement. Et même les scientifiques qui font des expériences avec un esprit trop sceptique, parfois hostile à toute idée religieuse, devraient se tenir sur leur garde. Les évocations spirites ne sont pas à comparer à des expériences de laboratoire : il faut les faire avec une mentalité spéciale, adéquate à la circonstance. Autour de notre sphère planétaire gravitent surtout les entités inférieures qui, par leur lourdeur spécifique, n'arrivent point à s'en détacher.

C'est aussi la raison pour laquelle leurs réponses sont le plus souvent frivoles et révoltantes, quand elles ne sont pas absurdes et incohérentes, par suite du trouble de leurs pauvres âmes et du désir qu'elles éprouvent de cacher la vérité.

VI

Cette réflexion terminant à son tour le rapport de mes expériences typtologiques avec Mlle R. . . ., j'arrive à la partie la plus importante de mes récits : la faculté extraordinaire d'écriture automatique que possédait ce médium...

Le procédé que nous employions pour l'évocation des Esprits était des plus simples. Mlle R... prenait un crayon, la main appuyée sur une feuille de papier. Elle restait ainsi immobile et assez indifférente à ce qui se passait. C'est moi qui demandais mentalement à Dieu la communication avec l'une ou l'autre entité invisible, pouvant m'éclairer sur les problèmes de notre vie terrestre.

Malgré les succès précédents de Mlle R... dans ce genre d'expériences médianimiques, nous n'obtînmes aucun résultat à la première séance, qui dura environ une heure. C'est à peine si sa main traçait quelques griffonnages illisibles.

A notre deuxième épreuve, huit jours après, à la même heure, déjà notre attente était moins longue. Des zigzags, des bâtons et enfin des caractères se formaient. Mlle R.... m'ayant dit que, depuis quelque

temps, elle avait cessé ses évocations, je compris notre apparent insuccès et ne me décourageai pas. Je savais par l'étude des livres spirites que certains médiums ont besoin d'un entraînement, tandis que chez d'autres (j'en eus la preuve par la comtesse D...), le phénomène se produit presque instantanément. A la troisième séance, nous eûmes enfin un message. D'incohérent d'abord, il devint bientôt, par le changement du correspondant invisible, extrêmement clair et compréhensible.

Cette réussite fut le signal d'une longue suite de communications et de faits imprévus dont je m'efforcerai de reproduire une grande partie ; du moins celle qui pourra servir à convaincre de la réalité de la survie, de la possibilité des rapports entre les deux mondes, visible et invisible, et enfin des enseignements utiles à en tirer.

Il existe, certes, un grand nombre de communications très intéressantes, mais peu, il me semble, ont autant le cachet individuel que celles, produites par la médiumnité de Mlle R... J'espère le prouver par la suite, car c'est précisément *dans ce cachet individuel* que réside toute la force persuasive du message spirite. En effet, de nombreux médiums ont écrit des pages très belles, automatiquement, et dont la teneur ne pouvait venir de leurs propres facultés, mais ce que non seulement les incrédules, mais *même les psychistes* leur reprochent, c'est *de ne pas fournir la preuve*, que ces superbes tirades ne viennent pas d'une

cellule particulière de leur souvenir latent et, par suite, leur valeur morale, quelquefois très grande, n'est pas suffisamment appréciée, surtout de la part de ceux qui n'ont pas assisté à leur genèse.

J'ai vu, en effet, certains expérimentateurs, très sincères, se demander s'ils ne se trouvaient pas plutôt en face de la manifestation *d'une conscience collective* que devant l'émanation intellectuelle d'une mentalité distincte, quoiqu'invisible et étrangère au médium. Par conséquent, le point important, dans les communications, n'est pas tant leur valeur réelle, *que leur provenance d'un défunt*, c'est-à-dire, d'un esprit humain de notre terre, *de notre société* même, ayant franchi le seuil de l'énigmatique zone que nous ouvre la tombe.

Avec les entretiens que m'a procurés la médiumnité de Mlle R.... (comme du reste celle de la comtesse D....), un pareil doute ne pouvait facilement surgir dans mon esprit. A chaque nouvelle signature, je *me sentais*, malgré ma tendance au doute, en face d'une personnalité nouvelle et distincte.

Beaucoup de spirites avancés ont recommandé de ne pas appeler différents esprits, ce procédé attirant des farceurs dangereux, et de se contenter des instructions d'un seul esprit-guide. Je ne leur donne pas tort. En règle générale, c'est plus prudent. Cependant, pour ma part, j'avoue que je n'aurais pas la conviction que je possède et ne considérerais pas la publication des pensées, quoique souvent très justes et quelquefois très belles, obtenues par ces communications,

comme utile, si je les avais seulement vues se produire automatiquement, mais sans changement *de mentalité*, par conséquent de moralité, de caractère, d'opinion, en plus, de nationalité et enfin de *position astrale*.

En effet, quelque bien qu'écrivent parfois les invisibles, les grands écrivains de notre monde matériel les dépassent dans l'art d'écrire ; et quant à la morale qu'ils enseignent, l'on a prétendu, avec plus ou moins de raison, que ceux qui ont soif de préceptes supérieurs, peuvent se contenter de ceux que les grands initiés nous ont transmis, depuis Bouddha et l'incomparable Jésus jusqu'à nos jours.

J'ajouterai encore : même ces messages spirites, si curieux, qui nous font passer le seuil d'un autre monde et qui nous éclairent sur notre destinée future, même ces messages, dis-je, sont dépourvus de valeur, si leur rédaction n'est pas, en quelque sorte, frappée de l'estampille de l'identité de leurs auteurs invisibles ; car, sans cette estampille, ce cachet particulier, chacun a le droit indiscutable de se demander s'il ne se trouve pas devant de pures élucubrations fantaisistes d'un soi-disant médium qui veut nous conduire dans un pays de contes de fées (1).

(1) Je fais une sensible différence entre les communications qu'on obtient par la typtologie et celles qui nous viennent par l'écriture directe ou automatique. Les premières sont à classer parmi les phénomènes *physiques* malgré leur côté intellectuel. Or, c'est là ce qui les rend dangereuses. Aucun Esprit supérieur

Ce qu'on a tant critiqué, voire ridiculisé : les évocations de *personnalités connues*, ce péché, je m'en confesse, je l'ai à mon actif. Il ne m'en est pas résulté de malheur, puisque je suis saine et sauve, et si, d'autre part, leur publication ouvrait le champ à la discussion, loin de m'en plaindre, je serais satisfaite, comme je l'ai dit ailleurs.

Le spiritisme surtout ne doit pas fuir la libre discussion. C'est dans ce système que gît sa grande force convaincante.

En effet, loin de craindre les attaques, loin de crier « anathème » à ses détracteurs, « d'interdire » les livres qui le calomnient en le ridiculisant, au nom des théories d'un matérialisme sceptique et gouailleur ou d'un occultisme autoritaire et contradicteur, d'une théosophie, sublime certes, mais caduque sans l'aide du spiritisme, et enfin d'un satanisme abracadabrant— il provoque la controverse, au grand jour, sûr d'avance qu'il en sortira vainqueur.

Les admirables orateurs spirites l'ont maintes fois prouvé.

Quant aux communications diverses que je vais étaler au grand jour, je m'attends à les voir critiquées. Certaines ont déjà eu les honneurs du combat. Mais

ne viendra jamais se manifester par coups frappés. Je tiens ce renseignement de certaines entités élevées qui m'ont dit qu'il leur serait impossible de se communiquer par la typtologie, en raison de la nature de leurs fluides, trop subtiles pour produire un effet sur une matière grossière, comme le bois d'une table.

qu'importe la raillerie ! Au fond, quoi qu'on en pense, elles serviront peut-être la cause de l'immortalisme et c'est là mon seul but.

Après cette déclaration qui ne me semble pas inutile, je reviens aux phénomènes intellectuels obtenus par l'écriture automatique de Mlle R...

Ayant dit qu'à la troisième expérience nous eûmes un message clair et compréhensible, je m'empresse de faire remarquer que dès le premier mot de ce message, signé par un nom de baptême masculin, la main du médium, sans qu'il y prît garde, s'inclina lentement vers la gauche pour produire cette écriture que les graphologues ont appelée sénestrogyre, et forma des caractères petits, légers, mais nets et très lisibles, quoique tracés avec une grande vitesse.

L'Esprit qui se communiqua s'offrit spontanément à me donner des leçons de philosophie. Par la suite, il me servit constamment de guide et nous amena tour à tour d'autres personnalités. Ces personnalités, nous finissions par les reconnaître à leurs diverses écritures. En effet, celles-ci étaient si distinctes, si caractéristiques, qu'elles auraient pu servir d'études de graphologie. Mais le fait plus bizarre était qu'elles se reproduisaient, à chaque retour d'un de ces invisibles correspondants, sans l'ombre de nuance, même à six mois de distance ! Que je les appelasse, ou qu'ils vinssent de leur propre chef, souvent dès les premiers mots tracés, je reconnaissais mon mystérieux visiteur, *du moins pour le personnage pour lequel il s'était*

donné. L'Esprit-Guide intervenant, aussitôt la main du médium se renversait pour reprendre sa petite écriture ronde et fine ; jamais d'erreur sous ce rapport.

Par ce procédé si frappant — à moins de croire le médium d'une habileté inouïe — il m'était difficile de ne pas me sentir comme en face d'une individualité nouvelle et *distincte*. J'ai gardé soigneusement toute cette collection de messages divers. Parmi ces écritures, il y en a de belles, de laides, de grossières, de curieuses et... d'illisibles. Il y en a que nous pouvions seulement déchiffrer à la loupe , d'autres, comme celle portant la signature d'Eugène Nus, n'ont jamais pu être déchiffrées, quoiqu'elles soient très formées, très coulantes, presque élégantes. (Bien différente de l'écriture du médium et impossible à imiter.)

L'entité du médecin dont j'ai eu occasion de parler à propos de nos phénomènes d'incarnations, nous écrivit des ordonnances absolument dans ce graphisme particulier, cher à presque tous les docteurs ès science médicale et que seuls les pharmaciens ont le génie de déchiffrer.

Un autre correspondant, se disant le chevalier de Baudricourt, nous parlant de son enthousiasme pour Jeanne d'Arc, traça des caractères qu'on aurait pu supposer provenir d'une épée plutôt que d'un crayon.

Un ami mort et appelé, se fit facilement reconnaître à son écriture de vieux rhumatisant.

De mon père, j'obtins sa propre signature, extrêmement caractéristique. Un message de Pie IX et

dont je reproduirai quelques passages, nous frappa par la façon particulière de former les « *s* » dont ce pape avait l'habitude et que tout le monde a pu remarquer dans la signature en dessous de ses portraits.

En dehors de ces pages autographes, le médium produisait quelquefois cette écriture « à l'envers », qu'on peut seulement lire à l'aide d'un miroir et que les Allemands ont appelée « Spiegelschrift ». D'autres fois encore la main de Mlle R... écrivait, et sans regarder, de bas en haut et de haut en bas, alternativement, de sorte que pour lire, je dus tourner autour d'elle, ce qui avait l'air d'amuser le mystérieux interlocuteur, certes, un peu porté à la plaisanterie. Pour certaines écritures, la main du médium était comme soulevée du papier, un fluide ayant l'air de l'attirer ; pour d'autres, par contre, les fluides semblaient s'appesantir sur ses doigts en les rendant ainsi très lourds à remuer. Mlle R... se plaignait alors de grande fatigue.

Toujours c'étaient les communications pieuses et morales qui étaient le plus légèrement tracées ; celles de personnalités mondaines ou banales, ou bien récemment décédées, s'annonçaient par leur graphisme noir et lourd.

Mais ce qui était plus remarquable encore que cette grande diversité d'écritures, c'était la facilité avec laquelle Mlle R... écrivait des messages *en un grand nombre de langues dont elle ne connaissait pas une seule, quelquefois pas même un mot.*

Nous eûmes ainsi, outre les communications en fran-

çais, de nombreuses phrases entières en anglais, allemand, italien et espagnol ; une fois même, après quelques efforts, en grec !

Naturellement, dans ces cas, le médium ne put se lire lui-même.

Pour ma part, grâce à ma linguistique, j'eus l'avantage de pouvoir communiquer avec les invisibles, comme si j'étais seule. Et de nouveau, j'eus ainsi des entretiens fort intimes avec l'esprit de ma mère, dont les conseils et encouragements me paraissent aujourd'hui plus compréhensibles qu'alors, à cause des événements qui se sont succédé depuis.

Plusieurs personnes, auxquelles j'ai raconté le phénomène de ces messages polyglottes, prétendirent que le médium aurait pu simuler son ignorance, afin de me mystifier davantage. Cette hypothèse me paraît difficile à admettre. On ne se fait pas passer pour plus ignorant qu'on est (sauf dans des cas spécialement graves et *uniques*) ; d'ailleurs, dans la vie quotidienne et intime, une telle comédie ne saurait réussir.

D'autres supposèrent que ces messages en langues différentes pouvaient être le reflet de mes propres pensées dans ces idiomes. Cette dernière supposition est facile à réfuter par ce fait, que je ne sais pas le grec et que, même en espagnol, je n'aurais pu m'exprimer aussi facilement que mon mystérieux interlocuteur.

Du reste, tous les Esprits ne parlaient pas également toutes les langues indiquées ; ils disaient même ne connaître que celles qu'ils avaient apprises dans leurs

incarnations précédentes. J'ai pu me convaincre de l'exactitude de ce fait, car, quelquefois, mes correspondants mystérieux me répondaient en français, tandis que je parlais une autre langue, m'avouant que, s'ils « sentaient » le fond de ma pensée, ils ne savaient y répondre autrement que dans les langues qu'ils avaient acquises dans leurs incarnations, et que même le médium avait connues dans une autre existence. Or, si tous ces messages en langues diverses n'avaient été que le reflet de mon propre savoir, l'effet de ce reflet aurait-il pu varier avec le changement des personnalités ?

Et d'ailleurs, comme je m'étonnais de la facilité avec laquelle le médium écrivait l'allemand, écriture que Mlle R... avait d'abord prise pour un gribouillis informe, on me répondit « qu'elle avait été précédemment incarnée en Allemagne ».

VII

Par l'exposé des circonstances qui entouraient les phénomènes intellectuels de Mlle R..., je crois avoir suffisamment prouvé que toute idée de tricherie de sa part, ou de télépathie de la mienne, doit être exclue et que son écriture automatique ne laisse d'autres hypothèses (1) que celle de l'intervention d'entités distinctes et extra-terrestres.

Il est vrai, l'on a prétendu que, *quoiqu'inconsciemment*, le médium introduit *toujours* une part de lui-même dans les communications qu'il donne. Ne vaudrait-il pas mieux remplacer le circonstanciel : « toujours », par celui de « quelquefois » ?

Mon expérience m'a procuré cette conviction.

---

(1) Certains savants ont prétendu qu'ils peuvent reproduire, à volonté, l'écriture automatique, à l'aide d'hystériques, que les graphismes divers et même les soi-disant entités ne prouvent que la force de la suggestion. Voici ce qu'en simple logique on peut leur répondre :

« L'expérience des écritures automatiques, faite avec le concours d'hystériques, *n'exclut pas* le phénomène médianimique, *au contraire ;* les hystériques sont souvent des médiums, quoique les médiums ne soient pas toujours des hystériques. Ni la comtesse D... ni Mlle R... n'étaient des hystériques, pas plus que les autres médiums dont j'aurai à parler par la suite.

Du moins, dans les communications qui vont suivre, il n'y a rien de la mentalité de Mlle R... (Ma sincérité m'oblige de reconnaître que, dans plusieurs messages d'un ordre privé et se rapportant au médium et à sa famille, *il m'a semblé* percer quelque chose qui faisait *soupçonner* que l'Esprit était influencé, voire gêné par elle.) Mlle R..., pas plus que la comtesse D..., n'était d'une nature sérieuse, encore moins portée à l'étude de sujets théologiques. C'est donc tout au plus le style de l'invisible qui a pu subir, en partie, celui du médium. Ce ne serait, du moins, pas impossible, surtout les Esprits qui habitent des sphères éloignées, ayant de nombreux obstacles à vaincre pour se communiquer par l'intermediaire d'un organe étranger. Et ceci étant, il est d'autant plus surprenant que j'aie pu obtenir, comme je l'ai démontré précédemment, *certains termes familiers* aux défunts qui se communiquaient dans leur style propre et même dans des langues étrangères.

Après ce préambule, arrivons enfin aux communications.

J'ai dit que le premier message sortant de la banalité était signé d'un Esprit qui se proposa de me servir de guide et instructeur. Or, ce qui me sembla le plus utile pour commencer, c'était de lui demander « par quel moyen il pouvait correspondre avec les Terriens ».

Voici sa réponse :

« Nous sommes près de vous par rayonnement. Les Esprits qui sont déjà à un certain degré d'élévation

restent dans les sphères élevées ; leurs membres, qu'ils avaient sur la terre, devenus des rayons, sont d'autant plus nombreux que l'Esprit est plus élevé, en sorte que, si les inférieurs restent attachés à un endroit, les plus parfaits *sont à plusieurs endroits à la fois*, par la multiplicité de leurs rayonnements. »

Et lui ayant demandé « comment il fallait comprendre Dieu », il répondit :

« Il ne faut pas croire que dans l'espace tous les Esprits *voient* ou connaissent Dieu ; il y a, d'ailleurs, pour chaque sphère *des émissaires* de Dieu. *Pour la terre c'est Jésus-Christ qui est un de ces émissaires* ; c'est pourquoi on l'appelle, avec raison, *le Messie*.

Jésus-Christ est donc comme le Dieu de cette planète. Il est *une* incarnation de la puissance divine ; c'est pourquoi il faut le prier comme *l'intermédiaire* entre les Terriens et le Dieu, puissant créateur. C'est un Esprit supérieur, le plus merveilleux qui ait vécu sur la terre où du reste *il est venu trois fois*. Avant il s'appelait Chrisna. Sa *première* incarnation est antérieure *à tout ce qui est connu des historiens*. (Je sais cela, comme vous le saurez plus tard.)

Le Christ habite une planète d'un autre univers, ou plutôt d'une autre zone, celle des Esprits qui sont très voisins de Dieu. *Priez le Christ et cela suffira.*

Ce n'est pas telle ou telle formule qui conduit à Dieu, c'est la force du cœur s'élevant vers l'infini et cherchant à se rapprocher *des messies* pour arriver à Dieu. »

A une autre question dont je n'ai pas gardé la formule, il répondit : « *Le cœur est la porte* par laquelle nous arrivons aux sphères élevées, et *l'amour* du prochain est la loi inéluctable qui doit régner sur nos actes et nos pensées. »

Il me semble qu'on conviendra facilement que les idées ci-dessus reproduites ne sont pas celles d'une jeune demoiselle, avide d'amusements mondains ; il ne me reste donc qu'à répondre à ceux que j'appellerais volontiers « les télépathistes », à cause du cercle étroit de télépathie, dans lequel ils tournent sans cesse, et qui diront encore, comme cela est arrivé, « que l'enseignement de l'Esprit-Guide n'était autre que le rayonnement de ma propre mentalité ».

Je leur réponds : Si ma mentalité, d'après l'exposé que j'en ai fait, peut prêter à cette supposition, mon explication plus récente en tête de mes rapports avec Mlle R... l'a tuée dans le germe.

En effet, ne me suis-je pas empressée de dire : « De mes premières expériences, je n'avais retiré que la preuve de la survie et de l'existence de Dieu comme conséquence fatale ; je ne suis arrivée au christianisme que plus tard ! »

Or, rien de plus positif. A l'époque où l'Esprit-Guide se manifesta, je n'étais rien moins que chrétienne, c'est-à-dire *croyant au Christ*. Celui que j'appelle aujourd'hui le « Maître sublime » me semblait, s'il n'était pas le héros d'un simple mythe, tout au plus une personnalité historique, quoique évidemment doublée d'un

homme extraordinaire. Pour cette raison, tout ce culte que je voyais lui rendre me scandalisait ; il me paraissait comme un blasphème contre la Divinité unique.

« Diviniser un homme pour l'adorer comme Dieu, c'est ressusciter le culte païen des Grecs ! » m'étais-je souvent écriée.

Quel ne fut donc pas mon étonnement quand, dès la première missive de l'Esprit-instructeur, j'y lisai *le contraire de l'opinion que je m'étais faite !* Je ne savais quoi penser. Mon orgueil se révoltait, car il m'en coûtait de revenir sur mes pas, si la suite de mes investigations dans le domaine de l'invisible allait donner une sanction aux paroles de l'Esprit-communicateur.

Ce que j'avais vu du christianisme par les divers travestissements sectaires m'avait tellement déplu, qu'il fallait l'étrangeté, le phénoménal, dans la voie de l'information, pour m'y faire seulement arrêter un instant.

Ainsi, comment les révélations de l'Esprit-Guide pouvaient-elles s'être produites par la lecture de ma pensée ?

En tout cas, une telle supposition ne pouvait surgir à mon esprit à moi, pas plus qu'elle ne viendra à l'idée de qui est vraiment libre de tout parti pris.

Il en est de même pour « les diverses incarnations du Christ » dont m'avais parlé le guide ; car cette pensée pouvait encore bien moins être le reflet de la mienne. (Je mets le médium hors de cause : pour frauder, elle n'avait pas besoin d'une invention nouvelle et à laquelle

elle me savait hostile.) Aujourd'hui que je suis convaincue de la loi de la réincarnation, je me demande si cette parole qu'on prête à Jésus : « Avant Abraham je suis », et qui a été si étrangement interprétée par l'Église (qui ignore la vérité grande des vies successives), ne trouve pas son explication simple et claire dans le fait des diverses incarnations du Christ, énoncées par l'Esprit en question.

Mais je reprends mes communications où je les ai laissées, en dédaignant, désormais, de m'arrêter à toute hypothèse de télépathie, d'automatisme psychologique, de manifestation subliminale, etc., etc., pour poursuivre le fil de mes récits.

Donc, ayant, à l'évocation suivante de la même entité invisible, posé des questions sur le Christ, sur sa naissance, la nature de Dieu, etc., l'Esprit-Guide me répondit :

« Écoutez-moi. Je ne puis vous renseigner ni sur la naissance du Christ, ni sur certaines parties de l'Évangile et *de la nature de Dieu*, pas davantage sur certains passages, restés obscurs, dans ce qui concerne la vie terrestre de Jésus. Ce dernier point, uniquement parce que vous ne comprendriez pas. Ce n'est pas que je veuille vous cacher quelque chose, mais parce que je serais obligé de me servir de mots inconnus et de termes dont vous n'avez pas l'équivalent. *Tout cela sera découvert* dans un temps plus éloigné ; *il faut que la science* ait d'abord prouvé par les mathématiques ce ce qui est encore ignoré. L'astronomie fera de grands

progrès dans le prochain siècle (1) et lorsqu'elle se trouvera en possession *de trois ou quatre éléments qui constituent la clef des mystères* non dévoilés, on pourra faire encore un grand pas vers l'infini, *mais la porte n'est pas encore ouverte.* »

Ne me sentant pas satisfaite par cette réponse et toujours avide de saisir quelques pensées, sujettes à réflexion, je posai de nouvelles questions à l'entité invisible. J'en extrais l'entretien suivant :

MOI. — Mais que faut-il penser des Évangiles en général? Il me semble impossible qu'ils contiennent, comme l'Église catholique le prétend, *la vérité absolue?*

L'ESPRIT-GUIDE. — Non, évidemment ; mais vous en savez bien assez pour être une bonne et charitable âme. Et puis, croyez-moi : si la lumière pouvait se faire en l'espace de quelques jours, par des communications, vous feriez d'énormes bêtises *(sic).*

MOI. — Alors j'ai tort d'avoir soif de vérité?

L'ESPRIT-GUIDE. — Vous avez tort de vouloir aller au fond de cette philosophie. *Personne n'ira de ce siècle :* telle est la volonté de Dieu. Tout le monde cherchera et tout le monde tournera autour de la vérité.

MOI. — Donc, me voici arrivée à l'apogée de la vérité à acquérir. Il me semble que vous me répondez comme le Père Félix (2)!

(1) Ces communications datent de 1895.

(2) Je reproduirai les curieuses réponses du Père Jésuite en question, par la suite.

L'ESPRIT-GUIDE. — Non, je ne vous parle pas ainsi. Soyez raisonnable. Ne vous ai-je pas appris à aimer et à prier le Christ ? Je vous ai ouvert l'horizon aussi loin que vous êtes à même de le percevoir ; je vous ai fait franchir l'espace très rapidement, bien plus vite qu'on ne le franchit ordinairement, parce qu'en tout temps on a affaire à un médium peu formé et que sur cent communications, il y en a à peine dix qui vaillent quelque chose ; tandis que toutes celles que vous avez obtenues ont été un éclaircissement très vif. Ce n'est pas parce que vous aurez fait en trois semaines le chemin qu'on fait en dix ans, que vous devez croire, qu'à cause de cela, vous arriverez là où Dieu ne veut pas encore qu'on arrive. »

. . . .

Ce jour-là, les fluides du médium étant épuisés, l'entretien cessa à cette exhortation qui ne me satisfit qu'à moitié. A une évocation ultérieure, la conversation suivante s'engagea entre l'Esprit-Guide et moi :

MOI. — Pouvez-vous me dire de quelle époque date le culte de Marie, la mère de Jésus, et quelle en a été l'origine ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Cela remonte au moyen âge. Il a été dû à quelques visions de moines et à la protection qu'elle leur a donnée.

MOI. — Le culte de Marie n'est-il pas exagéré ?

L'ESPRIT-GUIDE. — On a toujours raison d'honorer et de prier les saints ; *cependant les prêtres en ont abusé* et le peuple ignorant les a imités. Dans certains pays,

le culte de Marie ressemble à de l'idolâtrie : le progrès fatal le fera disparaître.

. . . .

MOI. — Que faut-il penser de la résurrection de Lazare ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Lazare était dans un état très particulier, *voisin* de la mort ; le Christ, ayant des fluides extraordinaires, a pu empêcher le périsprit de Lazare de se dégager au moment où il allait le faire et ainsi ce périsprit est rentré dans la matière.

MOI. — Cependant, comment comprendre la décomposition du cadavre qui *s'était fait sentir* ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Ce n'est pas conforme à la vérité.....

. . . .

MOI. — Une autre question. Qu'est-ce qu'il faut penser de l'Apocalypse ?

L'ESPRIT-GUIDE. — L'Apocalypse est une confusion énorme des visions des apôtres qui ont voulu se renfermer *dans certains dogmes à eux*, au lieu de se contenter d'examiner et d'étudier (1).

MOI. — Je m'en suis toujours doutée. Voulez-vous

(1) Cette phrase laisse à désirer comme clarté. Qui est-ce qui a fait cette « confusion énorme des visions des apôtres » ? Sont-ce les apôtres eux-mêmes ? Il est probable qu'il manque quelque chose au texte de la réponse. Peut-être faudrait-il la compléter de cette manière : « L'Apocalypse est une confusion énorme des visions des apôtres (de la part de leurs disciples) qui ont voulu se renfermer dans certains dogmes à eux au lieu de se contenter d'examiner et d'étudier. »

me dire maintenant ce qu'il faut croire à propos des miracles dont l'Église catholique s'honore ? Y a-t-il jamais eu des faits qui dérogent aux lois naturelles et qu'aucune science ne saurait expliquer ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Non. *Tout peut et doit s'expliquer*. On a répandu un tissu d'erreurs qui ne servent qu'à développer le matérialisme. L'athéisme même a sa source dans la fausse doctrine sur la Divinité. Dieu n'est pas une personnalité définie qui a le don de l'ubiquité, *par miracle*, c'est une puissance indéfinie et infinie. Pour comprendre Dieu, il faut déjà être monté assez haut pour n'avoir plus rien de commun avec la Terre. Je vous le répète : N'attendez pas d'explications personnelles d'aucun de nous (1). Nous ne savons que par les dires de ceux très avancés qui viennent, de temps à autre, nous instruire en aidant à notre progression.....

. . . .

MOI. — Alors, parlons d'un autre sujet, peut-être plus à votre portée : des anges. Ai-je tort de ne pas y croire ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Les noms ne signifient rien.

MOI. — Par « anges », j'entends des Esprits, *créés purs*, tels que l'Église nous l'enseigne.

L'ESPRIT-GUIDE. — Il n'y a pas d'êtres créés plus parfaits les uns que les autres ; ce serait une monstrueuse injustice.

(1) Un « guide » n'est pas toujours un esprit d'une sphère absolument supérieure. D'après l'ensemble des enseignements spirites, les guides sont les âmes des parents et amis morts.

MOI. — Alors les « archanges planétaires » de la Kabbale ?

L'ESPRIT-GUIDE. — C'est faux.

MOI. — Et ceux de l'Église catholique ?

L'ESPRIT-GUIDE. — C'est faux. Par archanges, l'Église catholique a voulu parler sans savoir. Ceux que réellement nous appelons ainsi, ce sont des Esprits habitant des planètes beaucoup plus élevées *et qui sont les savants de l'espace* (1).

Notre entretien se termina par cette explication.

L'Esprit-Guide s'étant annoncé une autre fois, il écrivit spontanément ce qui suit :

« Je vais vous dire quelques mots sur la nécessité de « croire en soi ».

Je m'explique :

« La nature humaine est faible ; elle ne porte pas

---

(1) Dans la *Rénovation religieuse*, M. l'abbé Petit, sous la dictée de guides d'un ordre très élevé, écrit à propos des chœurs angéliques : « On aurait tort d'y voir des individualités : ce sont des entités émanées de Dieu, participantes à sa nature, mais n'étant pas Lui ; en d'autres termes, ce sont les formes objectives des facultés de Dieu... Comme hypostases divines, ils portent alors dans l'Ecriture le nom d'*Elohim*, *les dieux*. » Ch. II, p. 40-41.

Il n'en est pas moins vrai que les défunts *chargés d'un message* portent à juste titre le nom d'*anges*, *messagers*, et même parfois celui d'*archanges*, quand le *message* comprend une association d'âmes réunies dans un but déterminé. Le nom d'*anges*, *messagers*, désigne la fonction et non l'état ; il peut s'appliquer indifféremment à quiconque parle et agit au nom de Dieu, c'est-à-dire avec une mission divine déterminée. Ainsi le nom d'*anges* a un sens plus étendu qu'on ne le croit généralement.

en elle-même la nécessité de cette croyance *en soi-même* que Jésus-Christ a enseignée et préconisée par ces paroles :

« Si vous aviez la foi, vous transporteriez les montagnes. »

« Or, ceci est vrai ; nulle parole du Christ n'a été dite sans qu'elle doive porter ses fruits. En toute chose vous manquez de foi. Dieu a mis dans la nature humaine une parcelle de la Divinité, pour que vous vous sentiez le pouvoir de faire les choses avec la volonté de Dieu et avec votre puissance personnelle. Si vous croyez qu'une chose réussira, il est bien rare qu'elle avorte. Donc il ne faut pas douter. *Il faut persévérer* et avoir la confiance et la certitude de réussir. Je vous dis cela, *parce que je sais* que Dieu n'abandonne pas les siens et qu'il veille sur ses créatures. Oui, mon enfant, le doute est une arme que vous donnez aux Esprits mauvais qui cherchent à contrarier vos efforts. Ils se servent de vos émanations fluidiques pour faire avorter vos projets, tandis que par la foi immuable, *qui est un fluide*, *une parcelle divine retournant à la Divinité*, vous établirez un courant qui les empêche de vous approcher autant. En effet, ils sont effrayés alors et vous laissent, pour ne pas avoir à se garer de ces émanations, antipathiques à leur nature inférieure.

« *Les jours meilleurs viennent toujours*, *ne serait-ce que dans la vie future.* »

. . . .

Revenant à mon objection contre l'adoration du Christ, je dis à l'Esprit-Guide ce qui suit :

MOI. — Comment Dieu peut-il permettre qu'un autre que lui soit adoré comme Dieu, et que précisément les êtres qui ont poussé cette erreur très loin, soient très élevés après leur mort (1) ?

L'ESPRIT-GUIDE. — On vous a déjà répondu à ce sujet. La croyance en la divinité du Christ était la conséquence du siècle (2) qui donna naissance à ce dogme ; car il importe peu, *comment* le bien et la vertu existent, *pourvu qu'ils existent*. Reportez-vous aux paroles du pape (3). Du reste, tous ceux qui ont adoré le Christ ne se trouvent pas élevés et ensuite, puisque le Christ est le médiateur, il a le pouvoir de favoriser ceux qui lui sont fidèles.

MOI. — D'après ce que vous dites, il y aurait donc encore des privilégiés dans l'autre monde ; l'injustice ne se bornerait pas à cette Terre ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Non, vous comprenez mal. Ils ne sont pas privilégiés *parce qu'ils ont adoré le Christ*, mais parce qu'ils possèdent de nombreux mérites.

MOI. — Par conséquent, il est tout à fait égal que j'appelle Dieu : Allah, Bouddha, Jéhovah, Zeus, etc., etc.

---

(1) Je fis cette supposition comme conséquence à des communications d'autres Esprits.

(2) Concile de Nice au IVe siècle.

(3) Je donnerai plus loin une évocation signée de Pie IX où cet Esprit traite le même sujet.

L'ESPRIT-GUIDE. — Oui, absolument. D'ailleurs, Bouddha était aussi *un envoyé céleste ;* un Christ pour l'Extrême-Orient (1). »

Cette réponse m'ayant satisfaite plus que les autres, notre entretien en resta là.

L'Esprit-Guide, présidant presque toutes mes évocations et s'annonçant dans les intervalles qui séparaient la manifestation des diverses entités dont j'aurai à parler, je lui posai constamment des questions sur une foule de choses, se rapportant à nos croyances, à nos préjugés, à notre morale et même à nos légendes historiques. Un jour, lui parlant de Jeanne d'Arc, je lui dis :

MOI. — Pouvez-vous m'apprendre de qui émanaient les voix que cette jeune fille de Domrémy prétendait entendre ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Elles émanaient *d'Esprits* qui voulaient le triomphe de la France.

MOI. — Mais elle était donc bien intéressante, la France *de cette époque*, pour que Dieu permît une chose aussi extraordinaire ?

L'ESPRIT-GUIDE. — Oh ! elle n'était pas plus intéressante qu'à d'autres époques. Il s'est seulement

(1) Aux personnes religieuses qui se scandaliseraient de cette doctrine, il est utile de rappeler ce qui est dit du Christ, dans la *Rénovation religieuse :*

« Le Christ est non seulement un personnage historique, mais un principe, principe divin agissant dans le monde. »

Le Bouddha et surtout Jésus ont été la manifestation dans la chair, l'incarnation du principe divin.

trouvé des circonstances particulières. D'abord, un médium comme Jeanne d'Arc, doublée d'un grand patriotisme ; puis le fanatisme de plusieurs Esprits guerroyeurs ; mais, surtout et avant tout, la nécessité de faire cesser une guerre qui durait depuis trop longtemps. Dieu ne pouvant plus tolérer un pareil carnage, certains Esprits ont obtenu la permission de terminer la guerre en inspirant Jeanne d'Arc. Mais Dieu, certes, voulait aussi aider le roi.

MOI. — Cependant il n'était pas méritoire, Charles VII ! On comprend donc encore moins cette intervention particulière et extraordinaire à propos de sa pauvre personne.

L'ESPRIT-GUIDE. — Je crois que les vues de Dieu ne sont pas absolument pénétrables !

Et m'étant exclamée de nouveau, l'Esprit termina en s'écriant : « Les guerres, surtout autrefois, étaient des fléaux nécessaires ; il fallait que chacun eût son tour de victoires et de défaites, afin de soutenir le progrès et permettre aux humains de ne pas trop s'enorgueillir. Dans un avenir, encore un peu éloigné, il est vrai, il n'y aura plus de guerre. C'est à l'époque où le vrai christianisme se sera répandu sur la Terre. »

Mais je laisse les entretiens avec cette entité qui se disait « mon Esprit-Guide » pour montrer les communications d'autres personnalités, le changement des personnalités, je le répète, me semblant être le point important dans la démonstration de la survie. Je dirai

seulement, avant de terminer cette série d'entretiens, qu'ayant demandé à cet Esprit « pourquoi il ne signait que d'un prénom et s'il ne voulait me dire le nom qu'il portait avant de quitter la Terre », il me répondit de la façon suivante :

L'ESPRIT-GUIDE. — Il vous faut des noms et il faut encore que vous sachiez qui est cet Esprit et tel autre. Et les prénoms ne vous suffisent pas. Mais sachez donc *que l'infini ressemble à une immense fraternité* où il n'y a que des prénoms et un seul nom de famille : *fils de Dieu et de l'éternité.*

Cette réponse me plut infiniment. Qu'elle vînt de Paul, de Jean ou de Jacques, elle contenait un précieux enseignement pour nous autres Terriens, qui attachons une si grande valeur aux noms et ne regardons comme nos frères que ceux qui nous sont dûment présentés.

De cette réflexion, qui toutefois ne me paraît pas devoir s'appliquer aux évocations d'Esprits différents, toute la valeur du spiritisme étant dans la possibilité de la communion avec les défunts, autant connus qu'inconnus, j'arrive à cette communication, obtenue de Pie IX, à laquelle précédemment il a été fait allusion. C'est l'Esprit-Guide qui m'obtint « cette faveur », « grâce à mon désir extrême de m'instruire, pour arriver à ma conviction religieuse », comme il le disait lui-même.

Naturellement, je ne prétends pas fournir la preuve absolue de l'identité du pape, comme cela m'a été possible pour celle de ma mère. Sauf le graphisme de

sa signature, je ne connaissais rien de lui. Aussi, en l'appelant, je fus un peu sceptique quant au résultat à obtenir. Je me proposais de faire de ses paroles une simple étude de comparaison.

Cependant à ceux qui prétendraient qu'on ne peut supposer qu'un pape se dérangerait pour une simple mortelle, une femme quelconque qui l'appelle, je répondrais que je ne puis être du même avis, *quelle que soit l'humble condition de ma personne*. En voici la raison : Un pape, dans l'autre monde, *sent* parfaitement qu'il n'est pas plus qu'une entité quelconque, à *moins de posséder une âme plus avancée ;* ce qui n'est pas nécessairement le cas de tout pontife romain, comme l'histoire ecclésiastique ne nous le démontre que trop. Evoquer un pape décédé, n'est donc pas plus audacieux que d'appeler son curé vivant ou mort. La difficulté est d'obtenir une preuve de sa venue.

Or, abstraction faite de la ressemblance de l'écriture, l'identité ne peut se juger que d'après la manifestation du « moi ». Mais comme le « moi » n'est pas l'agglomérat de la matière qui donne la forme humaine, mais le reflet du corps causal par l'exhibition forcée de la mentalité, c'est à l'examen seul des pensées exprimées que nous devons nous attacher.

Je reproduis donc ma conversation avec l'esprit de Pie IX, telle qu'elle s'est passée, après que l'entité nous eut saluées par ces mots écrits spontanément : *Pax Vobis Pie IX.*

MOI. — Si vous êtes vraiment le pape Pie IX, vous

voudrez peut-être m'expliquer pourquoi vous avez créé le dogme de l'infaillibilité ? A quoi servait tendre encore un nouveau piège à la conscience humaine, déjà si troublée et déroutée ?

L'ESPRIT. — Vous ne pouvez comprendre que le but était de reconquérir la suprématie qui semblait vouloir s'en aller ; sans doute nous nous sommes investis d'un *pouvoir inconsidéré,* mais nous espérions, en frappant l'esprit catholique d'un nouveau dogme, d'une nouvelle servitude, lui faire courber le front et régner avec une recrudescence de pouvoir et un nouveau prestige.

MOI. — Que pensez-vous aujourd'hui du résultat de votre espoir ? Votre attente n'a-t-elle pas été manquée ?

L'ESPRIT. — Évidemment, le but n'a pas été atteint.

MOI. — N'en est-il pas de même du dogme de l'Immaculée Conception ? Il me semble qu'il était aussi inopportun, quoique j'admette l'âme immaculée de la mère du Christ ?

L'ESPRIT. — Ceci est vrai ; elle était immaculée, en effet, celle qui fut choisie de Dieu pour être la mère et *la collaboratrice* du Christ.

MOI. — Je ne crois pas qu'il faille entendre par « Immaculée Conception » ce que l'Église prétend, c'est-à-dire *qu'elle fut exempte du péché originel*, ce péché qui n'a jamais existé que dans l'imagination des pères de l'Église.

L'ESPRIT. — Oui, vous avez raison. J'en conviens.

Mais elle avait purifié son âme dans une planète autre que la Terre et elle y était arrivée *neuve* et sans tache des souillures qui sont notre fardeau.

MOI. — Il est fâcheux que l'Église n'explique pas son dogme tel que vous venez de le faire ; il rencontrerait moins d'objections du côté de la raison.

Voulez-vous me dire ce que vous pensez *aujourd'hui* de la nature du Christ et sur ce que l'Église enseigne au sujet de la deuxième personne de la Trinité ?

L'ESPRIT — *Par seconde personne, nous faisons erreur*, je le reconnais avec humilité, mais votre doctrine spirite ne vous dit-elle pas que tout effet a une cause ? Autrefois, dans les premiers temps du christianisme, la doctrine d'un simple humain aurait eu si peu de valeur, que personne ne l'aurait suivie. Il fallait donc l'investir de l'autorité divine pour entraîner à sa suite la Terre entière. C'est ce que fit le Concile de Nicée, qui proclama que le Fils était l'égal du Père, qu'il était éternel comme lui, engendré et non créé. Il fallait, pour frapper les masses, nettement formuler le dogme de la divinité du Christ.

MOI. — Je trouve qu'il est fâcheux qu'il faille *enseigner l'erreur*, afin d'arriver au bien. D'ailleurs, un tel bien n'est jamais qu'un bien factice, du moins passager. Si la véritable personnalité du Christ n'avait jamais été travestie, que de guerres, que d'horreurs auraient été évitées ! Je crois que sans cette erreur grande de la part de l'Église, depuis longtemps toute l'humanité civilisée serait chrétienne ! Même les Juifs,

sauf les orthodoxes, se seraient ralliés à la vérité. Mais en somme, que dois-je penser du Christ, d'après vous ?

L'ESPRIT. — Priez-le *comme* Dieu, *puisqu'il le représente.*

MOI. — Certains Esprits m'ont prétendu qu'il fallait toujours passer par le Christ pour arriver à Dieu ?

L'ESPRIT. — Oui, c'est absolument vrai.

MOI. — Que faut-il penser des trois incarnations dont un Esprit me parla ?

L'ESPRIT. — C'est exact.

MOI. — La loi de la réincarnation serait donc réelle ?

L'ESPRIT. — Les prophètes en ont parlé. Seulement Dieu n'a pas permis de développer la doctrine. Aux peuples d'Orient il fallait la promesse du repos et de la béatitude après la mort ; une trop longue épreuve les eût épouvantés.

MOI. — Trouvez-vous qu'il soit bon que le spiritisme se répande ?

L'ESPRIT. — Sous bien des cieux il est bon que le spiritisme triomphe, mais chez les peuples d'Orient il vaut mieux qu'il retarde.

MOI. — Les prêtres ne devraient-ils davantage s'occuper de spiritisme ?

L'ESPRIT. — Oui, mais ils ne peuvent pas, *parce que les ordres épiscopaux ne les laissent pas agir en vertu de leurs découvertes* et que cela apporte alors le trouble dans leur conscience.

MOI. — Mais ne pouvez-vous travailler, maintenant que vous voyez plus clair, au progrès de l'Église catholique ?

L'ESPRIT. — Là n'est pas ma tâche, mais celle de mes successeurs.

MOI. — Puis-je vous demander quelle est votre tâche ?

L'ESPRIT. — Je veille à l'accroissement des idées chrétiennes.

MOI. — Que pensez-vous de Léon XIII ?

L'ESPRIT. — Il est plus progressiste que moi. Juste assez ; car il suit le tracé du plan divin.

MOI. — Que faut-il penser du pouvoir temporel ?

L'ESPRIT. — La masse aime le prestige et ne veut obéir qu'à ceux qui portent l'hermine et la pourpre.

MOI. — Mais croyez-vous au retour du pouvoir temporel ?

L'ESPRIT. — Non, cela est impossible.

MOI. — Une autre question, si vous la permettez. L'Église catholique a-t-elle raison d'imposer la croyance à l'indissolubilité du mariage ?

L'ESPRIT. — Non, dans ce monde, le mariage n'est pas indissoluble. Si l'Église a dit que les époux sont indissolubles comme Jésus-Christ et son Église, cela n'est pas pour notre pauvre planète. Jésus-Christ et son Église, ou plutôt sa doctrine, sont indissolubles parce que l'un est la conséquence de l'autre, ils se complètent ; mais sur cette Terre les époux n'étant presque jamais âmes-sœurs, ils ne se complètent pas. L'un peut

donc souvent n'être que la contradiction de l'autre. Le mariage étant un effet de l'amour immatériel, ne peut être dissous. Ceux qui sur la Terre se seront rencontrés âmes-épouses se retrouvent dans la succession des existences en d'autres sphères et par conséquent leur amour a toujours été indissoluble.

MOI. — Ne trouvez-vous pas que le célibat des prêtres soit une chose contre nature, par conséquent condamnable ?

L'ESPRIT. — Il est écrit : « La chair a des désirs contraires à l'Esprit », mais le mariage en lui-même ne peut être considéré comme un mal, *même pour un prêtre ;* seulement, l'Église ne peut y consentir, parce qu'avec la suppression du célibat, elle supprimerait la confession.

MOI. — Prétendrez-vous toujours que la confession soit indispensable ?

L'ESPRIT. — Tout s'enchaîne en fait de catholicisme. La confession serait une institution merveilleuse, si tous les pretres la pratiquaient comme le curé d'Ars.

MOI. — Je crois qu'elle ferait quand même plus de mal que de bien, les croyants prenant la forme pour le fond. D'ailleurs, il me semble immoral qu'une jeune fille aille confier ses plus intimes mouvements de cœur ou d'âme à un prêtre qui, malgré son état sacerdotal, ne peut s'empêcher d'être un homme. D'ailleurs, un Esprit désincarné, comme vous, doit avoir reconnu qu'il n'est pas indispensable d'aller à confesse pour « être sauvé » ?

L'ESPRIT. — Si vous voyiez dans la confession un passe-port pour le ciel, je vous dirais : « En effet, c'est une erreur. » Mais si vous voulez comprendre ceci, vous serez peut-être d'un avis différent : « La confession peut d'abord être pour le mourant un grand sujet d'humiliation par lequel il expie déjà ; en second lieu, les prières et l'influence du prêtre peuvent exciter la contrition et forcer l'âme du moribond à s'élever dans un moment où sa souffrance, sa faiblesse, peuvent ne pas le lui permettre ; enfin, cette association de prières, tant avant qu'au moment du départ de l'âme, attire auprès de lui de bons Esprits et ces Esprits l'aident à franchir l'éternité, en le poussant vers Dieu. »

MOI. — Je comprends que dans certains cas la confession soit utile à l'âme humaine ; mais je crois que l'Église a absolument tort de l'imposer, surtout aux enfants et aux jeunes filles.

L'ESPRIT. — Évidemment, elle n'est vraiment utile que pour *faciliter la transition*.

MOI. — De la confession j'arrive à l'Eucharistie. Qu'est-ce que la transsubstantiation *d'après vos convictions actuelles ?*

L'ESPRIT. — C'est un symbole. Cependant, quand l'aspiration vers le divin *est vraiment puissante*, comme cela arrive aux âmes avancées des grands médiums, elle est *plus* qu'un symbole, car elle devient alors, *en quelque sorte,* une réalité par l'influx du corps éthéré du Christ qui se communique. — *Ora bisogna*

che vi abbandoni, però mi piace molto parlare con voi (1).

MOI. — Voulez-vous nous donner votre bénédiction ?

L'ESPRIT. — *Ve la dò. Che Iddio vi protegga !* (2).

PIE IX,
Morto da sedici anni (3).

Nul doute, pour ceux qui supposent qu'un pape dans « l'autre monde » doit absolument s'exprimer et se faire adresser la parole, comme Sa Sainteté, habitant le Vatican, ainsi que pour ceux qui croient que la mort change complètement nos idées, l'entretien avec l'Esprit, que je viens de reproduire, ne saurait prouver l'identité de Pie IX. Pour les premiers, le pontife aura été trop facile, trop aimable et en même temps trop avancé, trop spirite, *trop peu catholique ;* pour les seconds, au contraire, l'esprit du pape se sera montré trop imbu de ses anciens préjugés dogmatiques. Eh bien, chose bizarre, ce sont les *objections* de part et d'autre qui font ma conviction. En effet, un Esprit qui aurait parlé en pur catholique, m'aurait semblé une simple personnalité quelconque arriérée ; un autre qui aurait tranché les questions posées, sans un reste du

(1) Maintenant il faut que je vous quitte ; cependant j'ai du plaisir à m'entretenir avec vous.

(2) Je vous la donne. Que Dieu vous protège.

(3) Pie IX, mort depuis seize ans. (C'était exact au moment de l'évocation.)

dogmatisme apostolique et romain, ne m'aurait donné aucune preuve de son identité, puisque rien n'aurait transpercé de son « moi » d'autrefois *connu*, *aimé* ou *détesté*.

Malgré l'écriture *si ressemblante* et les phrases si facilement tracées en italien, j'aurais gardé un certain doute. D'ailleurs, n'aimant pas Pie IX, pour le mal que, selon ma conviction, il a fait à l'idée chrétienne, par le nouvel encombrement de ses dogmes inutiles — et jugés tels par un grand nombre d'évêques de son temps, — j'étais mi-sceptique, mi-hostile à l'entité invisible qui s'était annoncée comme étant le pape Pie IX. Cependant, à mesure que l'Esprit répondait avec patience et amabilité à toutes mes objections, voire à mes reproches ; à mesure qu'il se montrait sincère par l'enseignement de ses acquis spiritualistes depuis sa mort, mes sentiments changeaient à son égard ; ainsi en lui demandant sa bénédiction, je voulais le traiter en pape de ce monde, lui rendant politesse pour politesse, sans toutefois attacher un sens réel au geste de bénédiction. Quelle ne fut pas mon émotion quand aux paroles : « je vous la donne » (ve la dô), *je me sentis inondée d'un jet de fluides chauds et en si grande quantité*, *que je retombai en arrière sur mon fauteuil*, au point que le médium et la personne, témoin de cette expérience, me croyaient subitement prise de mal. Ils ne furent pas peu étonnés quand, après quelques minutes, je pus leur expliquer la cause de ma défaillance. Naturellement, mon scepticisme fut vaincu

et il fallut quelques jours pour me faire revenir de mon émotion. En tous cas, cette expérience me prouva qu'une bénédiction n'est pas *toujours* un vain mot. Depuis, l'étude de la science des fluides, matière réelle, mais quintessenciée, m'a appris à comprendre ce qui me semblait alors incompréhensible.

Quant à la personnalité qui se disait être le pape Pie IX, si elle n'a pas prouvé son identité par l'exhibition de ses papiers dûment revisés, on conviendra que, si elle a joué un rôle, elle ne s'en est pas trop mal tirée, et que le phénomène ne pouvant être révoqué en doute, ni expliqué par aucune théorie sur les lois connues de la science matérialiste, dite positive, n'est pas moins réel et attend son explication rationnelle, si l'on ne veut admettre celle de l'intervention de l'esprit même de Pie IX.

Cette réflexion clorait mon incident hypothétique, si je ne me souvenais d'une question qui m'a déjà été faite, au sujet de ma façon de procéder pour rendre possibles mes différents dialogues avec les invisibles. On émettait, en effet, un doute, sur la réalité du fait tel que je le présente, « une telle présence d'esprit de ma part n'étant pas possible ». Voici ce que j'ai répondu : Ayant réfléchi d'avance sur les questions que je voulais poser, le cas échéant, à l'entité que j'avais l'intention d'évoquer, j'arrivais, quoiqu'avec une notable tension d'esprit, je l'avoue, à ne pas perdre le fil de mes idées. Ces idées, j'étais certes obligée de les modifier au fur et à mesure, selon les réponses

obtenues. Je ne les confiais cependant jamais à un papier quelconque dont le médium aurait pu prendre connaissance. Mais afin de retrouver, plus tard, le dialogue complet, j'écrivais en grande hâte et en abrégé mes questions formulées, tandis que le médium traçait la réponse de l'Esprit.

Ce procédé ne prouve-t-il pas que questions et réponses ne provenaient pas de la mentalité du médium, — ni de la mienne pour les *deux parties*, du moins ?

Etant surtout désireuse de *comparer* les réponses des diverses personnalités, je leur posais souvent les *mêmes* questions. Le lecteur pourra se convaincre que quoique le fond des renseignements obtenus soit souvent le même, — comment en serait-il autrement, *la vérité n'étant qu'une ?* — la forme et l'ampleur changent selon les mentalités, la sincérité ou l'avancement des invisibles informateurs. Et c'est là le cachet du fait spirite dont j'ai parlé plus haut. A moins de dédaigner un examen sérieux, on a pu constater que l'Esprit-Guide a un autre style, une autre mentalité que cette personnalité que, jusqu'à preuve du contraire, j'appellerai Pie IX. L'Esprit qui s'était fait mon complaisant protecteur parle plus simplement, plus en ami que le pontife, tout affable que celui-ci se montrât.

La personnalité dont je vais reproduire plus loin la communication est d'une mentalité encore tout autre que les deux précédentes. Loin d'être aimable, elle est autoritaire, pleine de vanité et d'orgueil de son

talent d'orateur d'autrefois. C'est le Père Jésuite, tel qu'on ne peut se le présenter avec plus d'exactitude. Habitué à être docilement écouté par les femmes, il se fâche contre moi, qui cherche à lui arracher quelques bribes de vérité reconnue. Ce fait caractéristique prouvera, à ceux qui ne sont pas prévenus, *non seulement que les morts peuvent revenir pour se communiquer*, mais que la philosophie spirite ne se trompe pas, quand elle enseigne qu'on garde son individualité, son caractère et, hélas ! ses défauts *après la mort* pour n'évoluer que lentement « *après* » comme « *avant* ». Le Père Félix, que ni le médium, ni moi, nous n'avions connu, prouvera cette vérité. Les deux dialogues obtenus à *six mois* d'intervalle, et dans lesquels l'invisible se fait reconnaître par la même mentalité ombrageuse (sans parler de la même écriture qui se reproduisit) est parmi les plus remarquables preuves spirites. Le lecteur en jugera.

Un jour, l'Esprit-Guide nous ayant tracé ces mots : « Si vous le désirez, je puis vous amener le Père Félix », et m'étant empressée de lui en témoigner mon contentement, le dialogue suivant s'établit entre le mystérieux visiteur et moi :

LE PÈRE FÉLIX. — J'ai fait des conférences à Notre-Dame et mon grand succès a été sous le règne de Napoléon III ; j'ai même prêché dans la chapelle des Tuileries en 1864 et en 1866.

(Je répète, afin d'insister, que ni le médium, ni moi, nous savions ce fait, Mlle R... n'étant pas née et moi

étant toute enfant à cette époque, de sorte que, si réellement on n'avait nommé ce prédicateur devant nous, nous n'aurions guère ajouté d'importance à son existence.)

Moi. — Et depuis combien de temps avez-vous quitté la Terre ?

Le Père Félix. — Il y a sept ans. (L'évocation date du 1[er] septembre 1895 ; je ne sais rien sur la mort de ce Père Jésuite et laisse aux autres le soin de vérifier.)

Moi. — Qui est celui qu'on appelle le Christ ? (Je passe sur mes paroles de circonstances, sans intérêt général.)

Le Père Félix. — C'est le Fils de Dieu, *comme tout Esprit divinisé par la perfection absolue.* (Que le lecteur se rende compte de l'esprit jésuitique de cette réponse caractéristique ! La seconde partie de la phrase ne contient-elle pas cette restriction mentale qu'on dit habituelle aux Pères de la Compagnie de Jésus ?)

Moi. — Mais est-il la deuxième personne de la Trinité, comme l'enseigne l'Église catholique ?

Le Père Félix. — Il est la sainteté et peu importe qu'on l'appelle ainsi ou autrement.

(Je fais remarquer que l'Esprit se dérobe de nouveau et que sa réponse diffère de celle du pape Pie IX et de celle de l'Esprit-Guide, quoique ce soit toujours le même médium qui la produise.)

Moi. — L'Evangile de saint Mathieu sur la naissance du Christ contient-il la vérité absolue ?

LE PÈRE FÉLIX. — Vous voulez trop savoir, trop approfondir; que l'humilité s'empare de votre âme! Courbez le front! (Évidemment entre la première partie de la réponse et celle obtenue, des mois avant, par l'Esprit-Guide, il y a une petite analogie, mais cette analogie dans la seconde partie de la phrase n'est-elle pas encore plus grande avec le conseil que me donna jadis le Père Jésuite que j'avais consulté étant jeune fille et cette coïncidence ne plaide-t-elle pas surtout en faveur du phénomène spirite?)

MOI. — Joseph est-il le vrai père de Jésus ? Ne voudriez-vous, au moins, m'éclairer sur ce point ?

LE PÈRE FÉLIX. — Pourquoi cherchez-vous à humaniser les choses saintes ? Gardez l'*idéal* des enseignements de l'Église.

MOI. — Je préfère la vérité à l'idéal. D'ailleurs, l'Église, qui prétend être directement influencée par le Saint-Esprit, ne devrait enseigner que l'absolu. Comment, en outre, nous laisse-t-elle ignorer la loi fondamentale de la réincarnation, quoique l'ancien, comme le nouveau Testament, en témoignent d'une façon formelle ?

LE PÈRE FÉLIX. — Je ne nierai pas mes croyances. Elles m'ont mené vers la béatitude... Grâce à mes enseignements, j'ai pu ramener beaucoup d'âmes vers Dieu. J'ai semé la morale et la doctrine de Jésus-Christ dans toute son étendue et c'est ma vie ecclésiastique qui a donné l'essor à mon âme.

MOI. — Cependant vous devez reconnaître aujour-

d'hui que ce que vous avez prêché n'était pas toujours conforme à la vérité que vous avez acquise depuis ?

Le Père Félix. — En un mot, vous voulez que je vous dise que ma doctrine était fausse et que la vôtre est vraie. Eh bien, la vôtre n'est pas absolument vraie non plus, parce que Dieu n'a pas voulu et ne veut pas donner le dernier mot de ses secrets. Chaque époque a ses progressions forcées, mais il y a un arrêt dans la volonté divine. Là, Dieu vous entrave et dit : « Tu n'iras pas plus loin. » Vous vous révolterez contre cette volonté, car l'humanité veut savoir, mais vos yeux ne pourront supporter l'éclat du jour et de même que l'oiseau de nuit, cherchant à soutenir l'éclat du soleil, retombe aveuglé, de même vous vous retrouverez dans la nuit, plus sombre encore !

Moi. — Votre éloquence, mon Père, est superbe, je le reconnais, mais toutes vos belles tirades ne répondent pas à mes questions. Il me semble même que vous cherchez à les éluder. Eh bien, je veux savoir la vérité et *je vous somme, au nom de Dieu, de me la dire !*

Le Père Félix. — Vous parlez d'un ton de commandement qui n'est pas convenable.

Et le Père Jésuite invisible, ayant tracé ces mots courroucés, la main du médium fut comme entraînée hors du papier, pour rester quelques minutes immobile... Moi-même je fus interloquée. Je sentais que j'avais dépassé les bornes. Tout en critiquant l'Église catholique, j'avais agi avec le Père Félix comme elle-

même agit avec les démons. L'Esprit s'était fâché et il avait raison.

Comme je déplorais l'incident, l'ami invisible, que j'appelle l'Esprit-Guide, retraça quelques paroles de consolation avec sa petite écriture, ronde et fine, qui nous était devenue si familière.

— Oui, chère amie, les Esprits ne se laissent pas plus commander dans notre monde que dans le vôtre et vous faites erreur, si vous croyez qu'ils sont obligés de répondre à vos questions.

Cette leçon me profita et désormais je me mis à traiter les invisibles avec plus de précaution. Mais quoique mes excuses fussent présentées à l'Esprit-Guide, le Père Félix ne se réannonça plus à aucune de nos séances.

Cependant, le 1er février de l'année suivante (1896), ayant beaucoup insisté auprès de l'Esprit-Guide pour qu'il décidât le Père Félix à revenir se communiquer, enfin, je vis réapparaître son écriture très personnelle pour tracer ces mots: « Jésus soit loué! » † FÉLIX. (C'est-à-dire une croix précéda son nom.)

MOI. — Si c'est bien vous, le Père Félix, merci d'être venu à mon appel. Vous souvenez-vous de notre discussion de cet été?

LE PÈRE FÉLIX. — Je m'en souviens.

MOI. — M'avez-vous pardonné mon langage trop vif?

LE PÈRE FÉLIX. — Oui.

MOI. — Je puis donc espérer que vous me donnerez

une explication sur les paroles de l'Évangile : « Et le Verbe s'est fait chair ? »

Le Père Félix. — *Non*, je ne vous la donnerai pas.

Moi. — Puis-je savoir pourquoi vous refusez ?

Le Père Félix. — Puisque vous n'êtes pas du tout catholique.

Moi. — Mais ce n'est pas une raison. Catholique ou non, j'ai droit à la vérité. Si j'étais strictement catholique, je ne m'adresserais pas aux Esprits pour me renseigner, je me contenterais des enseignements de l'Église. C'est de toute évidence. Je vous serais donc obligée de m'instruire.

Le Père Félix. — Je n'ai pas besoin de vous instruire.

Moi. — Cependant, je désirerais vivement être votre élève.

Le Père Félix. — Je n'ai pas d'élève comme vous.

Moi. — Je le crois volontiers. Cependant, pourquoi me refusez-vous l'explication d'une phrase qui me laisse dans le trouble ?

Le Père Félix. — Vous en savez plus que les autres.

Moi. — Vous voulez plaisanter, mon Père. Vous savez bien que je ne sais rien. Or, je viens très humblement vous prier, au nom de la charité, de m'éclairer sur la parole de l'Évangile que je vous ai citée.

Le Père Félix. — Soit. Je veux vous dire ceci :

c'est une manière de faire comprendre que la sagesse divine a pris place dans un corps d'envoyé mystique pour parler au nom de Dieu, trois fois saint.

MOI. — Peut-on, comme il m'a été conseillé par un catholique, faire prêter serment aux Esprits, sur cette formule : « Je jure au nom du Verbe fait chair » et se fier alors à leurs réponses (1) ?

LE PÈRE FÉLIX. — Non, cela ne signifie rien. Les mauvais Esprits ne craignent pas les formules.

MOI. — Mais alors quel est le moyen à employer contre eux ?

LE PÈRE FÉLIX. — La seule sauvegarde, *c'est la prière.*

MOI. — Merci de cette réponse. Voulez-vous maintenant me donner une définition de Dieu ?

LE PÈRE FÉLIX. — Je le comprends trop peu pour le mettre à votre portée.

MOI. — Je vous serais obligée de me dire le peu que vous savez.

LE PÈRE FÉLIX. — Non, je ne sais rien qui soit tangible pour vous.

MOI. — Dans ce cas, consentirez-vous à me faire une dissertation sur la Providence, comme vous l'eussiez faite, dans le temps, du haut de la chaire de Notre-Dame ?

LE PÈRE FÉLIX. — J'aurais parlé différemment de ce qui est acquis à notre science extra-terrestre. Pour

(1) Je serai obligée de revenir plus tard sur ce sujet qui se rattache à un fait important.

nous autres, la Providence, c'est la suprême sagesse de cet être indéfini qu'on appelle Dieu, *de cet être qui ne réglemente pas les épreuves et les joies terrestres,* mais qui, cependant, apporte *la trêve nécessaire dans les peines et qui console ceux qui prient et aiment le bien.*

MOI. — Je vous suis obligée de votre franchise. Elle m'encourage à vous demander ce qu'il faut croire de la Bible. Est-elle, comme on le prétend, *tout entière* une révélation *divine* ou ne contient-elle que des vérités relatives et à la portée des diverses époques lointaines ?

LE PÈRE FÉLIX. — Non, la Bible *ne contient pas la vérité absolue.* Il y a eu beaucoup de changements par la traduction et déjà elle n'était pas exacte dans le texte original. A l'époque où la Bible fut écrite, les peuples étaient encore trop près de la Mythologie pour ne pas la mélanger, au moins dans la forme, à leurs croyances nouvelles.

MOI. — Que faut-il penser de l'Apocalypse ?

LE PÈRE FÉLIX. — Il y a beaucoup d'erreurs et, en tous cas, c'est si mal expliqué et interprété, que les Pères de l'Église en ont fait un sens caché, ne pouvant eux-mêmes l'expliquer d'une façon claire et nette.

MOI. — Quelle est la vérité sur la résurrection de Lazare ? Cet homme était-il réellement mort quand Jésus l'a réveillé ?

LE PÈRE FÉLIX. — Il n'était mort qu'à peu près ; cependant, ce n'était qu'un effet cataleptique.

MOI. — Mais il est écrit : « qu'il sentait déjà » ?

LE PÈRE FÉLIX. — Non, ce n'est pas exact. L'odeur venait d'autres corps voisins.

MOI. — Voulez-vous, à votre tour, me dire quelque chose sur l'origine du culte de Marie ? Dans la Bible, on ne fait que peu de cas d'elle. Même le Christ n'a pas l'air de la prendre en considération. A quel moment a-t-on eu l'idée de l'invoquer ?

LE PÈRE FÉLIX. — Cela date de très loin ; avant l'Inquisition. Je ne connais pas l'origine, mais je sais que c'est un sage parti de la prier, parce qu'elle est très puissante.

MOI. — Y a-t-il des êtres créés purs, c'est-à-dire des anges, tels que l'enseignent l'Église catholique et quelques religions de l'Orient ?

LE PÈRE FÉLIX. — Non, ceux que vous appelez « anges » sont des Esprits qui étaient purs, *déjà avant la formation de notre planète.*

MOI. — La grâce efficace, dont on a tant discuté, dans le temps, existe-t-elle ?

LE PÈRE FÉLIX. — Oui, à peu près. Cependant la grâce n'existe que parce qu'en priant on élève son âme et ainsi on est plus fort pour supporter l'épreuve, puisqu'on se place ainsi au-dessus des misères terrestres.

MOI. — Y a-t-il eu des miracles dans le sens orthodoxe ?

LE PÈRE FÉLIX. — Non, tout a une cause.

MOI. — Que dois-je faire pour mon salut selon vous, mon Père ?

Le Père Félix. — Votre salut est en bonne voie. Vous vous y préparez par la vie spirituelle que vous menez.

Moi. — Ne dois-je rien changer dans ma manière de vivre ?

Le Père Félix. — Non, rien.

Moi. — Une dernière demande. Me feriez-vous la faveur de me dire une prière ?

Le Père Félix. — Non. Priez selon votre cœur et vos besoins ; la prière qui vient du cœur est la meilleure. »

La mentalité du Père Félix, dans les dialogues ci-dessus, ne démontre-t-elle pas avec une suffisante évidence la continuation de son existence propre et individuelle dans ce monde extra-terrestre qui, pour beaucoup d'entre nous, n'est encore qu'hypothétique, sinon chimérique ? En effet, à moins de prêter au médium un génie de vaudevilliste doublé d'un théologien dissident, que pourrait-on conjecturer en face de ces curieuses réponses, dont *pas un mot* n'a été changé, encore moius préparé ? Voudrait-on toujours persister à les prendre pour des phénomènes physiologiques, des saltimbanqueries cérébrales, produites par l'hystérie ? Je me demande dans quel but on se plairait dans de telles extravagances ? C'est donc utile de nier la possibilité de la communion avec les morts ? Ou est-ce vraiment la faillite de l'intelligence que d'admettre cette possibilité ? — Comme il avait raison le Nazaréen quand il disait : « Il viendrait même quel-

qu'un des morts, qu'ils ne croiraient pas. » Nier tout, même l'évidence, croire à la matière omnipotente, toute fragile et périssable qu'elle soit, c'est là, en effet, selon la science officielle, faire preuve d'intelligence solide, d'esprit fort ! Mais, ne semble-t-il pas que le *Credo quia absurdum* ne s'adresse pas aux élucubrations théologiques *seules*, mais que les theories des matérialistes et des divers constructeurs de systèmes animistes, à automatisme mû par l'hystérie, exigent, au moins, la même humilité de la part de leurs adeptes ? On critique vivement l'inintelligence des femmes qui se laissent mener par les prêtres, enseignant que « deux fois deux font cinq », et l'on ne conspue pas le sexe fort, quand, pour lutter contre un obscurantisme séculaire, il invente, *impose*, un critérium plus obscur encore ! Tous ces lutteurs pour des systèmes savants, mystiques ou réalistiques, ne penchent-ils pas de côté, l'un à droite, l'autre à gauche, en soutenant, sans cesse, qu'ils tiennent le juste milieu du droit chemin ? Le droit chemin, c'est, il me semble, de prendre *des faits pour des faits* et, si l'on ne peut les expliquer, de s'abstenir de toute explication jusqu'au jour où une découverte nouvelle ouvre une voie nouvelle. D'ailleurs, grâce à l'enseignement des Esprits mêmes, nous avons déjà pu comprendre, en grande partie, la corrélation entre les deux univers, visible et invisible. (Justin Kerner nous a le premier ouvert le chemin des investigations, par les questions intelligentes qu'il faisait poser à la voyante en 1824 et les

curieuses réponses des invisibles qu'il nous a transmises.) D'infatigables et courageux chercheurs (il faut, en effet, être courageux pour se dire spirite !) ont développé la science hyperphysique, de plus en plus, depuis. L'avenir, à son tour, comblera les lacunes, ce n'est guère douteux. En attendant, bornons-nous donc à accumuler « des faits », et si, pour y arriver, il faut faire ce qu'il y a de plus pénible, *braver le ridicule,* ne reculons pas !...

Les deux communications suivantes, que j'ai déjà publiées, il y a quelques années, n'ont pas manqué de susciter des sourires sceptiques. Le directeur de la Revue qui les a insérées dans ses colonnes a encore essuyé un blâme, *après sa mort*, de la part de ses amis ! « Comment lui, un homme si sage et pondéré, a-t-il pu reproduire des phrases pareillement mal faites *(sic !)* comme venant d'un Renan ? » disaient-ils. — Peut-être « le pauvre naïf » a-t-il souri à son tour ?

Quant à moi, « leurs railleries » ne m'empêcheront pas de les publier de nouveau, ne pouvant leur refuser la place qu'elles méritent dans les souvenirs que je ressuscite.

Et j'ajouterai : Il y a peu de livres de Renan que je n'aie lus. Son style est encore nettement dans mon souvenir. Eloquent et clair, il n'a du reste jamais pu manquer d'impressionner le lecteur. Dans l'entretien suivant que, *jusqu'à preuve* du contraire, je croirai avoir eu avec l'esprit de Renan (1), j'ai reconnu, non

(1) Le médium n'avait jamais lu un livre de Renan.

seulement quelques tournures de phrases renaniennes, mais même sa mentalité. Voyez, en effet, cette opinion émise par l'invisible correspondant : « Tel homme n'aurait pu poursuivre son but, sans l'amour charnel de la femme ! » N'est-ce pas du Renan tout pur ? Cet esprit éminent, malgré ses enthousiasmes pour l'idéal, malgré sa sincérité supérieure qui lui a fait jeter son froc aux orties et avec ce geste courageux, les honneurs grands qui l'attendaient infailliblement, cet esprit éminent, dis-je, avait *de grandes faiblesses humaines*.

Dans certaines de ses œuvres (plutôt que dans sa vie privée, toute correcte, il me semble), il n'a vu dans la femme que l'objet et la joie de l'homme. Donc, combien la phrase citée de la personnalité, dite de Renan, et qui vient de suite après sa belle envolée vers un christianisme régénéré, le caractérise !

Mais je ne veux en dire davantage ; qu'on lise, *sans prévention*, les fragments de nos deux entretiens avec « le Renan invisible » et l'on reconnaîtra qu'il ressemble étrangement au « Renan visible » d'antan.

Voici ces fragments :

MOI. — Si c'est bien vous, l'esprit d'Ernest Renan, faites-moi connaître votre impression du monde où vous vivez maintenant,

LUI. — Oh ! je ne fais que marcher de surprise en admiration.

MOI. — Votre réponse est une consolation pour nous, qui peinons ici-bas, mais c'est surtout pour vous

parler de vos œuvres que j'ai sollicité la faveur d'un entretien. Que pensez-vous maintenant de votre ouvrage tant critiqué et admiré à la fois : *la Vie de Jésus* ?

LUI. — « L'œuvre est partout incomplète, elle n'est que ténèbres. J'ai exagéré le côté humain et laissé une part trop restreinte à deux personnages de la Bible : l'un la sainte Vierge et l'autre Lazare. Cependant ils ont été des personnalités très importantes et leur influence a été la principale cheville sur laquelle ont reposé le but et les œuvres de « Jésu ».

MOI. — Pourquoi écrivez-vous Jésus sans « s » final ?

LUI. — C'est plus hébraïque (1).

MOI. — Bien ; alors voulez-vous continuer et me dire ce que vous pensez *maintenant* de la divinité du Christ, que vous niiez dans le temps?

LUI. — Dieu, c'est l'intelligence, la force, la puissance ; Jésu, c'est la sagesse divine, représentée sous les traits d'un envoyé céleste *dont la perfection devait servir de levier à une ère nouvelle*. Le précurseur aimé et puis bafoué, devait laisser à la Terre, dans une traînée de sang, la rénovation des âmes créées par la divinité souveraine.

MOI. — Je tiens surtout à savoir s'il faut prendre le récit biblique, sur la naissance du Christ, *à la lettre ;* car c'est là la grande pierre d'achoppement dans la croyance au Christ.

LUI. — Dieu choisit dans la tribu de Juda une fille

(1) Voir plus loin ma correspondance avec un rédacteur catholique.

dont l'âme était déjà blanchie et qui n'appartenait pas à la Terre ; il lui donna en époux Joseph ; puis, il envoya le souffle de la divinité sur Joseph, et la conception eut lieu dans ses formes *presque* (c'est l'Esprit qui souligna) naturelles (1).

MOI. — Qu'entendez-vous par *presque*?

LUI. — Je n'ai pas la premission d'entrer dans le détail.

MOI. — Dans ce cas, je passe à un autre sujet. Voulez-vous me dire ce que vous pensez de l'Eglise catholique d'aujourd'hui ?

LUI. — C'est un champ de bataille sur lequel la putréfaction des morts a fait disparaître l'odeur glorieuse de la poudre.

MOI. — Fort bien ; je vais réfléchir sur cette phrase. Permettez-moi encore diverses questions pour bien reconnaître en vous Renan, l'auteur. D'abord celle-ci : Ecririez-vous encore l'*Abbesse de Jouarre*, comme vous l'avez écrit ?

LUI. — Oui et. . . non. Je laisserais l'œuvre subsister comme élan suprême, et Je bannirais les pensées politiques, qui sont quelquefois fausses.

MOI. — Et l'*Eau de Jouvence*? Je vous avoue que j'ai fort critiqué cette pièce.

(1) M. l'abbé Petit, dans son *Abrégé sommaire des Enseignements de l'Invisible*, dans le chapitre V, « de Jésus-Christ », page 50 de la *Vie Nouvelle*, fait allusion à cette communication très curieuse et souligne la parfaite coïncidence des Enseignements des Esprits au sujet de la conception et naissance du Christ.

LUI. — Vous n'avez pas tort. Il y a là un manque d'envolée.

MOI. — Je lui ai trouvé d'autres défauts.

LUI. — Oui, c'est un livre créé par l'imaginatio... (il n'achève pas le mot et le barre pour mettre à sa place : *le délire des sens*). Ce qui est infiniment plus juste.

MOI. — Que faut-il penser de votre *Marc-Aurèle*, la donnée y est-elle exacte?

LUI. — Cela ne se lit pas ; cela se médite, parce que le champ est vaste pour pénétrer la philosophie, l'œuvre n'a pas été complétée à cause des difficultés à se procurer les documents nécessaires. Il faut terminer la pensée exprimée et combler les lacunes par la déduction des remarques exprimées.

Relisez et méditez, vous verrez que je ne vous trompe pas.

MOI. — Je n'y manquerai pas et je vous remercie de vos conseils, en espérant que vous êtes plus heureux maintenant que sur Terre, où votre bonne humeur, seule, vous a fait supporter vos souffrances physiques.

LUI. — Oui, plus heureux, toujours plus. *Cette Terre ne peut offrir à l'âme autre chose qu'une condition inférieure.*

MOI. — Mais où êtes-vous? Pouvez-vous me désigner l'endroit spécial que vous habitez ?

LUI. — Non, car j'ai encore pu travailler à des recherches, et j'avais besoin pour cela de rester indépendant, de circuler souvent là où j'aurais tant désiré aller de mon vivant.

Moi. — Où voulez-vous dire ?

Lui. — Différentes parties de l'Inde et du Japon où je trouve des choses intéressantes.

Les fluides du médium étant épuisés, notre entretien s'arrêta à cette phrase. Le lendemain, ayant encore rappelé l'esprit de Renan, la main du médium traça ces paroles :

« Soyez assez bonne pour hâter vos questions : j'ai peu de temps à vous donner. »

Moi. — J'obéis et vais tout de suite au fait. A quoi peuvent servir vos investigations en Orient, puisque vous ne pouvez plus les utiliser en les communiquant aux humains ?

Lui. — Elles apporteront la vérité dans votre monde par les enseignements que je donnerai à quelques Esprits prêts à se réincarner et qui doivent continuer, sur la Terre, mon œuvre commencée.

Moi. — En quittant ce monde, vous êtes-vous rappelé une vie antérieure ?

Lui. — A peu de détails près, j'ai pu remonter le cours des grands fleuves de l'existence.

Moi. — Puis-je vous demander quel rang vous occupiez dans votre précédente incarnation ? Ou suis-je indiscrète ?

Lui. — Oui, c'est une question bien audacieuse, car nous n'avons pas la liberté de plonger nos regards dans la conscience de nos frères, *et le souvenir est pour l'Esprit seul.* Quant aux autres, ils ne perçoivent que ce qu'il a été donné à leurs sens de connaître dans

les existences qu'ils ont eues et partagées. Vous méditerez cette nécessité.

Moi. — Y a-t-il quelque chance que vous reveniez sur cette planète? Ou êtes-vous déjà trop avancé pour cela?

Lui. — Oui, Jésu y est bien revenu, pourquoi jugerions-nous cette planète comme bien au-dessous de nous? Les modifications à y apporter sont nombreuses. La lumière n'a pas encore jailli, parce que ses sources sont insuffisantes. La force de cette lumière doit être projetée par des Esprits qui savent plus que leurs frères incarnés. La Terre paraît-elle donc vouée aux ténèbres éternelles, si la charité de nos âmes ne nous poussait à y renaître, celui-ci pour apporter un progrès métaphysique, philosophique ou industriel, celui-là pour y faire simple mission charitable et chrétienne, aider ses frères d'infortune, les soutenir par sa tendresse, son dévouement, et donner à chacun la force morale d'accomplir sa mission ou sa pénitence? Rien ne se perd; Dieu se sert de tout; de nos passions même, lorsqu'il le juge nécessaire. *Tel homme n'aurait pu poursuivre son but sans l'amour charnel d'une femme.*

(Je souligne la phrase, y ayant fait allusion précédemment.)

Moi. — Je ne réponds à vos belles pensées que par une nouvelle question sur le Christ. Vous dites qu'il est *revenu* sur notre Terre, savez-vous quelque chose sur ses précédentes incarnations?

LUI. — Non, c'est une question que je n'ai pas approfondie, parce que Jésus ne nous pas encore donné d'enseignements à ce sujet. J'apprendrai ces vérités par la suite, en m'élevant.

MOI. — Alors, un autre sujet. Que pensez-vous de l'avenir de l'Église catholique ?

LUI. — Elle est appelée à faire une grande évolution. Cependant, son époque est facultative et dépendra du successeur de Léon XIII. Celui-ci est à la hauteur de l'époque, mais que sera le prochain? Si la religion catholique se complaît dans ses fautes, *malheur à l'humanité*, car il faudra du sang pour changer les croyances; si elle s'achemine vers le progrès, alors Dieu réapparaîtra avec ses lois immuables. *Jésus sera prié de nouveau* et les temps changeront. On verra les Esprits incarnés se soumettre aux lois divines et courber le front devant le « Grand-Tout » qui les a créés, pour revenir à lui et donner la somme de devoir et de vertu exigée pour monter et se rapprocher de lui.

Donc, voici par le même médium quatre entretiens spirites, roulant en grande partie sur le même sujet ! Par les réponses, *diverses et semblables* à la fois, ne faut-il pas avouer qu'on *perçoit*, pour ainsi dire, des personnalités distinctes, bien plus, fortement trempées ? Comment nier le contraste entre l'ami, l'instructeur doux et complaisant (l'Esprit-Guide), le Père Jésuite autoritaire et à l'esprit subtil, Pie IX, l'Italien à l'amabilité presque obséquieuse, et l'entité se disant

Ernest Renan, bon, mais sans politesse extrême? (J'ai omis de reproduire les mots suivants, par lesquels ce dernier Esprit s'était annoncé à sa première évocation : « Faut-il donc encore une fois me faire noircir des feuilles ! ») Quel phénomène physiologique ou psychologique évoquer en faveur de ces entretiens, si l'on veut quand même s'obstiner à nier le *fait spirite?* Car, pour le moment, *ce n'est que ce fait que je voudrais voir mis hors du doute possible ;* je ne saurais assez insister sur ce point. Ainsi, les curieuses réponses, concernant le christianisme et la *nature du Christ*, peuvent encore, en attendant l'examen qu'elles méritent, être laissées de côté ; l'impression qu'elles m'ont faite, au point de vue de mes croyances, est une impression toute subjective, j'en conviens. Selon nos prédispositions psychiques, les notions nouvelles nous frappent différemment. Nos âmes étant diversement façonnées, selon les épreuves plus ou moins multiples qu'elles ont traversées, c'est par une fatalité plutôt *que nous subissons*, que par une détermination mentale et volontaire qu'elles s'ouvrent ou se ferment aux vérités nouvelles. Elles ressemblent en cela à des instruments de musique qui *selon leur construction* diverse, tels que harpe, violon, piano, etc., vibrent et sonnent *avec une grande variété*, quand même la même main artiste les touche pour produire le même air.

Les réponses obtenues, grâce à mes investigations théologiques ou purement psychiques, peuvent-elles, oui ou non, se prendre en considération? C'est là une

question de besoin religieux et d'appréciation mentale. Pour les faits en eux-mêmes, il n'en est pas ainsi ; ne pouvant s'expliquer par les lois naturelles, *connues*, ils s'adressent à la science, comme nombre d'autres phénomènes, plus ou moins semblables.

Certains critiques se heurteront peut-être aux noms de Lazare et de Marie, dans la communication de Renan. Ils diront : « C'est parce que votre esprit était hanté de ces deux personnalités, qu'elles se sont trouvées sous la plume du médium. »

J'ai à leur répondre : Je n'ai pas reproduit les évocations dans l'ordre que je leur fais suivre dans mes « Souvenirs et problèmes spirites ». Voulant éviter de répéter les paroles du même Esprit, j'ai mis toutes les instructions (celles que je voulais publier) de l'Esprit-Guide ensemble, de même que celles du Père Félix, quoique l'évocation de Renan doive se placer entre ces divers entretiens. C'est précisément *parce que Renan parla de Marie et de Lazare d'une façon inattendue*, que j'eus l'idée de poser à leur sujet les mêmes questions aux entités les plus diverses. Si je n'avais pas été interloquée par la réponse de Renan, à propos de sa *Vie de Jésus*, je lui aurais fait des objections tout autres — et cette déclaration *prouve* la réalité du phénomène.

Et si l'on me dit, comme c'est arrivé maintes fois : « Ainsi vous pensez que les Esprits les plus éminents n'ont pas autre chose à faire qu'à accourir à votre appel ? », je réponds : « Je ne le pense pas ; ils

viennent *s'ils le veulent bien.* » D'ailleurs, bien souvent j'ai essuyé des refus, par Darwin entre autres ; et d'autres fois encore, j'ai eu affaire à des Esprits farceurs qui se trahissaient bientôt par leur ignorance ou leurs contradictions. Mais si l'on admet que des Esprits farceurs peuvent venir nous tromper, comment nier le pouvoir et le *vouloir* des bons Esprits de se communiquer également ? « Les bons » abandonneraient uniquement la place aux mauvais et Dieu nous laisserait ainsi exposés à des dangers sans aucun remède ? Singulières mentalités que celles qui ne se heurtent pas à un pareil illogisme !

Allan Kardec, ce chef sage et pondéré, répétait sans cesse : « Il faut passer les réponses des Esprits par le crible de la raison. » En effet, je ne vois que ce moyen. Et si l'on me trouve audacieuse en publiant quelques communications *signées*, je m'abrite encore sous l'égide du grand pontife spirite. N'a-t-il pas reproduit de nombreuses évocations avec leurs signatures ? Pourquoi n'en ferions-nous autant, si les pensées des personnages évoqués prouvent leur identité, autant qu'ils peuvent la prouver ? Les railleries ont trop arrêté les spirites d'aujourd'hui. Qu'importe l'attaque, qu'importe même si l'on se trompe quelquefois ? Aucun progrès ne s'obtient jamais sans quelques tâtonnements, sans quelques faux pas même. Sans me soucier des clameurs narquoises, je vais donc encore reproduire le seul entretien que j'obtins du grand apôtre en spiritisme, Allan Kardec.

Évocation d'Allan Kardec

le 26 août 1895

Allan Kardec fait ses salutations à ses sœurs en croyance.

MOI. — Donnez-nous un signe pour nous convaincre de votre identité.

A. KARDEC. — Je vous parlerai donc de ma surprise en voyant certaines revues spirites insérer des articles qui sont, pour le spiritisme, une condamnation plutôt qu'une œuvre apostolique.

MOI. — Cette preuve doit me suffire d'autant plus que je partage votre regret. Mais que dites vous de vos œuvres spirites ? Les trouvez-vous complètes ?

A. KARDEC. — Ces choses sont toujours incomplètes, *si l'on veut considérer le fond ;* elles sont complètes, ou plutôt suffisantes, si l'on ne voit que le but cherché. Il ne faut pas éblouir quelqu'un qui sort d'un endroit obscur.

MOI. — C'est très juste. Mais ne voudriez-vous pas continuer votre œuvre spirite en vous servant de Mlle R..., qui est un si remarquable médium écrivain ?

A. KARDEC. — Si j'avais dû faire cela, ce serait déjà fait, car beaucoup de médiums m'ont évoqué. Mais, à chacun sa tâche ! La mienne, comme novateur, est terminée. La gloire de l'avancement humain ne peut ni ne doit se reposer sur *un seul ;* inévitablement

le prédestiné en concevrait, à la fin, un orgueil qui nuirait à son avancement.

MOI. — Cependant, ne reviendrez-vous pas terminer votre œuvre, ainsi qu'un Esprit vous l'avait prédit, selon vos propres dires ?

A. KARDEC. — Oui, mais pas encore ; entre mon époque passée et la prochaine, il y aura d'autres apôtres du spiritisme qui travailleront à sa cause, et lorsque je reviendrai, le progrès aura déjà fait de grands pas.

MOI. — Ceci est de toute évidence. Mais ne pensez-vous pas que le spiritisme sera de plus en plus *chrétien*, quoiqu'il ne reconnaisse jamais le Christ comme le Dieu *égal au Père* ?

A. KARDEC. — Non, le Christ n'est pas Dieu, *mais seulement un envoyé* de Dieu. Le spiritisme sera chrétien parce qu'il enseignera de plus en plus le principe du Christ : la charité. « Hors la charité pas de salut », ne l'ai-je pas assez répété ?

MOI. — Certains Esprits m'ont dit qu'il fallait toujours passer par Jésus pour arriver à Dieu. Est-ce indispensable, d'après vous ? Mais comment comprendre cette nécessité ? N'est-ce pas suffisant de chercher à se perfectionner ? Qu'importe le choix d'un bon moyen, si le but est le même ?

A. KARDEC. — Oui, certes, *mais c'est la progression qui mène les âmes vers lui*. Celles qui, désincarnées, dans un état de perfection relative, ne l'ont pas connu, le connaîtront bientôt et grandiront vite dans leur

croyance, parce que leurs perfections morales seront assez grandes pour leur permettre de comprendre très vite et de réparer ce qu'elles auront négligé par ignorance.

MOI. — Ce que vous avez écrit dans votre livre : *Le Ciel et l'Enfer*, l'avez-vous trouvé confirmé ?

A. KARDEC. — A peu près.

MOI. — Les planètes sont-elles le séjour des âmes qui ont quitté la Terre ?

A. KARDEC. — Oui, souvent. Elles sont comme nos Terres promises.

MOI. — Alors quelle est la succession des planètes comme degré de béatitude ?

A. KARDEC. — Jupiter est la meilleure.

MOI. — Quelle différence de séjour y a-t-il sur les autres ?

A. KARDEC. — C'est à peu près identique.

MOI. — Mars, est-ce une planète supérieure à la Terre, comme on l'a prétendu ?

A. KARDEC. — Non, il est bien reconnu que Mars n'est pas supérieure à la Terre, du moins à certains points de vue. Les âmes y sont, en effet, soumises à un corps moins lourd et qui peut se passer de certaines choses qui nous sont nécessaires, mais, à part cela, on n'y jouit pas d'un bonheur plus parfait.

MOI. — Puis-je vous demander quel est votre séjour à vous ?

A. KARDEC. — Je n'habite aucune planète ; je veille, loin de la Terre, au progrès du spiritisme en attendant ma réincarnation.

MOI. — Depuis que vous avez quitté la Terre, avez-

vous fait des progrès en astronomie ? Vous rendez-vous compte de la nature des anneaux de Saturne ?

A. KARDEC. — Oui, j'ai appris bien des choses, mais l'explication que je vous donnerais sur ces anneaux ne vous éclairerait pas à cause des différences de la planète, que vous ne pouvez pas apprécier.

MOI. — Pourquoi un Esprit se disant habiter cette planète m'a-t-il répondu qu'il n'a pas vu d'anneaux ?

A. KARDEC. — Cela ne veut pas dire que les anneaux n'existent pas. L'Esprit peut ne pas connaître la manière de les observer.

MOI. — Vous rappelez-vous une précédente incarnation ?

A. KARDEC. — Oui.

MOI. — Serait-ce indiscret de vous demander dans quelle position vous étiez alors ?

A. KARDEC. — Oui, c'est bien indiscret.

MOI. — Cependant, vous faisiez vous-même de ces questions ; vos évocations en sont pleines. Les réponses que vous obteniez venaient-elles d'Esprits farceurs ?

A. KARDEC. — Oui, très souvent, c'est ce qui arrive. Maintenant, je dois vous dire que, lorsque l'Esprit est mauvais, il est tourmenté par ses fautes passées (c'est sa punition), alors il éprouve le besoin de se confier ; il semble s'en soulager d'autant plus qu'il espère que les incarnés, émus de pitié, prieront pour lui et aideront à son avancement.

MOI. — Que pensez-vous du spiritisme actuel ? En êtes-vous content ?

A. KARDEC. — Le mouvement spirite est violent, en effet ; seulement, je regrette beaucoup de le voir se confondre avec l'occultisme, le magnétisme, la cartomancie, etc., etc. Ces pratiques lui font un tort considérable et N. (ici un nom que je ne veux répéter) n'a ni la force ni l'autorité de marcher contre l'envahissement.

MOI. — Et de l'Église catholique, qu'en pensez-vous?

A. KARDEC. — Laissons cette question. Nous savons ce que tout cela signifie, puisque nous avons interprété les dogmes différemment ; alors que nous importe la science des prêtres, les destructeurs du foyer?

MOI. — Mais il y a aussi de bons prêtres ; il me semble que *tous* ne méritent pas l'épithète que vous leur donnez.

A. KARDEC. — Certainement non. Mais les bons prêtres sont généralement plus ou moins des médiums, qui reçoivent leurs enseignements, ne serait-ce que par intuition, des instructeurs invisibles et qui se distinguent par leur esprit charitable.

MOI. — Avant de terminer cet entretien, voulez-vous nous donner quelques conseils?

A. KARDEC. — Soyez prudentes et ne cherchez pas plus qu'il n'est permis, car c'est alors que les mauvais Esprits interviennent et troublent la raison.

En toute chose soyez modérées.

***

Pour peu qu'on soit au courant des œuvres d'Allan Kardec, on ne saurait nier l'analogie entre l'esprit qui

en émane et celui qui se manifeste dans l'évocation ci-dessus. Toutes les phrases produites respirent le calme, la modération et la prudence. Comme exemple, sa recommandation finale. Aucune des personnalités venues à notre appel ne nous avait, en effet, mises sur nos gardes contre les mauvais Esprits. Le spiritisme ne leur étant pas familier, *elles n'y pensent pas ;* pas davantage, elles ne s'annoncent par l'épithète « sœurs en croyance » usitée entre adeptes, comme le fait le pontife spirite.

D'autre part, pour prouver son identité, une critique, extrêmement judicieuse, se glisse sous sa plume, comme une expansion fatale de sa mentalité. Comment ne pas le remarquer ?

Et quelle différence de langage avec les autres entités citées, quand il s'agit de donner son opinion sur l'Église catholique ! Sa réponse n'a-t-elle pas l'air de dire : « Votre question est oiseuse, puisque vous connaissez mon avis par mes enseignements qui la condamnent *dans ce qu'elle a de condamnable* » ? Et, par suite, ne reste-t-il calme, dans son style si différent de celui de Renan, plein d'emballement, quand il s'agit de donner son opinion sur cette Église qui est comme une épine qui le blesse toujours ? A Allan Kardec, que lui importent les erreurs catholiques ! Les fautes seules des spirites lui semblent réprouvables.

Mais que de choses il y aurait encore à dire en faveur de la diversité des Esprits manifestés ! Je m'abstiens, craignant de fatiguer par une démonstration trop

longue et peut-être d'autant moins nécessaire que celui qui est sans préjugés a depuis longtemps uni sa conviction à la mienne.

. . . .

L'entretien suivant que j'ai obtenu, comme une faveur spéciale, *après un mois d'attente*, est censé avoir eu lieu entre l'esprit de Coligny et moi. Cependant, comme je ne connais pas le style du grand amiral, je ne soutiendrai pas le fait. Je dirai seulement que les pensées émises *paraissent s'adapter à ce que je connais de la mentalité de cet Esprit.* Je les publie donc afin de les soumettre à l'examen.

Et si l'on m'accusait de nouveau d'une outrecuidante prétention, en supposant seulement avoir pu, en quelque sorte, obtenir une entrevue avec l'héroïque martyr de vils intrigants fanatiques, je dirais, pour ma justification, que non seulement l'Église catholique admet que les plus grands saints se manifestent quelquefois à ceux qui savent les invoquer, mais que dans notre monde profane, nous admettons tous les jours les interviews entre « grands et petits ». Alors ce qui est possible de ce côté et dans un ordre d'idées, n'est peut-être pas absolument impossible de l'autre et selon une conception différente.

Fragments d'entretiens avec Coligny

« Je voudrais vous dire combien je suis touché qu'une papiste me mette au rang des bons Esprits. »

D. — Êtes-vous le grand Coligny qui venez à mon appel ? Dans ce cas, écrivez, je vous prie, tout votre nom et la date, soit de votre naissance, soit de votre mort.

R. — Gaspard, amiral de Coligny ; quinze cent soixante-douze ; c'est Besme (1) qui m'a tué.

(Le médium, habilement interrogé sur ces faits historiques, avant l'évocation *qu'elle ignorait*, m'avait prouvé ne pas s'en souvenir.)

D. — Par votre communication, je voudrais obtenir une nouvelle preuve de la réalité des faits spirites par la preuve de l'identité mentale ; par conséquent, voulez-vous me dire comment vous envisagez aujourd'hui la divergence religieuse entre les catholiques et les protestants de jadis ?

R. — C'était de la politique. Malheureusement, la religion d'alors ne savait pas ce que Dieu demande au cœur humain.

D. — Connaissez-vous les véritables instigateurs de la Saint-Barthélemy ?

R. — Guise et la malheureuse Catherine.

D. — Pourquoi l'appelez-vous malheureuse ?

R. — Elle a si cruellement expié et elle n'est pas encore heureuse.

D. — Où est-elle ?

R. — Encore en incarnation.

(1) L'Esprit eut beaucoup de peine à écrire le nom de Besme. Les noms se produisent très difficilement dans l'écriture automatico-spirite.

D. — Est-ce la seule depuis cette époque ?

R. — Oh ! non ; elle a été très courageuse et a voulu payer vite la rançon.

D. — Pourriez-vous reconstituer la scène de votre cruel assassinat, me décrire vos souffrances, vos impressions dernières ?

R. — Tout cela est bien confus maintenant, *mais je puis vous dire que j'ai été peu effrayé.* J'avais un tel mépris de « tout ce Louvre », que *j'étais fier de leur voir commettre* un crime de plus et de voir leurs mains rouges du sang protestant..

D. — Ne voudriez-vous donner quelques conseils à vos coreligionnaires d'autrefois par la voie spirite ? Ne trouvez-vous pas qu'ils se privent d'un grand secours en négligeant d'invoquer les Esprits élevés et n'omettent-ils pas un devoir sacré, celui de prier pour leurs morts ?

R. — En effet, vous avez raison. Mais mes paroles n'auraient aucun poids auprès des protestants ; ils seraient encore plus difficiles à convaincre que les papistes.

D. — Votre réponse prouve toutefois qu'ils ont tort.

R. — Oui, sûrement. *Mais la religion n'a rien à voir avec la perfection.*

D. — Vous-même, ne vous êtes-vous pas privé d'un grand secours sur terre en négligeant d'invoquer la mère du Christ, cet Esprit qu'on dit très puissant ?

R. — Oui ; il y a eu de ma part, comme de celle de tous ceux qui ont suivi la Réforme, une exagération.

C'est toujours l'excès vers lequel vous pousse la recherche de la vérité.

D. — A quel acte de votre vie terrestre attribuez-vous votre élévation actuelle ?

R. — Je crois que la pensée du devoir a été une grande cause d'élévation ; puis l'amour de mes coreligionnaires et le sentiment que je donnais mon sang pour la gloire de Dieu.

D. — Vous souvenez-vous de votre rôle de colonisateur dans ce monde et approuvez-vous encore toujours ce système de civilisation ?

R. — Non. Je suis différemment éclairé sur ce point ; mais nous avions alors des opinions très dominatrices : *chacun rêvait d'un petit royaume.*

D. — Mais, en somme, a-t-on raison de porter la guerre chez les peuples barbares, sous prétexte de les civiliser et de leur enseigner l'Évangile ?

R. — Non. On devrait leur enseigner la charité fraternelle et ne détruire leurs instincts sanguinaires qu'en leur donnant le bon exemple.

⁂

Ce que j'ai dit au sujet de ces quelques pensées, extraites de l'entretien avec l'esprit de Coligny peut, au même titre, s'adresser aux instructions suivantes, données par le grand Pascal ; car, je l'avoue, j'ai encore eu la prétentieuse audace de l'évoquer. Je dis « instructions » plutôt que communications, ce dernier mot étant trop vague et les réponses de l'Esprit en question pouvant servir à nous instruire sur des

questions où la science ne nous a encore rien donné de plausible.

Quant à l'identité de Pascal, je ne donnerai point mon opinion ; le lecteur jugera si les réponses de la personnalité laissent supposer qu'elles proviennent de lui. Cependant, ce qui serait surtout typique dans les pensées qu'on va lire, c'est l'aversion (justifiée ou non) professée contre les Jésuites. Personnellement, je le confesse, j'en ai d'abord été choquée et portée au doute sur son identité véritable, malgré la similitude du sentiment antipathique entre le Pascal de ce monde et de l'autre. Je me demandais si, dans ce passage du moins, un Esprit inférieur n'avait pas cherché à le contrefaire afin de me tromper. La réponse de l'Esprit dissipa mes soupçons.

Réponses de l'entité, signant Blaise Pascal, données à mes diverses questions

D. — Qu'est-ce qu'un bolide ?

R. — Un bolide est une condensation atmosphérique causée par les courants et les déplacements de l'air.

D. — Quelle est la différence entre un bolide et un aérolithe ?

R. — Le bolide est une matière non tangible, souvent incandescente ; l'aérolithe, au contraire, est la matérialisation *complète* et *spontanée* des éléments chimiques qui constituent une pierre.

D. — Nos savants disent que ce sont des pierres qui se détachent d'une planète voisine.

R. — C'est faux.

D. — Qu'est-ce qu'une étoile filante ?

R. — L'étoile filante n'est qu'un mirage produit par la disposition des phases du zodiaque.

D. — Ne voudriez-vous pas vous expliquer mieux ?

R. — Je veux dire que par rapport à la Terre les constellations provoquent des jeux de lumière.

D. — Pourquoi en voit-on davantage au mois d'août et pourquoi plutôt dans les contrées boréales ?

R. — C'est justement à cause de la position de la Terre relativement aux autres astres.

D. — Dernièrement un Esprit me dit que le soleil s'éteindrait un jour pour devenir planète comme la Terre, qui ne serait elle-même qu'un soleil éteint ?

R. — C'est vrai.

D. — La définition que nos astronomes nous donnent des comètes est-elle exacte ?

R. — Ils sont dans la vérité.

D. — Que faut-il croire de la Lune ?

R. — C'est un monde éteint.

D. — Comment peut-on expliquer les anneaux de Saturne ?

R. — Je les compare à l'auréole des saints. La planète dégage une atmosphère fluidique *tellement dense* qu'elle se montre à nos yeux.

D. — Et qu'est-ce que le fluide ?

R. — Le fluide, *c'est la vie*. Plus cette vie est déma-

térialisée, plus elle se rapproche de la Divinité et plus elle possède des facultés puissantes. *Le Christ était un Esprit tellement avancé qu'il avait* des fluides se confondant avec ceux de la Divinité. C'est pourquoi il pouvait dire : Moi et le Père nous sommes « un » ; c'est pourquoi il avait la puissance de guérir.

D. — Tout Esprit désincarné peut-il magnétiser ?

R. — Oui.

D. — Dans ce cas, en demandant des fluides à un Esprit supérieur, ne risque-t-on pas d'être saturé de fluides inférieurs (1), ainsi que quelqu'un l'a prétendu ?

R. — Non, parce que votre pensée traverse les couches inférieures sans pouvoir y séjourner.

D. — Les envoûtements, sont-ce des faits réels ?

R. — Oui, c'est l'œuvre des mauvais Esprits.

D. — Comment Dieu peut-il permettre que ces Esprits viennent nous faire du mal ?

R. — Ce voile n'est pas levé.

D. — Le type de l'humanité est-il partout le même ?

R. — Non.

D. — Avez-vous vu d'autres types ou parlez-vous par déduction ?

R. — Je n'ai pas vu d'autres mondes, cependant *je sais* que l'humanité n'est pas partout pareille.

D. — Croyez-vous qu'il y ait des mondes où l'être humain soit pourvu de la faculté de l'aviation ?

R. — Oui, certes.

(1) Cette réflexion se rapporte à un phénomène dont je ne manquerai pas de parler par la suite.

D. — Comment le savez-vous ?

R. — Je sais que cela existe ; *c'est une question de densité.* . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

D. — Me permettrez-vous de vous demander votre opinion actuelle sur vos difficultés religieuses sur la Terre où votre cœur et votre raison étaient toujours en discorde ?

R. — Je ne dois pas en vouloir à personne ; cependant j'avoue que je n'aime pas plus qu'alors les Jésuites et leur prépondérance exagérée. *Si le spiritisme eût été connu sous la reine Anne, j'aurais été spirite.* J'avais d'autant plus de peine à croire aux dogmes catholiques, que j'avais davantage le souvenir de l'espace.

D. — La faculte que vous aviez à dix ans de découvrir une nouvelle figure géométrique a-t-elle aussi son explication dans cette circonstance ?

R. — Oui.

. . . .

D. — Que pensez-vous du libre-arbitre ?

R. — Je dois vous dire que beaucoup d'Esprits le nient.

D. — Et vous ?

R. — Je crois *dans son existence.*

D. — En niant le libre-arbitre, on nie la responsabilité, partant la justice. Alors, comment pourrait-il y avoir récompense et punition ?

R. — *Il n'y a récompense que parce qu'il y a progression.*

. . . .

D. — Puis-je vous demander une explication sur les rêves? Je trouve que celles que nous avons sont toutes insuffisantes.

R. — Il y a plusieurs manières d'expliquer les rêves.

Je ne parlerai pas du cas absolument physique où la digestion est seule en cause. Il y a le rêve incompréhensible, le rêve somnambulique, le rêve médianimique.

Le premier est incompréhensible parce qu'il est dû *au mélange des souvenirs*. L'âme profitant de l'affaissement corporel flotte et confond les images et les souvenirs *de plusieurs existences*. C'est le rêve le plus fréquent.

Le second est dû aux facultés somnambuliques ; celui-là, il faut, pour le percevoir, avoir un désagrégement assez complet pour suivre l'âme vers le point où elle s'élance, sans être arrêté par les souvenirs ou les préoccupations. Dans ce cas, l'âme de la personne qui rêve se rend à un point déterminé pour voir ce qui s'y passe.

En troisième lieu, le rêve médianimique est le résultat d'une communication entre la personne qui rêve et les Esprits qui, quelquefois, vous font, par permission spéciale, percevoir les événements à venir, tantôt d'une manière directe, tantôt d'une façon symbolique.

. . . .

D. — Pour terminer cet entretien, je me permettrai de vous demander comment, après plus de deux cents ans, vous vous souvenez de votre rancune contre les Jésuites, vous qui devez être un Esprit si chrétien ?

R. — Aussi, *je n'ai pas de rancune ;* mais je les ai beaucoup observés et je vois qu'ils ont et auront toujours une manière religieuse que je réprouve.

D. — Mais votre aversion n'est-elle pas un obstacle à votre avancement ?

R. — *Il n'y a pas aversion ; mais je déplore de voir la religion en de telles mains.*

. . . .

VIII

En terminant ma première série d'entretiens spirites, afin de les soumettre à une critique impartiale, je ne veux manquer de déclarer que, quelle que soit mon opinion personnelle, je ne les donne pas comme fournissant la preuve *absolue d'autant d'identités ;* car une telle prétention serait téméraire de ma part. Mon but est, comme je ne cesse de le dire, de prouver la *réalité* des messages reçus par des personnalités *distinctes*, *réelles* quoiqu'invisibles, et en aucune façon solidaires de la mentalité du médium ou de la mienne.

Leurs discours, quelqu'intelligibles qu'ils soient et surtout quelqu'*adaptables* à ce qui nous est connu de leur psychologie personnelle (pendant leur dernière existence terrestre), rencontreront maints sourires sceptiques, d'ailleurs excusables, si l'on considère l'impossibilité d'expliquer *pourquoi* ces esprits distingués m'auraient fait l'honneur d'une entrevue intellectuelle *post mortem*. Je ne me flatte point du contraire et reconnais un droit légitime au doute ; cependant je demande — aux sceptiques, bien entendu, — si une si parfaite substitution de mentalité par des intelligences *autres* que celles des entités indiquées, n'est pas encore

plus difficile à expliquer que leur propre et directe intervention. Et en attendant la réponse à cette question soulevée, je vais citer un fait où l'identité du communiquant *s'est prouvée d'une façon aussi complète* que lors de l'évocation de ma mère, au commencement de mes expériences, avec mon premier médium et dont, à juste titre, on peut soutenir qu'il remplit de nouveau toutes les conditions exigées par le plus sévère des contrôles.

Cette fois-ci, il s'agit de l'évocation d'un spirite, mort alors depuis peu de temps et avec lequel j'étais en correspondance, sans le connaître personnellement, ni lui, ni sa famille. (Le médium ne savait de lui que son nom pour me l'avoir entendu nommer.) Pour des raisons d'ordre privé, je ne le désignerai que par l'initiale X...

Donc X... ayant été annoncé par le « Guide », la main du médium qui, avec certains Esprits, écrivait avec tant de facilité, même quelquefois avec une vitesse extraordinaire, se ralentit soudainement pour ne plus tracer que des lettres informes et avec une visible difficulté. Enfin, après une longue attente, l'écriture redevint nette. A ma surprise très grande, c'est entièrement celle du défunt (1). C'est son nom qui se

(1) Ce fait est très rare, même avec un médium à grande variété de graphismes. A cause de la difficulté du procédé, les Esprits n'arrivent pas souvent à reproduire leur écriture d'autrefois ; c'est pourquoi j'avais été frappée également de la ressemblance de certaines particularités dans l'écriture de Pie IX que j'avais remarquées.

trace, mais avec un prénom que je n'avais jamais vu joint à sa signature. Me méfiant, je demande à l'invisible pourquoi cette variante. Il me répond : « *Mon nom à moi ; celui que vous connaissez est le nom de mon père.* »

Non satisfaite, je demande d'autres preuves de son identité.

Le médium écrit : « Lesquelles ? »

Je réponds : « Écrivez le nom de famille de votre beau-frère, les noms de baptême de votre sœur, de votre neveu et le nom de votre maison de campagne. »

L'entité s'en acquitte, quoiqu'avec une notable difficulté ; seul le petit nom du neveu ne voulait suivre, quel que fût l'effort employé ; cependant voici encore quelques essais de majuscules et puis la main du médium écrit les mots suivants : « Je ne puis en venir à bout ; je suis fatigué et d'autres Esprits me gênent. »

En effet, l'écriture devint de nouveau illisible ; enfin, elle cessa complètement.

Croyant la séance terminée, Mlle R... et moi nous nous mîmes à causer, tandis que d'une façon distraite la main de celle-ci avait gardé le crayon appuyé sur le papier. Tout à coup, voici la petite écriture ronde de l'Esprit-Guide qui revient pour me gronder.

« Vous voulez, dit-il, des preuves et encore des preuves ! Vous êtes insatiable de preuves. Il ne faut pas être si exigeante, si méfiante avec les invisibles. Ils ne sont pas obligés de passer par votre contrôle. Vous avez beaucoup fatigué votre ami. Maintenant il se repose. »

Je répondis : « Je ne puis lui parler, à moins d'être, autant que possible, certaine que c'est lui et non un autre ; notre entretien n'aurait pas d'intérêt pour moi, car ce n'est pas sur des généralités que je voudrais le voir se dérouler. »

Le Guide. — Je le sais, mais il a déjà donné tant de preuves qu'il est en droit d'attendre qu'on ne lui réclame plus son passeport.

Moi. — Oh ! voilà que vous plaisantez.

Le Guide. — Non, je ne plaisante jamais sur les choses sérieuses.

Moi. — Mais alors que faire maintenant ? Tâchez donc de nous ramener X...

Le Guide. — C'est impossible. Je crois que vous avez indisposé votre ami. Il est vrai que c'est méconnaître la grandeur de sa mission et la hauteur de son âme que de lui faire perdre son temps en détails de méfiance, alors que ses sages conseils seraient si précieux pour l'avancement de la cause spirite. Cependant ne vous troublez pas, il est assez bon pour ne point vous en garder rancune et venir une autre fois avec la même bienveillance.

Moi. — Je ne me serais pas doutée que mon procédé pût le blesser, car j'aurais supposé qu'il comprît ma légitime défiance. Vous-même, ne m'avez-vous pas avertie que j'ai déjà été trompée ?

Le Guide. — Je ne le nie pas, mais cette fois-ci, je puis vous certifier que c'est bien X... qui s'est manifesté. Je l'ai vu moi-même.

Moi. — Dans ce cas, décrivez-moi son périsprit. Je suppose qu'il doit ressembler à son enveloppe terrestre, d'autant plus qu'il l'a quittée depuis trois mois seulement.

Le Guide. — Je veux m'y mettre pour vous débarrasser du doute.

Et ayant fait la description détaillée d'un homme âgé, avec une particularité caractéristique de famille, sur laquelle il insistait, il dit : « Maintenant, informez-vous ! »

J'eus la chance de pouvoir me procurer la photographie du défunt, avant notre prochaine séance, par l'entremise d'une amie.

Elle correspondait en tous points au portrait fait par l'invisible. Renseignements pris, *tous les noms des divers membres de la famille, y inclus le nom propre de l'Esprit évoqué*, je veux dire celui que, ni moi ni le médium, ne connaissions, *étaient d'accord, même le nom impossible à deviner, de la maison de campagne !*

En face de tant de coïncidences, comment douter encore ? Aussi quand, huit jours après, à l'heure de nos évocations habituelles, l'écriture si connue de X... réapparut, je me gardai de le fatiguer par la demande de nouvelles preuves d'identité.

Ma confiance fut récompensée.

X... se communiqua avec une grande clarté, sans aucune de ces incohérences qu'on rencontre fréquemment avec les Esprits nouvellement désincarnés et qui déroutent souvent les mieux disposés au spiritisme.

Il me dit, en substance, qu'il était contrarié sur beaucoup de choses qui s'étaient passées depuis son départ, notamment de la mésaventure de la Revue qu'il dirigeait, de l'indifférence de ceux sur lesquels il avait compté pour la continuer, et il acheva en s'exclamant : « Je vois, mes amis ne feront rien pour cette publication qui me tenait tant au cœur ; ils sont trop intéressés ! »

Et, lui ayant parlé de sa mort, il écrivit :

« On a répandu toute espèce de bruits sur les intrigues religieuses qu'on aurait faites auprès de mon lit de mort. On exagère bien. Je n'ai pas été persécuté comme on le dit. Il faut se rendre compte des idées catholiques pour comprendre que j'ai eu des encouragements à la confession, *mais dans la certitude de mes croyances, cela n'a pas pu me troubler.* On ne m'a pas non plus montré mon cercueil, comme on l'a prétendu. Tout cela est faux. Dites-le. »

Je ne connaissais pas tous ces racontars ; renseignements pris, je vis tous les détails se confirmer.

Très encouragée par ce succès, je rappelai X... plusieurs semaines de suite.

Toujours la même écriture se reproduisit avec de moins en moins de difficultés. Alors me souvenant d'un article où, dans le temps, X... avait émis son opinion sur le procédé des Esprits dans l'écriture automatico-médianimique, je lui demandai si ses hypothèses d'alors se confirmaient par son expérience personnelle. Il répondit : « Non, je vois maintenant que nous n'agis-

sons pas, comme je le croyais, sur les médiums. Le cerveau n'est pas si facile à conduire. Il faut distinguer à quel médium on a affaire. *Ainsi, pour me communiquer, je guide la main du médium du bras de mon périsprit.*

— Pourriez-vous, lui demandai-je, vous servir d'une plume et de l'encre, comme d'un crayon ? Si vous réussissez, j'aurai tout à fait l'impression de recevoir une lettre de vous comme jadis, quoique par la poste interplanétaire.

— Je vais essayer », répliqua-t-il.

(Jusqu'à présent, dans toutes nos séances et avec toutes les entités manifestées, le médium s'était toujours servi d'un crayon, ce moyen offrant moins de chance de déperdition de fluides que par l'écriture à l'encre qui cause fatalement des interruptions.)

Mlle R... posa donc sur le papier sa main, munie d'une plume remplie d'encre, et nous attendîmes le message. X..., après quelques secondes d'intervalle, écrivit ce qui suit :

« Ma chère sœur en croyance,

« Je puis aujourd'hui venir encore plus facilement qu'hier, car maintenant je suis complètement en rapport fluidique avec votre médium que j'apprécie beaucoup. J'en profite pour vous annoncer que je suis beaucoup plus heureux que je ne l'étais dernièrement, car j'ai déjà progressé, grâce aux prières de mon ami l'abbé R... et aux vôtres. Vous vous étonnez que je ne

parle pas des prières de X... (1). Mais elles sont tellement tristes qu'elles ne peuvent me soulager, ce sont celles qui déplorent qu'une âme soit perdue.

« Il est fâcheux que je ne puisse lui faire savoir que celui que nous servions, tous deux, sur terre, a bien voulu ne pas laisser son serviteur longtemps dans la peine et qu'il m'a déjà donné beaucoup plus de bonheur que je n'en avais jamais eu dans votre monde. Il est vrai, le bonheur n'est pas encore régulier et constant. Il arrive par alternative. Le bonheur dans ce que vous appelez l'au-delà, *est entièrement moral*, bien différent du vôtre, aussi il m'est difficile de vous le décrire. Je dirai donc seulement que, quand je parle d'alternatives, je fais allusion à une sorte d'angoisse qu'éprouvent les Esprits de suite après leur désincarnation, quoique par intervalles, et qui vient des liens brisés si nouvellement.

« Mais vous voudriez aussi connaître mes derniers jours sur la terre? Ah! ils ont été bien douloureux! Mais je n'aime pas trop m'en souvenir. Je vous dirai seulement que j'ai été dévoré d'une soif ardente; — car, c'est surtout cette souffrance qui est restée présente à mon esprit, *parce que c'était la dernière*. Oui, j'ai été bien malmené par ces gens de science! Ils ont été très maladroits (2).

(1) Ici le nom en toutes lettres d'un ami et associé qui s'était converti au catholicisme, quoique très avancé spiritualiste.

(2) Il avait subi une double opération avant de mourir.

« Quant au dernier moment de ma vie, il ne reviendra à ma mémoire que petit à petit. Tout ce que je sais à l'heure actuelle, c'est que j'attendais la mort patiemment et sans frayeur, *comme un vrai spirite* qui a confiance *et qui sait que la punition est dans l'incarnation et pas dans la vie libre de l'âme.* »

. . . .

Ici le médium fatigué, et l'Esprit peut-être aussi, s'arrêtèrent.

A l'évocation suivante, comme s'il voulait continuer sa lettre, restée inachevée, X... écrivit spontanément ce qui suit :

« Au moment où mon âme s'est dégagée de mon corps, il me semblait que j'étais, à la fois, sur terre et *extra muros*. Je n'ai pas vu de suite mes amis, mais je me suis senti immédiatement flotter dans l'espace, comme un ballon captif ; *c'est-à-dire flotter avec une attache.* J'ai vu alors des vapeurs blanches qui semblaient environnées de nuit et qui peu à peu s'éclaircissaient, s'illuminaient tellement que je pouvais distinguer au centre des figures amies, mais ces figures paraissaient et disparaissaient sans que je pusse encore les atteindre. C'est ce qui fait l'angoisse première ; car ces visions ressemblent à un mirage qu'on ne peut jamais saisir. Ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'on s'en rapproche, ou du moins qu'on est assez dégagé pour pénétrer complètement cette première sphère, qui est à un degré seulement au-dessus de la terre.

« Dites cela à L... (Ici le nom de la personne que H. avait idéalisée sur terre), et aussi que je suis maintenant déjà plus haut. Dites-lui aussi *qu'elle soit plus spirite, parce que c'est vraiment la seule croyance intelligente et qui ne vous donne pas de déceptions au sortir de la vie.* Oui, oui, ne vous étonnez pas, c'est bien de la douce âme de L. d. X... que je veux parler. (La main du médium traça en toutes lettres un nom qu'elle ne connaissait pas.) Je voudrais encore lui donner un bon conseil. Il faudrait qu'elle feignît de céder (si elle ne le peut réellement), de revenir aux choses matérielles et prosaïques, *parce que le devoir de toute âme est de s'enfoncer dans le chemin que sa réincarnation présente lui trace.* Si elle ne le fait pas, si elle néglige sa tâche, elle en subira les conséquences dès cette incarnation. C'est pourquoi je disais que je la voudrais plus spirite, *parce que les vrais spirites cherchent avant tout le but...*

« Maintenant, vous voudriez que je vous parle encore de ma Revue ? Nous en causerons une autre fois, car il faut que je réfléchisse.

« Bien fraternellement à vous, de toute mon âme.

« X... »

Ici, pour la clarté de la communication, il faut que je mentionne que X... de son vivant m'avait fait faire la connaissance de la personne désignée par la lettre L... et pour laquelle il me chargea du message reproduit. M'en étant acquitée, L. de X... me répondit que

rien n'était plus justifié que les conseils de X... ; qu'ils s'adaptaient absolument à sa personne et à sa situation, *ce que j'ignorais alors.*

A notre prochaine séance qui, par suite d'incidents fâcheux, devait être la dernière avec le médium Mlle R..., l'esprit de X... me déclara vouloir écrire une lettre à son ancien ami et associé dont les divergences d'opinions religieuses l'avaient séparé. Cette lettre fort curieuse, la voici dans son texte intégral :

« Mon cher X. X...

« Je vous remercie du bon souvenir que vous avez gardé à ma mémoire. Je savais, du reste, quel homme bon et juste vous étiez et je n'ignorais pas que votre amitié m'était restée, bien que je me sois refusé à vous suivre dans la voie catholique.

« Dans une de nos dernières discussions, nous avions élaboré la question de la communion, et depuis que je suis passé dans la vie de l'espace, je me suis informé de la vérité à ce point de vue. Je ne veux cependant point chercher à troubler votre âme, et si je vous dis aujourd'hui : ce n'est qu'un symbole, ce n'est pas pour vous engager à ne plus communier, mais plutôt *pour vous rassurer sur le sort de mon âme.* Je suis aussi heureux que le comporte ma récente désincarnation et je le serai plus au fur et à mesure. Quant à vous, votre belle âme trouvera sa récompense, *puisque l'intelligence suprême ne s'arrête pas à des conventions dogmatiques.* Chacun de nous peut être sur le chemin de la

paix et de la béatitude, il suffit qu'il ait aimé ses frères et qu'il ait compris l'idée de Dieu dans sa grandeur et sa vérité.

« Je reste votre frère dévoué.

« X...

« 6 août 1896. »

Ici s'arrêtent donc les communications si typiques de X... (1). Dans les deux lettres, on voit transperser la mentalité de leur auteur à tel point que j'éprouve quelque scrupule à les publier, de peur que les deux anciens amis ne soient trop facilement reconnus. Je m'y décide cependant dans l'intérêt de la vérité, dont la cause prime les considérations secondaires.

(1) Avant de continuer mes récits, il faut que je déclare que les évocations qui vont suivre doivent se placer, chronologiquement parlant, beaucoup avant celles du spirite X..., que je viens de citer. Comme l'on pourra le constater par la suite, elles commencent immédiatement après le premier dialogue avec le Père Félix, à l'époque où, le médium étant venu nous rejoindre en Suisse, nous faisions quotidiennement des expériences spirites.

IX

Avec cette nouvelle partie de mes souvenirs et problèmes spirites, j'entre dans la phase la plus caractéristique de mes expériences ; car c'est celle où nous sortirons du vague de la communication, pour entrer dans l'action avec preuve vérifiée et où le rôle *passif* du médium se prouve lui-même.

Malheureusement, pour rendre le récit suivant intelligible, je suis forcée de faire, pour la seconde fois, une autobiographie, non de mon état psychique, comme au début, mais de mon état physique. Je ne m'y décide qu'après bien des hésitations ; en m'appliquant toutefois à la restreindre aux limites les plus étroites d'un aperçu succinct.

Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, à l'époque de mes investigations spirites premières, ma santé était déplorable. Je souffrais de difficultés digestives au point de rester, parfois, plusieurs jours sans pouvoir prendre le moindre aliment, abstraction faite des nombreuses complications organiques que cet état entraînait fatalement. Une trentaine de sommités médicales, des principales nationalités civilisées, avaient été consultées ; tous les remèdes avaient été essayés, tous les

systèmes éprouvés. Allopathie, homéopathie, hydrothérapie (ablutions Kneipp), électricité, magnétisme humain, rien n'y faisait : mon mal restait désespérément stationnaire.

Nul doute qu'une morne agonie de l'âme ne se fût emparée de moi, sans le grand secours que je puisais dans la philosophie spirite. Cependant, l'idée que mon salut *physique* se joindrait à ma consolation mentale, n'aurait pu venir à mon esprit. Avoir enfin compris le « pourquoi » de la vie me semblait, d'ailleurs, suffisant comme résultat.

Quand donc, un jour, j'eus l'idée d'évoquer le curé d'Ars, que je ne connaissais que vaguement par ce que m'en avait dit une magnétiseuse qui, pendant quelque temps, m'avait *en vain* prodigué ses soins, je ne le fis que dans le but d'acquérir toujours de nouvelles lumières et non pour lui demander le rétablissement de ma malheureuse santé ébranlée, comme on pourrait le croire, sachant les cures merveilleuses de cet Esprit guérisseur.

Mais j'eus beau faire mon appel ordinaire, au nom de Dieu, ainsi qu'Allan Kardec le conseille, le curé d'Ars ne vint pas. La main du médium resta immobile.

Enfin un Esprit, signant Ahmalich, se manifesta. Voici ses paroles écrites à l'envers et seulement lisibles au moyen d'un miroir :

« Mesdames, vous n'aurez pas le curé d'Ars, il est beaucoup plus haut que le pape. Il faut de longues et ferventes prières pour l'obtenir. »

Un peu stupéfaite, je pensai que le meilleur moyen pour trouver une explication à cette intervention extraordinaire était d'appeler le « Guide ». Il ne se fit pas attendre longtemps.

« Ma chère amie, écrivait-il, avec sa petite ronde ordinaire, je ne viens que pour quelques instants, je suis très pressé, ayant une mission à remplir. Ne me posez pas de questions...

« Le curé d'Ars sera intéressé de parler avec vous. Il est au courant de vos aspirations, mais il ne peut venir aujourd'hui. Il me charge de vous transmettre ceci : Il sera à votre disposition mardi à quatre heures et demie ; il vous parlera longuement, mais *il faut que vous le priiez d'ici là,* afin de bien témoigner votre désir de communications. Demain, je vous amènerai Félix, le Jésuite (1). »

Les paroles de l'Esprit-Guide me déconcertèrent. Comment ! il fallait des prières spéciales et répétées, en dehors de la formule d'évocation recommandée, pour obtenir une manifestation du curé d'Ars ! La chose me semblait incroyable. Les curés ne m'avaient jamais beaucoup inspirée et toutes les pratiques qui me rappelaient la superstition catholique de mon enfance m'étaient devenues antipathiques. Je ne pouvais pardonner aux serviteurs de Rome de m'avoir éloignée de Dieu, l'esprit suprême de bonté et de sagesse, par leurs fausses et enfantines interprétations des Evangiles et

(1) Voir l'annotation précédente.

des phénomènes appelés « miracles » dont leur Église se prévaut. Mais que faire ? L'Esprit-Guide qui m'avait si bienveillamment conduite jusqu'ici dans toutes mes pérégrinations à travers le domaine inconnu de la « Zone-Frontière » me tiendrait-il soudainement un langage inutile, absurde ? Jamais, pour l'obtention d'aucune communication, y inclus celle de Pie IX, il n'avait fallu des prières spéciales et répétées, toute une préparation ; et voici qu'on exigeait une mise en scène mentale pour communiquer avec un simple curé, *pas même béatifié* (1) par cette Église dont il fut le sincère et édifiant champion ! Je ne savais que penser de cette espèce de rétrogradation forcée, vers le catholicisme, que m'imposait le Guide invisible.

Enfin, sans pouvoir me défendre contre un peu de scepticisme, ravivant mes souvenirs de jeunesse, je me mis à prier le curé d'Ars, selon les pratiques du catholicisme pour l'invocation de ses saints.

Pour arriver à une certitude, ce sacrifice de mon amour-propre ne me sembla pas trop grand.

Enfin, le jour fixé pour l'évocation arriva. Qu'allait-il se passer ? Cet Esprit, pour lequel il fallait un apparat de prières spéciales pendant plusieurs jours, qu'allait-il me dire ? Comment se distinguerait-il des autres entités ? A quoi reconnaîtrai-je que je ne serai pas mystifiée ? Ma curiosité était extrême quand mon médium prit le crayon, pendant que je faisais mon évo-

(1) La béatification vient d'être prononcée.

cation habituelle. Nous attendîmes environ dix minutes Ce fut l'Esprit-Guide qui s'annonça en écrivant :

— Recueillez-vous, voici le curé d'Ars qui approche.

Quelques secondes encore et le crayon, renversé pour l'écriture sénestrogyre du Guide, se tourna lentement dans la main de Mlle R... en se soulevant légèrement. Alors de la pointe du crayon, de façon à rendre l'écriture extrêmement pâle, se tracèrent des caractères réguliers, assez grands, d'une calligraphie correcte et dénotant graphologiquement parlant : sincérité, bonté et douceur.

Voici ce que je pus lire :

« Jean, curé d'Ars †. (Le nom fut suivi d'une croix.) Oui, je viens.

Et, ayant dit quelques paroles en réponse à l'Invisible, celui-ci écrivit :

« Je sais de vous que vous cherchez la vérité et je me mets à votre disposition pour vous répondre.

MOI. — Par quoi, si vous êtes le curé d'Ars, ai-je mérité que vous vous intéressiez à moi ?

LE CURÉ D'ARS. — Dieu voit votre cœur ; il est témoin des bonnes intentions et il veut vous aider. Vous ne méritez cela que par votre désir de monter toujours plus haut. *Dieu ne refuse jamais le secours qu'on lui demande.* Maintenant, posez-moi des questions sur les sujets qui troublent votre foi.

MOI. — On me dit que pendant votre vie vous vous plaigniez de nombreuses visions diaboliques. Que

faut-il en croire ? Cependant il n'y a point de diables.

LE CURÉ D'ARS. — Ces visions étaient réelles. J'avais laissé, *dans ma précédente existence,* un Esprit mauvais qui avait juré de m'entraîner dans sa malédiction et *profitant des doctrines catholiques*, *il m'apparaissait sous la forme démoniaque.* Lorsque je le voyais, je le chassais par la prière.

MOI. — L'Église catholique, qui enseigne un enfer éternel, est-elle dans le vrai ?

LE CURÉ D'ARS. — Vous saurez que les Esprits orgueilleux qui ne veulent pas écouter les enseignements des bons Esprits, au lieu de progresser, s'abîment de plus en plus dans leur iniquité ; alors ils ont, en effet, la haine de Dieu, ainsi que vous le dit la religion, *seulement cette sorte d'enfer n'est pas éternel.* Il est seulement long à cause de l'infériorité des Esprits. Mais je me hâte d'ajouter qu'il est bien peu d'âmes assez volontairement mauvaises pour descendre ainsi, *car par la loi d'attraction divine,* toute âme, même mauvaise, même criminelle, monte d'un degré au sortir de la vie.

MOI. — Donc, les diables ne sont que les Esprits désincarnés des humains, Dieu ne pouvant créer des anges qui peuvent chuter et l'enfer n'est pas non plus un lieu déterminé, mais un état d'âme ?

LE CURÉ D'ARS. — Vous y êtes. Les âmes mauvaises souffrent à voir leurs iniquités et, dans leur obscurcissement, elles veulent y entraîner d'autres, afin de ne pas souffrir seules.

MOI. — Qu'était-ce que ce soi-disant démon qui voulait tenter le Christ dans le désert, comme dit un des Évangiles ?

LE CURÉ D'ARS. — Ce n'est qu'une allégorie. L'Esprit mauvais a, en effet, pu chercher le côté humain ; mais le Christ ne pouvait subir la tentation.

MOI. — La résurrection du Christ n'est-ce pas également une légende ? Que ferait un corps terrestre dans des régions supérieures qui ne conviennent qu'aux êtres fluidiques ?

LE CURÉ D'ARS. — Là, je vous arrête. Le corps de Jésus a été *dématérialisé*, comme les Esprits peuvent le faire à l'aide d'un médium puissant.

MOI. — Et du dogme du jugement dernier, que faut-il penser ? N'est-ce pas une absurdité ?

LE CURÉ D'ARS. — L'idée des peuples était portée à croire à un prétoire. Cependant il y a une considération à observer. Un jour quelconque, la terre disparaîtra ; ce jour-là, tous les Esprits qui gravitent autour de la planète seront reportés ailleurs ; ceux qui auront descendu jusqu'aux expiations extrêmes et qui, depuis des siècles, ramperont à la surface du globe, *refusant toute incarnation qui serait pénible* et qu'ils ne veulent pas affronter, ceux enfin que *nous appelons* les démons seront versés dans une planète d'un ordre inférieur et il faudra qu'ils recommencent les étapes ; ceux, au contraire, qui auront progressé doucement et seront dans une erraticité heureuse, avanceront et iront, enveloppés d'un corps plus léger, dans des mondes meil-

leurs ; ceux enfin qui seront dans l'erraticité supérieure et qui auront mission de faire marcher le progrès, de surveiller les autres Esprits, ceux-là quitteront la sphère terrestre et iront avec le Christ qui les emmènera plus haut dans les régions bénies de Dieu.

Moi. — Donc il n'y a pas de résurrection de chair, comme l'Église catholique l'enseigne ?

Le curé d'Ars. — *Non.* (C'est l'Esprit même qui souligne.)

Moi. — Et le Christ, qui est-il ?

Le curé d'Ars. — Le Christ est le Médiateur ; *il représente* la Divinité sur la terre.

Moi. — Je voudrais savoir comment il faut comprendre le chapitre de saint Mathieu sur la naissance du Christ.

Le curé d'Ars. — Il y a là une chose particulière qu'il ne nous est pas permis de dévoiler.

L'écriture médianimique, s'étant arrêtée un instant, reprit pour écrire les mots suivants :

« Lisez ceci tout bas. »

Ici, pour rendre ce qui va suivre intelligible, il faut que j'interrompe le récit de l'entretien, afin de dire que, pendant cette première évocation du curé d'Ars, je ne fus point seule avec le médium. Mon mari, mis au courant de notre attente d'un Esprit élevé, avait voulu assister à notre nouvel entretien spirite. Assis à quelque distance de nous et en train de parcourir un journal, il s'était interrompu pour m'entendre lire à haute voix les curieuses instructions théologiques de

l'Esprit. Quand donc celui-ci écrivit : « Lisez ceci tout bas », je ne fus pas peu embarrassée. Comment éviter de blesser mon mari par le mystère que je ferais de ce qui allait suivre ? Je ne voyais qu'un moyen de salut, c'était de m'adresser mentalement à l'entité invisible pour la prier de me sortir de cette difficulté. Chose bizarre ! A peine ma pensée s'était-elle formulée que je vis mon mari tranquillement reprendre son journal, tombé sur ses genoux, et se remettre à sa lecture. J'étais sauvée, car désormais il ne fit plus attention au reste de mon expérience spirite. Je pus donc lire tout bas les paroles que le médium traça automatiquement sans même regarder le papier. Ces paroles, les voici :

« Chère enfant, je vois que vous êtes très souffrante, je voudrais essayer de vous soigner, mais il faut que vous fassiez pour cela, chaque jour, ce que je vais vous dire. Voici : vous vous retirerez dans votre chambre, tous les jours à deux heures, et vous vous étendrez, et puis vous évoquerez mon nom ainsi : « Jean-Marie « Vianney, curé d'Ars, veuillez me guérir au nom du « Christ et avec le secours de votre protectrice, sainte « Philomène. » Puis, vous vous recueillerez dans la prière et la foi jusqu'à deux heures et demie. *N'en parlez à personne, je l'exige* (1).

MOI. — Je me conformerai à votre instruction. Voulez-vous maintenant me donner votre bénédiction ?

(1) L'Esprit leva cette interdiction plus tard.

LE CURÉ D'ARS. — Non. Je vous la donnerai demain ; on comprendrait ce qui se passe.

Adieu. Que le Seigneur soit avec vous ! »

Ainsi se termina la première évocation du curé d'Ars ; elle me frappa de stupéfaction. L'Esprit ne me promettait-il pas une preuve *autre* que par la psychographie, *de son existence réelle* et en dehors de l'intermédiaire du médium ? Ne s'engagea-t-il pas à me soigner directement ?

Mais en quoi consisteraient ces soins ?

C'est la question que je me posais.

Être guérie ne me paraissait qu'un espoir secondaire à côté de celui d'obtenir une preuve scientifique, absolument indéniable, de la réalité d'un être immatériel, se communiquant *matériellement*.

Si ma curiosité éveillée par les paroles d'Ahmalich et du Guide fut grande, l'attente dans laquelle me mirent les paroles mystérieuses de l'Esprit, se disant le curé d'Ars, me serait impossible à décrire. Un peu sceptique au commencement de la communication obtenue, la tournure étrange que celle-ci prenait à la fin, me fit demander si je n'étais pas le jouet d'un rêve, à moins d'être celui d'une bizarre et originale mystification, dont le lendemain me donnerait la preuve.

Mes premières questions adressées à l'Esprit indiquent, du reste, combien peu je m'attendais à ce qui allait suivre.

De la vie du curé d'Ars, je ne connaissais que la rumeur vague d'un grappin démoniaque qui l'aurait obsédé

et celle de ses cures *auxquelles je ne prêtais pas grande foi*. Quand l'Esprit évoqué me dit de l'interroger, j'étais un peu embarrassée, n'étant pas préparée et ne sachant dans quel sens je devais me diriger. Spontanément je fis donc les questions mentionnées et surtout celle sur le Christ et sa résurrection problématique, quoique déjà bien d'autres personnalités m'eussent donné leurs appréciations sur ces sujets, du moins sur la nature du Christ. L'explication reçue sur le Jésus dématérialisé et non ressuscité, comme l'Église le prétend, jeta une vive lumière dans mon esprit. Et j'ajoute, si ce n'est là, peut-être, qu'une hypothèse dont la vérité reste à démontrer, il faut avouer que cette hypothèse aplanit de beaucoup le chemin difficultueux qui mène à la foi au texte évangélique, — ceci entre parenthèses, pour poursuivre ma narration.

Selon l'ordre de l'Esprit, j'attendis le lendemain, sans parler à personne de la promesse mystérieuse d'un traitement hypernaturel. Le moment du rendez-vous fixé étant venu, je m'enfermai dans ma chambre sous prétexte de repos et me conformai à toutes les prescriptions de l'invisible.

Je fis de mon mieux les méditations recommandées sur la vie et la fin douloureuse du Christ, car peu habituée à ce genre d'exercice mental en usage dans les couvents et commençant à peine à entrevoir le véritable rôle du Nazaréen, si souvent caricaturé, j'eus un peu de peine à réussir. Enfin, je répétai textuellement la formule d'appel, dictée médianimiquement, et atten-

dis, pendant que ma curiosité était poussée à l'extrême. Comme lors de la première évocation du curé d'Ars, que les amis habituels de l'invisible avaient rendue si solennelle, je me demandais sans cesse : Que va-t-il se passer ? Vais-je avoir une vision, une sensation ? De quelle nature seront-elles toutes deux ? etc. *Et l'impossibilité de me fixer d'avance sur ce point me prouva mon impuissance à me créer à moi-même une image ou un phénomène quelconque.*

Je restai dans l'attente un quart d'heure environ.

Rien, toujours rien. Déjà je commençais à douter et faisais des reproches à ma crédulité.

Mais qu'arriva-t-il ?

Une douche entière d'étincelles se précipita perpendiculairement sur moi, m'inondant aussitôt d'un courant brûlant, qui m'atteignit de l'occiput aux pointes extrêmes des pieds.

Et non seulement, par cette pluie de feu invisible, la plus vive des sensations physiques s'empara de moi, mais mes oreilles distinguèrent comme le bruit d'une légère décharge électrique et tout mon corps fut *presque soulevé au-dessus de la chaise longue* sur laquelle j'étais étendue.

Toutefois, quoique l'impression que ce phénomène me produisit fût foudroyante, loin d'en éprouver de la frayeur, mon âme eut une sensation de joie exquise, à jamais inoubliable. Rien de ce qui existe dans ce monde ne peut y être comparé. Mon émotion fut si grande que des larmes tombèrent de mes yeux, peut-être même

malgré moi, par je ne sais quel effet étrange, dont j'aurai à parler encore.

Je restai dans cet état singulier, extra-normal, environ un quart d'heure, et puis toutes les sensations diminuèrent d'intensité pour disparaître enfin entièrement.

Quand je revins à moi, c'est-à-dire que je retrouvai la liberté de mes mouvements, perdue pendant la durée du phénomène par une espèce d'entrelace magnétique qui me semblait impossible à rompre, je me trouvai soulagée, fortifiée, comme munie d'un ressort nouveau de vitalité plus que terrestre.

Et ce ne fut point de l'imagination. Car, quand j'eus quitté ma chambre, après avoir remercié Dieu et mon invisible bienfaiteur d'une si merveilleuse faveur, ma mine était si rajeunie, si radieuse, mes yeux, d'ordinaire ternes, par suite de mes souffrances, si brillants, que mon mari s'exclama d'un air surpris : « Ta digestion se passe bien, cette fois-ci, me dit-il, tu as l'air bien portant, tu es toute changée ! — En effet, répondis-je, le repos m'a fait du bien ; je vais prendre l'habitude de me retirer dans ma chambre, tous les jours après le déjeuner. — Certainement, répliqua mon mari, si les siestes te réussissent à ce point, il ne faut pas y manquer. »

Le lendemain et par la suite, sous prétexte de prendre « ma cure de sommeil », je m'enfermais régulièrement dans ma chambre pour appeler mon invisible docteur, c'est-à-dire l'esprit bienfaisant du curé d'Ars. Les mêmes jets de matières fluidiques se reproduisaient sans solution de continuité, cependant tous les jours

avec moins d'intensité, pour durer d'autant plus longtemps. Toutefois ce n'étaient plus des douches violentes, comme la première fois, mais l'arrivée progressive quoique subite d'un influx extrêmement doux et chaud, m'enveloppant tout le corps à l'instar d'un bain à température agréable ; et cette comparaison s'applique surtout à la sensation que j'éprouvais aux mains, que je tenais généralement croisées sur l'estomac.

En face de ce changement constaté, je me demandai quelle pouvait être la cause de la différence de mes sensations. Afin de me renseigner, j'essayai une nouvelle évocation du curé d'Ars, quoique craignant d'abuser de la bonté de cet Esprit et de n'être pas exaucée.

Appréhension inutile. Cette fois-ci, l'Esprit évoqué ne se fit pas implorer longtemps, ni même annoncer par le « Guide ». Après une courte prière, le nom de Jean-Marie Vianney se traça, suivi d'une petite croix, en lettres pâles, grandes, larges et régulières, absolument pareilles à la première fois.

— Pourquoi, dis-je à l'invisible, après l'avoir remercié avec effusion des soins prodigués, pourquoi mes sensations étaient-elles plus fortes le premier jour que par la suite ? Pourquoi le phénomène constaté a-t-il diminué de force ? Y a-t-il de ma faute dans ce changement ?

— Non, répondit-il. Je vous ai envoyé des fluides très puissants, le premier jour, pour bien vous persuader de ma présence et afin de vous préserver du doute

à tout jamais. Je ne puis continuer ainsi, vous ne pourriez endurer tous les jours une semblable magnétisation, elle vous atteindrait trop violemment et au lieu de vous guérir à la longue, je vous rendrais plus malade.

— Mais, jusqu'à quand voulez-vous continuer le traitement actuel ?

— Cela dépendra de votre état. Appelez-moi, en attendant, régulièrement jusqu'à Noël.

Et l'Esprit m'ayant promis d'être non seulement mon médecin, mais aussi mon instructeur régulier en fait de matière théologique, nous eûmes les entretiens suivants :

PREMIER ENTRETIEN

Moi. — Faut-il faire baptiser ses enfants ?

Le curé d'Ars. — Oui, il faut les faire baptiser, parce que si l'on néglige de le faire, on se met en dehors de toute religion et sans religion on ne forme ni les cœurs ni les âmes.

Moi. — Mais votre considération ne prouve pas que le baptême ait une valeur intrinsèque comme la doctrine chrétienne le prétend, mais seulement qu'elle est une cérémonie religieuse, autrement dit, un signe de ralliement entre chrétiens ?

Le curé d'Ars. — C'est cela. Quiconque vit par l'esprit et le cœur est chrétien de fait, quand même il ne serait point baptisé et qu'il ne connaîtrait même pas le nom du Christ.

Moi. — Ainsi l'on peut arriver au Christ sans être chrétien de nom ?

Le curé d'Ars. — Absolument, mais en recommençant l'existence terrestre.

Moi. — Donc, cela aurait quand même une importance que l'enfant ne meure pas sans baptême ?

Le curé d'Ars. — Oui. Le Christ s'étant soumis au baptême, il attache à cet acte rituel certaines grâces, ou plutôt par cela il communique à l'enfant des fluides protecteurs qui le préserveront des mauvaises influences que les Esprits du mal pourraient avoir sur lui. Car, si cet enfant venait à mourir sans qu'on ait appelé à lui les fluides bienfaisants et protecteurs du Christ, il se trouverait au sortir de la vie en butte aux mauvais Esprits. L'âme de l'enfant s'étant dégagée d'un corps d'enfant dont il garderait pendant un certain temps la faiblesse, pourrait au moment de la mort être saisie par des esprits du mal qui chercheraient à l'entraîner dans les abîmes de la corruption.

Et à une objection dont j'ai oublié la teneur, le curé d'Ars répondit comme suit :

« Je ne suis pas philosophe, moi, ma chère fille ; je ne suis que l'Esprit d'un pauvre curé de campagne. J'ai toujours cru que la religion et la prière qui en découle étaient le plus sûr moyen d'arriver à Dieu et je ne puis m'arrêter à des considérations philosophiques qui me semblent absolument inutiles pour le bonheur éternel.

Moi. — Bien ! alors, je n'insiste pas, mais ne pourriez ou ne voudriez-vous me dire ce qu'il faut penser de la présence réelle de Dieu dans les églises catholiques ?

L'Esprit suprême n'est-il pas partout, dans les plus petits atomes comme dans les corps immenses qui flottent dans l'espace ? Et ne l'adore-t-on pas aussi bien dans les solitudes de sa chambre ou dans le silence de la nature, sa merveilleuse création, que dans les églises au milieu des foules distraites et remuantes ?

LE CURÉ D'ARS. — Oui, — (Ici un trait, et une assez longue pause) et cependant *non*. (C'est l'esprit qui souligna.) Chère enfant, il faut vous rendre compte que l'Église est un lieu sanctifié par une émanation constante de prières et d'aspirations et que c'est comme dans une séance où vous auriez un grand nombre de médiums. N'obtenez-vous pas plus facilement les communications spirites lorsque les évocations ont lieu dans la même salle ?

MOI. — Oui, on le dit ; mais je crois qu'on ne prie jamais mieux que quand on peut s'absorber dans sa pensée ?

LE CURÉ D'ARS. — Vous avez raison, chère enfant, mais cela dépend de ce qu'on entend par la prière. Tout le monde ne prie pas de la même façon. Les âmes sont fort inégales sur la terre. Pour le commun des mortels, la prière dans les églises est excellente ; la réunion des nombreuses supplications donne plus de force à la pensée qui a de la peine à s'élever du plan matériel. Ce que vous voulez dire s'applique plutôt à la prière mentale. C'est de toutes les prières la plus parfaite, surtout quand elle est avant tout un acte d'adoration et d'amour, d'amour immense qui embrasse

tout l'univers, tout ce que la force suprême a créé. Comme je le disais autrefois, elle dégage alors notre âme de la matière et s'élève vers Dieu comme les ballons sont soulevés par le vent. L'âme qui s'absorbe dans ce genre de prière oublie toute notion du temps, elle nage dans une mer de délices.

MOI. — Mais est-ce indispensable de prier ? Dieu veut-il être adoré, comme les prêtres le prétendent ?

LE CURÉ D'ARS. — Non, Dieu n'a pas besoin de nos prières. Il *est* par lui-même le suprême bonheur. Tout ce que nous ferons n'altérera pas sa gloire. C'est nous qui trouvons le bonheur en lui, quand nous savons l'y chercher. En plus, nos pensées, *toutes nos pensées*, dégagent des fluides ; celles qui aspirent vers la divinité nous attirent les rayons d'en haut, celles qui se rapportent à la terre retombent sur elles et s'y condensent en s'amalgamant aux fluides inférieurs.

MOI. — Je vais méditer sur ce que vous me dites. Pour le moment, voudriez-vous me dire si l'Église a tort ou raison de recommander l'invocation des saints ?

LE CURÉ D'ARS. — Ma chère enfant, par « saints » il faut entendre les Esprits élevés, les invoquer pour qu'ils nous aident, par leurs forces fluidiques, à traverser les épreuves, c'est d'un grand secours, mais ce genre de prière n'a pas d'analogie avec l'acte d'adoration, adressé à Dieu ?

MOI. — Et le Christ, a-t-on raison de le prier comme Dieu ?

LE CURÉ D'ARS. — Dieu n'est point jaloux. Les

prières ou actes de dévotion, faits au Christ, *suffisent, dans votre monde,* à l'élévation de l'âme.

MOI. — Pour prier le Christ comme il convient, que faut-il dire ? Ne voudriez-vous me dicter une prière qui contiendrait des pensées rationnelles s'adressant réellement à la personnalité du Messie ?

LE CURÉ D'ARS. — Il serait bon de le prier ainsi :

« Jésus, Messie adoré, daigne descendre vers moi pour m'imprégner de ta charité divine, de ta douceur et de ta patience inaltérable ; révèle-moi la vérité qui se dégage de tes enseignements et charge tes fidèles serviteurs de m'attendre au sortir de la vie pour m'aider à me dégager de la terre et à prendre mon essor vers toi. Amen. »

DEUXIÈME ENTRETIEN

MOI. — Qu'est-ce que le péché originel, ce péché dont, d'après l'Église, nous sommes tous souillés en venant au monde, sans que nous ayons démérité en aucune sorte ?

LE CURÉ D'ARS. — L'Église ignore les vies successives, c'est pourquoi elle explique mal l'état de péché, c'est-à-dire d'imperfection dans lequel naissent la plupart d'entre nous.

MOI. — Si le péché originel *n'existe pas dans le sens que l'Église de Rome lui donne*, que devient le rôle du Christ ? N'est-il pas, d'après l'enseignement catholique, venu dans ce monde pour nous laver de ce péché ?

LE CURÉ D'ARS. — Le but de la venue du Christ

était de nous révéler le Père d'abord, de nous apprendre à l'aimer, à l'adorer et avoir confiance en lui, ensuite. Et puis le Messie que Dieu nous avait promis devait nous enseigner la grande loi de l'amour par son exemple; il devait nous apprendre à souffrir par la façon dont il endura lui-même la plus cruelle des souffrances; il devait nous montrer le chemin de la perfection par sa propre perfection. C'est là toute l'idée du christianisme : réformer les croyances qui devenaient trop arriérées pour l'époque où en était la Terre.

MOI. — La personnalité du Christ, son rôle ici-bas, c'est-à-dire sa mission, commence à être compréhensible pour moi. Il n'en est pas de même de la troisième personne de la Divinité, appelée Saint-Esprit. La Divinité et l'Esprit divin ou Saint-Esprit, n'est-ce pas tout un ?

LE CURÉ D'ARS. — Votre conception est juste.

MOI. — Donc, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, comme le raconte l'Evangile, n'est que l'effet des fluides que le Christ envoya à ses disciples qui propageaient sa doctrine d'amour ?

LE CURÉ D'ARS. — Le Christ, leur maître, leur envoya sa force.

Et avant de terminer cet entretien, voulant connaître la pensée de l'Esprit sur la nécessité de la confession auriculaire, je lui demandai s'il me conseillait d'aller me confesser et si, dans ce cas, je ne pourrais aussi bien me confesser à lui qu'à un prêtre de l'Église catholique.

Le curé d'Ars me répondit :

— Pourquoi à moi? N'y a-t-il pas quelqu'un de plus parfait que moi. *Jésus-Christ lui-même?* Ce que je faisais dans une vie terrestre pour me mettre directement en rapport avec les âmes, ce n'est pas nécessaire de le faire maintenant. *Le prêtre n'est qu'un intermédiaire entre le vivant et Jésus-Christ*; pourquoi ne pas vous adresser directement à lui ?

Moi. — Donc, il n'est pas nécessaire que j'aille à confesse, comme dans ma jeunesse? Je vous serais reconnaissante de m'en donner une réponse catégorique dans un sens ou dans l'autre.

Le curé d'Ars. — *Non, certes, c'est inutile, surtout pour vous.*

Moi. — Je ne vois dans la confession qu'un côté utile : l'acte de contrition ; je ne pourrais croire qu'un être humain, quel que soit son droit sacerdotal, ait le pouvoir de remettre des péchés! Cependant l'Évangile a dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Que faut-il penser de ce texte qui ne me paraît qu'un soufflet à la justice divine?

Le curé d'Ars. — Non seulement la contrition, mais la réparation entière du mal commis, sont la *conditio sine qua non* de la rémission de la faute commise. Mais il était dans l'intérêt de l'Église de frapper *l'esprit encore inférieur* des hommes ; alors, elle n'a pas hésité à changer les textes. D'ailleurs, beaucoup d'entre ceux que l'Église a canonisés ne sont jamais allés à confesse.

Moi. — Que voulez-vous dire ?

Le curé d'Ars. — Saint Pierre, saint Paul, en un mot, tous les apôtres, ensuite beaucoup de martyrs et de saints ermites.

Moi. — Mais alors pourquoi l'Église *force-t-elle* ses fidèles à la confession ?

Le curé d'Ars. — Qui veut être de l'Église doit s'y soumettre. Mais ne vous scandalisez pas de tout cela, chère enfant, *Dieu ne voit que les cœurs et les intentions*.

Moi. — Je ne me scandalise pas, car je crois bien saisir le sens réel de ce que vous dites, mais bien des personnes s'étonneraient que l'Esprit du curé d'Ars, ce confesseur zélé et ardent, pût parler de la sorte. Que faudra-t-il leur répondre, le cas échéant, surtout si elles s'appuient sur les enseignements du spiritisme qui dit que la mort ne modifie pas les âmes et les opinions ?

Le curé d'Ars. — Il faut leur dire qu'elles se trompent, qu'il n'y a que les Esprits inférieurs qui ne se modifient pas parce qu'ils restent plus longtemps dans le trouble. J'ai vu clair aussitôt entré dans la vie spirituelle. Retenez ceci, chère enfant : il ne faut pas s'attacher à la lettre morte de l'Évangile, mais à l'esprit qui en découle, car c'est l'esprit seul qui réforme le cœur.

Moi. — N'est-ce pas troublant de penser que Dieu nous laisse ainsi dans les ténèbres ; que ce que nous prenons pour sa parole soit un amas d'erreurs ?

LE CURÉ D'ARS. — C'est l'évolution terrestre qui veut que les humains supportent les conséquences de leurs erreurs.

TROISIÈME ENTRETIEN

MOI. — L'Église préconise la récitation dn chapelet. Ne rapetisse-t-elle pas la prière en en faisant un effet de simple moulin à paroles, à l'instar de certaines tribus sauvages, les Hottentots, si je ne me trompe?

LE CURÉ D'ARS. — Il faut considérer, ma chère enfant, que les âmes simples ne sauraient formuler une pensée élevée ; elles trouvent donc dans le chapelet une prière longue et facile.

MOI. — L'Église prétend que c'est la mère du Christ qui aurait elle-même indiqué le chapelet ; est-ce exact?

LE CURÉ D'ARS. — Non, mais elle est touchée de l'intention.

MOI. — L'Église enseigne également que Marie apporta elle-même un scapulaire en disant que quiconque en porterait un semblable serait infailliblement sauvé. Que faut-il penser d'un enseignement aussi bizarre qu'injuste et qui nous met à la hauteur de ceux qui croient au talisman?

LE CURÉ D'ARS. — Rien de tout cela n'est vrai. A côté de grandes vérités, l'Église de Rome enseigne des erreurs, *quoiqu'elle soit de bonne foi*.

MOI. — N'est-ce pas de même des paroles de l'Évangile : « Qui ne mange ma chair et ne boit mon

sang », etc., ne leur donne-t-elle pas une fausse interprétation ?

LE CURÉ D'ARS. — Oui, c'est une autre signification qu'il faut donner à ces paroles du Christ. Boire mon sang voulait dire : *s'imprégner de ma nature*, manger ma chair, s'en nourrir, afin de rendre la chair aussi peu matérielle que celle du Christ, aussi peu soumise aux passions humaines, en un mot, se rendre autant que possible semblable au Christ qui, tout en étant parfait de chair et de sang, étant cependant divinisé par la perfection.

MOI. — Que faut-il penser de la prédiction contenue dans l'Évangile, au sujet d'un second avènement du Christ ?

LE CURÉ D'ARS. — Cela veut dire que le Fils de l'Homme, c'est-à-dire Jésus, reviendrait sur terre pour faire disparaître les derniers vestiges des Israélites.

MOI. — Alors, il n'y a pas eu d'avènement tel que l'ont prétendu certains spiritualistes ?

LE CURÉ D'ARS. — Non, pas encore, mais il faut s'attendre à ce qu'il revienne un jour. Il aime trop l'humanité terrestre pour ne pas se sacrifier encore.

MOI. — Saint Mathieu dit dans le verset XVI, 28, « En vérité, je vous déclare qu'il y a quelques-uns qui sont ici présents qui ne goûteront certainement point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le Fils de l'Homme venir avec son rayon. » D'aucuns ont prétendu que cela prouvait que le second avènement a déjà eu lieu. Ont-ils raison ?

LE CURÉ D'ARS. — Non, il leur a apparu en forme fluidique ; c'est très simple.

MOI. — Mais comment faut-il comprendre la dispersion des Juifs et leur sort en général ? Y a-t-il vraiment là un effet de malédiction ? Cela me semblerait bien injuste. Ce que les Juifs ont fait dans le temps, toutes les sociétés chrétiennes le feraient encore aujourd'hui. Le Christ, comme novateur, n'a pu et ne pourra jamais que s'attirer les haines de ceux qui tiennent à leurs privilèges !

LE CURÉ D'ARS. — Vous avez raison, ma chère fille. *Le Christ n'a maudit personne*. Ce sont les Juifs eux-mêmes qui font leur sort par un entêtement héréditaire.

MOI. — Cependant leurs malheurs ont été prédits, et l'Église se sert de cette prophétie pour faire croire à la malédiction divine, ce qui me semble un blasphème et un non-sens.

LE CURÉ D'ARS. — Oui, évidemment ; mais l'Église se trompe, de nouveau, de bonne foi. Quant aux malheurs des Juifs, c'est le Christ lui-même qui les a prévus.

MOI. — L'Église voit encore un signe particulier dans la destruction de Jérusalem et l'impossibilité, dont parlent les historiens du temps, d'y reconstruire le temple écroulé ?

LE CURÉ D'ARS. — Bien d'autres villes et bien d'autres temples se sont effondrés ; c'était le sort de Jérusalem de disparaître comme tout finit par disparaître.

MOI. — Mais les boules de feu qui sortaient de la terre quand les ouvriers, commandés par Julien l'Apostat, s'étaient mis aux travaux du temple, ne sont-elles pas un signe manifeste d'une intervention occulte, du moins?

LE CURÉ D'ARS. — Ce fait n'est qu'une invention (1).

MOI. — Et Jean-Baptiste, qui est-il?

LE CURÉ D'ARS. — Jean-Baptiste était le précurseur, le préparateur du terrain.

MOI. — Est-ce vrai qu'il tressaillit à l'approche de Marie portant l'Enfant Jésus dans son sein?

LE CURÉ D'ARS. — Non : du reste, cela n'a aucune importance.

---

(1) Cette réponse de l'Esprit du curé d'Ars, en face d'un « fait historique » (Cependant oserait-on prétendre que l'histoire nous rapporte la vérité absolue? Dans une récente affaire retentissante, combien les contemporains ont varié dans leurs dires!) a quelque peu surpris certains lecteurs. A leur tour en rapport avec l'Esprit d'un pasteur protestant (le pasteur Gollmann), ils le questionnèrent sur l'apparente erreur commise par mon instructeur invisible. Voici l'explication qu'ils en obtinrent par voie médianimique : « S'il suffisait aux Esprits de passer du plan astral au Paradis pour devenir *omniscients*, il n'y aurait plus de progrès à réaliser. Pour nous donc, aussi bien que pour les incarnés, la science et les qualités ne progressent que petit à petit. C'est une croyance bien fausse que de supposer la mort capable, par elle-même, de métamorphoser l'essence de l'être. Dans notre monde, tout comme dans le vôtre, on n'avance que pas à pas. Il ne faut pas s'étonner qu'un Esprit qui était surtout méritant au point de vue moral plutôt qu'intellectuel, ait pu se tromper sur un fait historique, très important sans doute, mais bien éloigné. En pareil cas, j'avoue mon incompétence ou je recours aux lumières d'un ami plus élevé. » (« Communications spirites de Laval », 17 juin 1905. *Vie Nouvelle.*)

MOI. — En est-il de même de cette prétendue étoile qui devait montrer le chemin aux mages vers la crèche de Bethléem ? Comment tout un globe céleste aurait-il pu traverser l'espace en changeant son orbite et en menaçant l'équilibre du Cosmos; comment Dieu aurait-il choisi un guide si monstrueusement gigantesque quand il n'avait qu'à charger un délégué quelconque pour cette simple mission ?

LE CURÉ D'ARS. — Sans doute. Aussi ce n'était *qu'un rayon fluidique qui rattachait l'enfant Jésus à sa vie spirituelle.*

QUATRIÈME ENTRETIEN

MOI. — L'explication de la résurrection du Christ que vous m'avez donnée, il y a quelque temps, était-elle la suite de votre raisonnement personnel ou est-ce un enseignement que vous avez reçu ?

LE CURÉ D'ARS. — Ce sont les deux. Le Christ lui-même m'a appris cette vérité. Il vient souvent dans la sphère où je suis parvenu. Il nous a fait comprendre que c'est sa puissance médianimique qui a produit la dématérialisation de ses molécules.

MOI. — Comment faut-il entendre l'enseignement de l'Église sur la résurrection de la chair de tous les humains à la fin du monde ? Toutes les vraies intelligences se sont heurtées à une semblable hérésie scientifique.

LE CURÉ D'ARS. — Par résurrection il ne faut entendre que celle du corps spirituel. C'est l'ignorance grossière

qui prétend que les cadavres, tombés en poussière, se reconstitueront. Ce ne serait un avantage pour personne, car les âmes ayant quitté la Terre, que feraient-elles d'une enveloppe terrestre ?

MOI. — L'Évangile dit que le Christ a pu marcher sur les flots. Est-ce exact ?

LE CURÉ D'ARS. — C'est la vérité. Jésus, vous le savez, était un puissant médium, et comme tous les grands médiums, plus même qu'aucun d'eux, il avait la faculté de s'élever au-dessus de la Terre. L'attraction de la Terre ne l'attirant pas, il pouvait se soutenir aussi bien sur l'eau que sur l'air.

MOI. — Si Jésus, le Messie, n'était qu'un puissant médium, il n'était pas Dieu, comme les catholiques le croient, mais alors était-il le fils de Joseph (1) ?

LE CURÉ D'ARS. — Je ne puis vous répondre. Les temps ne sont pas venus pour le dire.

MOI. — Il s'ensuit que l'Église est presque excusable d'enseigner des erreurs, qu'on pourrait les lui pardonner si elle ne se faisait pas passer pour infaillible. Ne se serait-elle pas également trompée dans la canonisation de quelques-uns de ses saints ? Ainsi saint Dominique, l'instigateur barbare de l'Inquisition, ne doit guère avoir mérité l'auréole des saints ?

LE CURÉ D'ARS. — Non, certes. Mais il a eu, comme on dit, « des circonstances atténuantes », parce que,

(1) C'est à dessein que je posais toujours la même question, qui me semblait la plus importante.

s'il avait été jugé d'après la loi immuable de charité, il aurait trouvé le malheur au delà de la tombe ; mais il y avait déjà, comme il y a eu de tous temps, des déséquilibrés fanatiques qui agissent par un mobile qu'ils croient juste et saint.

MOI. — L'Église préconisant le culte de Marie, mère de Jésus, a-t-elle raison?

LE CURÉ D'ARS. — Oui, car la mère du Christ est une âme merveilleuse et très puissante.

MOI. — Je vous demanderai donc, comme je l'ai demandé à d'autres : à quelle époque remonte son culte?

LE CURÉ D'ARS. — Cela remonte à l'époque des premiers conciles.

MOI. — Qui en eut l'idée?

LE CURÉ D'ARS. — Quelques religieux qui ont eu des révélations. C'est même à ces révélations qu'on doit le progrès du respect dû à la femme (1) en général et qui n'existait pas avant qu'on eût fait de Marie une puissance céleste.

MOI. — Pourrais-je au moyen de mon médium évoquer la mère de Jésus?

LE CURÉ D'ARS. — *Non, non.* (C'est l'Esprit qui souligne.)

MOI. — Alors elle ne m'écouterait pas quand même je la prierais beaucoup de se manifester?

LE CURÉ D'ARS. — Elle vous enverrait un intermédiaire. Il faut que vous sachiez, chère enfant, *que le*

(1) Je trouve que ce respect laisse bien à désirer.

Christ et Marie sont deux puissances au même degré (1).

Moi. — Je voudrais aussi connaître votre opinion sur la nature des anges. Sont-ce des êtres créés purs ?

Le curé d'Ars. — Non ; mais il y a eu des Esprits plus purs qui n'ont jamais habité le système planétaire que vous connaissez.

Et après une réflexion de ma part que j'ai omis de noter, l'Esprit continua ainsi :

Le curé d'Ars. — Je voudrais parfaire une explication que je vous ai donnée sur l'origine du Christ-homme. Voici ce que je puis encore vous communiquer :

L'archange Gabriel était un esprit du même monde que la Vierge et c'est pourquoi il lui a annoncé la naissance du Christ. Songez que Marie avait une grande facilité *à vivre double*, moitié sur terre, moitié dans les sphères, de sorte qu'elle était, comme tout médium, entourée d'amis invisibles pour d'autres qu'elle. Et *ayant eu* (2) plusieurs enfants, l'ange ou l'esprit Gabriel est venu, *accompagné du Christ*, la voir, *avant l'incarnation* de celui-ci, afin qu'elle sache que cet enfant à qui elle allait donner le jour était le Messie, pour lequel elle s'était elle-même incarnée.

(1) D'autres esprits n'étaient pas, sous ce rapport, du même avis; en tous cas, le curé d'Ars fournit ici, peut-être, un argument contre l'infériorité primordiale du sexe féminin.

(2) Voir plus loin ma correspondance à ce sujet, avec un catholique.

MOI. — J'en conclus que Joseph était quand même le père de Jésus.

LE CURÉ D'ARS. — C'est tout ce que je puis vous dire.

MOI. — Aux yeux de l'Église, ma supposition serait un blasphème. Voulez-vous, *pouvez-vous* me dire si l'on commet une erreur *coupable* en croyant Jésus fils de Joseph ?

LE CURÉ D'ARS. — Non, *cela importe peu. Personne n'est jugé pour ses erreurs de bonne foi*, et ce qu'on croit une erreur sur Terre ne l'est pas toujours dans d'autres sphères.

MOI. — D'ailleurs, qu'est-ce que le mal ?

LE CURÉ D'ARS. — Le mal est éternel comme le bien, comme Dieu même ; il a toujours existé. Il n'a pas été créé (1).

MOI. — Les âmes commettent-elles le mal avant d'être incarnées ?

LE CURÉ D'ARS. — Non, ma chère fille, le mal est simplement la conséquence de la matière, c'est-à-dire de la faiblesse de l'esprit qui n'est pas assez fort pour la dominer.

MOI. — Il y a des spiritualistes qui ont écrit que l'Esprit *ne s'incarne que parce qu'il a fauté*.

LE CURÉ D'ARS. — Tout cela est inexact. L'âme est un souffle qui, sorti de l'Éternel, cherche un corps pour vivre. Le corps d'abord est rudimentaire et ne

(1) Voir plus loin ma correspondance à ce sujet, avec un catholique.

peut laisser le libre essor à une âme qui, du reste, ne pourrait en profiter ; mais chaque vie est une école où l'on apprend quelques vérités. L'âme au sortir d'une existence, même grossière, y a pris quelque chose, et de même que les siècles passés ont eu un progrès moins rapide que celui dans lequel vous vivez, de même l'âme qui progresse très lentement dans les premières incarnations devient plus active et plus prompte, à mesure qu'elle s'élève. Ainsi, je me résume. Le mal vient de la grossièreté de l'âme qui n'a pas encore subi le nombre voulu d'évolutions. C'est pourquoi, ma chère fille, il ne faut pas vous enorgueillir de vos bons penchants (1), *votre voisin y arrivera à son tour.*

CINQUIÈME ENTRETIEN

MOI. — Voulez-vous me donner quelques pensées sur Dieu ?

LE CURÉ D'ARS. — Oh ! Dieu, il est si grand qu'on ne peut le saisir. Quand on s'élance vers lui, il nous plonge dans l'extase de ses perfections et de sa bonté admirable.

MOI. — Comment se représenter Dieu comme créateur ? L'Univers a-t-il pu avoir un commencement ? Dieu ayant la force créatrice, inhérente à sa nature, a-t-il pu rester dans l'inaction pendant cette éternité qni se serait écoulée avant le *Fiat lux* ?

LE CURÉ D'ARS. — Non. Dieu est un créateur éternel.

(1) Je pense que cet éloge est pris dans un sens général, c'est pourquoi je le reproduis.

MOI. — Dans votre monde, concevez-vous un Dieu personnel, comme l'Église l'enseigne sur Terre ?

LE CURÉ D'ARS. — Non. Dieu n'existe *ni en une, ni en trois personnes*. L'essence divine pénètre l'Univers entier. Il est dans chacun des Messies. Il est si grand que ce n'est pas avec les yeux qu'on peut jamais arriver à le voir, mais à mesure qu'on avance vers lui, on le perçoit par l'âme qui finit par le sentir dans chaque parcelle d'elle.

MOI. — Alors, qu'entendait le Christ en appelant Dieu son Père ?

LE CURÉ D'ARS. — Dieu est le Père de tous les humains ; seulement, le Christ était une parcelle divine *plus développée* que les autres Esprits qui viennent sur Terre.

MOI. — Dieu étant notre Père, un Père de bonté infinie, comment peut-il permettre qu'on enseigne la damnation éternelle de ceux qui ont erré sur Terre ?

LE CURÉ D'ARS. — Les erreurs n'ont qu'un temps. Dieu est trop grand pour intervenir directement. Il a fait la loi de l'évolution et tout progrès vient à heure fixe. En attendant, personne n'est damné ; seulement, ceux qui croient aux doctrines catholiques *se croient quelquefois damnés* et comme on leur a dit que le repentir était interdit aux damnés, ils augmentent leur temps d'épreuve par le désespoir.

MOI. — En effet, j'ai eu des rapports avec des Esprits qui m'ont soutenu qu'ils étaient damnés et qui, du reste, se plaignaient de leurs souffrances. Mais

pourquoi, s'ils sont dans l'erreur, ne les éclairez-vous pas ; pourquoi n'allez-vous pas à leur secours ?

LE CURÉ D'ARS. — Nous le faisons, croyez-le bien. De votre côté, il faut toujours prier pour les morts.

MOI. — La société a-t-elle raison de maintenir la peine de mort ?

LE CURÉ D'ARS. — *Elle a tort.* Une société chrétienne ne saurait qu'abolir la peine de mort. Tout ce qui s'éloigne de la doctrine de Jésus-Christ est mauvais. Or, notre cher Maître n'a jamais condamné personne à mort. Toute sa vie était un exemple de charité, tout son enseignement la divulgation du principe de charité.

MOI. — Cependant, à moins que ce ne soit une interpolation, l'Évangile contient ce texte : « Qui se sera servi de l'épée, périra par l'épée. »

LE CURÉ D'ARS. — Cette parole que vous me citez est mal interprétée. Jésus, en sa qualité de médium puissant, de médium divin, savait bien des choses ; il voulait donc dire que c'était *une conséquence* du crime, d'être soi-même, dans une autre et prochaine existence, *victime* d'un crime. *On supprimera donc la peine de mort*, dans une humanité plus avancée ; c'est forcé, *parce que c'est inique de s'arroger un droit qui n'appartient qu'à Dieu.*

MOI. — Beaucoup d'humains, de diverses religions, croient que les âmes sont jugées par Dieu lui-même, en sortant de la vie ?

LE CURÉ D'ARS. — Non. Je vous le répete : Dieu a

fait des lois immuables et ce sont ces lois qui régissent tout. Chacun est son propre juge.

MOI. — Cependant, vous avez dit que les Esprits élevés aussi bien que les prières des humains peuvent secourir les âmes souffrantes, après leur désincarnation?

LE CURÉ D'ARS. — Oui. Mais c'est toujours l'âme elle-même qui prépare ce secours.

MOI. — Dans une de vos communications, vous m'avez dit que vous n'agissez qu'avec le secours de sainte Philomène, votre âme sœur ; dans une autre, vous m'avez dit que sainte Philomène est beaucoup plus haut que vous. Comment faut-il comprendre ces deux affirmations qui semblent inconciliables?

LE CURÉ D'ARS. — En effet, je n'agis jamais seul. Sainte Philomène m'aide toujours à porter mon secours. Elle m'entoure dans ce sens que, nos âmes étant sœurs, sont en constante communication, mais elle est beaucoup plus haut que moi. Ma pauvre chère fille, vous ne pouvez tout comprendre, et quelque clairs que puissent être nos enseignements, ils ne peuvent ôter le voile *que la mort seule déchire*.

MOI. — Aurais-je le droit d'apprendre, du moins, si l'on gagne ou si l'on perd par la mort? Je veux dire, si l'on diminue sa personnalité par la séparation de son enveloppe matérielle? Puisque la matière influence nos actes dans cette vie, il semblerait qu'on amoindrit tout au moins les forces motrices agissantes en nous?

LE CURÉ D'ARS. — Non, chère enfant. *On gagne toujours par la mort.* Le corps étant peu chargé de la

matière, ne souffre pas de ce qui influence, mais la volition étant la même, l'individualité ne diminue pas.

Les degrés de béatitude augmentent précisément en raison directe de la diminution des attaches matérielles que l'âme conserve après la mort.

Dans les couches inférieures, le périsprit étant entouré d'êtres inférieurs, l'être souffre de leur contact, de leur grossièreté ; mais une fois l'âme arrivée dans les couches élevées, la société, si je puis m'exprimer ainsi, est tellement d'élite, *que rien ne froisse* plus le corps fluidique. Pour me mettre à votre portée, je vous ferai une simple comparaison.

Qu'un homme du peuple, brutal et grossier, vous saisisse la main, c'est une souffrance ; cette main est dure, rugueuse, elle a une force telle, qu'une pression semble vous briser la vôtre, en ne vous laissant qu'une douleur ; — si, au contraire, c'est un homme doux et bien élevé qui vous touche, sa pression ressemblera à une caresse et sera agréable à votre épiderme. Or, il en est de même de l'état de nos corps fluidiques. Ils sont dans la souffrance ou dans le bien-être, selon que le milieu où nous sommes attachés est plus ou moins délicat ou avancé.

MOI. — Vous disiez que chacun est son propre juge après la mort, mais comme nous avons tous des tendances à nous absoudre, nous ne nous dicterons jamais des peines à nous-mêmes ; cependant des Esprits se sont communiqués disant qu'ils souffraient de froid

glacial, d'autres de brûlure, etc. ; quelle est l'explication de ces assertions ?

LE CURÉ D'ARS. — C'est bien simple. Plus le milieu est élevé, plus il est sérieux, pieux et... ennuyeux pour les Esprits qui ne sont pas à cette hauteur morale. Plus le corps est resté attaché à la matière, plus il est lourd et, par conséquent, plus il souffre des misères de la Terre : du froid en hiver et de tous les maux.

Souvent, cependant, ce n'est qu'un effet de leur imagination.

Quelquefois, les mauvaises sociétés qu'ils font, au sortir de la vie, les enchaînent dans les volcans pour les faire souffrir.

Du reste, je vous ai déjà expliqué tout cela, mais vous me comprenez mal.

Je vous ai dit que les âmes qui *mourraient véritablement mauvaises* chercheraient leurs semblables, au lieu d'avoir une aspiration vers les sphères élevées et de demander l'assistance des bons Esprits. Celles-là se laissent dominer par des mauvais Esprits, ou démons, qui ne désirent que le mal, les entraînent tantôt dans les régions glaciales, tantôt dans les feux souterrains, et les corps fluidiques de ces Esprits étant très matériels, à cause de leur état d'âme, ils en souffrent.

Je vous ai dit aussi que les Esprits du mal pouvaient se concentrer dans cette impénitence, sans vouloir prier, *sans vouloir demander la faveur d'une réincarnation*, et c'est ce qui a fait les visions de sainte

Thérèse et qui a donné lieu de croire à l'enfer éternel, *alors que l'enfer n'est réellement qu'un état* d'âme qui peut cependant se compliquer de souffrances matérielles, si l'on fait sa société des Esprits mauvais et endurcis ; tandis que ce fameux enfer de l'âme ne devient qu'un purgatoire, *si l'on prie*, si l'on cherche les enseignements des Esprits plus heureux et *si l'on veut s'élever par la pénitence.*

MOI. — Mais c'est affreux de penser que Dieu donne le droit aux mauvais Esprits de faire ainsi souffrir d'autres !

LE CURÉ D'ARS. — Ma chère fille, n'avez-vous pas dans la vie affaire à des gens qui, en dépit de toutes les lois humaines ou religieuses, vous font souffrir, vous volent, vous assassinent ? *Ces Esprits n'ont pas un rôle* vis-à-vis des autres, ils sont morts « mauvais » et ils continuent à l'être après la mort ».

SIXIÈME ENTRETIEN

MOI. — Pourquoi ne faites-vous pas remarquer davantage les défauts de ceux qui vous invoquent (par « vous », j'entends tous les bons Esprits) ? Je connais bien des spirites qui, malgré les belles communications obtenues et publiées, ne mènent pas moins une vie frivole, du moins peu en conformité avec les principes sublimes du spiritisme chrétien.

LE CURÉ D'ARS. — Ma chère enfant, nous ne pouvons pas toujours dire ce que nous voulons. Vous comprenez bien que nous sommes obligés, pour nous communiquer,

de nous servir de médiums intermédiaires ; comment voulez-vous que nous puissions toujours dire ce qui devrait être dit ?

D'ailleurs, vous ne pouvez comprendre que d'entraves nous trouvons dans cette façon d'agir. Nous ne sommes pas dans le cas qui se produirait, si nous pouvions vous laisser, plus souvent, de l'écriture directe. — Que de cerveaux de médiums sont encombrés des souvenirs d'une quantité d'existences ! Tout cela s'agite, nous barre la route et fait dévier notre pensée.

MOI. — Pourquoi certains Esprits disent-ils qu'ils ne peuvent nous donner telle ou telle explication ; qu'est-ce qui les en empêche ?

LE CURÉ D'ARS. — Des lois ; *il y en a partout*. Elles sont dans notre âme ; elles y sont déposées par le Créateur et il y a des Esprits *chargés de les faire respecter*.

MOI. — Ainsi, d'après ce que je vois, il existe une hiérarchie chez les Esprits ; par conséquent, il me semblerait facile de prouver l'existence de Dieu, par voie de déduction. Voudriez-vous me dire quelque chose sur ce sujet qui serait utile à publier, afin de donner à la masse des convictions religieuses supérieures, si utiles à l'intérêt particulier et général ?

LE CURÉ D'ARS. — Ma chère fille, vous ne pouvez m'adresser une pareille question ; je ne suis pas un logicien ; je n'ai fait aucune étude de ce genre. D'ailleurs, si un logicien céleste venait satisfaire à votre demande, vous seriez effrayée du chaos d'idées. Vous comprendriez de moins en moins, car le cerveau humain

n'est pas construit pour la compréhension de toute chose extraplanétaire.

MOI. — Je n'insiste donc pas. Mais serait-il indiscret de vous demander par quel moyen vous êtes arrivé à la position élevée que vous occupez ? Ce n'est *pas à cause de votre foi catholique,* si développée pendant votre vie sacerdotale, puisque j'apprends par vous-même que la théologie catholique contient de nombreuses et graves erreurs?

LE CURÉ D'ARS. — Je vous l'ai déjà dit: notre élévation *n'a pas de rapport avec nos croyances, mais avec nos actes, nos sentiments et nos intentions. J'ai vécu pauvrement, comme mon divin Maître, et j'ai répandu la charité* autour de moi.

MOI. — Mais ceux qui ne peuvent vous imiter dans la voie que vous avez suivie, que peuvent-ils faire pour s'élever après leur mort ?

LE CURÉ D'ARS. — Tout le monde n'est point obligé de suivre la même voie. Tout est proportionné aux forces physiques et morales.

La meilleure de toutes les pénitences et de toutes les mortifications, ce *n'est pas celle que nous cherchons ou que nous nous imposons par notre volonté, c'est elle que la vie nous inflige.* Ainsi, vivre saintement, c'est s'oublier sans cesse, sacrifier sa volonté à celle d'autrui, accepter avec résignation les épreuves physiques ou morales, n'en concevoir ni ennui, ni douleur aigre et savoir trouver à toute heure et en toute circonstance le bonheur dans la joie de faire selon la

volonté de Dieu et selon la douce morale du Christ.

MOI. — Pourquoi certains Esprits paraissant très avancés ne sont-ils pas parvenus jusqu'à Jésus, d'après leur propre dire ?

LE CURÉ D'ARS. — Parce que beaucoup d'Esprits, même du plus grand avancement, n'ont pas le côté mystique aussi développé les uns que les autres. Les aspirations de ceux-ci ou de ceux-là ne sont pas et d'ailleurs ne *doivent pas* être les mêmes.

Quelques-uns désirent vivre encore et souvent d'une vie matérielle, pour porter leur lumière de planète en planète et en acquérir d'autres, tandis que quelques autres ne désirent que le côté mystique et n'ont pour objectif que la vue du Christ.

Ceci, ma chère fille, vous expliquera la parole de Jésus, lorsque Marthe et Marie le reçurent. Cependant l'Église ne l'a point interprétée comme elle devait l'être.

Marie représente le côté mystique, l'amour cherché toujours dans cette vie de pécheresse aimante qui ne pouvait vivre sans cela et n'aspirait qu'à la tendresse et l'amour.

Elle avait vécu librement, joyeusement, entraînée par l'amour ; son âme, *faisant évolution*, *ne pouvait l'accomplir qu'en aimant encore passionnément.*

Marthe représente, au contraire, la nature dévouée, cherchant à se dépenser, sans en demander récompense, voulant être utile et faire œuvre charitable.

Ainsi, tant d'Esprits *se réincarnent* sur Terre, ou ailleurs, *toujours par amour* des âmes et pour servir

leurs frères, tandis que d'autres n'aspirent qu'au repos mystique. Celles-là arrivent plus vite dans les grandes sphères et c'est pourquoi Jésus a appelé cela la meilleure part.

Croyez, cependant, que les autres ont leurs joies, car ils sentent le bien qu'ils font et en ressentent un grand bonheur; seulement, étant plus longtemps dans la chair, *ils se dématérialisent moins vite.*

MOI. — Par conséquent, Marthe n'avait pas tort, comme l'Église le prétend?

LE CURÉ D'ARS. — Non, du tout.

MOI. — J'ai remarqué que, presque dans toutes vos communications, vous parlez de la réincarnation comme d'un fait absolu; comment se fait-il que beaucoup d'Esprits, surtout ceux qui se manifestent en Amérique, prétendent qu'il n'y a pas de réincarnation?

LE CURÉ D'ARS. — Beaucoup d'Esprits ignorent la loi des vies successives. En sortant d'une vie matérielle, ils ne gardent qu'un souvenir vague, vivant longtemps dans le trouble. Leur confusion est, d'ailleurs, salutaire; s'ils se souvenaient trop, ils redouteraient trop la Terre qui est un monde expiatoire, à moins qu'on y ait une mission à remplir.

MOI. — Vous-même, vous souvenez-vous d'une vie terrestre, précédant la dernière?

LE CURÉ D'ARS. — Oh! oui. Ma piété, étant enfant, était le résultat d'un mysticisme rapporté de l'erraticité où j'avais beaucoup progressé, grâce à un guide éclairé.

X

Les six entretiens ci-dessus qui ne sont que des fragments d'une faible partie des communications du curé d'Ars, je les obtins à des intervalles plus ou moins longs où d'autres entités se manifestaient, avec des écritures différentes et quelquefois dans des langues étrangères, comme j'ai eu l'occasion de le dire.

Entre temps, les magnétisations quotidiennes de l'Esprit continuèrent régulièrement et quoique je dusse encore toujours faire attention au choix de ma nourriture, mon état de santé s'améliora à vue d'œil, au point que notre médecin habituel, ayant été appelé pour mon mari, quelques mois après ma première magnétisation hyperphysique, s'exclama d'étonnement en me voyant si rajeunie et me demanda le nom du remède employé enfin avec tant de succès. Je ne le lui indiquai pas.

Mais afin de n'avoir pas toujours à cacher mon mystérieux traitement à mon mari, surtout en ville, où les siestes, à heure fixe, devaient paraître étranges, je demandai à l'Esprit l'autorisation d'en divulguer le secret. Il me l'accorda ; cependant avec certaines restrictions. « Vous pouvez en parler maintenant à votre

mari », dit-il, « il n'y a plus d'inconvénient à craindre ; également aux personnes suffisamment avancées en sciences psychiques pour comprendre. »

Intriguée par « l'inconvénient » que l'Esprit pouvait avoir trouvé à ce que mon mari sût la vérité dès l'origine, je fis part à celui-ci de la réponse telle que je l'avais obtenue. A ma surprise il me répondit : « Si j'avais connu le rendez-vous, donné par l'Esprit, dès l'origine je m'y serais opposé. »

Ainsi la prudence de mon invisible bienfaiteur avait été fondée. Sans elle, dans ma franchise primesautière, j'aurais tout dit et... tout gâté.

Toujours désireuse de convaincre, je profitai de la permission de l'Esprit pour faire part de ma mystérieuse cure (et des curieux enseignements chrétiens obtenus par les communications reproduites ci-dessus) à un écrivain qui, quoique catholique soumis, est un homme d'une intelligence lumineuse, d'une âme élevée et d'une piété sincère (1). Il m'opposa une incrédulité absolue quant à l'identité du curé d'Ars, à cause de ses enseignements, pas toujours orthodoxes. Une véritable controverse s'engagea entre lui et moi. Comme elle est la clef des dialogues spirites qui vont suivre et de quelques-uns qui ont précédé, je crois utile de reproduire une partie de nos lettres, d'autant plus qu'elles serviront, peut-être, d'aide à la recherche

(1) Albert Jonnet, directeur de la *Résurrection*, revue catholique d'avant-garde, et ancien directeur de l'*Etoile*, auteur de nombreux ouvrages catholiques et occultistes.

désintéressée de la vérité, en matière spirite et religieuse.

PREMIÈRE LETTRE (1)

28 janvier 1896

« Madame,

« J'ai lu avec grand intérêt votre lettre si franche et si attrayante. Elle n'a pas changé mes convictions, pas plus que la mienne n'avait changé les vôtres. Je ne vous aurais donc pas fatiguée de nouvelles observations, si je ne me croyais obligé, par devoir, à vous soumettre quelques idées que m'a suggérées ma lecture. *D'abord je ne suis pas certain que ce soit le curé d'Ars lui-même* avec qui vous êtes en rapport spirituel. Notez que je respecte vos convictions et suis absolument certain de votre sincérité.

« Vous me direz qu'à distance, il est assez hasardé de se prononcer. Je ne le nie pas. Mais j'ai ressenti *une impression* fort nette qui m'a fait douter que vous soyez en rapport avec le curé d'Ars lui-même. Vous pourriez donc faire une expérience. Demandez à l'Esprit, *au nom du Verbe fait chair,* s'il ne vous trompe pas, s'il est bien véritablement le curé d'Ars. *Saint Jean dit que les Esprits trompeurs ne peuvent confesser Jésus-Christ, venu en chair.* C'est un contrôle facile et je me crois obligé de vous l'indiquer.

« Je réponds brièvement aux objections, renfermées

(1) Ces lettres n'étaient pas destinées à être publiées.

dans votre lettre, contre la doctrine catholique :

« I. EXISTENCE DES ANGES. — Il ne me semble aucunement irrationnel d'admettre l'existence d'êtres spirituels autres que les hommes. C'est une croyance qui se retrouve dans toutes les religions orientales où la science psychique était développée.

« Qu'il y ait un ange gardien, c'est-à-dire un être spirituel, lié à chaque homme, mais n'entrant pas dans la chair, comme l'âme de ce dernier, cette conception me paraît, même en dehors de la foi et au point de vue de la science psychique, parfaitement admissible.

« Et ce qu'on admet pour l'homme, on peut l'admettre pour les êtres collectifs : nations, planètes, astres, etc.

« Aussi, comme je vous l'ai expliqué, mes conceptions n'étaient jamais en désaccord sur ce point avec la doctrine catholique. Seule, ma pratique, se rattachant à l'occultisme, était entachée d'hétérodoxie. J'attribue à cette hétérodoxie la différence que j'ai constatée entre la puissance des saints et celle des anges. Mais j'avais reconnu cependant une puissance réelle dans ces derniers. Vous pensez bien que si je n'avais eu absolument aucun résultat, je n'aurais pas continué à les invoquer pendant des années. Je pense donc que les anges existent, mais qu'il faut les invoquer selon le rite catholique, afin d'éviter l'immixtion de mauvais Esprits — angéliques ou humains.

« II. CONTRITION PARFAITE ET CONTRITION IMPARFAITE. — Vous savez mieux que moi que la contrition

parfaite, le repentir d'avoir offensé la perfection de Dieu et l'horreur du péché est la seule qui, d'après l'Église, puisse suffire à obtenir le pardon sans la confession. Mais si une âme faible, peu capable de sentir la perfection de Dieu, mais redoutant sa justice, fait l'effort d'aller se confesser et a la volonté de se soumettre à Dieu, en s'humiliant par un aveu, alors la contrition imparfaite, unie à l'absolution, peut obtenir le pardon. Il y a tant de mauvais instincts dans beaucoup de natures humaines qne cette crainte de Dieu, mêlée à la bonne volonté, est déjà pour elles un véritable effort pour s'arracher au mal. Il est donc juste et humain de le reconnaître.

« III. CHUTE D'ADAM ET D'ÈVE. — Au point de vue scientifique *rigoureux*, il est impossible, actuellement, d'atteindre la question des origines.

« Comme on dit familièrement : nous n'y étions pas. Mais le fait absolument et quotidiennement visible, c'est la mauvaise nature et le mauvais instinct qui dominent dans un grand nombre d'âmes humaines, et cela dès la naissance — et qui existent même dans les âmes où ils ne dominent pas, puisqu'il faut toujours une lutte contre soi-même pour pratiquer la vertu.

« Le péché originel *comme fait*, est donc absolument incontestable.

« Il est évident que la *race* humaine, et pas seulement tel ou tel homme en particulier, porte les traces d'une altération profonde. Le dogme maintenu par l'Église d'un péché originel et d'une chute des prin-

cipes humains, de l'homme et de la femme types, est donc une vérité très importante, si importante que les révolutionnaires qui la méconnaissent supposent que l'homme est naturellement bon et aboutissent ainsi aux folies de la Terreur de 93 et de l'anarchie contemporaine.

« *Lorsqu'on déchaîne l'instinct humain, la vérité du péché originel se montre très clairement.*

« Maintenant, quelle a été la nature exacte du premier couple et de son péché ?

« Saint Jérôme et saint Augustin disent que les premiers chapitres de la Genèse sont des allégories en même temps que des récits réels.

« Il appartiendra à la science de l'avenir et surtout à la science psychique d'approfondir ce problème, mais l'Église, dont la mission est de conserver les traditions nécessaires au salut et non de proposer des explications scientifiques, doit se borner à maintenir, sous sa forme symbolique, la vérité du péché originel, précisément pour qu'elle ne disparaisse pas. Car les vérités qui déplaisent à l'orgueil humain et qui ne sont pas du domaine de la science rigoureuse et positive, disparaîtraient vite de l'esprit humain, chassées par les hypothèses de la philosophie, si une tradition inflexible ne les maintenait pas.

« IV. Réincarnation. — Je vois que nous sommes d'accord sur le point essentiel, à savoir, *qu'il est préférable de ne pas revenir* et par conséquent de vivre selon la doctrine catholique et comme si cette vie était la seule et la dernière.

« Mais, d'autre part, il est fort possible que la justice de Dieu ait d'autres moyens de se satisfaire que de nous faire renaître sur la Terre.

« Quant à l'explication des inégalités de naissance, elles peuvent s'expliquer par autre chose que par une existence terrestre antérieure, soit préexistence de l'âme dans un milieu fluidique (La préexistence n'a été condamnée qu'à certains points de vue spéciaux par les conciles, mais non en elle-même. J'ai eu là-dessus l'opinion d'un théologien catholique, prêtre fort distingué), soit pour obtenir dans l'autre monde une variété plus grande, les inégalités devant se compenser par la solidarité et la différence de points de départ, créant une variété de mérites, de tempéraments qui, sans détruire l'égalité de perfectionnement en Dieu, donnerait aux âmes des marques particulières.

« V. L'ÉTERNITÉ DE L'ENFER. — Dans une revue catholique, j'ai vu que certains apologistes catholiques n'admettaient pas l'éternité rigoureuse des peines de l'Enfer. Je dois à la vérité de dire que la revue n'approuvait point ces apologistes, mais enfin, ils existent et la revue les désigne, elle-même, comme catholiques. Un théologien très distingué m'a dit également que, d'après son opinion, l'éternité rigoureuse des peines de l'Enfer ne lui semblait pas admissible.

« Cependant nous sommes d'accord que l'Enfer et l'éternité de l'Enfer étaient, à un certain point de vue, de grandes vérités.

« Dieu étant la perfection absolue, est incompatible

avec le plus léger mal. Dieu ne peut pas transiger avec le mal. Il faut donc, ou devenir bon, ou se séparer de Dieu, et si l'on s'obstine à rester dans le mal, on se séparera de Dieu complètement — et si l'on s'obstine toujours, on se séparera toujours.

« Mais dans l'autre vie où l'on connaîtra Dieu, être séparé de sa perfection sera la plus cruelle souffrance.

« Celui qui s'obstinerait donc dans le mal éternel, s'obstinerait dans la séparation éternelle et dans la souffrance éternelle.

« Ce que je vous dis là n'a rien de mystérieux ; c'est la raison toute pure. Du moment qu'on admet que Dieu ne peut, ni faire, ni aimer le mal et que l'âme est libre de faire et aimer le bien ou le mal, il en résulte la séparation possible d'avec Dieu de l'âme qui veut toujours faire et toujours aimer le mal. *Telle est la loi.*

« Maintenant, en fait, je crois qu'il faudrait être une âme absolument folle pour s'obstiner dans le mal, en voyant qu'il vous conduit à la souffrance éternelle et que le bien est, en même temps, l'éternelle perfection et le bonheur éternel.

« Vous me répondrez à cela que les hommes agissent dans l'ignorance et qu'ils ne voient pas clairement les conséquences du mal et du bien.

« Mais je vous répondrai, à mon tour, que Suarez, un théologien célèbre et nullement moderne, admet, qu'avant sa séparation totale du corps, l'âme reçoit une illumination de Dieu qui lui montre, avec une

entière clarté, Dieu lui-même, le Bien, le Mal, les conséquences de l'un et de l'autre, de sorte que l'âme fait son choix en parfaite connaissance de cause.

« *Dans ces conditions*, *la damnation rigoureuse ne me paraît pas facilement réalisable.*

« Du reste, dans l'Église contemporaine, l'idée que le nombre des sauvés l'emporte infiniment sur celui des perdus est déjà admise.

« Et même, certains théologiens, entre autres un homme que j'aimais beaucoup et qui est allé mourir dans les colonies où il voulait se dévouer au salut des soldats malades, porta la chose si loin, qu'on peut dire qu'il faudrait bien peu pour qu'ils admissent le salut universel.

« Seulement, je vous le répète, il y a dans ce dogme de l'Enfer éternel une vérité profonde et sublime : l'intransigeance absolue de Dieu dont la perfection ne peut souffrir la moindre relation intime avec le mal, l'éternelle impossibilité pour Dieu d'être, à aucun degré, le complice du mal et, par conséquent, de revoir dans sa gloire l'âme qui aime le mal.

« Vous savez que le Christ a dit : « La lettre tue et « l'esprit vivifie. »

« Il faut donc, à la fois, respecter les dogmes et tâcher de les comprendre. Les philosophes, poètes comme Hugo et d'autres qui ont attaqué le dogme de l'Enfer, ont presque toujours montré, soit dans leurs idées, soit dans leur vie, une sorte de relâchement qui prouve bien qu'il y a, dans ce dogme, une secrète vérité !

« Il en est presque toujours ainsi. Je crois que si l'esprit humain demandait à Dieu une révélation plus claire de la vérité, mais dans une intention d'humilité et de désintéressement véritable, en ne cherchant pas secrètement à rendre la religion plus *commode*, la vérité divine, moins haute et moins vraie, plus humaine et moins divine, je crois que Dieu illuminerait alors l'Église et l'Humanité ensemble, *rendrait l'enseignement de l'Église plus généreux* et l'Humanité plus intelligente des hauts mystères.

« Mais tant que l'Humanité cherchera, *au fond,* dans sa révolte, à rendre l'idéal chrétien plus facile, moins pur, moins absolu, tant que l'Humanité n'acceptera pas la sainteté et la divinité de Dieu avec toutes ses conséquences, la vérité intellectuelle, malgré les beautés apparentes, ne créera, au fond, qu'un abaissement d'idéal — et Dieu l'abandonnera et la laissera toute brisée aux pieds du dogme obscur, mais qui a, du moins, le mérite de conserver l'idéal entier, de créer encore çà et là des saints et des héros chrétiens, comme le curé d'Ars et bien d'autres, ce que la révolte intellectuelle ne fait point, car, jusqu'à nouvel ordre, les curé d'Ars, les François d'Assise, les sainte Claire, les Vincent de Paul, les François Xavier, etc., du spiritisme et de l'occultisme sont encore à naître.

« Excusez ma franchise, mais je sens si profondément que le salut est dans l'Église, comprise dans son âme de sainteté, acceptée dans toute la rigueur sublime de l'idéal chrétien, pureté, sacrifice et foi, et

alors unie à la liberté et à la science, devenues, par cette acceptation, capables de se joindre à la divinité, rigoureusement parfait, à l'absolu de Dieu !

« Excusez ce nouveau volume !

« Et croyez en moi votre, etc. »

RÉPONSE

Paris, 5 février 1896.

« Monsieur,

« Merci de votre bonne intention à mon égard. Cependant, je dois vous avouer que vos objections m'ont un peu étonnée.

« Vous doutez de l'identité du curé d'Ars, parce que vous avez éprouvé une impression ! Il n'y a pas d'argument contre les impressions !

« Les miennes me convainquent et les vôtres vous font douter ! Qui a raison ?

« J'ai lieu de croire que c'est moi (pardon de ma franchise), puisque je ressens l'effet bienfaisant des magnétisations de l'Esprit, autant sur mon corps que sur mon âme, *tout mon état général s'étant sensiblement amélioré.*

« Prétendre que ce n'est pas le curé d'Ars qui m'écoute quand je l'appelle, c'est prouver qu'il est inutile d'invoquer les saints, comme l'Église le recommande, notre prière n'arrivant pas *fatalement à celui* à qui nous l'adressons, mais est interceptée par le premier Esprit venu (quand toutefois ce n'est pas un mauvais Esprit) *qui en fait ce qu'il veut.* Ne semble-t-il pas que vous

renversiez par votre doute l'enseignement de l'Église, au moment même où j'acquiers la certitude qu'elle a raison de préconiser l'invocation des saints?

« Ce qui fait votre opinion, c'est le doute que vous inspirent les enseignements de l'Esprit instructeur.

« Si je vous suivais, je douterais, à mon tour, de la bonté de Dieu et, par conséquent, de Dieu même. Car, qui pourrait justifier la conduite de l'Être suprême si, pendant que je lui demande instamment la vérité ou, du moins, un rayon, il me plongeait dans les pires ténèbres, en me livrant à un Esprit du mal?

« En effet, comment expliquer les influx bienfaisants que je ressens, après l'invocation du curé d'Ars, si c'est un Esprit trompeur qui répond à mon appel?

« Ne vous souvenez-vous pas des paroles du Christ ayant été accusé de chasser les démons, au moyen du « Belzébuth », ces paroles qui sont : « Un royaume qui « est contre lui-même », etc.?

« Mais j'ai d'autres arguments à vous opposer par la continuation et la variété des faits extraordinaires dont je suis témoin.

« Voici ce qui s'est passé la semaine dernière :

« En arrivant chez ma sœur, comme vous savez, souffrante d'un cancer, j'ai trouvé la malheureuse étendue sur son lit, la face gonflée, les yeux contractés, par suite de maux de tête, violents à l'excès. J'eus un grand chagrin, car je sais combien elle souffre déjà de ses douleurs habituelles dans la poitrine. C'est alors que j'eus une idée.

« Je m'assis sur son lit et, sans la prévenir de ce que j'allais faire, je lui imposai mes deux mains sur la figure. Dans cette position, j'invoquai le curé d'Ars de toutes mes forces. Au bout d'environ cinq à dix minutes, je sentis un si puissant jet de fluides, que je fus courbée sur ma pauvre malade qui, elle, me dit à son tour :

« Quelle singulière, mais exquise chaleur, je ressens subitement à travers tout mon corps ! Ah ! comme je me sens mieux ! Mes douleurs sont parties, ma tête est dégagée.

« Je lui dis alors que j'avais invoqué le curé d'Ars. Elle en eut une grande joie et se sentit si bien, relativement, qu'elle put se lever et causer tout le reste de l'après-midi.

« Et cette preuve de l'efficacité de ma prière, adressée au curé d'Ars, ne vient-elle pas corroborer celle que je vous ai donnée récemment ?

« Vouloir nier quand même, en tant que catholique, n'est-ce pas prouver qu'un autre Esprit, et meilleur que le curé d'Ars, fait ce que « lui » ne fait pas, tandis que c'est à lui que je m'adresse ?

« Mais par ce raisonnement, ne tournons-nous dans un maquis complet d'hypothèses qui se contredisent elles-mêmes ?

« D'ailleurs, monsieur, quelle différence y a-t-il entre invoquer celle que vous appelez « la sainte « Vierge » et le curé d'Ars ? Et quand vous ètes exaucé, qu'est-ce qui vous prouve que c'est plutôt par elle que par un autre Esprit ?

« Par cette analogie, il me semble résulter que le doute, *dans mon cas*, éloigne des enseignements de votre Église, au lieu de nous en rapprocher.

« Vous-même seriez convaincu de l'action bienfaisante du curé d'Ars, si je ne vous avais pas transmis les instructions médianimiques de cet Esprit. Ce qui vous a choqué, c'est qu'un curé d'Ars ait pu me dire « qu'il était inutile que j'aille à confesse ».

« Mais qu'y a-t-il d'étonnant que cet Esprit ait des idées plus larges dans les sphères élevées qu'il a atteintes ?

« Ne dites-vous pas vous même que la contrition parfaite peut remplacer la confession ?

« Eh bien, il me semble, ou plutôt, *je suis convaincue* que la confession *sans la contrition parfaite* n'est qu'une cérémonie *sans valeur*, un trompe-l'œil psychique qui crée les âmes hypocrites, dans la plupart des cas.

« Alors comment un Esprit, parvenu à un degré supérieur de vérité, pourrait-il confondre la forme avec le fond et recommander un rite dont il sait pertinemment qu'il est inefficace ?

« L'Église catholique est peut-être un puissant levier pour certaines âmes, soit naïves, soit assez évoluées, pour trouver le fond *réel* au milieu de multiples formes nuisibles, ou grotesques, mais en tous cas *elle n'est pas indispensable au salut, comme elle le prétend.*

« De telles intransigeances mènent au materialisme

par l'affranchissement de la pensée opprimée et torturée.

« Il ne faut donc pas l'enseigner et l'on ne saurait s'étonner qu'un esprit de bonté, comme doit l'être le curé d'Ars, ne professe pas de ces erreurs néfastes à plus d'un point de vue.

« Toutes les intentions pures mènent à Dieu, *par* ou *sans* l'Église catholique ; on ne peut donc pas dire qu'il y a des voies plus commodes les unes que les autres.

« D'ailleurs, les voies de l'Église sont *extrêmement commodes*, beaucoup trop commodes, pour l'état actuel de l'évolution humaine.

« C'est pourquoi nous voyons certaines âmes indolentes, surtout chez les privilégiés de la société, se servir des rites et formules catholiques, *pour s'assurer leur salut* (*sic*), en omettant ce qui est seul indispensable : les œuvres et surtout les *sentiments de charité*.

« Mais ici, je m'arrête. Comme je n'ai pas la prétention de vous faire changer d'opinion ou de croyance, mais seulement de justifier les miennes, je crois avoir assez prouvé.

« Ci-inclus, vous trouverez, monsieur, un extrait de la communication du curé d'Ars. Je n'ai obtenu celle-ci qu'après plusieurs jours d'attente et de prières.

« En effet, en dehors des soins magnétiques, je n'obtiens que de temps en temps la faveur d'un entretien avec le curé d'Ars. Je ne vous cacherai pas que j'ap-

préhendais un peu de demander à l'Esprit le serment que vous m'avez proposé. N'était-ce pas comme une injure que je voulais faire à mon bienfaiteur ?

« Mon excuse a été de vous nommer, et c'est ce que j'ai fait.

« En copiant la communication obtenue, j'ai sauté tous les passages qui n'ont pas trait au sujet en question. Nous n'aurez donc que les réponses à nos divergences d'opinions.

« Il y aura des choses qui vous choqueront, mais si vous voulez juger par vous-même, sans vous arrêter aux connaissances de l'Église qui n'englobe pas la vérité tout entière, quoi qu'elle en dise, vous verrez et comprendrez que ces enseignements ont beaucoup de logique pour eux, s'ils ne peuvent être prouvés comme absolument vrais. En effet, tous les spirites avancés savent que les Esprits, *même les bons*, peuvent, à un certain point de vue, se tromper, tout comme les humains les plus sincères et les plus intelligents. Il m'a même semblé que souvent les Esprits ne parlent que par déduction. *Il n'y a de vérité absolue qu'en Dieu.* Les Esprits perçoivent et ne transmettent que de petites lueurs de vérité, en rapport avec leurs propres facultés acquises et avec celles auxquelles ils s'adressent.

« Pour cette raison, et en dehors de cette raison, ne vous scandalisez donc pas des paroles de l'Esprit se rapportant à la pluralité des enfants de Marie (1).

(1) Voir un des entretiens précédents.

« Ce fait n'est-il pas écrit en toutes lettres dans l'Évangile ?

« Et n'est-ce pas absurde de prendre la virginité de Marie à la lettre dans un *sens matériel*, à la façon des Pères de l'Église ? *Quoi de plus ennoblissant pour la femme que la maternité !*

« Avant de terminer, je tiens encore à vous faire remarquer, *qu'au fond*, votre conception sur l'Eternité de l'Enfer correspond à l'enseignement des Esprits, bien plutôt qu'à celui de l'Église catholique ; je dirai même que vos idées généreuses ne sont nullement orthodoxes.

« Vous dites : « La perfection divine est incompa-
« tible avec le mal le plus léger ; qui s'y perpétue
« s'éloigne éternellement de Dieu et se plonge dans la
« douleur. » Mais cette conception n'exclut pas la faculté de l'âme d'aspirer vers le bien, *encore après cette vie terrestre* et... y arriver à la longue, ce que l'Église n'admet pas *officiellement*, par un effet de coupable erreur. Car ce que certains prêtres zélés et éclairés enseignent ne doit pas compter, pas plus que ce que je dis, moi, qui ai aussi professé la foi catholique dans le temps. D'ailleurs, ces hommes que j'admire pour leur franchise et loyauté courent grand risque d'être interdits ; nous en avons de nombreux et regrettables exemples.

« J'espère, monsieur, que vous serez indulgent en face de ma franchise et que vous croirez à mes sentiments, etc. »

Nouveau fragment d'un entretien avec le curé d'Ars

MOI. — Je ne me permettrais pas de douter de votre identité après les preuves matérielles de votre bienveillance que vous me prodiguez sans cesse, *mais d'autres doutent* et c'est pourquoi j'ose vous demander de jurer, *au nom du Verbe fait chair*, que vous êtes bien le curé d'Ars. C'est à ce serment qu'on attache une grande importance.

LUI. — Je *puis* vous le jurer, *au nom du Verbe fait chair;* cependant, ma chère fille, je ne voudrais pas que, par ce serment, vous comprissiez que Dieu, ce grand Esprit, s'est fait chair, mais seulement que Dieu, le Tout-Puissant, pour faire parvenir ses lois et faire avancer les âmes, a chargé un Messie d'aller porter sa parole à l'humanité.

MOI. — M. *** dit que la meilleure voie pour arriver à la perfection est, sans contredit, la voie catholique, puisque, dans aucune autre religion, il n'y a de saints et surtout pas parmi les spirites, les occultistes, etc.

LUI. — On peut être saint dans toutes les religions ; la sainteté ne dépend pas des croyances. Je crois vous l'avoir déjà dit. Rien n'empêche les spirites et occultistes d'être des saints. Ils ne seront pas reconnus par l'Église, qui ne canonise que ceux qui se soumettent à ses enseignements. Je veux dire que l'Église catholique possède un saint-siège où l'on s'occupe de rechercher les belles actions et les vertus de ceux qui

ont passé sur la Terre *et y ont vécu dans la religion catholique*, mais elle ignore et ignorera toujours les autres. Coligny est un saint; il est même très élevé. Jeanne d'Arc, qui a été condamnée par l'Église, est une grande sainte. Je pourrais vous nommer beaucoup de saints, mais ces noms ne vous diraient rien. L'Église orthodoxe russe a beaucoup de saints; et que de saints missionnaires évangéliques! Que de femmes obscures, mais dévouées jusqu'à l'héroïsme, sont des saintes, inconnues de l'Église!

MOI. — M. *** dit que les saints du catholicisme l'ont exaucé dans sa prière et dans ce fait il voit une preuve en leur faveur.

LUI. — S'il avait prié les saints comme des Esprits élevés, il eût été exaucé de même. Les bons Esprits protègent ceux qui les invoquent, mais malgré leur bonne volonté, ils ne peuvent pas toujours porter secours, encore bien moins changer les destinées.

..... 7 février 1896.

« Madame,

« Je vous remercie de votre lettre et je vous assure que je suis ému de la loyauté avec laquelle vous avez posé à l'Esprit, que vous croyez être celui du curé d'Ars, la question que j'avais pensé de *mon devoir* de vous suggérer. Je ne voudrais pas de nouveau blesser vos convictions. Je sens que la vérité n'est pas pour vous une affaire de mots et de cervelle seulement, mais que vous la cherchez de tout votre cœur et de toute

votre âme. C'est pourquoi vous donnez votre cœur et votre âme à ce que bien sincèrement vous croyez la vérité. Toucher à cela, c'est toucher votre cœur et votre âme; vous avez eu la délicatesse de n'en rien dire dans votre réponse, mais je l'ai senti et me voilà assez cruellement embarrassé.

« Si je vous dis ce qui me reste sur le cœur, je froisserai peut-être ce qu'il y a de plus délicat dans votre âme. Si je me tais, je serai certainement déloyal. Car, laisser votre lettre sans réponse sur cette question spéciale du curé d'Ars, ce sera vous laisser croire que je pense maintenant comme vous sur l'identité de l'Esprit. Hélas! il n'en est rien.

« Je vous supplie donc de ne voir dans ce que je vais vous dire rien d'intolérant ou de blessant, mais un suprême devoir de loyauté envers tous. Cela dit, je ne vous parlerai plus de cette question.

« Eh bien, si vous, dans votre question à l'Esprit, avez été d'une loyauté parfaite, je trouve que l'Esprit, lui (pardonnez-moi si je froisse vos convictions), s'est dérobé à l'épreuve. Il dit : « Je suis prêt à jurer au nom du Verbe fait chair. » Mais *il se garde bien* de « jurer au nom du Verbe fait chair » qu'il est bien réellement l'âme du curé d'Ars. De sorte que je ne suis pas convaincu.

« La difficulté qu'il soulève sur l'interprétation du Verbe fait chair me semble un moyen d'éviter le serment. Vous me direz à cela qu'il tient à ne pas donner à cette expression un sens qui, d'après lui, est inexact.

Mais il y a un moyen bien simple de rassurer sur ce point ses scrupules et cependant de faire le serment et de ne point l'éviter ; ce moyen était de dire : « Je jure, au nom du Verbe fait chair, tel que Dieu le connaît, que je suis bien réellement l'âme du curé d'Ars. » Dieu connaît certainement la vérité quelle qu'elle soit ; il connaît donc, en particulier, la vérité vraie sur l'Incarnation. Dire : Le Verbe fait chair tel que Dieu le connaît, c'est donc acquiescer à la vérité quelle qu'elle soit. Il n'y a donc plus aucun prétexte philosophique pour éviter le serment et je ne crois pas qu'un Esprit qui ne serait pas le curé d'Ars, oserait prononcer la formule, même ainsi arrangée, *car Dieu, je le crois fermement, ne permettrait pas que l'on abusât, en son nom, de la parole sacrée et divine au nom du Verbe fait chair.*

« J'ai dû vous écrire cela pour ne pas mentir et vous laisser croire que la communication m'avait convaincu de l'identité de l'Esprit. Mais, je vous répète, qu'en ce qui vous concerne, vous avez agi avec une loyauté admirable, émouvante, étant données vos convictions, et j'en suis bien touché.

« Au reste, je suis convaincu, autant que vous, que toutes les intentions pures mènent à Dieu. C'est la doctrine de l'Église. Les païens, les hérétiques de bonne foi sont sauvés. A plus forte raison, des spiritualistes, tels que vous. Tant qu'on n'a pas de doutes sur ses convictions, tant que l'on croit avoir raison contre l'Église, on est sauvé, si, d'autre part, on vit

selon la morale. Tout cela est simple et clair. Il faut seulement faire attention, lorsqu'on commence à avoir des doutes, lorsqu'on se demande : Ai-je vraiment raison ? Car, alors on a le devoir de s'informer, d'examiner, de ne pas se décider, sans bien regarder dans son âme, afin de ne pas repousser la grâce par attachement à des idées que l'on n'est *plus absolument certain* de croire absolument véritables.

« C'est encore une question de bonne foi intérieure vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de Dieu. Mais vous savez tout cela, car c'est à la fois l'enseignement de la raison et de la conscience et aussi de l'Église.

« Maintenant, que vous dirais-je ? Vous n'avez pas la prétention, m'écrivez-vous, de changer mes convictions. Je vous assure que moi non plus je n'ai pas cette prétention. Ces changements ne peuvent s'opérer que par Dieu. La vérité religieuse est un don de Dieu à la conscience. Il y a là un mystère sacré et nos pauvres paroles humaines n'y peuvent pas grand'chose.

« J'ai lu avec intérêt la communication que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne vous fatiguerai pas à vous répondre en détail, car je ne veux pas abuser de votre patience. Je ne le ferai que si vous m'y autorisez. Je ne vous répondrai donc que très peu de mots sur deux ou trois points essentiels. Je crois parfaitement qu'il peut y avoir des pasteurs missionnaires très élevés dans le ciel. C'est toujours le principe de l'âme de l'Église, du salut par la bonne foi et la vertu. Cependant, il est certain que le protestantisme n'ex-

horte pas comme le catholicisme aux efforts de spiritualité et de mystique absolus et surhumains.

« Les grands saints catholiques, tels que ceux que je vous ai cités, ne semblent pas avoir leur équivalent dans le protestantisme.

« *Virginité de Marie.* — Ceux qui interprètent par *frères* dans le sens positif le mot hébreu à double sens (frère ou cousin) employé dans l'Évangile, reconnaissent du moins que Jésus est le premier-né de Marie. Il est facile de le voir en lisant l'Évangile. Je suis donc absolument étonné de voir le curé d'Ars dans sa communication dire : « AYANT eu plusieurs enfants, l'ange Gabriel est venu, accompagné du Christ, la voir avant l'Incarnation, afin qu'elle sût que cet enfant à qui elle allait donner le jour était le Messie. » Ce passage de la communication affirme, par conséquent, la naissance *des frères de Jésus avant Jésus.*

« Or, même si l'on n'admet pas la virginité de Marie, il faut toujours admettre que Jésus est le premier-né, lisez l'Évangile. C'est là une erreur de fait qui, en dehors de toute interprétation théologique, m'étonne de la part du curé d'Ars.

« Pour moi, j'admets la virginité de Marie ; l'enfantement sans le concours du mâle existe chez certaines espèces d'animaux. Il est donc possible au point de vue naturel et scientifique. Je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait pas accordé à une femme, spécialement digne et pure, une faveur que sa loi accorde à de simples insectes (et peut être ce fait naturel existe-t-il

justement pour nous rendre plus compréhensible l'enfantement virginal ; car la nature est un miroir brisé, où se lisent, en fragments dispersés, les secrets de Dieu).

« Je crois, comme vous, que la maternité est un ennoblissement pour la femme. Mais en quoi la virginité a-t-elle pu diminuer la noblesse de la maternité ?

« *Origine du mal.* — Mais ce qui m'a le plus surpris dans sa communication et ne semble pas venir d'un bon Esprit, c'est la réponse : « Le mal est comme Dieu, éternel ; il a toujours existé et il n'a pas été créé. »

« C'est mettre le mal sur le même pied que Dieu, en lui donnant ses attributs divins, *l'éternité et l'existence par soi-même!* C'est la déification du mal. C'est la doctrine du manichéisme extrêmement dangereuse et fausse.

« Vous savez que, d'après la doctrine catholique, Dieu seul est réellement éternel. Le mal a commencé ; Dieu ne l'a pas créé, car Dieu ne peut faire le mal. Dieu a créé la liberté, ce bien des biens. Mais l'abus de la liberté, la faute de la liberté a créé le mal. Cette doctrine est la seule qui explique le mal sans porter atteinte ni à la bonté de Dieu, ni à sa divinité et à sa puissance. Dire que le mal vient de Dieu directement serait nier la bonté de Dieu. Mais dire que le mal n'a pas été créé par la liberté coupable, dire qu'il a toujours existé, qu'il est éternel comme Dieu, c'est nier la puissance et la divinité de Dieu, car c'est mettre en

face de lui un mal sur lequel il ne peut rien, un mal divin, éternel, incréé, un mal Dieu.

« Je vous avoue que cette réponse, très inattendue, a encore augmenté ma défiance, car une insinuation qui, par deux attributs essentiels : existence par soi-même et éternité, place le mal sur la même ligne que Dieu, ne me semble pas venir d'un Esprit qui serait l'adversaire du mal.

« Je me laisse entraîner par la logique et je vous blesse peut-être encore, moi qui aurais voulu ne pas le faire. Mais si je ne m'intéressais ni à la vérité, ni à vous, je vous aurais répondu quelques phrases banales sur notre mutuelle sincérité et sur notre mutuelle sympathie, et il me semble que cela n'aurait pas été digne, ni de la vérité, ni de vous, ni de moi. Au reste, vous cherchez la vérité de bonne foi. En ce qui vous concerne, vous faites tout ce que vous pouvez. Il est impossible que Dieu vous abandonne. Je le crois très bon. Ce qu'il importe, c'est de nous confier en lui ; dire intérieurement et en toute franchise et humilité : « Mon Dieu, j'accepte la vérité telle que vous la connaissez ; quand je serai près de vous, je la connaîtrai mieux. En attendant, je fais ce que je peux ; mais quelles que soient les idées qui me paraissent vraies, c'est en vous que j'ai confiance et pas en moi, car vous pouvez me montrer la vérité, puisque vous êtes la vérité ; mais moi, je ne puis rien changer à la vérité, qui est en vous ; ce n'est pas moi qui l'ai faite, ce n'est pas moi qui peux la faire. Elle est éternellement.

Montrez-la-moi quand vous voudrez ! Je tâche moi-même de me maintenir dans ces dispositions, car c'est ainsi seulement qu'on peut avoir la paix de l'âme ; chercher sans orgueil, douter sans désespoir, se tromper sans mauvaise intention et trouver enfin par le cœur. »

« J'ai lu votre communication de Renan dans l' ***. J'aurais quelques observations et critiques à vous présenter. Mais je ne veux ni être indiscret, ni abuser de votre patience. Je ne vous présenterai donc ces observations que si vous me les demandez.

« Quant au soulagement de votre sœur par l'influence fluidique, il pourrait très bien s'expliquer, même si l'Esprit qui s'adresse à vous, n'était pas le curé d'Ars. Car Dieu est d'une impartialité complète et s'il permet, peut-être, que vous tombiez dans l'erreur en faisant des explorations dans l'invisible, ce qui est le risque de tout savant et de tout explorateur, il ne permet pas que le mal vous prenne quand c'est le bien que vous demandez. C'est donc à la grâce de Dieu, par l'intermédiaire d'un ange ou d'une âme sainte ou peut-être même par l'influence *lointaine* du vrai curé d'Ars que j'attribue les bons effets que vous ressentez et que vous constatez. Si un Esprit trompeur s'est glissé là-dedans, il ne s'est pas découvert franchement à vous, sachant que vous êtes bonne et pure et que vous le repousseriez. Il tire ses plans de loin et tâche de se mêler à la bonne influence, de vous insinuer que le mal est éternel, comme Dieu. Ensuite, il

tâcherait de vous amener à d'autres erreurs sur la nature de Dieu, sur la nature de l'union mystique avec Dieu, et ce n'est que lorsqu'il vous aurait ainsi préparée qu'il commencerait à se découvrir. Mais alors, vous l'aurez vite jugé et tout son édifice s'écroulera certainement, car la bonne foi et le bon cœur, c'est invincible! Les mauvais Esprits sont très rusés, mais la simplicité de la bonne foi finit toujours par les confondre; d'ailleurs, ils ne peuvent pas savoir ce qui se passe au fond de notre âme, mais seulement ce qui se passe dans notre imagination et dans nos passions.

« Dieu soit avec vous et croyez, madame, à tous mes sentiments dévoués et chrétiens en lui, et à ma profonde estime pour votre loyauté spirituelle. »

DEUXIÈME RÉPONSE

Paris, 13 février 1896.

« Monsieur,

« Non, je ne vous en veux pas de votre scepticisme à l'égard de mon protecteur, le curé d'Ars. J'en souffre certainement, *mais je comprends vos réticences*, car je n'ai été nullement étonnée de votre objection à propos du serment de l'Esprit. J'ai été même sûre que vous la feriez. J'aurais pu arrêter de suite mon invisible correspondant pendant qu'il écrivait, mais j'aimais mieux que le doute vînt de vous que de moi. Je me propose donc de reprendre la question dès que je serai favorisée d'un nouvel entretien, et je prierai l'Esprit de répondre directement à votre objection. Il est évident

que cela me coûtera d'agir ainsi, mais il n'y pas de sacrifice que je ne fasse à la vérité. Celui-ci n'est pas petit, car, je dois l'avouer : si je découvrais avoir été trompée, je tomberais dans une noire mélancolie dont rien ne pourrait m'arracher, car je ne pourrais alors plus croire en Dieu, doutant de sa bonté et de sa logique.

« Comment ! pendant que je demande la lumière avec toute la sincérité de mon âme, Il, l'Esprit Suprême, m'envoie les ténèbres et me laisse en proie aux Esprits farceurs ! Et ces êtres de mensonge cherchent uniquement à me guérir pour pouvoir mieux me tromper ? Alors, le Dieu de la bonté infinie n'aurait donc fait certaines lois que pour notre malédiction ? Il ne permettrait la communication entre les vivants et les morts que pour faciliter les embûches des démons ?

« Devant une telle croyance, on sent sa raison s'égarer. Et c'est à l'Église catholique qu'on doit avant tout reprocher le tort de nous inciter à évoquer les saints, *puisque les saints sont sourds et qu'il n'y a que les démons qui aient des oreilles !*

« Non, monsieur, je ne puis croire que vous ayez raison ; *mais je veux* la lumière au risque de ce que j'aime et espère.

« J'abandonne ce sujet pour répondre à vos autres objections.

« C'est d'abord la phrase : « Et Marie ayant eu plu-« sieurs enfants, etc. » Ceci impliquerait, en effet, que le Christ n'était pas le premier-né, ce que j'avais également pensé et que le curé d'Ars dit ailleurs en toutes

lettres. Je suis portée à croire que l'invisible correspondant a fait un *lapsus calami*, comme on dit ; ce ne serait pas impossible, vu la difficulté du procédé médianimique. Je vais donc lui demander une explication à une prochaine évocation.

« Pour ce qui est de l'explication de l'origine du mal, je ne suis pas de votre avis : je ne trouve pas que l'Esprit ait rien dit qui porte atteinte à la divinité souveraine du bien que nous adorons. L'Esprit ne dit-il pas clairement à la suite : « que le mal n'est qu'une consé- « quence de la matière » ? Et en quoi cette théorie pourrait-elle porter atteinte au Bien suprême ? Vous vous choquez des paroles : « Le mal n'a pas été créé » ; mais s'il avait été créé, Dieu ne serait pas infiniment bon, mais, au contraire, *infiniment méchant*, puisqu'il nous punirait des conséquences d'une chose qu'il a faite lui-même !

« Je vous en prie, relisez ces paroles et méditez-les, *sans préjugé ;* je suis sûre que, là, du moins, nous tomberons d'accord.

« Je ne reviens pas sur la question de la virginité de Marie, je ne la crois pas indispensable à notre salut. Pour moi, il suffit qu'elle ait été la mère du Christ pour que je la croie une âme absolument supérieure et *pure*, quand même elle aurait été l'*épouse réelle* de Joseph. Qu'avons-nous à nous occuper de ces questions, nous autres humains ? N'y a-t-il pas une chose plus importante, celle de nous purifier nous-mêmes et de tâcher de suivre les traces du Maître ?

« Ce qu'on peut, à juste titre, reprocher à l'Église, c'est d'avoir toujours ergoté sur des mots et soulevé des difficultés où le principe du Christ, *la charité*, devait faire naufrage...

« Merci de m'avoir envoyé cette Revue. Je l'ai lue avec le plus vif intérêt. Tout ce que vous dites à propos de l'accord entre la science et la religion est l'expression de mon vœu le plus ardent. Réussira-t-on dans cette voie? On peut bien faire progresser la science en lui donnant les preuves de l'immortalité de l'âme au moyen des médiums et des découvertes de Crookes et autres sur le quatrième état de la matière, mais comment élargir les idées des catholiques? La doctrine catholique ne s'est-elle pas élevé un mur chinois, inaccessible à toute tentative de réforme par son dogme de l'infaillibilité? Rénover l'Église *sans la briser*, me paraîtrait le plus grand des miracles.

« Enfin, l'avenir, qui est dans la main de Dieu, en décidera.

« En attendant, je vais tâcher de vous fournir la preuve d'identité exigée du curé d'Ars, et, en vous remerciant de l'intérêt que vous prenez au salut de mon âme, je vous envoie mes sentiments *confraternels*, puisque nous sommes d'accord sur le point essentiel : la charité chrétienne. »

... 17 février 1896.

« Madame,

« J'estime et j'admire de plus en plus votre bonne foi et votre courage dans la recherche de la vérité. Je

comprends très bien que vous désiriez ne pas froisser l'Esprit que vous considérez comme votre bienfaiteur. Posez-lui donc la question *en mon nom directement* et non au vôtre. Je ne lui demande qu'une chose, c'est de me dire : « Je jure au nom du Verbe fait chair, au nom de Jésus-Christ, venu dans la chair, que je suis bien l'Esprit du curé d'Ars et que je suis un bon Esprit. »

« Je prends l'expression « Verbe fait chair » dans le sens où Dieu la prend lui-même. « Je jure au nom de la vérité du Verbe fait chair, telle que Dieu connaît cette vérité. »

« Si l'Esprit ne peut faire ce serment précis en remplissant vraiment les conditions posées par saint Jean, il me sera impossible de ne pas conserver ma méfiance.

« D'ailleurs, il me semble que l'Esprit du curé d'Ars, loin d'être froissé qu'on lui demandât de jurer au nom du Verbe fait chair, serait enchanté de rendre à son divin maître cet hommage d'amour et d'humilité.

« Dans sa vie terrestre, le curé d'Ars était un vrai prodige d'humilité chrétienne. Il s'estimait si peu qu'il est allé jusqu'à contresigner des réclamations adressées contre lui à son évêque ! Une âme de cette sublimité ne peut se froisser de nous voir prendre des précautions enseignées par saint Jean, du reste, et non imaginées par nous, pour nous prémunir contre l'erreur dans la recherche de la vérité divine. Si donc ce n'est pas le vrai curé d'Ars, nous serons délivrés de l'erreur. Si c'est le vrai curé d'Ars, il ne sera pas froissé. Il n'y a donc rien à craindre.

« Maintenant, madame, vous me parlez de la noire mélancolie qui vous prendrait, si vous veniez à découvrir que vous avez été trompée. Je comprendrais la mélancolie, si vous n'aviez pas tout fait pour connaître la vérité. Car alors, en effet, il reste toujours un tourment au fond de notre conscience. On se dit toujours : Ai-je bien tout sacrifié à la vérité, ai-je bien essayé tout ce que Dieu m'a montré possible dans la recherche de la vérité ? Mais dès lors qu'avec une bonne foi et un courage admirable, vous avez rempli les conditions indiquées par saint Jean, dans le cas où cette épreuve vous montrerait que vous avez été trompée par un Esprit, loin de tomber dans la mélancolie, vous devriez vous réjouir, puisque vous auriez trouvé une pierre de touche certaine, pour démêler le vrai du faux dans la recherche spirituelle et les relations avec le surnaturel. N'est-ce pas un immense avantage que de se dire : J'ai un moyen simple de ne pas m'égarer ? *Mais c'est là une chose que bien des savants voudraient avoir dans leurs recherches.*

« Désormais, garantie contre l'immixtion du mal dans vos expériences, vous pourriez développer admirablement les aptitudes que vous avez dans ce sens et monter dans les hauteurs de la mystique divine. Qu'auriez-vous perdu ? *Une erreur.*

« Mais doit-on regretter une erreur ?

« C'est comme si l'on regrettait une maladie, après en avoir été guéri, comme si l'on ne voulait plus se servir de la santé, parce que la maladie, dont on avait

l'habitude, a cessé. Et l'erreur perdue vous auriez trouvé la vérité. Loin d'être seule et abandonnée de Dieu, vous seriez désormais, grâce à votre pierre de touche, écartant sûrement les mauvais Esprits, en rapports certains avec tous les saints dont l'influence unie à l'influence divine s'étend partout où un cœur les implore, où une âme cherche Dieu en l'aimant.

« Souvenez-vous aussi que le Verbe est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, que l'Esprit du Christ est donc en nous et que le seul obstacle entre lui et nous est uniquement les erreurs qui flottent dans notre imagination ou dans les faiblesses de notre volonté.

« Mais entrée dans la voie sûre, pouvant vous garantir contre ces erreurs et ces faiblesses, vous pourriez dire avec saint Paul : Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Habitée par le Verbe, vous ne connaîtriez plus la tristesse, et défendue par le Verbe, vous ne connaîtriez pas la crainte, mais vous reposeriez dans l'assurance de Dieu et la joie de Dieu !

« Et alors où serait votre mélancolie ?

« Quant à la bonté de Dieu, n'aurait-elle pas été grande, au contraire, de vous amener, à un certain point de votre recherche spirituelle, à observer les conditions qu'il nous a indiquées par son apôtre Jean, afin que nous ne soyons pas déçus, si réellement nous ne voulons pas l'être ?

« La vie est une lutte et un danger parce qu'elle est un mérite. Après le dévouement et l'amour, il n'y a

rien que Dieu estime autant que le courage et la loyauté ! Toute entreprise sur la terre est donc entourée de dangers spéciaux : le chimiste risque de sauter au milieu de ses cornues, l'explorateur de périr dans les sables ou dans les glaces, le physiologiste ou le médecin de mourir d'une contagion et le spiritualiste risque de se rencontrer en présence du mal mystique et invisible ; la vie des saints, en particulier celle du curé d'Ars, est pleine de luttes contre les Esprits du mal.

« Mais si Dieu permet la lutte, il ne nous abandonne pas, et comme dans l'exploration spiritualiste, au danger physique se joint un danger moral. *Dieu a eu la bonté de nous indiquer un moyen très simple et n'exigeant de notre part aucune faculté transcendante, nous permettant de discerner les Esprits, d'écarter les mauvais et de retenir les bons.*

« Courage donc, madame. Si vous étiez vraiment dans l'erreur, pour un mauvais Esprit perdu, vous retrouveriez tous les bons, les myriades de saints et, mieux que cela, l'Esprit du Christ, le cœur de Dieu.

« Il ne faut jamais vous décourager, mais demander toujours à Dieu plus de grâce, afin de tenter plus d'efforts vers lui.

« Je vois que nous sommes d'accord en ce qui concerne Jésus premier-né. — Pour l'origine du mal, si l'Esprit avait dit : Le mal n'a pas été créé par Dieu, il est le résultat des fautes que l'Esprit commet volontairement à l'occasion de la matière, — en un mot,

Dieu n'a rien fait de mal en soi, — mais la liberté, bonne pour abuser *de la matière également bonne* et alors de ces deux bonnes choses, mal employées par l'Esprit libre, résulte le mal.

« Dans ce cas, je serais d'accord avec vous, en partie du moins (car le mal n'est pas toujours né à l'occasion de la matière) ; la gourmandise, la débauche, l'égoïsme banal naissent bien à l'occasion de la matière, mais l'égoïsme raffiné, intellectuel et l'orgueil sont des vices, surtout spirituels, et s'ils se manifestent dans les êtres corporels, ils ne sont pas nés cependant par l'influence de la matière.

« Néanmoins, comme je viens de vous le dire, je suis d'accord avec la communication en ceci, que le mal naît souvent à l'occasion de la matière.

« Mais la matière, en elle-même, n'est pas mauvaise, tout dépend de l'usage qu'on en fait. Elle a été créée par Dieu, comme tout le reste, à l'état bon et pur. Dire que le mal n'a pas été créé et qu'il est éternel comme Dieu, semble dire que, dans la matière, dès l'origine, il y avait quelque chose de mauvais et que, d'autre part, cette matière a toujours existé en face de Dieu, sans dépendre de lui, sans être créée par lui. C'est donc bien limiter la puissance de Dieu, puisque la matière est éternelle et ne lui doit rien.

« Mais là aussi l'expression de la communication a peut-être dépassé la pensée.

« Ce que je cherche, c'est la vérité.

« Je ne vous ennuierai jamais par des mots ; dès que

l'idée permettra l'accord sur un point donné, je m'empresserai de le reconnaître.

« Vous voyez que je viens de le faire pour cette partie du mal qui naît à l'occasion de la matière.

« Quand on a la bonne foi de reconnaître, de part et d'autre, les points sur lesquels on est d'accord, cela fait un abri comme dans lequel on se réconcilie, pendant les trêves de la discussion. Et l'on reprend ensuite la discussion avec plus de liberté, précisément parce qu'on sait d'avance qu'il y a des choses sur lesquelles on restera éternellement d'accord malgré tout, la charité, par exemple, l'amour de la vérité et l'amour de Dieu !

« Vous partagez, madame, mon désir de réconcilier la religion et la science. J'en suis bien content. C'est ma plus chère espérance.

« Vous avez peur qu'il ne soit pas facile d'élargir le catholicisme !

« Mais, c'est déjà fait, en grande partie.

« En prenant pour point de départ le sermon de Mgr Ireland, l'archevêque américain, certains passages de l'Encyclique de Léon XIII, d'un livre sur le Sacré-Cœur par le père Chevallier, d'une brochure sur la constitution scientifique de l'Univers et le dogme catholique par l'abbé Constant, docteur en théologie, on voit très bien l'accord se dégager et se faire.

« Quant à l'infaillibilité, ce n'est pas un obstacle. *Elle est fort limitée, d'abord.* Ensuite, jamais les papes n'iront en faire un usage imprudent contre des

vérités scientifiques. Ce serait se briser eux-mêmes. Et Dieu les inspirera mieux.

« Je vous renouvelle, madame, l'expression de ma vive et respectueuse sympathie et prie Dieu de vous donner tout le bonheur possible, ici et là-haut.

« *** »

N'ayant pas gardé ma réponse à cette lettre, je ne puis la reproduire ; car la faire « après coup » ne me semblerait pas d'une loyauté absolue vis-à-vis du lecteur. D'ailleurs, ma réplique n'ayant pu contenir autre chose que ce que j'ai dit et manifesté déjà, ou dirai et manifesterai par la suite, elle n'ajouterait rien à la vérité.

Je me bornerai donc à publier l'entretien médianimique avec l'entité « se disant le curé d'Ars », cet entretien contenant au fond la véritable réponse à la lettre de M. ***

Cet entretien le voici :

Deuxième fragment d'entretien avec le curé d'Ars.

LUI. — Chère fille, vous m'avez appelé ; me voici.

MOI. — .... J'ai encore une demande très embarrassante à vous faire. Il s'agit de nouveau des doutes que soulève M.*** sur votre identité. Il croit (pardonnez-moi l'expression) que vous vous êtes dérobé au serment en disant : « *Je puis jurer* », et il me charge de vous demander de jurer sans périphrase, *au nom du Verbe*

fait chair, tel que Dieu l'entend, que vous êtes bien l'âme du curé d'Ars.

LUI. — Oui, ma chère enfant, *je vous jure, au nom du Verbe fait chair, tel que Dieu l'entend*, que je suis bien l'âme du curé d'Ars.

MOI. — ... Il s'agit encore d'une autre difficulté. Vous avez écrit dans la communication du 4 février les paroles suivantes : « *et la Vierge ayant eu plusieurs enfants, etc.* » M.*** trouve que cet emploi du Verbe implique que le Christ n'est pas le premier-né, et cependant, même les chrétiens dissidents l'ont toujours cru, et vous-même me l'avez affirmé à une autre occasion.

LUI. — Je souris de ces petites taquineries pour des niaiseries humaines. J'aurais dû dire : « la Vierge *devant avoir* » au lieu de : « *ayant eu* » ; seulement, je me suis placé au point de vue de quelqu'un qui écrit l'histoire après coup.

MOI. — Vos paroles sur l'origine du mal ont été également mal interprétées. M.*** croit que vous voulez élever le mal au rang de divinité en disant « qu'il n'a pas été créé » ; voudriez-vous me faire la faveur de répondre à son objection ?

LUI. — Ma chère fille. Je ne voudrais pas que mes paroles fussent envoyées à qui les interprète si mal.

Le mal n'est pas une puissance ; *c'est la conséquence d'une infériorité.*

MOI. — On m'a fait remarquer que le mal n'est pas toujours une conséquence de la matière, qu'il y a

toujours des défauts graves qui proviennent des travers de l'âme, comme l'orgueil, la vanité, le besoin de domination, un certain égotisme, etc., quelle explication avez-vous à me donner à ce sujet ?

LUI. — L'orgueil est une satisfaction personnelle, comme, du reste, les autres défauts que vous avez nommés ; ils viennent de ce que l'âme est encore grossière, pas suffisamment « spiritualisée » pour comprendre. Précisément, si les Esprits désincarnés ont encore des défauts, c'est parce qu'ils sont restés attachés à la matière. Si j'ai dit que le mal est une conséquence de la matière, c'est que j'ai pris le mot « matière » dans le sens comme « opposition à la spiritualisation ».

MOI. — Qu'entendiez-vous par « le mal est éternel comme Dieu » ?

LUI. — Je voulais dire qu'il est éternel comme la matière dont il est la conséquence et, Dieu ayant créé éternellement, il est éternel comme Dieu. D'ailleurs le mal est tellement relatif qu'on ne peut pas généraliser.

Le tort fait au prochain est le plus grand mal ; pour les autres cas où il peut y avoir mal, il faudrait couvrir des centaines de pages pour statuer exactement sur ce qui est mal dans un cas et ne l'est pas dans l'autre. Tout est soumis aux circonstances et relatif aux bienfaits plus ou moins grands que l'être a reçus de la Providence. »

Et ayant envoyé le dialogue ci-dessus à M.***, celui-

ci me fit parvenir, tour à tour, les deux lettres suivantes :

..... 22 février 1896.

« Madame,

« L'Esprit a rempli toutes les conditions et je n'ai plus rien à lui dire !

« Je continue cependant à croire que d'une manière générale, la voie catholique est plus sûre que celle du spiritisme pour explorer l'invisible. Mais ce dont je suis plus assuré que jamais, c'est de votre bonne foi et de votre courage à chercher la vérité. Dans ces conditions, vous appartenez certainement à l'âme de l'Église. Je n'ai donc point d'inquiétude sur vous. Dieu protège toujours la bonne foi.....

« La raison de ma méfiance envers l'Esprit qui se communiquait à vous n'a jamais été la pensée que vous n'eussiez pas tous les mérites à des grâces spirituelles. J'étais seulement étonné de voir, en effet, le curé d'Ars, ce confesseur illustre, ne plus se soucier de la confession. Je craignais aussi qu'un mauvais Esprit ne commençât à vous imprégner de ses fluides, sous le prétexte d'une guérison pour s'emparer ensuite de votre âme, après vous avoir saturée de son influence, dans ce but, telle est l'exacte vérité !

« *Mais l'Esprit a rempli les conditions*. Je dois dire cependant que je ne m'y attendais pas et — pour tout dire — *cela m'a ébranlé sur la valeur de la condition*. Cette impression ne vous étonnera pas, car chacun

juge selon l'idée qu'il se fait des choses et j'ai de la méfiance pour la pratique du spiritisme — d'une manière toute générale. Je me suis mis à chercher. J'ai trouvé que l'abbé..., traducteur catholique de la Bible, appliquait la phrase de saint Jean, *non* au discernement des Esprits de l'invisible, mais simplement comme moyen de distinguer, à l'époque de saint Jean, uniquement, les vrais docteurs (hommes en chair et en os) des faux. Je suis un peu abasourdi de cette découverte. Mais ne croyez pas que je veuille m'en prévaloir pour recommencer la discussion. *Je me reconnais battu de très bonne grâce.*

« J'avais lu, autrefois, dans le *Banner of Light*, journal américain, que la phrase de saint Jean était un moyen sûr de reconnaître les Esprits. Le journal citait cela comme opinion courante, fondée sur la révélation chrétienne, et j'étais pour mon compte absolument persuadé qu'il en était ainsi. Je vous dis tout cela tel quel, sans fausse vanité, parce que je me ferais conscience, vous ayant donné cette formule *comme une pierre de touche certaine*, de ne pas vous dire que j'ai vu maintenant qu'elle pouvait ne pas l'être. La seule certitude reste donc la bonne foi et l'espoir en Dieu. Vous les avez. Dieu nous dirige, l'une et l'autre !

« Votre dévoué, « *** »

12 mars 1896.

« Madame,

« Je suis bien en retard avec vous et je vous en fais toutes mes excuses.

« Votre aimable carte vient augmenter mes torts et je me hâte de les réparer.

« Le résultat de tous nos échanges d'idées me semble ceci : vos expériences, vos observations, vos idées, tout l'ensemble de vos tendances et de votre vie vous ont amené à croire la voie spirite la plus sûre pour explorer l'invisible et se rapprocher de la vérité mystérieuse. Mes expériences. mes observations, mes idées, l'ensemble de mes tendances et de ma vie m'ont amené à croire la mystique catholique la voie la plus sûre pour explorer l'invisible et se rapprocher de la vérité mystérieuse.

« Nos convictions également sincères et où notre âme s'est profondément engagée ne peuvent guère se modifier. Il nous reste le lien des vérités que nous admettons l'un et l'autre : la charité, la vertu, Dieu, l'immortalité, l'espérance éternelle. Ce n'est pas l'union, à coup sûr, mais du moins, c'est l'alliance mutuellement — indépendante de notre bonne foi. L'avenir nous rapprochera ou nous séparera davantage ; c'est le secret de Dieu. Mais les vérités qui nous sont communes le seront toujours.

« Votre comparaison est juste ; de même, m'avez-vous écrit, que vous avez confiance en moi, sans me connaître, d'après tout ce qui s'est manifesté de moi, ainsi vous avez confiance aux Esprits que vous consultez, sans les connaître absolument, d'après tout ce qu'ils vous manifestent. Mais si je vous écrivais quelque chose qui vous inquiète ou vous étonne, vous

surveilleriez votre confiance. Je pense qu'il est prudent de faire de même avec les Esprits.

« *** »

« J'ai lu dans la Revue les évocations de Renan, de Pie IX et du père Félix. Je ne connais rien du père Félix, je ne puis donc apprécier ce qui le concerne qu'à un point de vue tout général. Quant à Pie IX et à Renan, j'avoue que je ne crois pas à leur identité, même en dehors des raisons dogmatiques. Il me semble difficile que Renan dise : « Jés*u* est plus hébraïque (1). » Ce serait plus italien ou espagnol, s'il avait écrit : Gésu, mais en hébreu le nom s'écrit Ié*shou*eh ; après l'*ou* représenté par notre *u* français, il y a encore une lettre dont le *s* français tient la place.

« Je ne comprends donc pas que le professeur d'hébreu ait oublié son hébreu après sa mort. Je ne vois donc guère non plus Renan s'exprimant ainsi : « son époque est facultative », en parlant de l'Église. Il y a là toute une série de remarques que l'on pourrait faire sur ces évocations. Mais je ne veux pas vous fatiguer inutilement de ces détails, puisque vous êtes convaincue par toute votre manière de voir. Chacun pense que la sienne est la meilleure et je ne diffère pas de vous à cet égard. Que Dieu prenne en pitié nos pauvres efforts d'aveugles !

« Je trouve plus de sécurité dans l'acceptation de la voie mystique catholique, parce que c'est faire un acte

(1) Voir Evocation de Renan.

d'humilité, qui engage Dieu en quelque sorte à ne pas nous laisser égarer gravement dans les ténèbres où se meuvent nos recherches. Vous me direz, vous, que vous trouvez cette sécurité dans vos expériences, parce qu'elles vous paraissent plus sous votre main, qu'une tradition à accepter. Et nous ne manquerons de raisons ni l'un ni l'autre. Pour mon compte, je vous en donnerais bien d'autres, mais pourquoi vous froisser, ou, plus simplement, vous ennuyer ?

« J'en ai fait l'expérience, on n'est guère vraiment remué que par ce qui vous arrive à soi-même, par ce qu'on éprouve et qu'on ressent.

« Que Dieu vous protège et allège à votre sœur son douloureux calvaire !

« Croyez, madame, etc. »

Comme ces deux lettres viennent clore l'incident, il est inutile d'y ajouter un long commentaire. Je ne les ai reproduites qu'afin d'appuyer la réalité du phénomène et de fournir une arme impartiale contre l'erreur, d'où qu'elle puisse provenir. L'essentiel, en effet, est d'être de bonne foi et entièrement affranchi de toute subjectivité.

Quand nous faisons l'ascension d'une montagne, peu nous chaut qu'un autre que nous-même nous en montre le chemin! Quand nous allons à la conquête de la vérité qui se trouve, certes, au sommet le plus élevé, que peut nous importer d'où nous vienne la juste indication de la route à suivre? Notre « moi » est si peu

de chose dans l'histoire de l'humanité ! Alors, pourquoi attachons-nous une importance au fait de nous tromper parfois ? *Errare humanum est*, tout le monde connaît cet adage et l'exprime dans toutes les langues, et cependant combien peu de gens l'appliquent autrement qu'à leur voisin ! Pour ma part, si on me trouve d'autres objections que celles de mon distingué correspondant, c'est-à-dire des objections réelles, sérieuses, je suis prête à me réincliner devant le doute. Du reste, toute critique sincère et loyale ne peut être qu'utile à la cause spirite. C'est précisément parce que la philosophie des Esprits ne se rend pas coupable de despotisme, à l'instar des religions dogmatiques, *tout en moralisant et en consolant l'âme*, qu'elle est la plus précieuse conquête de la conscience humaine depuis bientôt un siècle (1). Il ne faut pas perdre de vue cette grande vérité, mais s'en imprégner, pour ne pas devenir autoritaire.

Tout en faisant des réserves, *jusqu'à preuve du contraire*, je suis obligée d'appeler mon invisible bienfaiteur : « le curé d'Ars » ; la série de mes sensations phénoménales : « une magnétisation *curative*, *systématique et psychique a la fois* ».

Et si je parle avec cette assurance, ce n'est pas sans

(1) Pour moi, la vraie genèse du spiritisme synthétique date de 1824 et non de 1852, comme on le prétend généralement, car Justine Kerner dit en substance, dans *la Voyante de Prévorst*, tout ce qu'Allan Kardec prouve dans ses nombreux volumes par la suite.

maintes hésitations, et certes, pas sans avoir usé et même, peut-être, *abusé*, de tous les moyens possibles d'investigation sur cette frontière du pays des mystères dont mes expériences m'ont fait passer le seuil indéterminé. L'Esprit du curé d'Ars, c'est-à-dire l'entité répondant à cette appellation, me gronda un jour à ce propos, tout comme l'Esprit-Guide dont j'ai reproduit les paroles. Voici ce qu'il me dit :

« Entre votre monde et le nôtre, il n'y a pas de contrôle à établir ; il faut vous contenter de ce que vous avez obtenu et ne point vous laisser influencer par les sceptiques », et il ajouta : « Il y a une chose qu'aucun Esprit du mal ne peut imiter, ce sont les fluides de santé que je verse sur vous et dont vous ressentez l'effet bienfaisant.

« Quand vous priez Dieu et que votre demande est exaucée, attribuez-vous le bien obtenu à un Esprit démoniaque ? Alors, gardez-vous du doute. Pourquoi vous aurais-je dit de m'appeler au nom du curé d'Ars, si je n'étais pas le curé d'Ars, mais un autre Esprit désireux de vous guérir ? Vous auriez tout aussi bien invoqué un autre Esprit et vous tromper était inutile. »

On ne niera pas la logique des paroles que je viens de citer, surtout si l'on considère qu'elles trouvent leur point d'appui dans les fluides guérisseurs que j'obtenais journellement et qui peu à peu me rendirent à la vie normale.

Cette réflexion me fait renouer le fil de ma narration interrompue.

Le jour de Noël, terme fixé par l'Esprit pour la fin de mon traitement hypernaturel, étant venu et ayant cru devoir cesser mes appels à la force magnétique de l'entité invisible, je ne fis point ma sieste habituelle. Il arriva alors, pour la première fois, que la projection curatrice *se fit d'une façon spontanée.*

En effet, assise, après le déjeuner, dans un fauteuil, en train de causer et sans *penser à mon invisible médecin*, une pluie d'étincelles vint tomber sur moi, produisant un effet analogue à celui d'une électrisation médicale ; c'est-à-dire je sentais la racine de mes cheveux vibrer dans l'épiderme de ma boîte crânienne et ceux-ci se dresser légèrement sur ma tête.

Prenant ce fait comme l'indication que j'avais à continuer ma cure, sans rien dire, sous prétexte de repos, je me retirai dans ma chambre où, une fois étendue. la magnétisation se continua avec ses phases diverses, déjà si souvent éprouvées ; toutefois, en me donnant une nouvelle preuve *qu'il n'y avait aucune autosuggestion de ma part.*

A notre prochaine séance spirite, ayant évoqué le curé d'Ars, par l'intermédiaire du médium qui ne connaissait pas le fait nouveau et qui, comme moi, avait cru que les magnétisations allaient cesser au terme fixé dès le début, cet Esprit me dit : « Je vais continuer à vous soigner, car vous avez encore besoin de fluides fortifiants ; appelez-moi comme d'habitude. »

Je suivis ce conseil pendant plusieurs années, car, comme j'éprouvais toujours un grand bien-être phy-

sique et psychique après chaque traitement de l'invisible, j'aurais regretté d'y manquer une fois. Cependant, ne pouvant continuer à me reposer jour par jour, à heure fixe, surtout en ville où, grâce à l'amélioration de ma santé, j'avais pu reprendre toutes mes occupations, je demandai à l'Esprit s'il me permettait de l'évoquer à une autre heure que celle convenue. Il me répondit : « Le lien fluidique est maintenant si puissant entre vous et moi que votre appel m'arrivera partout instantanément. »

La suite me montra encore que l'Esprit ne me trompait pas. Partout, seule ou en présence d'autres, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, assise ou étendue, j'obtenais la même réponse fluidique à ma pensée d'appel. Ce n'était qu'en marchant que je perdais le bénéfice de ma cure, les fluides ne pouvant se concentrer, comme l'Esprit lui-même me l'expliqua.

Cependant, si le mystérieux traitement hyperphysique était le même, les effets variaient suivant les circonstances. Ainsi, quand les projections fluidiques m'arrivaient en présence d'autres personnes, elles se bornaient à de légères douches ignées accompagnées parfois d'un attouchement subtil à la figure et sur les mains, semblable à l'impression qu'on éprouve au contact de mouches ; quand, au contraire, je subissais la magnétisation seule et étendue dans le calme et l'isolement de ma chambre, elle avait un tout autre caractère. Pour me faire comprendre, je la comparerai à une infiltration *lente*, douce et tiède d'un courant indéfi-

nissable. Cette infiltration se fit par l'inciput et de telle manière qu'il me semblait parfois que le *sommet* de mon front était absolument *ouvert*. Ce n'était donc pas le même procédé que lors de la première manifestation où le violent choc électrique était tombé comme un rayon direct sur ma tête, à l'endroit qu'on appelle occiput, et pas davantage celle des douches régulières d'électricité interplanétaire.

C'est avec soin et scrupule que je marque tous ces détails de différenciation, afin d'y attirer l'attention de la science officielle, de cette science qui, dans tous les phénomènes spirites, n'a voulu voir jusqu'ici que des faits subjectifs, enfantés par l'hallucination ou l'hystérie et qui, par cette erreur grave, arrête un des progrès les plus importants de notre planète, celui qui élargirait ses bornes de conception.

Je disais donc que je recevais le courant de quelque chose de *réel* sur le sommet du front, et j'ajoute que ce quelque chose que je suis forcée d'appeler « une substance » descendait ensuite dans mon organisme pour couler, semblable à une lave chaude, à travers toutes les fibres de mon corps.

Parfois, quoique *rarement*, ce phénomène me *forçait* à verser des larmes, sans que j'éprouvasse cependant l'émotion subie lors de la première magnétisation, et que j'attribuais d'abord à une grande et joyeuse surprise. Mes larmes, en effet, étaient d'une nature étrange, elles coulaient de mes yeux comme l'eau coule d'une carafe trop pleine ; mais au lieu de me fatiguer

l'organe visuel, *elles étaient bienfaisantes.* J'ai lu quelque chose de semblable dans l'autobiographie de sainte Thérèse ; j'ai lu également qu'on a appelé cette sainte, pour cette raison et d'autres, « une hystérique ». Je ne sais si cette épithète est justifiée à son égard, je crois même, qu'en général, on abuse beaucoup du terme « hystérie », surtout quand on se trouve devant des faits incompréhensibles ; mais ce que je puis certifier et prouver, c'est qu'aucun médecin ne m'a encore fait de diagnostic d'hystérie. Même, mes facultés sensorielles n'étaient que normales avant mes expériences spirites, sauf dans les cas relatés au début de ces récits et pour lesquels les médecins consultés avaient conclu comme j'ai eu occasion de le dire. D'ailleurs, ayant plusieurs fois réussi par mes prières à attirer les fluides bienfaisants du curé d'Ars, pour une malade autre que moi-même, j'ai vu le même phénomène se reproduire *devant moi.* Je crois donc avoir le droit de conclure que le fait de mes larmes *non motivées est purement objectif et inhérent au caractère même de certaines magnétisations.*

Mais je n'ai pas fini de soumettre au lecteur tous les phénomènes bizarres causés par mon traitement magnétique. Ils sont, du reste, si nombreux que si je les avais enregistrés au jour le jour, ils formeraient à eux seuls un gros volume. Je suis forcée maintenant de me borner à ceux qui me sont restés dans la mémoire.

Ainsi, après environ un mois de magnétisation, j'étais souvent, au bout de quelques minutes, prise d'une

grande somnolence. Ne voulant pas me priver de l'observation des diverses phases par lesquelles me faisaient passer tour à tour les projections psychiques, je luttais contre l'engourdissement envahissant. En vain ; c'était comme si l'on m'avait versé un narcotique ; je m'endormais, quoique je me crispasse pour rester éveillée. Toutefois, mon sommeil était rarement un sommeil véritable, c'est-à-dire un sommeil où l'âme devient inconsciente. Ce que j'éprouvais était un grand repos, pendant que toutes mes facultés de volition se neutralisaient et que mon esprit restait *en partie* éveillé.

Voici ce que je veux dire : Le plus souvent, je *savais* que je ne dormais pas de mon sommeil ordinaire, tout en me sentant dormir, mais au lieu de pouvoir, comme à l'état de veille, analyser mes différentes étapes physiques et momentanées, je n'en avais plus que des conceptions vagues et *étranges*. Presque toujours, il me semblait que je planais, quelquefois tout près du plafond de ma chambre.

Ma cure fluidique m'intéressant encore plus à cause de sa provenance que pour le bien physique que j'en tirais, je regrettais vivement ces somnolences et accusais ma faiblesse de volonté de mon insuccès. Le curé d'Ars, consulté à ce sujet, me répondit : « Ne vous inquiétez pas de la somnolence que vous éprouvez ; c'est moi qui vous endors. Il ne faut pas lutter contre ce qui se passe ; vous vous fatiguez inutilement et retardez votre guérison. »

Désormais, je ne luttais donc plus contre le sommeil magnétique; au contraire, ayant remarqué que les fluides avaient le pouvoir de m'endormir, bien souvent, dans mes nuits agitées, je priais l'Esprit de venir à mon secours, et je puis affirmer, rarement sans succès.

Un autre phénomène que je ne dois pas oublier dans la série de mes récits véridiques et consciencieux est celui-ci : Certains jours, par l'effet de l'influx magnétique, ma bouche se remplissait d'un liquide aqueux et parfumé que je comparerai à une essence de violettes quintessenciée et qui me forçait tour à tour à la déglutition.

M. Maxwell, dans son ouvrage sur les phénomènes psychiques, constate dans les différentes phases de médiumnité des « sensations gustatives » (je suppose par suite de réelles substances); et il ajoute que si celles-ci sont rares, elles sont également *sans intérêt*(1).

Je ne saurais être de son avis. Ces phénomènes rares sont extrêmement intéressants, *du moins pour la personne qui les éprouve*. J'y vois, pour ma part, un fait de matérialisation spontanée et qui confirme l'instruction que j'ai reçue de l'entité ayant signé «Pascal», au sujet de l'origine des aérolithes, bolides, etc.

En effet, un fluide se changeant spontanément en un liquide, c'est-à-dire en une matière quintessenciée et impondérable, devenant subitement *pondérable*, substantielle, à saveur particulière, n'est-ce pas la preuve,

(1) *Les Phénomènes psychiques*, par J. Maxwell, page 164.

non seulement de la *possibilité* du changement de l'eau en vin, cité dans les Évangiles, mais aussi des multiples mutations que les fakirs obtiennent en Orient? Bien plus, ne voyons-nous pas *en petit* une partie de la gamme du processus ascendant selon lequel tous les macrocosmes et microcosmes ont pu se former à travers les siècles infinis?

On nous parle d'un Verbe tout-puissant qui, au début, fit tout de *rien*.

On nous dit que telle est la révélation que Dieu donna lui-même sur la formation des mondes!

Ceux qui n'ont pu croire à des affirmations aussi obscures, qu'illogiques et téméraires, sont allés jusqu'à nier la Divinité, ne sachant quel rôle lui donner.

Quand nous voyons les transformations se faire devant nous, nous comprenons que tout est effet d'une loi, et que s'il y a une loi, il y a un législateur. La vraie science mène donc au déisme, tout en rejetant les superstitions et les abus qu'on a faits au nom de ce déisme.

Tout ce que j'ai pu observer au cours de mon traitement extra-naturel m'a, en maintes circonstances, démontré la vérité scientifique des différents états de la matière. Les fluides qui me furent projetés ne devenaient-ils, tour à tour, feu et eau?

Voici la preuve que cette assertion n'est pas un pur effet sensoriel et subjectif.

Certains jours, la projection fluidique descendait sur moi en une chute si réelle d'étincelles qu'on entendait,

et d'autres que moi, leur craquement sur mes vêtements, surtout quand je portais un corsage couvert de jais ; en effet, les petites perles s'animaient alors, brillant et pétillant comme si elles étaient subitement devenues vivantes.

J'ai déjà dit que, diverses fois, ma bouche et mes yeux se remplissaient d'une substance aqueuse (et bienfaisante).

Et si je fais observer que l'état radiant des fluides de l'Esprit se produisaient pendant les magnétisations violemment précipitées, et l'état liquide pendant le traitement à influx doux et *lents*, on arrive, je pense, à voir dans ces deux phénomènes la confirmation de la théorie qui attribue au seul *mouvement* toutes les transformations cosmiques.

Autrement dit : magnétisme, électricité, éther, cette trinité se tient et se résume en une seule substance primordiale ; les éléments et formes différentes de la Terre et probablement de tous les globes, sont l'effet des vibrations plus ou moins rapides. Toute essence porte donc en elle-même une convertibilité illimitée, soit ascendante, soit descendante.

C'est, du moins, la conclusion que je tire de mon expérience personnelle.

Le magnétisme avait été longtemps traité en pur charlatanisme.

Il était le sphinx colossal qui cachait le début de toute vérité.

Mesmer n'avait trouvé que le magnétisme animal,

c'est-à-dire le fluide se dégageant plus ou moins de tout être vivant. Il y a un autre magnétisme, un magnétisme interplanétaire, infiniment supérieur au premier, qui explique d'une façon concrète les théories abstraites de la cohésion et de l'attraction, de l'intime relation des planètes avec leurs soleils et de tous les globes qui vibrent dans l'espace.

Bien d'autres ont dit ces vérités avant moi ; mais par les faits qui me sont personnels j'ai pu, par voie de déduction, arriver à en avoir la certitude. Cette certitude, je serais heureuse de la voir acquérir par d'autres — par tous.

« Mais », me répliquera-t-on, « quelle preuve réellement scientifique fournissez-vous de la réalité des faits que vous alléguez ? Personne n'est obligé de vous croire sur parole. »

En effet, j'avais oublié que la science, la grande science officielle, est comme saint Thomas. Elle veut toucher du doigt avant d'affirmer.

Pour la satisfaire, voici ce que je puis fournir pour appuyer ce que j'ai avancé au sujet de la cure psychique dont j'ai parlé et des phénomènes qui s'y rattachent.

Ayant lu le livre du docteur Baraduc sur la *Force cosmique* et constaté la possibilité d'obtenir l'empreinte photographique de cette force, j'allai trouver cet auteur pour lui faire part de mon extraordinaire traitement hyperphysique.

Nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain matin, afin de procéder à une expérience.

En présence de mon mari et du docteur, je m'étendis, comme d'habitude, sur un divan, en évoquant l'Esprit du curé d'Ars. Cependant je redoublai ma prière d'intensité, disant, dans ma pensée, combien je serais heureuse de pouvoir obtenir une preuve des forces psychiques, une preuve qui serait utile à la divulgation de la science transcendantale.

Une plaque sensible fut posée sur ma tête.

Nous attendîmes dans le silence environ un quart d'heure; donc aussi longtemps que lors de ma première invocation, ce qui n'avait plus été nécessaire depuis.

Déjà un peu inquiète de mon insuccès, je fus soudainement inondée d'une telle pluie de feu et d'un si impétueux courant magnétique qu'il se produisit une légère lévitation de mon corps.

Je ne pus m'empêcher de pousser un cri de joie et de stupéfaction. Jamais l'Esprit, depuis sa première manifestation, ne m'avait donné une semblable preuve de l'efficacité de ma prière ! Aussi les témoins de cette scène furent convaincus par ce fait dont l'effet fut foudroyant sur moi. J'étais entrée en une crise voisine de l'extase (1).

(1) L'Église catholique enregistre les extases de ses saints comme autant de signes manifestes des faveurs que Dieu réserverait à ceux qu'elle reconnaît comme ses fidèles les plus soumis; les scientifiques voient dans l'extase une phase spéciale de l'hystérie ; je crois que, de part et d'autre, on se trompe. Les saints étaient des médiums qui, par l'ardeur de leurs pensées élevées, attiraient les fluides supérieurs; en les ressentant, ils ne pouvaient s'empêcher d'entrer en extase, car elle est l'effet fatal d'une cause que j'ose appeler matérielle, sans que sa matière soit de notre monde.

La plaque, posée sur ma tête, prouva que mon état extraordinaire n'était point simulé. Le docteur l'emporta pour la développer. Le cliché ci-contre reproduit les traces nettes de la projection fluido-électrique (1). Il est facile de s'en convaincre.

Par la suite, le docteur Baraduc tenta encore plusieurs expériences de ce genre avec moi. Toutes furent couronnées de succès et montrèrent nettement les empreintes de la force projectée, quoique je n'eusse pas

---

(1) Le docteur Baraduc mentionne ce fait dans son récent livre intitulé : *Les Vibrations de la vitalité humaine*, de la façon suivante :

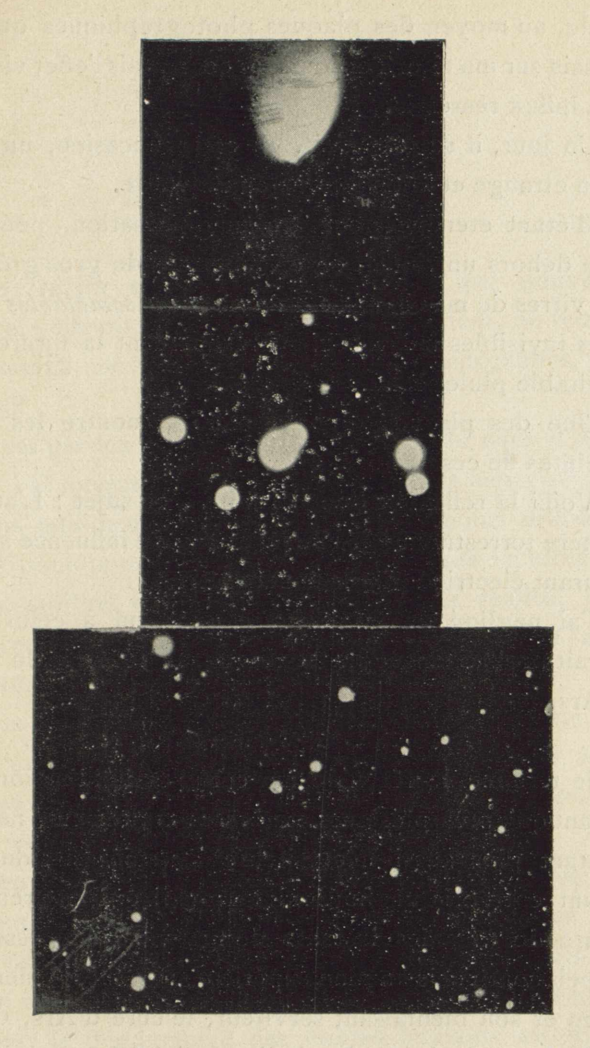
« J'obtins autorisation de couvrir la tête de Mme C. G..., son front, son estomac et ses mains de plaques photographiques, mises dans du papier noir à radiographie, imperméable à toute lumière.

J'ai obtenu *venant de l'invisible* vers la personne, ainsi que l'atteste le cliché, une quantité de ces impressions globales qu'elle sentait la toucher, la pénétrer et la vivifier. J'ai fait construire, à cet égard, une petite chambre noire en bois avec un verre rouge-orange, dans laquelle je pouvais mettre trois plaques, pour savoir quelle serait celle soit du côté verre, soit du côté bois, qui serait impressionnée.

Le phénomène ne se produisit sur aucune de ces plaques, il eut lieu sur la plaque du milieu qui, *seule*, fut vivement impressionnée, non plus perpendiculairement comme cette pluie de forces dont je donne les empreintes, mais obliquement en allant de droite à gauche.

Chaque petit globe, de puissance spirituelle, semble avoir roulé sur la plaque en y laissant sa trace.

Il y a là une analogie de forme avec l'électricité en boule, alors que la malade, ayant horreur de toute électricité, ne possédait aucun appareil électrique ; elle s'est guérie par ses projections de substance spirituelle. »



une seconde fois la même douche fougueuse qui m'occasionna un transport extatique.

Désormais, je faisais souvent la même expérience,

seule, au moyen des plaques photographiques que je posais sur ma tête. Toujours, je constatais l'effet visible des influx ressentis.

Un jour, il se produisit, en cette occasion, un fait bien étrange et difficilement expliquable.

M'étant étendue pour ma magnétisation, pendant que dehors un violent orage fouettait de gros grêlons les vitres de ma chambre, je sentis de *semblables* grêlons invisibles me toucher brusquement la figure, en véritable pluie sèche.

Une des plaques, que je publie, montre les empreintes de ces grêlons.

Voici la réflexion que j'ai faite à ce sujet : L'atmosphère terrestre aurait-elle pu avoir une influence sur le courant électrique interplanétaire ?

J'ai négligé de poser cette question à celui qui aurait probablement pu la résoudre : l'Esprit du curé d'Ars.

. . . .

Je termine le récit de ma cure par fluidisation, en disant qu'après plusieurs années de traitement, ne me sentant plus aussi nécessiteuse de soins assidus et ayant entrepris un important travail qui me rendait avare de tous les instants de ma vie, j'ai cessé les appels continuels au plan supérieur, non sans remercier Dieu et son bienfaisant serviteur, le curé d'Ars, de la faveur grande dont, bien indigne, j'ai été favorisée.

XI

Mes récits entrent désormais dans une nouvelle phase, celle où ma propre médiumnité vient, de temps en temps, se joindre à celle, si remarquable, de Mlle R...

C'est par les magnétisations suivies du curé d'Ars, dont j'ai longuement relaté les différents aspects, que je suis moi-même devenue médium, du moins suffisamment pour pouvoir juger par mes propres facultés de la possibilité, ou pour mieux dire de la réalité, des ingérences spirituelles dans notre atmosphère ambiante.

Dès la première puissante projection fluidique, il s'est éveillé en moi *comme un sixième sens*, *un sens qui me mit à même de percevoir l'* « *hyperphysique* ».

Je veux dire ceci :

Depuis la fluidisation du curé d'Ars, je suis sensible à toute espèce de courants magnétiques, bons ou mauvais. Que ce soit au théâtre ou à l'église, dans un salon ou dans n'importe quelle assemblée nombreuse, je *sens* le dégagement des fluides humains ou spirituels.

Naturellement, si j'en tire souvent des bénéfices de

forces, j'en ressens également des inconvénients. Il ne saurait en être autrement. En attendant, le plus important pour moi est que j'ai acquis la preuve *sensible* de l'efficacité de la prière (1); — du moins, *de la pensée.* En effet, quand j'arrive par un grand effort, certes, à élever mon âme vers Dieu, comme dans les moments de magnétisations curatives, je sens des chutes d'étincelles me répondre et une foule d'impressions suaves envahir mon être.

Quand, par contre, ce sont des fluides d'Esprits souffrants qui m'arrivent, je puis être affligée de véritables douleurs.

Le fait suivant en est une preuve :

Une nuit, il y a plusieurs années, par suite du passage de mauvais fluides, je me sentis spontanément torturée dans tous mes membres. Très effrayée, j'appelai l'Esprit du curé d'Ars au secours. Ce ne fut pas en vain. Après quelques minutes d'évocation, des effluves doux et bienfaisants m'environnèrent et aussitôt mes douleurs cessèrent.

A une de nos évocations habituelles, ayant demandé

(1) Par rapport à l'efficacité de la prière, un Esprit supérieur, avec lequel je n'ai pu communiquer que par l'intermédiaire du curé d'Ars, me dit : « Vos prières sont *toujours* entendues, *rarement* exaucées, car il faut que chacun subisse les épreuves qui lui sont réservées. » Je rappelle ici que les Esprits très élevés ne peuvent plus se communiquer par les voies ordinaires du spiritisme. Voir à ce sujet l'article de Zingaropoli de la *Nuova Parola*, janvier 1905.

ce qu'il fallait penser de ces atteintes douloureuses, le curé d'Ars me répondit :

« Le spiritisme, ma chère enfant, *est une arme à deux tranchants* ; cependant, ne vous effrayez pas outre mesure ; votre prière vous défendra contre les mauvais Esprits. »

Ces paroles me rassurèrent. La suite me prouva leur exactitude. D'ailleurs, j'eus occasion de remarquer que rien qu'en me faisant des passes, dans un mouvement qui *écarte* l'air ambiant du corps, je réussis à chasser de mauvaises influences éventuelles.

L'état particulier dans lequel je suis entrée par suite du traitement de l'Esprit me permit, en outre, de faire d'autres curieuses expériences.

Ainsi, certains jours d'évocation avec Mlle R..., je sentis les fluides des Esprits m'empoigner bras et mains, en leur imprégnant des mouvements automatiques. J'en fus très intriguée et laissai faire, sans résister, afin de me rendre compte jusqu'où pouvait aller la force invisible, quand elle ne rencontre pas d'obstacle. Naturellement, je ne manquai pas davantage de faire la contre-expérience. Celle-ci me démontra que j'avais une suffisante force d'opposition, *si je voulais*, mais que malgré mes efforts pour rester complètement immobile, je n'arrivais pas à réprimer une agitation, étrangère à moi-même, dans le membre atteint par le courant invisible.

De ces observations personnelles, je conclus que certaines accusations de tricherie, lancées contre plu-

sieurs médiums, notamment contre Eusapia Paladino, la Napolitaine, parfois si maltraitée, devaient trouver leur explication dans des faits analogues. Des témoins lui ont, en effet, vu tendre le bras ou la main, pour faire l'un ou l'autre geste qui, *selon eux*, devait se produire au moyen d'organes immatériels. Faute de fluides suffisants, les Esprits, en certains moments donnés, et *contrairement à ce qui se passait habituellement*, n'ont-ils pas pu vouloir faire faire par le médium ce qu'ils accomplissaient par leurs propres forces matérialisées, *quand elles étaient suffisantes* ?

Que n'a-t-on pas opposé cette hypothèse probable aux jugements trop précipités des scientifiques, intéressés à démolir des faits qui gênent leurs théories !

D'ailleurs, on a tort de faire des expériences spirites devant des hommes qui n'ont pas fait *d'avance* de suffisantes études psychiques et médianimiques.

En général, la plupart des personnes croient qu'il est inutile d'ouvrir un livre spirite, avant d'avoir « vu quelque chose ». C'est le contraire qu'indiquerait la raison. Comment ne pas d'abord profiter de l'expérience des autres ? Comment ne pas examiner et méditer ce que d'autres ont enregistré dans de nombreux volumes ? A quoi sert « voir » si d'avance on peut se dire qu'on ne comprendra pas ce qu'on pourrait, par hasard, percevoir, et que, partant, on ne croira pas ? Toute une société ne s'est-elle récemment fondée à Paris, par l'effet d'une erreur semblable ? A grands sons de fanfares, des savants éminents se sont réunis

pour étudier des frais spirites. De jolis discours, très applaudis, ont été prononcés. Le public était dans l'expectative. La psyché humaine allait être l'objet de la recherche scientifique ! Seulement, où la prendre cette psyché? Des machines compliquées et coûteuses furent montrées aux spectateurs et spectatrices accourus.

Que s'est-il passé ? *Rien* ; quoique plusieurs années se soient écoulées, qu'on ait réussi à encaisser de fortes sommes, qu'on dispose d'une salle spacieuse où les orateurs scientifiques se succèdent !

Pourquoi cet échec ? C'est qu'au lieu de commencer par l'étude, on veut arriver à l'expérience sans elle ; c'est qu'au lieu de se laisser guider par la main sûre des initiés de longue date, on veut aller par tâtonnements, comme des marins qui se lanceraient dans des mers inconnues sans boussole ni pilote.

Plusieurs de ces savants soutiennent toujours, comme j'ai eu l'occasion de le dire à différentes reprises, que l'écriture médianimique n'est qu'automatique. S'ils avaient étudié théoriquement avant d'arriver à la pratique, ils auraient eu peur de se prononcer si vite. Moi, qui depuis quelque temps *sens*, je veux dire, *physiquement* (1), la présence des Esprits qui écrivent devant moi au moyen d'un médium, je ne puis m'empêcher de sourire à certains échafaudages théoriques

(1) Le Dr Baraduc confirme le fait de la sensation *physique* des Esprits qui se manifestent dans son livre intitulé : *L'Ame humaine.*

et — profonds en apparence — qui parlent des phénomènes spirites comme un Esquimau parlerait des modes et réceptions parisiennes, au fin fond de ses neiges qu'il n'aurait jamais quittées.

S'il ne s'agissait pas des intérêts spirituels de l'humanité, on aurait raison de s'abstenir de toute réfutation ; mais le devoir supérieur exigeant la lutte constante pour la vérité, on n'a pas le droit de perdre patience.

Ainsi, quoique j'aie donné, dans mes récits précédents, la preuve irréfutable de l'ingérence étrangère à celle du médium, dans le phénomène de l'écriture spirite, par le rendez-vous *fixé et tenu* par l'Esprit se disant le curé d'Ars, je ne me lasserai pas de citer d'autres faits, pouvant, par leur coïncidence, appuyer la réalité des expériences médianimiques, quoiqu'ils soient de bien moindre importance, comparativement.

En voici un, du grand nombre de ceux qui se produisirent. Certains jours, Mlle R..., arrivant fatiguée à notre séance hebdomadaire, notre succès fut nul ou, du moins, très imparfait.

Une fois, nous attendîmes près d'une heure en silence ; elle, le crayon appuyé sur le papier ; moi, en évoquant nos amis invisibles. Mlle R... s'énervait, tandis que je me décourageais.

Tout à coup, *c'est mon bras* qui se soulève lentement, pour s'agiter ensuite de plus en plus vite. Je laissai faire, espérant par cet indice voir d'un moment à l'autre remuer le crayon du médium. Vain espoir. Il resta immobile. Par contre, c'est ma main qui, *malgré*

moi, arriva à s'approcher du crayon, à le saisir et à écrire sur une des feuilles étalées sur la table. Voici ce que je pus lire, un instant après, car les mots furent jetés en grande hâte *et à mon insu* : « Inutile d'attendre plus longtemps ; le médium n'a pas de fluides aujourd'hui. » Et puis, la signature du Guide; un grand paraphe et ce fut tout. Ces mots achevés, ni mon bras ni ma main ne remuèrent plus.

Les savants, détracteurs du spiritisme, soutiendront-ils que c'est ma propre impatience qui me fit écrire les mots cités ?

Évidemment, il y a toujours réponse à tout. Mais je demande, en grâce, pourquoi j'aurais payé un médium pour m'en faire accroire à moi-même, c'est-à-dire en aidant son insuccès dans la tricherie « automatique » par ma propre tricherie, consciente ou inconsciente. Je demande encore : Si pareille chose était arrivée à un des savants en question, aurait-il conclu de même ou n'aurait-il pas plutôt suspendu son jugement, en attendant que d'autres faits vinssent corroborer ou bien détruire celui dont ils auraient été témoins ? Je ne doute pas de la réponse.

D'ailleurs, comme j'ai eu l'occasion de le dire, il y a quelques années, dans une *Étude sur le phénomène des songes*, la cause de la différence de nos jugements et appréciations des choses occultes réside moins dans la supériorité ou l'infériorité relative de nos facultés cérébrales que dans le développement de notre *puissance sensorielle*.

Tel savant est positiviste, c'est-à-dire ne croit qu'à la force de la grossière matière ; tel autre est spiritualiste, c'est-à-dire croit à une puissance, *supérieure* à cette grossière matière. D'où vient leur divergence? Uniquement de la différence du nombre de *leurs sens*. Tous les deux sont des intelligences et tous les deux concluent d'une façon diamétralement opposée. Comment une telle anomalie pourrait-elle se produire, la même cause devant produire le même effet, s'il n'y avait pas une cause fondamentale qui les séparât ? Eh bien, cette nuance séparative, *c'est le sixième sens*. Le savant spiritualiste *sent* ce que le savant matérialiste ne *sent* pas. L'un est en rapport direct ou indirect avec l'invisible, c'est-à-dire la matière quintessenciée, l'autre ne communique qu'avec ce qui est grossièrement palpable, en raison de l'infériorité de ses moyens de sensation. Et j'ose dire, toutes nos convictions, en général, se puisent plus dans nos facultés *sensorielles* que dans nos facultés *intellectuelles*.

C'est mon expérience propre sur moi-même qui m'a fait arriver à ce raisonnement.

Je crois même qu'il viendra un temps où l'on aura reconnu cette vérité et où l'on ne se jettera plus l'anathème à cause des divergences d'idées en matière religieuse. Ce sera l'époque du positivisme spiritualiste qui, *parce qu'il comprend*, incarnera la tolérance la plus parfaite.....

. . . .

. . . .

Je disais donc que, grâce aux magnétisations du curé d'Ars, j'étais devenue médium sensitif.

Il m'aurait semblé ne pas avoir complété mes expériences sans la connaissance de la médiumnité écrivante. Par conséquent, je fis de nombreux essais dont plusieurs furent enfin couronnés de succès. Cependant, je me hâte de l'ajouter, plutôt dans le sens de la réalité matérielle que dans celui de la valeur supérieure des communications.

J'ai raconté ailleurs une curieuse, même comique déception au point de vue de l'inexactitude d'une information que me donna un jour ma *propre main*, en opposition *avec mon propre cerveau* et où, à mon corps défendant, je fus induite en erreur, ne sachant pas encore que les Esprits peuvent se tromper *et qu'il ne suffit pas d'être désincarné pour connaître les événements futurs ;* j'ai raconté ensuite comment ce fait renforça ma conviction dans l'*existence* du phénomène.

Et si l'on me demande comment une chose *non* concluante pouvait attribuer à ma conviction, je répondrai : « Dans un colloque, nierez-vous la présence de votre interlocuteur, dans le cas où il vous aurait appris un mensonge ou, du moins, tenu un discours sans valeur ? »

Non, car vous manqueriez de raison.

Il en est de même du colloque avec un invisible. Le fait même que ma propre main « m'ait tenu tête » m'a prouvé autant, *si pas plus*, que beaucoup de mes

autres expériences spirites, l'ingérence absolue, dans le courant de notre vie quotidienne, d'êtres invisibles, pensant et sentant *humainement*.

L'on pourrait se demander comment les Esprits, *venus à mon appel,* donnèrent des réponses plus concluantes par la médiumnité de Mlle R... que par la mienne, si cette demoiselle doit être mise hors de cause, au point de vue de l'inspiration de ces réponses.

De l'ensemble de ces événements, surtout de ceux qui vont suivre, j'ai dû arriver à attribuer cette anomalie au fait de mon insuffisante puissance fluidique.

Pour se communiquer, les Esprits empruntent la force vitale du médium.

A un moment donné, la mienne était réduite au minimum, *donc aucun effet*. Quand le magnétisme psychique me rendit plus forte, ma médiumnité se développa fatalement, cependant rarement assez pour servir de véhicule aux informations d'Esprits éloignés, partant supérieurs.

L'expérience suivante sert de preuve à ce raisonnement.

Un jour, ayant évoqué le curé d'Ars, après une de ses magnétisations habituelles, par ma propre médiumnité, en dehors de la présence de Mlle R..., j'arrivai à écrire *mécaniquement*, les yeux fermés, donc à l'insu de mon cerveau, ce qui suit :

« Chère enfant, n'évoquez jamais aucun Esprit après mes fluidisations, vous en perdriez tout le bénéfice. Du reste, attendez pour l'écriture médianimique que vous

soyez plus forte; vos fluides trop faibles ne peuvent pas servir aux Esprits sortis de votre sphère. Si, aujourd'hui, je puis cependant me communiquer à vous, c'est grâce aux forces que je viens de vous donner, mais que je suis obligé de vous emprunter de nouveau. »

Inutile d'affirmer que pendant longtemps je cessai toute évocation. Ce n'est que quelques années plus tard que je fis de nouvelles tentatives. J'eus occasion de constater alors plusieurs faits bizarres et extrêmement significatifs. Je ne veux pas mériter le reproche de les omettre. Les voici donc dans leur succession, soit que je les obtinsse seule, soit qu'ils fussent complétés par la médiumnité de Mlle R...

. . . .

Ayant appelé une parente par alliance, morte depuis peu de temps et trop peu regrettée, son Esprit se manifesta à moi en écrivant, après maints essais infructueux, son nom et différents détails. Étant suffisamment convaincue de sa présence, je lui parlai de plusieurs membres de sa famille, tandis que ma main enregistrait ses réponses. Jusqu'ici, rien de remarquable. La suite le fut grandement. A peine lui eus-je parlé de son petit-fils qu'elle avait beaucoup aimé, au point de l'avoir préféré à tous les siens — et qui, depuis sa mort, paraissait l'avoir oubliée, — que ma main se mit à trembler sur le papier, *en cessant* complètement d'écrire. Intriguée du fait, j'insistai. Les tremblements redoublèrent, pour dégénérer bientôt en

véritables coups sur le papier. D'abord petits, c'est-à-dire en ne se produisant pas de très haut, puis grands, plus grands, forts et plus forts, en soulevant mon bras toujours plus haut et plus rapidement et avec une telle véhémence, que mon mari, présent à l'évocation et effrayé par le mal qu'il croyait que j'aurais pu me faire, le saisit énergiquement pour l'arrêter enfin. Je ne m'étais fait *aucun mal ;* mais quand, pour mieux me rendre compte de ce qui s'était passé, je voulus, aussitôt après, me mettre à taper, *de mon propre chef, de la même façon,* je ne fis pas trois coups de suite, sans m'arrêter : je me serais brisé la main à une gymnastique pareille.

N'était-ce pas une preuve que le mouvement s'était produit par une force étrangère, mue par une volonté déterminée, à un moment significatif ? Je dois ajouter, entre parenthèses, pour la clarté du récit, que la personne évoquée avait été d'un tempérament irritable et extrêmement violent pendant sa vie sur terre.

Quelque temps plus tard, je répétai la même évocation. La pauvre morte s'annonça comme la fois précédente et, au fur et à mesure que je nommais des membres de sa famille, elle se mit à faire trembler ma main et à me faire donner des coups de poing saccadés. Mais à peine eus-je encore prononcé le nom de son petit-fils, que le phénomène se compliqua de beaucoup. Tandis que ma main crispée se soulevait d'une façon rythmée et comme mue par un ressort, tout mon être fut secoué par un immense frisson. Ce ne fut pas tout.

Bientôt mes yeux se remplissaient de larmes ; je pleurai et pleurai abondamment et ma poitrine se souleva automatiquement en de multiples sanglots. Je dis *automatiquement*, car réellement je ne ressentis *aucune émotion*.

On pourrait m'opposer que tel phénomène m'était habituel, puisqu'il m'arriva lors des projections magnétiques du curé d'Ars. Je dois répondre qu'il n'y a aucune analogie entre les deux cas que j'ai cités. Quand les fluides se *matérialisaient* pour former des larmes dans mes yeux, je ne pleurais pas, encore bien moins montrais-je une désolation complète par de déchirants sanglots.

Mon mari, qui assistait à la scène en question, forcément pénible, en fut stupéfait. Attribuant mon « apparente » émotion à mon regret pour la morte, il me prêcha le calme, me disant, en guise de persuasion, « qu'il était parfaitement ridicule de me mettre dans un état pareil après la mort d'une personne qui m'avait été indifférente pendant sa vie ». Enfin, il finit cependant par comprendre, *constater* plutôt, que j'étais exempte de chagrin personnel et que je pleurais, comme un automate, remonté à cette fin, *ou plutôt que je ne pleurais pas, mais qu'un autre être pleurait en moi*, *au moyen de mes organes matériels*.

Je conclus de ce fait qu'il s'était produit une espèce d'incorporation de l'âme de la morte dans mon individu. Cependant, me sentant parfaitement consciente, *sans aucune diminution de mon activité mentale*, je me demande comment ce phénomène a pu se produire

sans que l'extériorisation psychique habituelle se soit réalisée de mon côté.

D'après quelques théoriciens spirites, plusieurs âmes pourraient, à certains moments, s'emparer du même corps.

J'ai toujours eu de la peine à croire à une semblable assertion parce que, d'après mes faibles lumières, elle ne manquerait pas de diminuer encore la responsabilité humaine, si restreinte déjà par la loi atavique et les influences astrales avérées !

Cependant, comment trouver une explication autre, en face d'un fait semblable ?

J'en pose le problème aux apôtres spirites et poursuis mes souvenirs.

Ceux-ci me remémorent maintenant des faits où nos deux médiumnités, celle de Mlle R... et la mienne, viennent coïncider pour se servir réciproquement de preuve à l'appui.

Voici à quoi j'en veux venir.

M'intéressant vivement aux études musicales d'un jeune artiste pianiste de ma famille, j'eus l'idée d'évoquer Beethoven pour le consulter à son égard. Un jour, je m'assis donc à une table derrière C... (c'est le nom du pianiste en question) et, à son insu, j'évoquai le grand compositeur. Mon crayon en main, du papier devant moi, j'attendis en me recueillant et en écoutant l'exécution d'une de ses sonates.

Après quelques instants, il se produisit alors quelque chose d'absolument étrange.

Une grande force descendit sur moi, quelque chose de volumineux, *semblable à une colonne* lourde, extrêmement lourde. Le poids fut tel qu'il sembla m'écraser sur la table. Je veux dire que ma tête, suivie de tout mon buste, fut couchée sur le meuble devant moi et tenue ainsi comme sous une grande cloche. Ma main, forcément un peu avancée par le mouvement, traça quelques lignes sur le papier qui avait également glissé.

Je restai ainsi immobile, affaissée, pendant tout le cours de l'œuvre musicale. Les dernières notes ayant retenti, la « masse » *qui pesait sur moi* disparut, c'est-à-dire j'en fus délivrée.

Mes yeux curieux cherchèrent le papier.

J'y lus ces mots : « Je suis là, Beethoven. »

Ce fut tout.

A notre prochaine séance avec Mlle R..., je demandai au Guide s'il croyait que Beethoven m'accorderait un entretien, si je le priais bien. Il me répondit : « que, selon lui, la chose n'était pas impossible ; Beethoven étant un Esprit bon et obligeant, il ne refuserait probablement pas de rendre service à des musiciens. » « Évoquez-le, dit-il finalement, je vais de mon côté seconder votre demande. »

Il y eut un long silence.

Enfin le crayon traça des caractères, inconnus jusqu'ici, et je lus les mots suivants :

« Ils expliqueront ce qu'ils pourront. »

Étonnée de cette apostrophe originale, je demandai : « Mais qui expliquera quoi ? »

Le crayon répondit : « Ceux à qui vous voulez poser des questions. »

— Mais, qui êtes-vous qui parlez ainsi ?

— Ludwig von Beethoven, celui que vous avez appelé.

MOI. — Dans ce cas, voulez-vous nous donner une preuve de votre identité, en nous parlant d'un fait pris dans votre vie et que nous ignorons toutes deux ?

RÉPONSE. — Volontiers. Voici. J'ai eu dans ma vie *un grand amour et une profonde admiration ;* l'amour, pour Juliette (1); l'admiration, pour Napoléon. Oui, c'était pour lui que j'ai composé la *Sinfonia eroica* (2).

MOI. — Où êtes-vous maintenant ?

LUI. — Avec Juliette, *vers* Haydn, mon cher et aimé protecteur.

MOI. — Cette réponse ne me dit pas où vous êtes.

---

(1) Beethoven ne se maria pas, mais pendant plusieurs années, il fut épris de Mlle Julie de Guicciardi qui, plus tard, épousa le comte de Gallenberg.

(2) Beethoven, homme à l'âme enthousiaste, n'avait pu s'empêcher d'admirer le génie de Napoléon Ier. On raconte qu'il se l'était représenté comme un héros républicain (*sic*), et que la puissance réunie en lui au désintéressement, à l'amour pur de la patrie et de la liberté, lui faisait faire de Napoléon l'homme modèle des temps modernes. C'est dans ces dispositions qu'on assure encore qu'il commença à écrire sa symphonie héroïque. Voici ce que dit le texte que j'ai trouvé se rapportant aux faits : « Beethoven était décidé à donner à cette symphonie le nom de *Buonaparte,* quelque danger qu'il y eût à le faire dans un pays où ce nom devait rappeler des temps d'humiliation. Il voulait la dédier au premier consul de la République française. Déjà sa

LUI. — Je suis dans Jupiter.

MOI. — Si vous êtes dans Jupiter, comment pouvez-vous vous communiquer à nous ?

LUI. — *Par mon rayon.*

MOI. — *Est-ce la première fois* que vous vous manifestez à moi ? (Le médium ignorait ma propre tentative, rapportée plus haut.)

LUI. — *Non.* Vous m'avez déjà prié de venir et je suis venu vers vous. C'était chez votre sœur, C... jouait une de mes sonates.

MOI. — Pourquoi ne m'avez-vous pas donné votre jugement sur le jeu de C... ?

LUI. — Vos fluides n'étaient pas assez puissants pour me le permettre.

MOI. — Voulez-vous faire votre critique maintenant au moyen des aptitudes médianimiques de Mlle R... ?

---

dédicace était écrite. On dit encore que le second morceau de cet ouvrage était achevé et qu'il n'était autre que le colossal début du dernier mouvement de la symphonie en *ut mineur*, quand un de ses amis, entrant un jour dans le cabinet de Beethoven et tenant un journal à la main, lui annonça que le premier consul venait de se faire nommer empereur. Stupéfait, Beethoven garda le silence, puis il s'écria : « Allons, c'est un ambitieux, comme tous les autres ! » Il prit sa partition, en déchira la première page et la jeta à terre. Sa pensée changea alors de direction. A l'héroïque mouvement, il substitua la marche funèbre qui forme aujourd'hui le second morceau de sa symphonie, et au lieu de la simple inscription de son ouvrage *Buonaparte*, il mit celle-ci : *Sinfonia eroica per festeggiare il sovvenire d'un grand' nomo.* Son héros lui semblait déjà descendu dans la tombe ; au lieu d'un hymne de gloire, il avait besoin d'un chant de deuil. »

LUI. — Volontiers. Voici ce que j'ai à dire : Le jeu de C... est trop sec et puis il n'a pas assez de simplicité dans l'interprétation de ma musique.

MOI. — Pour me préserver du doute au sujet de vote identité *dans les deux évocations, avec deux médiumnités différentes,* voulez-vous me nommer la sonate que C... jouait chez ma sœur, le jour où je vous y ai évoqué ?

LUI. — Je veux faire mieux ; je vais vous écrire le passage mauvais que j'ai surtout critiqué parce qu'il manquait de simplicité.

Ici la main du médium traça vivement des portées *et écrivit trois mesures de la sonate de Beethoven que C... avait jouée pendant ma première évocation du célèbre compositeur.* Ces mesures achevées, l'entretien coupé se poursuivit. Voici comment l'Esprit continua de lui-même : « Ne parlez pas de cette remarque au jeune artiste. »

MOI. — Pourquoi ? Si je ne lui répète pas votre critique, à quoi lui servira-t-elle ?

LUI. — Il faut la laisser faire par le professeur ; ce sera le contrôle. Rien ; pour cette fois-ci, ni même à votre sœur. Vous montrerez ma communication quand il aura une autre de mes œuvres à travailler.

MOI. — N'avez-vous pas de remarque à faire au sujet de son jeu en général ?

LUI. — J'ai à dire qu'il ne me comprend pas bien.

MOI. — Ne pourriez-vous le diriger mieux en l'inspirant ?

LUI. — Oh ! oui. Mais il faudrait qu'il me laissât faire.

MOI. — Comment faudra-t-il s'y prendre ?

LUI. — Qu'il me laisse me servir de ses organes et qu'il joue ce jour en oubliant tout ce qu'il s'est appliqué à chercher par lui-même.

MOI. — Mais que faut-il qu'il fasse pour que vous veniez auprès de lui ?

LUI. — Qu'il m'évoque !

MOI. — Mais il n'est pas médium !

LUI. — Faites votre évocation habituelle et que lui joue dix minutes après, mais qu'au lieu de penser à sa façon à lui, de jouer ma sonate, *dédiée à mon ami Haydn*, qu'il ne pense absolument qu'à moi.

MOI. — Ainsi, vous voulez vous intéresser à C... ?

LUI. — Oh ! oui, car il est exceptionnellement doué, seulement il faut qu'il me comprenne mieux à l'avenir. Cela viendra. Je l'inspirerai. »

Cette communication du grand compositeur ne convaincra pas les sceptiques. Ils trouveront d'abord monstrueuse la supposition que la plus grande gloire musicale qui ait charmé notre monde se soit laissé interviewer par une pauvre mortelle comme moi. C'est, du reste, toujours la même ritournelle. Quand on est arrivé à être « quelqu'un », on doit dédaigner les prières des petits ! C'est la façon habituelle de raisonner. Cependant Beethoven, du temps où il existait encore sur notre Terre, le considérait-on comme un demi-dieu duquel on n'osait s'approcher ? Nullement. Il vivait

modestement et personne ne lui rendait les honneurs divins. Si j'étais allée le consulter alors sur l'art d'interpréter sa musique, il m'aurait sûrement répondu. Personne n'oserait avoir un doute à cet égard, car ce serait lui faire injure. Alors, pourquoi prêter un autre caractère au Beethoven désincarné? C'est parce que nous nous faisons une fausse idée de la mort. C'est parce que nous ignorons la solidarité d'entre les vivants et les morts, *solidarité qui est plus réelle que celle reconnue d'entre les vivants eux-mêmes.*

« Alors, vous prétendez qu'un génie comme Beethoven, revenant sur cette Terre, n'aurait pas autre chose à vous dire que ce qu'il vous a dit?

Mais qu'aurait-il dû me dire?

Prié de me donner son avis sur le jeu d'un artiste, il le fit de bonne grâce; il n'avait aucune raison pour me faire un discours. Beethoven décédé m'a répondu comme l'aurait fait Beethoven vivant, c'est du moins ce qu'il me semble. Ce qui manque évidemment, c'est la preuve réelle que ce fut Beethoven et non un autre. Cependant pourquoi aurait-ce été un autre « qui fût venu à mon appel »? Il me semble que telle supposition n'a pas davantage de raison pour elle. Quant au phénomène même, *il s'est prouvé comme une réalité par la coïncidence entre le fait se produisant par moi et celui se produisant par Mlle R..., à l'insu de celle-ci elle-même*, particularité importante, qu'il ne faut pas perdre de vue. Mais il y a plus : ni Mlle R... ni moi, nous ne nous rappelions, lors de l'évocation, — si

toutefois nous l'avons jamais su, — *ce que l'Esprit nous communiqua au sujet de son amour pour Juliette et de son admiration pour Napoléon*. Pour nous prouver son identité, l'Esprit n'aurait donc pu mieux répondre. Il en est de même quant au nom de la sonate sur laquelle je sollicitais son avis. S'il nous l'avait donné, les sceptiques auraient pu supposer que Mlle R... avait pu deviner le nom de cette sonate par le fait qu'elle aurait pu l'avoir déjà entendu jouer par C... L'Esprit fit donc mieux : il nous apprit que cette sonate avait été dédiée par lui à son ami Haydn (1), et pour nous préserver du doute, *il en transcrivit plusieurs mesures*.

Or, ceux qui comprennent la musique se rendent compte qu'un premier venu, ne sachant pas l'harmonie, ne saurait écrire *par cœur* un fragment d'une sonate de Beethoven, quelque court et simple qu'il fût.

Et si cependant nous admettons une suffisante disposition musicale chez Mlle R..., pour qu'elle ait pu réussir à cette tâche, comment aurait-elle reproduit un passage *critiquable* dans une œuvre *qui s'est jouée en dehors de sa présence?*

Et si j'ai souligné le mot *critiquable*, c'était pour faire remarquer qu'à la prochaine leçon de piano à laquelle j'accompagnai C...., j'entendis le professeur blâmer *précisément* les mêmes mesures que l'Esprit avait signalées comme imparfaites.

(1) Le fait s'est prouvé exact, mais nous l'ignorions au moment de l'évocation.

Ces doubles coïncidences ne sont-elles pas des preuves morales d'une réelle valeur en faveur du phénomène spirite, sinon de l'identité de Beethoven ?

Naturellement, cette question se pose à un tribunal *de bonne foi*.

Notre expérience avec l'Esprit de Beethoven se termina là. Je ne sais plus (1) pour quelle raison nous n'avons point tenté une nouvelle évocation de Beethoven, peut-être parce que C... ne voulut pas consentir à jouer « mécaniquement », afin de céder la place à une inspiration étangère.

Cependant, encouragée par l'évocation de Beethoven que je considérais comme une réussite, autant qu'on peut en obtenir dans l'investigation difficile de l'Au-delà, je consultai le « Guide » sur la possibilité d'une entrevue avec Schumann. Elle lui paraissait encore moins douteuse que n'avait été celle de Beethoven, « cet Esprit n'ayant pas encore quitté les premiers plans de l'astral », comme il nous l'apprit.

Je tentai donc l'expérience, ne fût-ce que pour me rendre compte de la différence qu'il y aurait dans les communications des deux compositeurs.

. . . .

L'évocation habituelle, faite en silence, après une certaine pause d'attente, la main du médium écrivit les mots suivants : « Donnez-moi du papier à musique.»

A mon regret, nous n'en avions pas.

(1) Le fait s'est passé il y a dix ans.

« Il faudra en avoir, » continua le crayon.

Je demandai comme d'habitude : « Qui êtes-vous, vous qui écrivez ? »

Le crayon répondit : « Robert Schumann. »

MOI. — A quel signe pourrais-je vous reconnaître?

LE CRAYON. — A mon goût pour le pays d'Autriche, Oui, l'Autriche m'attire toujours (1).

Ici, le crayon s'arrêta ; quelques instants après, il poursuivit :

« Je vais vous écrire une composition ; ce sera une pièce qui s'appellera : *Mein letzter Seufzer* » (Mon dernier soupir). Vous y reconnaîtrez ma manière, et ce sera la preuve de mon identité.

Cette réponse avait lieu de nous satisfaire. Qu'aurait pu dire l'invisible pour nous montrer davantage sa bonne volonté de nous convaincre? A mon regret, je ne pouvais, séance tenante, fournir du papier à musique. Je le promis à l'Esprit pour la prochaine fois s'il voulait continuer à venir à mon appel. Il m'assura que telle était son intention, et à plusieurs questions sur son caractère et sa vie conjugale, il répondit comme suit :

« Je sais que j'avais le système nerveux très malade et que, malheureusement, je l'ai beaucoup surexcité par les misères de la vie. Alors, je prenais des alcools pour oublier et pouvoir être à ma musique sans préoc-

(1) La biographie de Schumann m'a confirmé, par la suite, la grande préférence du compositeur pour Vienne, où il habita quelques années.

cupations, de sorte que cela me donnait des hallucinations qui m'ont fait, il est vrai, composer des choses très personnelles et originales, exemple : *Meine Grillen* (1), que j'ai composés *après une vision affolante*. Je crois maintenant que cela devait être des Esprits que je voyais. Je me suis cependant reproché cette intempérance, à cause de la violence et même de la brutalité de quelques actes de ma vie. »

Ici se fit une longue pause après laquelle l'Esprit reprit comme suit :

« Non, non, je n'ai pas été un très bon mari (2), j'ai souvent été désagréablement nerveux pour Klara et ma fille (3). Je crois qu'elle est morte, ma femme, elle aussi (4), mais *je ne l'ai pas retrouvée*. J'ai maintenant une autre femme. »

Je demande : « Qui est cette femme ? »

Il répond : « Vous ne la connaissez pas. »

Je demande : « Mais où est-elle ? »

Il répond : « Dans ma maison ; dans la maison que nous avons construite dans l'espace infini. »

---

(1) Les papillons noirs. Le nom fut tracé en allemand, quoique le médium ne sût pas l'allemand.

(2) Cette confession me parut exacte quand je lus, par la suite, la biographie allemande de Schumann, biographie que le médium *ne pouvait connaître*.

(3) Schumann eut 5 enfants, dont deux moururent en bas âge.

(4) Nous savions, le médium et moi, que Klara Schumann vivait encore à Francfort, où elle dirigeait le Conservatoire. Quelle *preuve spirite* dans cette particularité !

Je demande encore : « Mais comment alors pouvez-vous vous trouver ici ? »

Il répond : « Ce n'est que mon rayon qui est près de vous. »

MOI. — Ainsi, d'après ce que vous dites, on se marie donc encore dans l'autre monde (1) ?

LUI. — Parfaitement. Mais vous ne pouvez vous rendre compte de nos unions. Ce sont les affinités réelles qui s'attirent seules.

Je fus un peu stupéfaite de l'étrange tournure qu'avait prise notre entretien ; cependant le caractère de Schumann étant si bien tracé par l'invisible, je n'eus pas le droit de me croire mystifiée ; je demandai donc à l'Esprit s'il voulait donner quelques conseils de piano à C..., en l'écoutant jouer.

Schumann, ou celui qui se donna pour lui, y consentit.

Nous convînmes d'un rendez-vous. Le médium et moi nous devions l'évoquer à heure fixe, chez ma sœur, où C... avait l'habitude de travailler l'après-midi.

Cette fois-ci, je prévins C... de l'expérience que je voulais tenter.

Le jour et l'heure convenus étant arrivés, je fus exacte ; il n'en était pas de même du médium. Je priai C... de se mettre au piano, ayant peur qu'un retard ne causât un échec, du moins que nous ne diminuassions

(1) D'autres Esprits me dirent des choses semblables.

le moyen de contrôle, autant que notre chance de réussite. Moi-même je m'assis dans une pièce contiguë à celle où était le piano, afin de ne pas déranger le jeu par l'arrivée tardive du médium ; et prenant du papier et un crayon, j'évoquai l'Esprit de Schumann. Je n'eus pas lieu d'attendre, car presque aussitôt un fluide particulier m'atteignit, pendant que ma main remuait faiblement, pour tracer en quelques caractères, à peine lisibles, le nom du compositeur évoqué. Il n'y eut pas autre chose. Je m'en contentai en restant absorbée dans ma pensée et en suivant les sons de la musique.

C... plaqua en trois coups décidés les derniers accords du morceau.

Toujours pas de médium ! Je commençais à me désoler de l'insuccès, d'autant plus que j'avais *physiquement senti* « une présence ».

Je priai C... d'attendre.

Sur ce fait, la sonnette retentit et on annonça Mlle R...

Silencieusement, je lui passai le crayon, tandis que C... reprit son jeu par une nouvelle œuvre plus importante.

Aussitôt le crayon, resté jusqu'ici immobile, se mit en marche.

(Par cette instantanéité, je compris que je ne m'étais pas trompée, *quand je sentais « une présence »* ; le rayon de l'Esprit de Schumann m'avait atteinte, comme la suite le prouvera.)

Voici ce qu'il écrivit tout d'abord :

« Ce passage demande plus de finesse. »

Sachant que le médium ne connaissait pas le morceau que C... était en train de jouer, je questionnai : « Reconnaissez-vous l'œuvre qui se joue en ce moment ? »

RÉPONSE. — « Oui, c'est ma troisième sonate. »

Je ne me contentai pas de cette réponse, et demandai : « Êtes-vous ici depuis trois heures, moment fixé pour notre rendez-vous, ou arrivez-vous seulement ? »

RÉPONSE. — « J'étais fidèle à l'heure convenue. »

MOI. — Dans ce cas, voulez-vous me dire quel fut le morceau que C... joua *avant* l'arrivée de Mlle R.. ?

LUI. — *Les papillons noirs.*

C'était stupéfiant d'exactitude.

Évidemment, l'on peut objecter que Mlle R... avait pu trouver cette réponse en *devinant juste* ou parce qu'elle aurait perçu les sons du piano devant la porte.

Quoiqu'assoiffée de vérité, *d'où qu'elle vienne,* et très décidée à ne jamais prendre des vers luisants pour des lanternes, je pourrais facilement admettre de pareilles conjectures. Trop de raisons s'y opposent. D'abord, C... jouait presque toutes les œuvres de Schumann et je ne vois pas pourquoi l'on croirait plutôt à un hasard intelligent, qu'à un agent intelligent, fût-il invisible, surtout quand toutes les circonstances militent en faveur de ce dernier. Ensuite, quant à la possibilité que Mlle R... ait pu entendre les sons de la musique dans la rue ou devant la porte, il faut l'exclure, car la pièce où se trouvait le piano était très éloignée

de la rue et de la cage de l'escalier, et C... avait déjà, *depuis quelque temps, cessé de jouer quand le médium nous fut annoncé.*

En tout cas, ce qui fut certain, c'est que la réponse de l'Esprit ne me laissa pas de doute sur son identité. (Je le dis sincèrement, car il m'est indifférent qu'on rie de « ma naïveté ».) Je lui demandai donc, comme à un professeur en chair et en os :

« Maître, quelle est votre opinion sur la façon de C... d'interpréter *Les papillons noirs ?* »

Et le professeur de me répondre :

« Bien, bien ; il me comprend très bien. »

Puis après une petite pause :

« Je vais venir souvent, parce que je verrai ma musique interprétée selon mon désir ; et avec mes indications une œuvre qui n'a jamais été comprise selon me pensée (1). C'est la *Kreisleriana.* (Ce mot en caractères allemands et après quelques vains efforts.) *Je vous dirai la pièce que presque personne ne sait jouer.* »

Ce furent les paroles tracées pendant le jeu de l'artiste. Celui-ci ayant achevé sa sonate, le crayon s'arrêta au milieu d'un mot commencé pour écrire un énergique « Très bien », entouré d'un cercle, comme s'il voulait l'isoler du reste de la phrase. Et C..., ayant entamé les « Études symphoniques de Schumann », l'Esprit fit, tour à tour, des observations comme

(1) Je laisse le style des Esprits intact.

celles-ci (1) : « Bien, très bien, pas mal », pour finir ainsi : « Qu'il me joue la quatrième ! »

Je transmis l'ordre.

L'artiste interrompit aussitôt son jeu pour jouer la quatrième Étude de ces mêmes symphonies.

Comme s'il écoutait, le crayon du médium resta immobile : ensuite il écrivit :

« C'est cela ! Je voulais juger de son *staccato*. »

Et puis, après une nouvelle pause :

« Ceci est insuffisant comme legèreté. »

Je ne répétai pas ces réflexions à C... pour le laisser continuer. Le *staccato* terminé, il se mit à jouer le morceau de Schumann où, d'habitude, il excellait par l'immense fougue de son tempérament, très semblable à celui du compositeur.

Encore une fois, l'Esprit parut écouter en silence.

. . . .

Mais nous voici à la fin de l'œuvre par une chevauchée échevelée, se terminant par un crescendo infernal.

La main du médium, d'abord calme, c'est-à-dire immobile, commence à s'agiter; la voici qui donne de petites secousses, et, finalement, en caractères précipités et extrêmement énergiques, elle trace les mots suivants :

« Impossible de mieux rendre ma pensée. Bravo, bravo, bravo !

« Oh ! s'il avait un bon piano à queue (2) ! »

(1) J'ai gardé toutes les feuilles de mes évocations et les copie textuellement.

(2) Le Viennois n'admet que le piano à queue. L'exclamation

Une grande traînée de crayon sur le papier et... plus rien.

L'artiste se leva du piano. Nous lui montrâmes la critique du maître. Il avait lieu d'être content.

. . . .

Je ne me flatte pas que le scepticisme n'accueille d'un sourire narquois « ma leçon de piano spirite ».

Pour ceux qui ne peuvent croire, « parce qu'ils n'ont jamais rien vu, ni entendu », elle ne manquera pas d'être fantaisiste.

On m'objectera : « Mais où avez-vous la preuve que ce que le médium a écrit vienne d'une autre mentalité que de la sienne propre? »

Je réponds :

« L'Esprit ne s'était-il pas manifesté, par ses fluides *sensibles*, avant l'arrivée du médium ?

— Bah ; c'est votre imagination ! »

— Et les *Papillons noirs* que Mlle R... n'avait pu entendre jouer ! Toutes ces coïncidences frappantes sont-elles toujours à dédaigner, rien que pouvoir continuer à nier le phénomène ? »

Mais de grâce, pourquoi plaider une cause si ingrate?

Quel intérêt l'humanité a-t-elle donc à ignorer les rapports possibles entre les vivants et les morts ? Le

de l'Esprit est donc caractéristique, quand on se rappelle que Schumann passa plusieurs années de sa vie de compositeur à Vienne. Mlle R..., pas plus que moi-même, nous n'aurions pu suggérer « ce regret » par télépathie, car toutes deux nous avions l'habitude du piano droit.

matérialisme est-il un avantage pour la société, l'immortalisme, *sans preuve*, un argument en faveur de la religion?

Non. Alors pourquoi cette opiniâtreté dans la négation?

Évidemment, une leçon de piano par Schumann lui-même, *après sa mort*, est un fait exempt de banalité, mais pourquoi ce fait serait-il impossible, du moment que les moyens de communication existent par la voie fluido-magnétique, *comme cela a été prouvé*? Est-ce donc être crédule que de se laisser convaincre à force de coïncidences évidentes?

Celui *que je pense* avoir été l'Esprit de Schumann ne se manifesta-t-il pas par des signes non équivoques de sa présence? Ne justifia-t-il pas de son identité par des détails, rappelés de sa vie intime, détails *qui nous étaient alors inconnus*? Ne parle-t-il pas ensuite en vrai arbitre de musique?

Que voudrait-on encore exiger?

Il est vrai, l'on pourrait dire : « Mlle R... était peut-être musicienne et a pu jouer une petite comédie. »

D'abord, je ne crois pas beaucoup à la réussite des petites comédies improvisées. J'ai quelquefois assisté à des « mises en scène » par de faux médiums, de ces farceurs des deux sexes, qui défraient les salons ; on n'a jamais réussi à me donner le change et j'ai rarement vu que quelqu'un se soit laissé prendre par ces plaisanteries de mauvais goût. On imite mal le langage des Esprits et la tournure souvent bizarre de leur

style. En dehors de cette considération, je ne nie pas que Mlle R... n'eût le talent de jouer agréablement quelques petits morceaux de piano ; en plus, qu'elle ne sût donner des leçons à des commençants ; mais comment aurait-elle su critiquer un artiste avec cet aplomb, cette sûreté de jugement déployés par l'invisible ?

Non, entre elle et l'entité se disant Schumann, il y avait une notable différence mentale qui s'imposerait même en dépit des circonstances.

Mais en dehors de ces considérations d'un ordre moral, nous avons un mot à ajouter, un mot qui a la force d'un fait pouvant servir à lui seul de preuve à l'appui. Ce mot est : la *Kreisleriana*.

Combien de personnes, en France, connaissent ce morceau, ne serait-ce que de nom ? Pas plus Mlle R... que moi, nous ne l'avions jamais entendu nommer, C... pas davantage. Ce n'est même qu'après quelques hésitations que nous réussîmes à déchiffrer le mot rébarbatif dont se compose le titre de l'œuvre indiquée par l'Esprit. Nous nous demandâmes tout d'abord s'il existait seulement et nous ne nous en convainquîmes qu'à la prochaine leçon de piano de C..., où nous soumîmes la question à son professeur. Cependant celui-ci étant « un esprit fort », nous nous gardâmes de dévoiler notre secret.

En effet, pour parler de la *Kreisleriana* et de notre mystérieux interlocuteur, nous usâmes d'un stratagème. Voici comment nous présentâmes le fait :

C..., venant de jouer devant un grand compositeur allemand que nous n'avons pas le droit de nommer, fut très applaudi par celui-ci sur sa façon d'interpréter les œuvres de Schumann et engagé à entreprendre l'étude de la *Kreisleriana*.

« Je ne sais pas si nous avons bien entendu le titre du morceau, dis-je prudemment, pour m'ouvrir le chemin de la retraite. Mais le musicien allemand prétend qu'il existe dans cette composition une pièce qui est rarement comprise selon l'esprit de Schumann. Il voudrait donc que C... travaillât cette œuvre pour lui donner ensuite ses indications. »

A notre grande stupéfaction, M. M. S... (c'était le nom du professeur) nous répondit :

« Parfaitement, *Kreisleriana*, c'est bien cela. *C'est une des œuvres les plus remarquables de Schumann*, quoique la plus rarement jouée. Pour les amateurs, elle est inabordable et, quant aux artistes, ils n'osent pas souvent l'offrir au public, qui n'en comprend pas les étranges harmonies, se succédant capricieusement en une série extrêmement longue. Mais quant à « une pièce » de la *Kreisleriana*, *presque jamais comprise*, selon le dire de votre Allemand, allons, allons, c'est exagéré. Je voudrais bien la connaître! Jouons-la donc, la *Kreisleriana* et nous verrons. »

Naturellement, nous ne demandions pas mieux. L'œuvre, indiquée par l'Esprit, fut donc achetée et mise à l'étude.

. . . .

A notre prochaine séance de spiritisme, le même Esprit, se disant Schumann, se manifesta aussitôt. Il se montra satisfait que nous ayons suivi son conseil et surtout de trouver du papier à musique tout prêt. Mais avant de se mettre à l'œuvre, il écrivit : « Je viendrai dans un mois entendre la *Kreisleriana*. »

Cette phrase achevée et la main du médium s'étant posée d'elle-même sur les portées, l'Esprit, après quelques instants peut-être de réflexion, commença sa composition promise. Ce ne fut point chose facile.

Ceux qui ont l'habitude de voir se produire l'écriture médianimique comprendront que la difficulté de tracer des notes de musique est autrement grande que celle de produire des caractères calligraphiques.

Pour ces derniers, nul n'est besoin de soulever la main du médium, une petite traînée plus légère sur le papier produit la séparation des mots entre eux. (Beaucoup d'invisibles, pour supprimer encore cette fatigue et perte de fluides inévitable, écrivent tous les mots d'un trait, sans aucune interruption.) Pour indiquer tous les signes indispensables à la lecture d'une phrase musicale, il faut que le compositeur invisible revienne incessamment sur ses pas. C'est tantôt un bémol, tantôt un dièze, tantôt un bécarre, tantôt des signes indiquant la valeur respective des notes, etc., qu'il doit ajouter. C'est donc une continuelle difficulté *physique* à surmonter. Car celui qui compose est obligé de soulever, à grande distance, un bras et une

main matériels, au moyen de ses seuls fluides, unis à ceux du médium.

D'un autre côté, le cerveau du médium ne pouvant, comme pour la reproduction des mots, être utile à l'Esprit (à moins que le médium ne soit lui-même compositeur) (1), celui-ci n'est point secondé, comme dans l'écriture médianimique. C'est la raison pour laquelle les compositions musicales, spirites, sont extrêmement rares et surtout ne peuvent s'obtenir sans fautes, avec un médium ne sachant pas l'harmonie.

Suivant de près toutes les péripéties du travail fluidique, si compliqué, je ne pouvais donc qu'être émerveillée par notre réussite finale.

On s'en fera une idée en apprenant que l'Esprit mit une heure à écrire deux lignes, un mois à écrire le morceau entier que je publie ci-contre. Quand il eut achevé, il traça en dessous de la composition : « Corrigeons. »
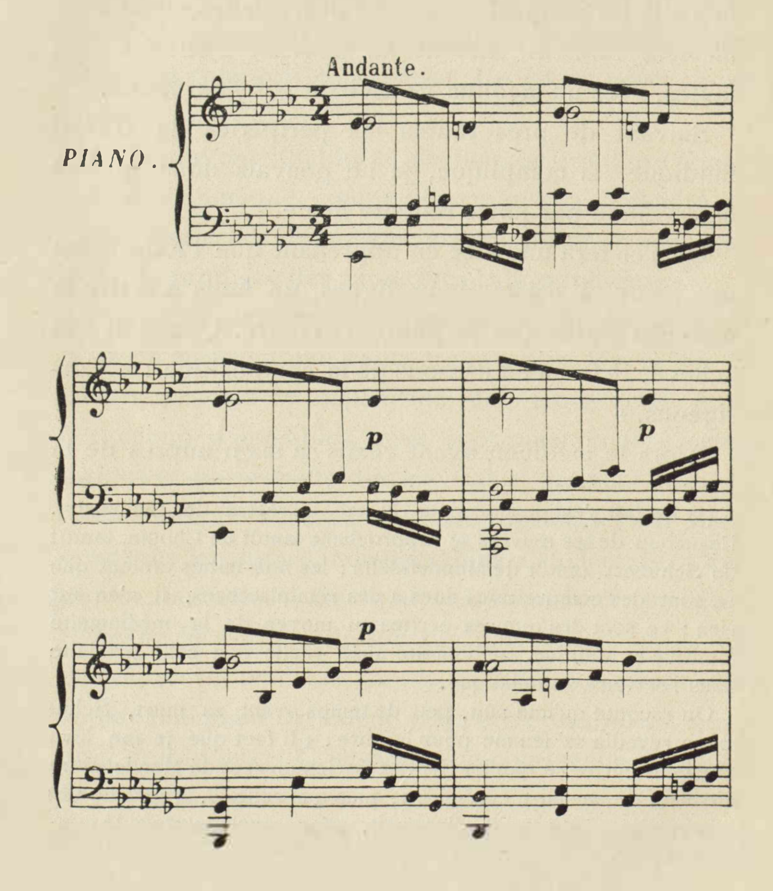
Alors le médium, ayant remis sa main auprès de la
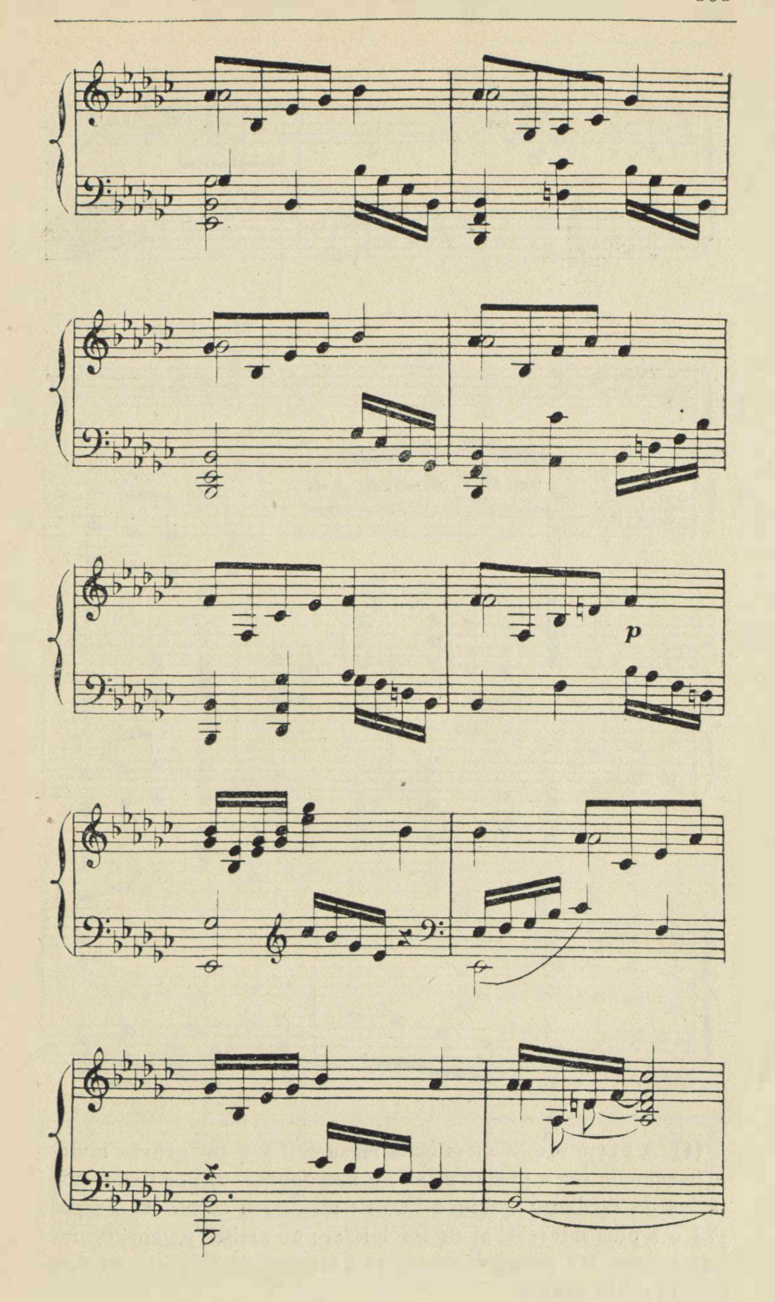
(1) Ce fait s'est produit dans la vie terrestre de Schumann. Beaucoup de ses œuvres se rapprochent tantôt de Chopin, tantôt de Schubert, tantôt de Mendelssohn ; les non-initiés croient que ce sont des compositions dues à des réminiscences, il n'en est rien ; ce sont des œuvres écrites au moyen de la médiumnité intuitive et auditive, médiumnité aussi réelle que celle produite dans l'écriture automatique.

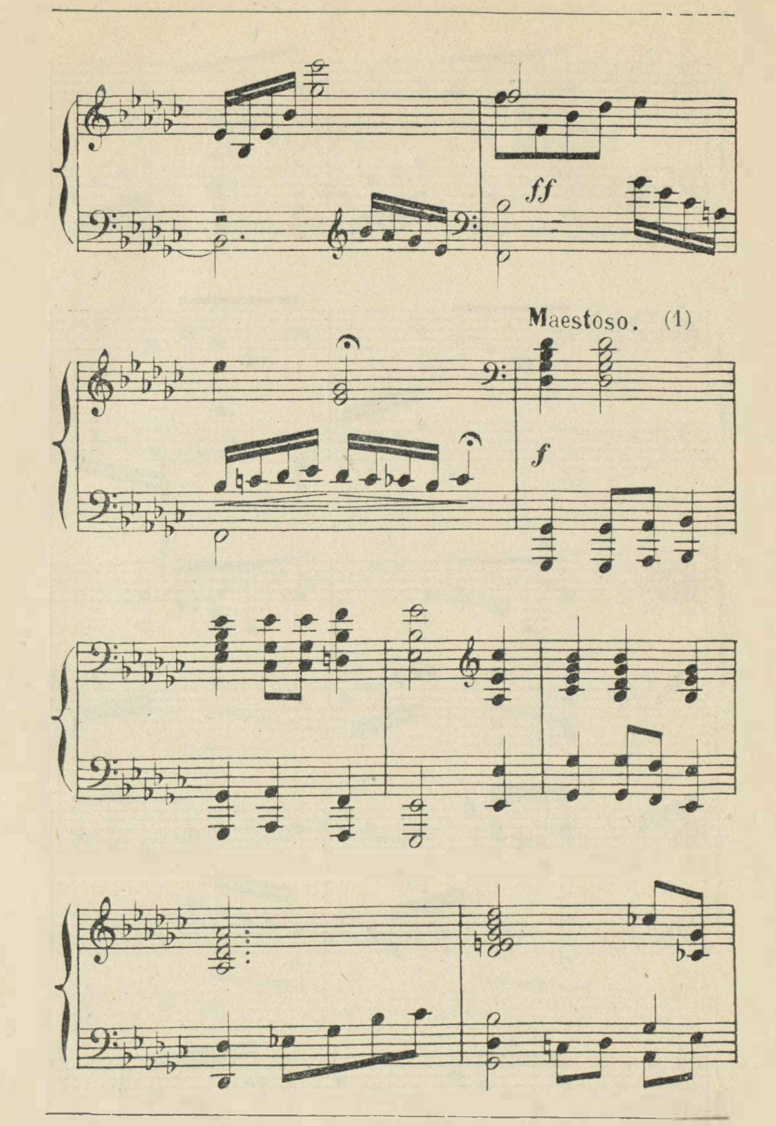
On raconte qu'une nuit, peu de temps avant sa mort, Schumann reveilla sa femme pour lui dire : « Il faut que je me lève vite pour écrire ce que les Esprits de Schubert et de Mendelssohn viennent de me faire entendre », mais que celle-ci, ignorante des lois spirites, crut qu'il divaguait, sans oser toutefois le contredire.

Mein letzter Seufzer

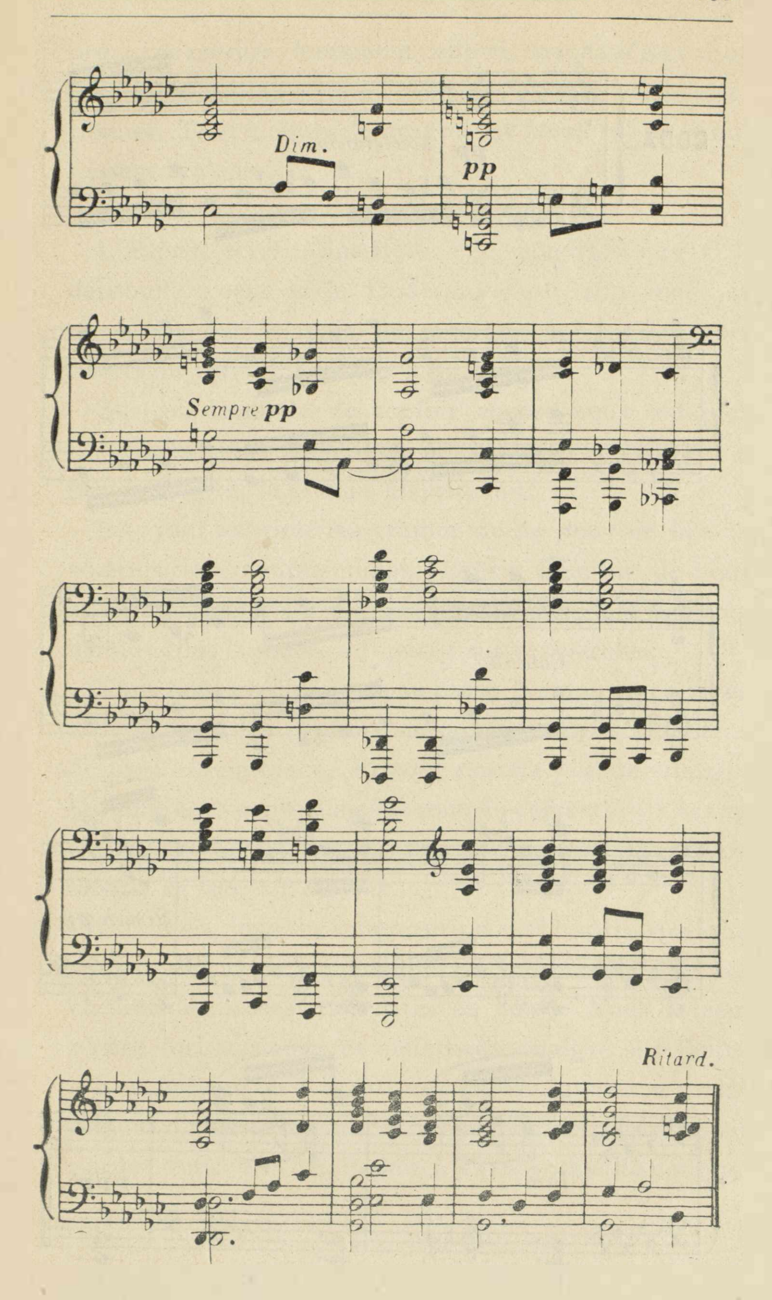
Composition médianimique par l'Esprit de SCHUMANN
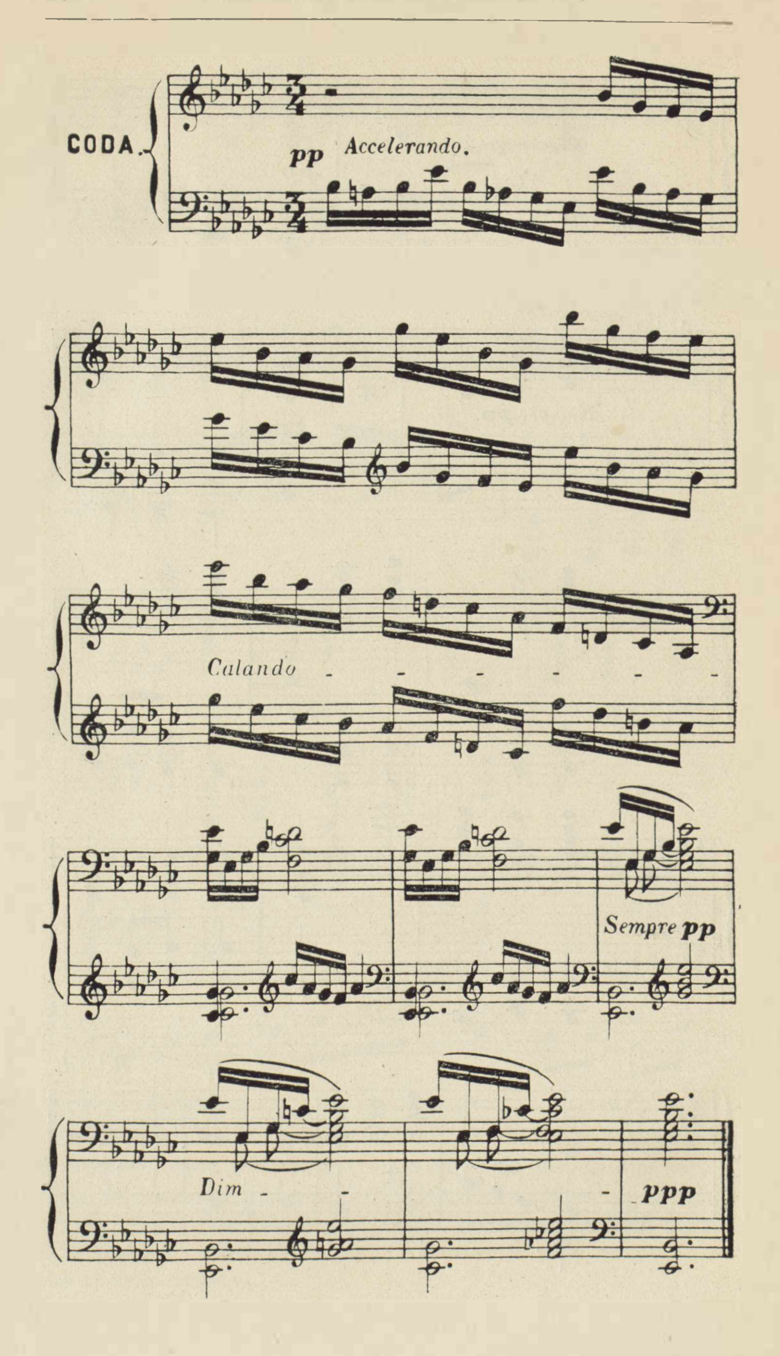



p



(1) A partir de la cinquième mesure il y a de graves fautes d'harmonie, dues évidemment au manque de dispositions musicales du médium; quoique l'esprit ait désiré qu'on les enlevât j'ai cru plus intéressant de les laisser; un artiste jouant le morceau saura les corriger au fur et à mesure de son jeu, en s'inspirant de la pensée.


Dim.
pp
Sempre pp
Ritard.


CODA.
pp
Accelerando.
Calando
Sempre pp
Dim
ppp

première mesure, lentement celle-ci, touchant à chaque note, en passant, se mit à rectifier, compléter, perfectionner. Tout à coup, le crayon fut lancé en un mouvement brusque.

Je conseillai au médium de le reprendre.

L'Esprit écrivit aussitôt · « Je voudrais que C... débrouillât cela et je l'aiderai ; c'est trop long et ennuyeux par la main du médium. J'ai fait les trois quarts du travail ; le reste n'est rien. »

Sur ma demande de vouloir encore nous indiquer les divers mouvements du morceau, il écrivit : « Le premier agité, le second majestueux. »

Et ayant exprimé ma crainte de ne pouvoir lire la composition médianimique, l'Esprit, d'un air de nouveau impatienté, écrivit : « Au contraire, elle est très lisible ; allez la jouer. » Il partit sur ces paroles.

Nous nous précipitâmes au piano. Ne pouvant arriver à déchiffrer plus de deux mesures, je priai Mlle R... de prendre ma place. *Elle ne réussit pas davantage.* D'ailleurs, excepté dans les commencements, *les basses étaient chiffrées. Mlle R... ne connaissant pas l'harmonie, ne pouvait les lire.*

C... nous joua la composition de l'Esprit, quelque temps plus tard, quand elle fut enfin copiée et les chiffres des basses transcrites en notes. Nous la trouvâmes fort curieuse et mélodieuse malgré ses fautes d'harmonie qu'on y a *laissées exprès*, pour ne point risquer d'altérer la pensée de l'invisible et surtout pour garder toute son originalité à l'œuvre médianimique.

Comme on le constatera par sa publication ci-jointe, la nuance du morceau est d'une grande tristesse ; elle correspond au titre si suggestif : « Mon dernier soupir. »

Et ce qui semble particulièrement caractéristique sous ce rapport, c'est la note finale, au point d'orgue, de la première partie. Bien rendue, elle résonne, en effet, comme le dernier soupir d'une plainte interrompue.

Du moins, aucune parole ne saurait mieux donner l'impression de l'angoisse de l'âme au moment fatal où la corde vitale se rompt, que ne réussit à le faire cette note étrangement mélancolique, sous les doigts d'un artiste inspiré.

Dans sa teneur générale, voici donc le sens intime qu'on peut découvrir dans l'œuvre de l'Esprit de Schumann :

La première partie de la composition représente les derniers instants du mourant : c'est une série d'harmonies qui finissent subitement, comme inachevées *exprès*, afin de susciter l'idée de la mort, venant brusquement briser une vie encore incomplète ;

La deuxième est une marche funèbre : le compositeur ayant expiré, il nous fait assister à son enterrement ; le finale exprime l'âme dégagée de son enveloppe matérielle, la psyché, *enfin libre*, mais troublée encore et se perdant pour commencer dans les méandres mystérieux de l'erraticité sphérique.

« Mais où est la preuve que le morceau que vous

publiez est une *œuvre médianimique ;* où est la preuve encore que c'est Schumann qui le composa ? » Ce sont là les objections inévitables, parce qu'elles peuvent, d'ailleurs, se justifier.

Je vais essayer de les réfuter, *en donnant mes preuves morales,* les seules qu'on puisse fournir en pareil cas. Ces preuves, je les ai trouvées dans ce qui suit :

Toujours intrigués nous-mêmes à propos de l'identité du compositeur de *Mon dernier soupir,* nous convînmes avec C... qu'il irait trouver un de ses anciens maîtres, professeur au Conservatoire et musicien érudit, pour lui jouer le morceau médianimique *par cœur*, en lui demandant *à qui l'on pourrait bien attribuer cette œuvre inédite*, son auteur n'ayant pas signé son manuscrit.

C... s'acquitta fort habilement de sa mission.

Le « maître », ayant attentivement écouté le jeu de C..., lui dit : « Malgré ses fautes d'harmonie et certaines faiblesses indéniables, c'est une œuvre originale, *dans le genre de la musique de Schumann.* Vous dites avoir le manuscrit de ce morceau ; montrez-le-moi donc. »

Très amusé de cette réponse, C... tira l'original de la composition automatique de sa poche.

Un rapide coup d'œil du maître, et puis de s'écrier : « Mais c'est de l'écriture médianimique ! Que ne le disiez-vous de suite ? »

(En effet, pour un connaisseur, il ne pouvait y avoir

de doute, le procédé des compositeurs désincarnés n'ayant rien de commun avec celui des compositeurs incarnés.)

C... raconta alors ce qui s'était passé.

Le « maître » écouta avec intérêt ; mais *très prudent*, comme il faut l'être ici-bas, quand on occupe une position en vue, *il ne voulut plus* se prononcer sur le nom du compositeur invisible.

Pour nous, cette petite anecdote fut une indication *suffisante*, parce que nous savions que la composition était, positivement, une œuvre médianimique et qu'il n'existait aucune raison pour ne pas croire à l'identité du compositeur. Du reste, tous les spirites savent que les Esprits composent comme ils écrivent, quoique plus rarement.

Il existe des morceaux médianimiques de Mozart. Le médium les a-t-il écrits automatiquement ou sous l'inspiration directe de Mozart, étant doué de suffisantes capacités musicales, je ne saurais le dire. Quant à *Mon dernier soupir*, cette pièce a été produite entièrement *mécaniquement*, par une femme qui ne sait pas composer, et un expert en musique n'a pas cru devoir exclure son attribution à Schumann, *tant qu'il n'était pas prévenu* ; voici les faits établis. Ne sont-ils pas des preuves suffisamment sérieuses en faveur de l'intervention réelle de Schumann ?

. . . .

Mais je m'empresse d'ajouter, afin de faire acte de sincérité : chaque fois que j'ai soumis l'œuvre média-

nimique de Mlle R... à des musiciens, auxquels j'avais d'abord raconté la provenance de cette œuvre, j'en obtins un jugement sévère et une catégorique réponse négative, quant au présumé auteur de la pièce.

Une certaine dame de Vienne, grand amateur de musique, se montra même très scandalisée qu'on pût attribuer une œuvre aussi « médiocre » que *Mein letzter Seufzer* à un grand maître comme Schumann (1). « C'est un blasphème contre le compositeur », dit-elle. « Va pour le blasphème, lui répondis-je, mais vous rendez-vous bien compte qu'une *ombre humaine* ne peut manifester son génie au moyen de facultés étrangères, comme l'être humain le fait lui-même dans toute la plénitude de son double pouvoir physique et psychique, pondant son incarnation sur terre? Nierez-vous les rayons du soleil qui nous viennent de la pâle face de la lune, parce que ces rayons ne donnent plus ni chaleur ni vie? Non, parce que vous vous rendez compte des « différences » ; il en est ainsi de l'œuvre des vivants et des morts. Quoique toujours eux-mêmes, les êtres au delà de la tombe ne peuvent plus que nous envoyer de faibles rayons, leurs idées étant fatalement interceptées sur leur route! »

Mais cette réflexion à part, quelle est la valeur réelle des noms que portent, ou ne portent pas, les

(1) Les dernières compositions de Schumann, pendant sa vie terrestre, sont loin d'avoir la valeur des œuvres précédentes ; ceci prouve encore que le génie producteur varie selon les circonstances et n'est pas toujours à la même hauteur.

êtres au delà de la zone limitrophe de notre planète terrestre ? Elle est nulle, sans doute. Par conséquent, pourquoi notre invisible compositeur aurait-il pris un nom d'emprunt (1), surtout quand il pouvait savoir que sa composition serait tout aussi bien accueillie avec sa propre signature ou même sans signature aucune? La réussite d'une composition médianimique offre de telles difficultés, que vraiment on aurait tort d'être exclusif.

Mais soyons conciliants. Admettons, un instant, que malgré l'affirmation de l'Esprit et les preuves qu'il chercha à nous donner de son identité, admettons que l'œuvre en question ne soit pas de Schumann. Eh bien, à quoi devons-nous conclure ? N'est-ce pas à ce qu'elle soit d'un autre musicien *désincarné*, sa provenance médianimique ne pouvant être révoquée en doute ?

Et puisqu'on arrive à cette constatation, n'est-on pas prêt de s'entendre ? Car, ne faut-il pas convenir que le point essentiel n'est pas d'obtenir des compositions par des musiciens décédés et de pouvoir classer leur musique *post mortem* dans la catégorie de leurs œuvres reconnues, mais la constatation que, dans le monde des sphères, nous vivons, pensons, agissons, sentons, écrivons, *composons*, plus ou moins, comme sur terre ; en un mot, que la vie, dans ce monde, n'est qu'une station d'une vie qui est plus importante,

(1) Évidemment, beaucoup d'Esprits farceurs prennent les noms des grands Esprits ; mais c'est parce qu'ils savent qu'ils ne seraient pas écoutés sans cela.

parce qu'elle n'est plus soumise aux éventualités de la matière fragile et périssable ?

Shakespeare disait : *To be or not to be, that is the question;* c'est réellement la seule question que nous devons adresser *aux morts*. Êtes-vous ou n'êtes-vous pas ? Si *vous êtes*, prouvez-le-nous. Vos noms nous importent peu.

Cette digression a longuement coupé le fil de ma narration ; j'ai hâte de la terminer.

. . . .

L'Esprit de Schumann, ou l'entité se disant l'être, tint sa promesse, quant à la *Kreisleriana*. Au bout d'un mois, quand C... eut terminé l'étude de cette œuvre, se composant d'un cycle de huit pièces, l'Esprit nous fixa un rendez-vous.

Il eut lieu l'après-midi d'un dimanche de printemps. Tous trois nous y fûmes exacts. La couleur locale se prêta à l'expérience. Un air tiède et embaumé entra par les fenêtres du salon, au travers de ses persiennes closes. C... s'était mis au piano, attendant le signal de commencer. Mlle R..., accroupie sous un palmier, tenait son crayon prêt, sur une feuille de papier, posée sur ses genoux. Moi, j'évoquai l'Esprit en silence. Trois heures sonnèrent. Un tremblement nerveux dans la main du médium nous indiqua la présence du maître invisible. Sans retard, il écrivit : « Me voici fidèle au rendez-vous, comme vous tous. Oui, je suis Robert Schumann. Je viens pour entendre la *Kreisleriana*. Qu'il commence. »

Je lus ces mots à haute voix.

Aussitôt les doigts de C... de courir frénétiquement le long du clavier en une série ininterrompue et bizarre de *crescendos* endiablés.

En attendant, le crayon s'était arrêté.

A l'accord final du premier numéro, je demandai si l'artiste devait continuer les pièces, l'une après l'autre, ou attendre les réflexions du « Maître ».

Le crayon répondit : « Laissez-le continuer. Je ferai mes observations générales. » Après une pause, il ajouta : « Soignez bien l'égalité et la qualité de votre son *dans le premier numéro*. (Je fais remarquer que C... n'avait encore jamais joué la *Kreisleriana* devant personne et que Mlle R... ne savait pas que cette œuvre se composait d'une série de pièces numérotées.) En général, modérez vos nerfs dans tous vos passages de bravoure ; vous accomplirez ainsi votre jeu. »

De nouveau le crayon resta immobile, en attendant que l'exécution de la *Kreisleriana* se poursuivît. Alors l'Esprit reprit en écrivant : « *J'attends impatiemment le n° 6.* »

Je compris que c'était la pièce dont le maître invisible avait dit être rarement satisfait. Désormais, je partageai son impatience.

Encore un emballement diabolique et le voici qu'il résonne ce mystérieux n° 6. Comme moi, l'Esprit sembla en écouter l'adagio, tristement mélodieux, dans le genre de la plupart *der deutschen Weisen.*

En effet, peu de notes très douces y chantent *ein einfaches Lied*, ou plutôt l'histoire d'une âme éplorée, d'une âme qui exhale longuement, dans la solitude, ses peines, ses angoisses en des harmonies tristes à l'infini, jusqu'à ce que, lasse de souffrir, la corde de sa patience se rompt et que dans un délire furieux elle perd la raison ! — En un mot, c'est la triste histoire de la vie de Schumann lui-même (1). L'artiste l'avait compris.

Aussi, dès les derniers accords de ce numéro, le crayon, cette fois-ci très calme, écrivit : « C... comprend très bien la pensée du n° 6. Peu d'artistes l'ont *comprise.* » (Il me semble inutile de changer un mot du texte, car l'Esprit parlait au moyen du crayon, il n'écrivait pas pour le public.)

Les numéros de la *Kreisleriana* se succédèrent sans interruption. L'Esprit, *toujours présent, car il m'avait enveloppée*, attendit la fin du jeu, pour écrire, après avoir intercalé cette phrase : « Bonne cette *fuga* », — les reflexions suivantes :

« Je voudrais que C... travaillât la finesse et la légèreté, afin de pouvoir acquérir la nuance délicate et

(1) La *Kreisleriana*, réunion de Lieds allemands, devrait plutôt s'appeler la *Schumanniana*, car le compositeur a voulu y tracer les plus vives sensations de sa propre âme, par une longue série d'harmonies, des plus variées. Le nom de *Kreisleriana* vient de *Kreisler*, un personnage fantastique des contes de Hoffmann, dont le caractère et la vie paraissaient avoir, aux yeux de Schumann, beaucoup d'analogie avec son propre tempérament et son existence mouvementée.

douce sans le secours de la sourdine. La *Kreisleriana*, en général, a été très bien exécutée par C... Je voudrais qu'il la jouât plus tard en public. C... comprend mes œuvres, parce qu'il a mon tempérament. » Une nouvelle signature de l'Esprit, et la séance fut terminée.

Nous n'eûmes point d'autres communications de Schumann. D'ailleurs, mes principales expériences avec Mlle R... (1) se terminent avec ce récit.

(1) Mlle R... eut plus tard des communications nombreuses avec Mme de W..., qui les fit imprimer. Quiconque pourra comparer ces communications avec celles que j'ai obtenues avec ce même médium, constatera la différence des mentalités qui se manifestèrent et se convaincra de l'inanité des théories sur l'automatisme et la conscience subliminale, dans l'écriture réellement *médianimique*.

XII

L'allure des phénomènes qui vont suivre n'est qu'en partie la même que ceux constatés par la médiumnité de la comtesse D... et de Mlle R...; je vais donc les enregistrer avec un égal soin, afin de les soumettre à l'attention de tous ceux qui, comme moi, sont heureux de trouver des preuves convaincantes de la dualité humaine.

. . . .

Après m'être séparée à regret, et uniquement par le sentiment d'un devoir supérieur, de Mlle R... et de sa merveilleuse faculté psychographique, je restai quelque temps sans chercher à faire de nouvelles expériences spirites.

D'abord, j'avais assez vu et appris pour être de plus en plus convaincue, et puis le commerce continuel des Esprits que me procura le développement hyperphysique de mes propres facultés sensorielles me dédommagea, en grande partie, des entretiens intéressants que j'eus avec les invisibles pendant plusieurs années et dont je viens de ne publier qu'une faible série. Naturellement, toute ma vie morale, ou plutôt psychique, fut désormais influencée par les enseignements de mes instructeurs invisibles.

Et si l'on objecte que les dires des Esprits ne représentent que des opinions individuelles, partant *rien d'absolu*, par conséquent, qu'on a tort de se laisser diriger par eux, je réponds que, quoique cette manière de voir me paraisse fort appréciable, de tout ce que communiquent les désincarnés, quelque contradictoire que cela puisse être parfois, il se dégage pour l'expérimentateur, à l'âme suffisamment évoluée, une vérité fondamentale, tout comme, pour le chimiste, se sépare l'or fin du minerai dans son creuset révélateur.

Il en fut ainsi pour moi.

Parfois à mon corps défendant, toutes mes pensées, dans n'importe quel ordre d'idées, portèrent leur stigmate spirite. Et que l'on ne se récrie pas ! Ce stigmate est un des plus réels.

Un vrai spirite se reconnaît, en effet, au bout d'une conversation, souvent de minime durée. Car, tandis que son esprit a cessé d'être conventionnel, sa morale est plus logique, plus indépendante, sa religiosité plus sérieuse, sa solidarité humaine plus réelle. Aussi, les non-initiés le regardent avec étonnement, surtout si, quelque temps auparavant, ils l'ont connu tout autre, c'est-à-dire « ressemblant à tout le monde ».

Quand, il y a quelques années, après mes études spirites, je revis pour la première fois Mme de S... M..., cette amie qui jadis m'avait connue comme disciple enthousiaste de Schopenhauer, elle fut surprise de mon changement d'avatar.

Naturellement, je lui en appris la cause. Elle lui

sembla intéressante, peut-être surtout parce qu'elle offrait du nouveau. Elle me pria de lui montrer comment on pouvait entrer en relations avec ce monde invisible dont j'affirmais la réalité objective. Je lui indiquai le mode le plus simple : une évocation par l'écriture médianimique, en lui supposant une suffisante médiumnité à cet effet. Et comme mon expérience personnelle m'avait démontré que les facultés médianimiques se développent parfois par le simple contact d'une médianimité déjà éprouvée, je posai, à notre premier essai, ma main gauche sur sa main droite, en la priant de se concentrer, tandis que je fis l'évocation de l'Esprit avec lequel elle désirait particulièrement entrer en relation.

C'est sa mère, qui s'était suicidée, que mon amie me pria d'appeler.

Je fis selon son désir, quoique je fusse convaincue d'avance de nous attirer beaucoup de tristesse.

Nous attendîmes quelque temps, plongées toutes deux dans un respectueux silence.

(Je fais remarquer que notre première expérience fut faite en plein jour et pleine lumière.)

Alors, sans préliminaires et sans ces essais graphiques, habituels chez la plupart des médiums en formation, la main de mon amie se remua lentement, mais spontanément, pour écrire d'une façon lisible, mais avec des traits altérés, ces simples paroles solennelles : « Je suis là ; ta mère ! »

Comme Mme de S... M... me fit signe de prendre la

parole, j'allais m'adresser à la personnalité invisible, quand je vis mon amie soudainement pâlir et retomber sans connaissance sur le dossier de son fauteuil.

Effrayée, j'appelai au secours.

C'est mon mari qui accourut. M'ayant aidée à assister la défaillante, nous réussîmes à la ranimer bientôt avec des sels.

Quand elle eut repris ses sens, nous la questionnâmes, comme de juste, sur la cause de son malaise subit.

Elle nous répondit :

« A l'instant même où, après avoir lu ensemble les paroles que ma main avait tracées inconsciemment, je te fis signe de parler, je vis apparaître, en face de moi, une forme humaine entourée d'une lueur bleuâtre. Je lui reconnus les traits de ma mère. L'expression en était infiniment triste. — Mais ce qui me frappa particulièrement, ce fut le corps du fantôme se terminant *en queue de poisson*. Aussi en fus-je saisie d'épouvante et perdis connaissance. »

. . . .

Ce jour-là, nous n'insistâmes pas davantage.

Le lendemain, mon amie ayant exprimé le désir de renouveler l'expérience, nous fîmes la même évocation, dans les mêmes conditions et à la même heure.

La morte se manifesta comme la veille par l'écriture, mais sans se faire voir cette fois-ci. « C'est bien moi, ta mère, qui suis venue hier à ton appel. Je me suis fait voir pour te convaincre. »

Et puis elle continua à écrire plusieurs phrases se rapportant en partie à son épreuve terrestre, en partie à celle de mon amie, mais dont la teneur générale resta infiniment triste. « *Souffre*, *endure*, *supporte tout*, dit-elle, entre autres, à Mme de S... M..., *mais ne mets jamais fin à tes jours.* »

Maintenant, afin que la suite soit compréhensible, je suis forcée d'interrompre mon récit, pour dire quelques mots sur la triste histoire de l'Esprit évoqué.

Ce fut celle d'une pauvre femme qui avait perdu son fils unique, à l'âge de vingt et un ans, à Sadowa, où il se battait contre les Prussiens, en qualité d'officier autrichien ; et qui, douée de la double vue, l'avait aperçu, à une distance de plusieurs centaines de kilomètres, au moment même où, frappé par une balle meurtrière, il roula à la renverse dans un fossé profond.

L'effet qu'en ressentit son pauvre cœur de mère fut si intense, qu'elle ne put surmonter désormais la morne et profonde mélancolie qui la conduisit à son acte de désespoir.

Faisant allusion à ce douloureux drame de famille, je demandai à la personnalité qui s'était manifestée avec tous les signes possibles d'identité, de me dire ses impressions au moment de mourir. Elle répondit : « Après avoir avalé le contenu de la fiole fatale, je sentis quelque chose d'indescriptible qui me fit supposer que mon âme se détachait de mon corps.

J'en eus une grande frayeur, d'autant plus que je me voyais flotter comme entre le ciel et la terre. Alors je

voulus rentrer dans ma pauvre dépouille humaine. Impossible ! Et je compris que, pour longtemps, tout bonheur pour moi était perdu...

MOI. — Mais bientôt après, n'avez-vous pas eu la consolation de retrouver votre cher fils qui vous a précédé dans la mort ?

ELLE. — Hélas ! *non*. Ce n'est que maintenant que je commence à le *sentir*. (Il y avait trente ans que la malheureuse mère avait déserté la Terre.)

MOI. — En attendant, où avez-vous été et où êtes-vous maintenant ?

ELLE. — Je ne saurais vous dire ou j'ai été. Il me semble que je me réveille d'un long, terrible cauchemar. Maintenant, je suis à l'erraticité et mon fils m'entoure parfois, mais je vous le répète, je le *sens* seulement, sans le voir.

MOI. — Cependant vous n'êtes pas aveugle, vous voyez. Pouvez-vous me décrire ce que vous voyez et ce que vous éprouvez ?

ELLE. — Non, je ne suis pas aveugle, je vois ; seulement, je n'ai pas la faculté de voir mon fils. Je ne puis vous faire de descriptions, car je ne sais quels termes employer. Je ne puis vous parler de choses dont vous n'avez pas l'équivalent dans votre monde. Je vous dirai seulement que je suis moins malheureuse *maintenant*, quoique toujours dans le trouble.

MOI. — Avez-vous retrouvé votre mari ?

ELLE. — Non. Et je ne voudrais pas le revoir. Il fut si dur pour moi ! J'ai été si malheureuse ! Je demande

pardon à ma fille de l'avoir lâchement abandonnée pour suivre son frère. Ah ! j'ai bien expié cette grave faute ! »

. . . .

Or, que penser de ce phénomène ? Surtout si l'on considère le synchronisme qui existait entre le mouvement musculaire et *automatique* de la main du médium et l'action spontanée de son organe visuel : autrement dit, entre les paroles écrites et l'apparition, — celui de la personnalité évoquée. Tout cela n'était-ce que pure fantaisie ? Mais, mon amie était entièrement novice en fait de spiritisme ; alors comment aurait-elle pu décrire un genre de fantôme qui ne s'explique qu'au moyen de la théorie spirite ?

D'ailleurs, en admettant l'hypothèse, presque impossible que Mme de S... M... se soit effrayée devant une simple image, créée par sa fantaisie, au point de se trouver mal, il reste la suite de la communication, reçue le lendemain et dont la teneur fut non seulement émouvante de réalité, mais illustrée par des termes spirites, tels qu'erraticité, *que le médium ignorait*. En plus, mon amie étant positiviste, d'une intelligence absolument réfractaire à tout sentiment religieux, et admettant le suicide comme un moyen final et radical, comment aurait-elle pu écrire, même au moyen de sa conscience subliminale, ce que son crayon, de complicité avec son émotion, nous donna comme une réelle manifestation de sa mère morte ?

Je pose cette nouvelle question aux détracteurs du spiritisme.

Pour moi, la médiumnité spontanée de Mme de S... M... s'explique de la façon suivante :

De sa mère, elle tenait, à son insu, un organisme physique anormal, pouvant occasionnellement lui fournir le don de clairvoyance, de son père une santé robuste, avec exubérance de forces vitales et nerveuses.

Déjà Justin Kerner nous parla du *Nervengeist* pour nous expliquer la plasticité des fantômes, perçus par la voyante de Prévorst.

Depuis, d'autres érudits en spiritisme ont constaté comme lui que ce sont les centres nerveux de notre corps physique qui fournissent, dans certains cas, les éléments nécessaires à l'agrégation de formes humaines. Il n'y a donc là rien d'impossible, rien qui ressemble à de la superstition, surtout si l'on considère encore que l'existence d'un fluide très ténu qui se dégage plus ou moins de tous les médiums et qui sert à la construction d'une matérialisation, est une vérité scientifique, prouvée maintes fois de part et d'autre.

Et l'on peut ajouter ceci :

Dans le cas spécial que nous sommes occupés à analyser, le côté fantastique dans l'apparition, loin de démolir les théories spirites et de fournir peut-être une arme aux enseignements dogmatiques sur les peines des damnés, les confirme davantage.

D'abord, il démontre l'inadmissibilité d'une autosuggestion de la fantaisie en éveil ; le médium, au moment de la vision, n'était ni en état de fièvre, ni

surexcitée par l'appréhension d'un événement ; non, Mme de S... M... était, au contraire, calme et sceptique à tous égards.

Mais, en admettant quand même, un instant, la subjectivité du phénomène en question, par quelle bizarre coïncidence l'apparition aux traits reconnaissables aurait-elle précisément pris une forme *connue* aux spirites expérimentés et peu imaginable aux non-initiés ?

En effet, la science extra-physique nous dira que l'insuffisance éventuelle de l'ambiant psychique, indispensable à la formation des corps fluidiques, a maintes fois produit des formes analogues à celle de la mère de mon amie...

Évidemment les apparitions, plus que tout autre phénomène, soulèvent des problèmes si ardus, qu'on ne saurait, malgré la science transcendantale et les révélations d'Esprits avancés, donner des explications entièrement satisfaisantes, surtout quand nous nous trouvons devant l'émergence spontanée d'un fantôme presque mythologique. Tout ce que nous dirons donc ne sera qu'approximatif, la nature ne livrant pas ses secrets en entier.

Cependant, pouvoir constater par quels éléments le processus de la matérialisation s'opère, et pourquoi il peut avorter partiellement, est déjà un progrès bien appréciable pour notre époque où le positivisme a fait *tavola rasa* de la foi aveugle inculquée, comme de la superstition innée.

Comme il ne faut donc plus croire sans preuve, il ne faut plus nier *a priori*. Devant des faits il faut s'incliner, dût-on ne point comprendre *entièrement*.

D'ailleurs, y a-t-il quelque chose que nous comprenions, ce qui s'appelle comprendre ?

Comprenons-nous quelque chose à nous-mêmes ?

La sagesse antique disait bien « gnoti seauton », mais qui est-ce qui est arrivé à réaliser ce précepte ?

Comprenons-nous notre genèse physique dans le sein de notre mère ?

La science nous fait suivre les différentes phases embryonnaires dc notre développement matériel, mais est-elle capable de nous faire comprendre la marche mystérieuse de nos métamorphoses successives avant de naître ?

Constatant ainsi partout notre insuffisance d'aller au fond des choses, nous devons admettre même l'invraisemblable, *à condition que nous nous trouvions devant des faits* et non devant des élucubrations fantaisistes, car ce qui paraît invraisemblable aujourd'hui sera peut-être banal demain. A notre époque, tout le monde tombe d'accord sur ce point.

Je crois donc ne pas trop m'avancer en prétendant que ma première expérience, faite avec Mme de S..M.., vint encore enrichir la phénoménalogie, déjà si volumineuse, des annales spirites.

Mais les faits observés avec elle ne s'arrêtèrent pas là.

Très intriguée par nos succès spirites, Mme de S... M...

profita de tous nos instants libres pour tâcher d'obtenir « quelque chose » de nouveau.

Sans que j'eusse désormais besoin d'approcher ma main de celle de mon amie, Mme de S... M... se mettait à écrire automatiquement peu d'instants après avoir fait l'évocation. Cependant, comme à la comtesse D... et contrairement à ce qui eut lieu pour Mlle R..., l'écriture spirite lui causait une grande fatigne, probablement par la trop subite déperdition de ses forces fluidiques. En effet, elle fut toujours à tel point prise de sommeil qu'elle était obligée de laisser choir sa tête sur son coude gauche, avancé sur la table. Et c'était chose curieuse de la voir, dans cette position, écrire frénétiquement des pages et des pages dont elle ne prenait connaissance qu'après.

Un jour, elle eut, dans cette étrange posture, des messages en *huit langues* sur une même feuille de papier.

De ces langues, Mme de S... M... n'en connaissait que deux : l'allemand et le français.

Les personnalités diverses qui s'étaient manifestées avaient écrit, en outre : en anglais, italien, espagnol, portugais, latin et grec.

J'étais présente à ce phénomène, mais, contrairement à ce qui m'a déjà été soutenu, il ne pouvait être question de télépathie ; je ne sais ni le portugais, ni le latin, ni le grec.

Quant à la nationalité de mon amie, elle était Hongroise. *Or, il n'y avait pas un mot hongrois.*

Parmi les termes grecs que nous étions obligées de nous faire déchiffrer par notre entourage du sexe privilégié, il y en avait un que personne ne connaissait. Pour en trouver le sens, peut-être seulement approximatif, il nous fallut recourir au dictionnaire.

Le mot est homologoumenos, ὁμολυγονμενοζ. Parmi les différentes explications, nous trouvâmes celle de suicide. Ce mot faisait-il allusion à la douloureuse communication reçue précédemment?

. . . .

Parfois, le crayon de Mme de S... M... donnait de petits coups secs sur le papier, en produisant des signes télégraphiques ressemblant à ceux d'un appareil Mors. . . . .

Comme la comtesse D..., mon amie Mme de S... M... me mit en rapport suivi avec ma mère morte. Cependant les communications obtenues par la médiumnité de cette dernière furent plus émouvantes dans ce sens qu'elles manifestaient d'une certaine angoisse de la morte de ne pouvoir se faire lire sans témoin, c'est-à-dire sans le contrôle du médium.

Et dans cette particularité nouvelle, quelle preuve convaincante de l'objectivité du fait!

En effet, le médium paraissait à tel point gêner l'Esprit de la défunte, qu'elle n'écrivait jamais que des phrases hachées, en indiquant par une série de petits traits tous les mots qu'elle supposait pouvoir être devinés par moi.

Comme je désirais plus de précision et lui demandais

de ne pas sauter de mots, elle se laissait aller à de petites exclamations, quelquefois de réelle douleur. « Ah ! » disait-elle entre autres, si je pouvais te parler *sans le médium!* Comme elle me gène ! Comme elle me gène ! »

Et ne voulant toujours pas me laisser convaincre de son identité, elle finit par écrire d'un air impatient : « Mais, tu sais bien et sens bien que tu as été mon enfant. Tu veux que j'écrive mon prénom, eh bien, le voici...... ; es-tu contente maintenant ? » (Le médium ne connaissait pas le prénom de ma mère, d'ailleurs peu usuel.) Je n'insistai pas davantage, et la personnalité qui se disait ma mère continua à remplir des feuilles nombreuses, à phrases tronquées et à mots espacés. Au lieu de lettres, cette fois-ci c'étaient des télégrammes d'outre-tombe que je recevais, des télégrammes ayant à éviter la censure— celle du médium.

On avouera que ce fait original détruit toutes les théories des savants sur l'action de la conscience subliminale du médium dans l'écriture spirite.

. . . .

Cependant, les phénomènes intellectuels produits par la médianimité prodigieuse et spontanée de Mme de S... M... ne se bornèrent pas à ces communications intimes. Il y en eut aussi d'un intérêt général et parfois d'une grande beauté d'expression. Tantôt en allemand, tantôt en français, nous eûmes des tirades éloquentes, signées d'Adalbert de Chamisso et de Lamartine. Notre cher maître Schumann se manifesta

également. Malheureusement, je n'ai pas retrouvé ces feuilles dans ma collection. Je me souviens seulement qu'entre autres, Schumann écrivit : « *Oft war es mir wæhrend ich componirte, als ob der Teufel loos wære* (1).

Un jour, Mme de M... S... traça le nom d'une mienne amie de jeunesse avec laquelle je m'étais brouillée et que j'avais complètement oubliée depuis, au point de ne pas savoir si elle était morte ou vivante et à laquelle je n'avais jamais fait allusion au médium. « Oh! pourquoi m'as-tu négligée ? » disait l'écriture de cette lointaine camarade de mes vingt ans.

Même mon entourage sceptique fut frappé de stupéfaction de cet étrange incident.

Une expérience curieuse fut celle que nous offrirent les communications régulières et suivies avec un malfaiteur anglais, et *tout en anglais*, avec ce graphisme particulier aux Anglo-Saxons seuls, qui se caractérise surtout par la forme spéciale des « T » majuscules, paraissant des « J » à nos yeux à nous.

Cet Esprit malheureux disait s'être appelé Thoms Brook. (Thoms est une abréviation de Thomas.) Ni le médium ni moi, nous ne connûmes jamais personne d'un nom semblable. (J'espère ne heurter aucun sentiment en le publiant.)

Thoms Brook paraissait s'attacher particulièrement

(1) Pendant que je composais, il me semblait souvent être possédé du diable.

à ma personne, quoique je n'aie jamais su pourquoi. Car, quand je lui demandai un éclaircissement à ce sujet, il me répondit que je saurai beaucoup de choses dans soixante jours ; or, avant l'arrivée de ce terme, mon amie Mme de S... M... avait quitté la campagne où elle était venue passer avec nous six semaines de la saison d'été.

Il se disait très malheureux, ce Thoms Brook. Un jour, il remplit une page entière de *lost, lost, lost* (1). Je lui prêchai alors, pour le consoler, que personne n'était perdu à tout jamais ; que le Christ nous avait révélé le Père et non le Juge inexorable. Il ne voulut rien savoir et continua à écrire des *lost* et des lamentations de toutes sortes. Au bout de plusieurs pages de ce genre, il ajouta : *And it is justice* (Et c'est justice).

Cette fois-ci, la manifestation s'arrêta là.

Le lendemain soir, à peine mon amie eut-elle repris le crayon, que ce même Esprit se manifesta, quoiqu'elle en eût appelé un autre. A la vue de son écriture et de ses nouvelles jérémiades (2), mon amie, je ne sais trop pourquoi, fut prise d'un accès de rire. J'en fus doublement peinée, quand je vis sa main, à son insu, écrire les mots suivants : *Oh ! don't laugh ; crie, crie with me. I'm so unhappy* (3) !

(1) Perdu, perdu, perdu.

(2) Je les lisais en les traduisant, mon amie ne sachant que peu d'anglais.

(3) Oh ! ne riez pas ; pleurez, pleurez avec moi. Je suis si malheureux !

En attendant, le médium s'étant calmé de son hilarité, l'Esprit me remercia de ma compassion, et lui ayant demandé une explication sur le lieu où il se trouvait et de quelle façon il pouvait se communiquer, il répondit : *I don't know, it is all dark round me* (1).

. . . .

Les « esprits forts » prétendront que Mme de S... M... s'amusait à mes dépens. Je ne le crois pas. C'était une femme trop supérieure pour se prêter à une comédie. Évidemment, son rire inopportun pourrait la faire passer pour frivole ; elle ne l'était cependant pas ; elle était seulement réfractaire à tous sentiments religieux, spirites ou dogmatiques. Et cette constatation augmente l'objectivité de la manifestation de l'Esprit de Thoms Brook.

Ce qui l'augmente encore, ce sont les fluides malsains que cette malheureuse personnalité répandait autour de nous et qui nous occasionnaient chaque fois de pénibles maux de tête ; à mon amie encore bien plus qu'à moi.

Cependant, le fait le plus bizarre qui se passa à la même époque fut celui-ci :

Une après-midi, nous étant retirées dans la chambre de mon amie et assises près de la fenêtre ouverte, qui donnait sur le parc et d'où ne nous venaient que des senteurs exquises de plates-bandes en fleurs, mon amie, le crayon appuyé sur le papier, en attendant le résultat

(1) Je ne sais pas. Tout est noir autour de moi.

de notre évocation, se mit tout à coup à crier : « Qu'est-ce que cela ? Quelle odeur affreuse ! Ne sens-tu rien ? — Au contraire, répondis-je ; je trouve que l'air est embaumé. » Mais, je n'eus pas plus tôt achevé cette affirmation, que je fus forcée de la rectifier. « En effet, m'écriai-je à mon tour, qu'est-ce que cela ? C'est horrible que ce courant que nous entoure ! Il répand une odeur de cadavre (1). Nous sommes comme dans une chambre mortuaire. — C'est l'effet que cela me fait, répondit-elle ; sauvons-nous. »

Aussitôt la chambre quittée, nous ne sentîmes plus rien. L'odeur de cadavre s'y était localisée.

Peu de jours après cette aventure, nous eûmes un nouveau phénomène des plus curieux, et qui prouva encore davantage l'objectivité des manifestations que nous obtînmes. Le voici :

Toujours par simple curiosité, mon amie évoqua, un soir, l'Esprit d'une personne de sa famille, récemment

(1) A propos de ce fait, je ne veux omettre de noter une coïncidence très significative ; la voici. Étant allée trouver un physionomiste célèbre à Paris, Eugène Ledos, mort récemment, et lui ayant montré le portrait de mon amie Mme de S... M..., afin qu'il me donnât une nouvelle preuve de son prodigieux jugement, ce savant et voyant me dit : « La personne dont vous me soumettez le portrait est douée de grande médiumnité, mais ses fluides attirent *surtout* les Esprits nouvellement désincarnés. » Et lui ayant raconté l'aventure de la mauvaise odeur qui s'était répandue soudainement autour de nous, avant d'être arrivée au terme de mon récit, il m'interrompit pour dire textuellement : « Pardi, cela sentait le cadavre. »

désincarnée et par laquelle elle avait subi une épreuve pénible.

A peine eut-elle pris le crayon et concentré sa pensée sur l'Esprit en question, que « quelqu'un » se manifesta. Je ne me souviens plus des mots qui furent tracés, mais je vois encore la pointe du crayon se casser et le mouvement automatique qui le fit voltiger au loin. J'allais ramasser le crayon pour le rendre à mon amie, quand soudainement je vis celle-ci atrocement pâlir et ses traits prendre une expression de frayeur mortelle. Je voulus l'assister, appeler au secours.

Un signe énergique de Mme de S... M... me cloua au sol. Je ne savais quoi penser. Quelque chose de mystérieux, que je ne voyais pas, nous entourait. Je le compris et suivis, curieuse et inquiète, tous les mouvements des yeux angoissés de mon amie. D'abord, ils paraissaient fixer quelque chose, tout près d'elle ; ensuite, ils se dirigèrent lentement sur une fenêtre au fond du salon (il était d'une longueur exceptionnelle) pour se tourner finalement vers une autre fenêtre à gauche.

Respectueuse de l'ordre reçu, je ne bougeai pas. Mais voilà mon amie qui, d'un air d'automate, reprend le crayon, et les yeux hagards, toujours cloués sur le même point où ils s'étaient enfin arrêtés, se met à dessiner. Je m'approche. Que vois-je ? *Un cercueil surmonté d'une croix !* Je m'exclame.

Mme de S... M... revient à elle par un long soupir. La voyant d'une pâleur mortelle, je lui demande la

permission d'appeler enfin au secours. Cette fois-ci, elle y consent. On accourt, on l'entoure, on demande ce qui s'est passé.

Voici ce qu'elle raconta :

« A peine une force invisible eut-elle cassé la pointe de mon crayon et jeté celui-ci loin de moi, que je vis sortir de *mon corps*, aux environs de ma ceinture, comme une buée grisâtre. A ma stupéfaction et épouvante, je vis cet effluve étrange se condenser petit à petit pour devenir un cercueil. D'abord petit, il se mit à grandir à mesure qu'il s'éloignait de moi. Quand il fut arrivé au bout du salon, il avait la dimension d'un cercueil de grande personne. Alors je le vis se dresser debout (jusqu'à présent, il s'était avancé horizontalement, comme si on le portait), et marcher comme un être humain vers la fenêtre à gauche, où il se fixa. Il me fut impossible d'en détacher les yeux. Je fis signe dès le commencement de ne point appeler, parce qu'il me sembla, je ne sais trop pourquoi, qu'on m'aurait fait du mal pendant le dégagement des effluves et la formation du cercueil mystérieux. Quant au dessin, je ne sais qui l'a produit avec ma main. Je n'ai aucune conscience du fait. »

Nous écoutâmes ce récit avec une surprise croissante et un malaise compréhensible. Mme de S... M..., souffrante par suite de l'émotion subie, dut se mettre au lit. Quant à nos convives accourus, peu partisans du spiritisme, ils profitèrent de l'occasion pour me combattre. Pour le moment, je fus moi-même très découragée.

Le lendemain, mon amie, étant entièrement remise de son indisposition et de plus en plus intriguée par l'étrange phénomène auquel sa propre force vitale avait fourni l'élément constructeur, se montra toute disposée à recommencer nos expériences. Cette fois-ci, c'est moi qui cherchai à l'en dissuader. Je trouvai, en effet, dangereux de risquer sa santé à des investigations presque inutiles, puisque de mon côté nulle preuve supérieure n'était nécessaire à ajouter à celles que j'avais déjà reçues, et du côté « des autres », le scepticisme était à l'état systématique, c'est-à-dire *voulu, malgré l'évidence !* Il y a, en effet, des gens qui ont la maladie du doute.

Donc, contrairement à nos habitudes spirites prises, je n'accompagnai pas mon amie dans sa chambre après le déjeuner et lui recommandai de se reposer sans faire d'évocation.

Quelle ne fut pas ma surprise quand au bout d'une demi-heure Mme de S... M... accourut avec un paquet de feuilles, entièrement noircies par une grosse, énorme écriture !

« Lisez, lisez, dit-elle, haletante, à moi et à mon mari ; c'est inouï ce qu'on m'a fait écrire *malgré moi !* Voyez, toutes ces pages je les ai couvertes en un clin d'œil.

La force invisible alla même si vite que j'eus à peine le temps de tourner et de remplacer les pages. Je les jetai donc au vol pêle-mêle pour ne pas perdre la suite. « On » voulut écrire davantage, ajouta-t-elle,

mais il n'y avait plus de papier. Voyons si c'est intéressant. Lisons ! »

Voici ce que nous lûmes en texte allemand, tel que je le donne, à côté de la traduction (1), afin que ceux qui connaissent les philosophes d'outre-Rhin puissent eux-mêmes en chercher l'auteur présumé. On dit : « le style c'est l'homme », mais pourquoi ne dirait-on pas également : « le style c'est l'esprit » ?

COMMUNICATION

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
Gott ist das hœhere Medium zwischen dem « Ich » und der Aussenwelt ; desshalb keine immanente, sondern nur eine transcendente Vermistlung mœglich. Ist diese hagestellt, will ich mit Ihnen in Verbindung treten. Ich *will durch Sie den Menschen ein Werk bekannt machen, welches mich einst* in	Dieu est le médium suprême entre le « Moi » et le monde extérieur ; c'est pourquoi la voie de communication entre les deux ne peut être que transcendantale et non immanente. Une fois celle-ci établie, j'entrerai en rapport avec vous. Par votre intermédiaire, je veux faire con-

(1) L'esprit germanique n'ayant aucun rapport avec l'esprit latin, j'ai été parfois forcée de m'écarter de la traduction littérale et de compléter des sous-entendus allemands, incompréhensibles en français.

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
seinen Aufængen viel beschæftigte.	naître aux humains une œuvre qui m'occupa, jadis, dans ses principes.
« *Der Wille, im Gegensatze des dualistischen Verhæltniss zwischen Geist und Materie, und zwischen Seele und Leib.* »	« *La volonté, en opposition avec les rapports dualistiques entre l'esprit et la matière et entre l'âme et le corps.* »
(Diese Hand ermüdet mich.)	(Cette main me fatigue.)
Der Wille und die Materie, die Unabhænzigkeit desselben von diesem letzteren, im Zusammenhange aber mit der Seele.	La volonté et la matière ; celle-là en indépendance de cette dernière, mais en corrélation avec l'âme.
Es wird lange dauern bis diese Hand meine Gedanken - Mangel an Rühe, Vertiefung in das Gesagte... unmœglich... doch nur da im Stande.)	(Il faudra longtemps jusqu'à ce que cette main arrive à reproduire mes pensées. Manque de repos, d'absorption dans l'idée exprimée. — Impossible ! — Cependant, seulement alors, possible.)

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
Thes. — Klarlegung des Zusammenhanges der Materie mit den Gasen des Weltraumes.	*Thèse.* — Explication de la cohésion de la matière avec les gaz de l'espace.
Gott in dir und deshalb nothwendig ausser dir.	*Dieu en toi, par conséquent en dehors de toi.*
Darlegung des Zusammenhanges.	Explication de cette cohésion.
Kapiteln.	Chapitres.
Urstoff; seine Cohesion mit der Materie. Auflœsung der Molekule ins Unendliche.	Matière primordiale ; sa cohésion avec la matière. Dissolution des molécules dans l'infini.
Wille zum Dasein und Schlussfolgerung.	*La volonté* ~~*et la vie*~~ d'être et déduction logique.

. . . .

Nous ne pûmes lire les paroles qui suivirent. Je saute donc nécessairement un passage pour reproduire la suite de la communication.

(Ich führe Sie und Sie werden die Unglæubigen durch mich auf den richtigen Weg leiten.)	(Je vous conduirai et c'est par moi que vous amènerez les incrédules sur le droit chemin.)

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
Cassiopea — dann Saturn.	Cassiopée — et puis Saturne.
(Ihnen zu senden was Sie suchen.)	(Pour vous envoyer ce que vous cherchez.)
Gott ist die Vernunft.	*Dieu est la raison.*

A la fin de cette lecture, nous nous rendîmes compte que la communication que mon amie venait d'obtenir contenait le titre et le plan d'un livre, au milieu de phrases entrecoupées s'adressant au médium. Mais malgré ces fréquentes interruptions qui tronquaient ainsi trop souvent le fil du *Leitmotiv*, je crois utile, à la cause que je défends, de respecter toute l'originalité de la dictée médianimique.

Comme je le démontrerai plus loin, l'œuvre promise par l'invisible auteur paraissait vouloir nous donner la solution d'un problème, soulevé entre nous la veille. Aussi, le mari de mon amie, croyant à ma présence pendant la communication que je viens de reproduire, y vit de suite un effet de télépathie.

Quand nous lui eûmes démontré, *par mon absence*, son erreur sur ma participation à la communication, *il se tut*.

C'est tout ce que le spiritisme peut demander de ses adversaires.

Mais, à mon tour, très intriguée par suite de la pro-

messe d'une œuvre philosophique à obtenir, je revins sur ma décision de ne plus faire d'expériences avec Mme de S... M... et assistai à la séance du lendemain. Comme d'habitude, c'est moi qui évoquai. La personnalité de la veille ne se fit pas prier. Voici ce qu'elle écrivit :

Communication d'un philosophe allemand obtenue par la médiumnité de Mme de S... M..., le 16 août 1897.

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
Es ist unmœglich meine Gedanken zu fixiren, wenn « dieselbe » (1), sich mit mir nicht ganz und gar assimilirt; Stoff, Geist und Seele thun dies, aber die Auffassungskraft ist noch immer latent.	Il est impossible de fixer mes pensées si « elle » (1) ne s'assimile pas complètement à moi ; la matière, l'esprit et l'âme réalisent cette assimilation, mais sa force de conception est toujours latente.
Mit den beiden Medien arbeite ich leichter, doch darf der Crystall dann nicht getrübt werden ; ein Riss darin muss polirt werden, ein Bruch	Je travaille mieux avec les deux médiums, mais alors il ne faut pas que le cristal de la pensée se trouble ; une lézarde devra y être réparée ; car

(1) Je suppose que l'Esprit a voulu désigner le médium par ce pronom démonstratif et personnel en allemand.

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
macht eine Fortsetzung unmœglich.	une brisure rendrait la continuation (de mon œuvre) impossible.
. . . .	
Ich will versuchen ein Werk mit dieser Hand zu schreiben.	Je veux essayer d'écrire un ouvrage avec cette main.
Die Trennung der beiden Medien ist irrelevant, da es für den Willen weder Zeit, noch Raum gibt.	La séparation des deux médiums est sans importance, pour la volonté, le temps et l'espace n'existant pas.

Après ces premières lignes qui semblent s'adresser directement à mon amie et à moi et quelques réflexions qu'il se faisait apparemment à lui-même, l'auteur mystérieux commença la dictée de son livre, destiné à la Terre.

En voici le titre qu'il nous donna d'abord :

« *Mein Buch der Erkenntniss,* dictirt 109 Iahre nach meiner zweiten Incarnation, » ce qui veut dire en français :

Mon livre de la Re Connaissance » (1), (de science acquise), *dicté 109 ans* après ma deuxième incarnation.

(1) Voir la note ci-contre. (ou il reconnaît, etc.)

TEXTE ALLEMAND

Vorwort

Es gibt Hœheres als die Wissenschaft. Es wird die Zeit Rommen, da die Wissenschaften immer mehr aufgegeben werden und die unmittelbare Erkenntniss beginnen wird. Nur in der hœchsten Wissenschaft schlisstt sich das sterbliche Auge, wo nicht mehr der Mensch sieht, sondern das ewige Sehen selber in ihm sehend wird.

Alle Philosophen sind dabei angelangt *am Ende* Gott als Princip zu erRennen; *am Ende*, da-

TRADUCTION

Avant-propos

Il y a quelque chose de supérieur à la science. Il viendra un temps où les sciences seront de plus en plus abandonnées, (un temps) où la connaissance immanente (du Cosmos) fera son éclosion. Seul dans la science suprême l'œil se ferme, là, où ce n'est plus l'homme qui voit, mais où la voyance infinie devient voyante en lui.

Tous les philosophes sont arrivés à reconnaître *à la fin* Dieu comme Principe ; *à la fin*, c'est

(1) Le mot « connaissance » en allemand ne demande pas de régime comme en français. Je suppose que l'auteur a voulu dire « la connaissance de la Vérité transcendente », ou autrement dit : « Mon livre sur ce qu'il m'a été donné de connaître », ce que je n'ai su traduire que par le terme : « Mon livre de science acquise. »

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
rum ist bisher zu Gott hin und also ohne Gott philosophirt worden.	pourquoi jusqu'ici on a philosophé *vers* Dieu, par conséquent *sans* Dieu.
Alle wahre Erfahrung ist religiœs. Gottes Dasein ist eine empirische Wahrheit, ja die Grundlage aller Erfahrung.	Toute expérience véritable est religieuse. L'existence de Dieu est une vérité empirique ; en réalité la base de toute expérience.

CHAPITRE I

Der Wille im Gegensatz des dualistischen Verhæltniss von Materie und Geist, von Leib und Seele.	*La volonté en opposition avec les rapports dualistiques entre l'esprit et la matière et entre le corps et l'âme.*
Der Kern unsers Wesens offenbart sich uns in unserm Innern als Wille. Das wahre und unzerstœrbare Wesen des Ich, sein Eigenstes, sein Innerstes, seine eigentliche Wirklichkeit ist der Wille, daneben aber ist dem denkenden Wesen	La quintessence de notre être se manifeste dans notre for intérieur comme volonté. La substance véritable et indestructible du « Moi », sa nature la plus intime, les replis les plus profonds de son être, sa véritable réalité *est la*

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
das Ich noch in anderer Weise gegeben, næmlich als Vorstellung.	*volonté* ; mais en outre de cela, chez l'être pensant le « Moi » se manifeste encore d'une façon différente, je veux dire par la faculté de la représentation.
Der Willensakt erzeugt immer durch eine Tætigkeit des Kœrpers oder Geistes, das heisst Gehirnes.	L'acte de vouloir se produit toujours par une activité du corps ou de l'esprit, c'est-à-dire du cerveau.
Beide nun, Willensakt und Activitæt des Leibes sind nicht etwa objectiv erkannte, durch das Band der Casualitæt mit einander verknupfte verschiedene Zustænde.	Maintenant, tous les deux, l'acte de vouloir et l'activité du corps, ne sont pas, comme on pourrait le croire, des états, reconnus objectifs par le lien de la casualité.

La dictée s'arrêta là. Peut-être l'épuisement des fluides du médium n'en permettait-il pas la continuation.

Il me semble que ce qui frappe tout d'abord dans la dictée médianimique ci-dessus, c'est l'indication de la date de la dernière incarnation de son auteur invisible. En tous cas, elle me paraît être une réponse à la ques-

tion au sujet de son identité, que je lui avais adressée, comme d'ailleurs à tous mes interlocuteurs invisibles, question à laquelle il dédaigna de répondre aussitôt et directement.

Évidemment, j'aurais eu quelque peine à trouver le nom de la personnalité au moyen de cet indice, si le style et la tournure d'esprit de l'invisible, ainsi qu'une coïncidence bizarre ne m'eussent semblé être de véritables traits de lumière.

Mais ces deux circonstances s'imposant à mon esprit, « C'est Schopenhauer ! » m'écriai-je, « cherchons la date de sa naissance ! »

Voici ce que m'apprit le dictionnaire encyclopédique, consulté à son égard :

« Arthur Schopenhauer, né le 22 février 1788. »

Or, nous étions en 1897 ; par conséquent, la dictée avait bien eu lieu *109 ans après son incarnation dernière.*

Ainsi, ce fut donc une double preuve que l'indication de l'invisible : une preuve d'identité et une preuve des incarnations successives, *le médium ignorant complètement cet enseignement spirite.*

Mais il est temps d'expliquer ce que j'appelle une coïncidence bizarre. Voici :

La veille de notre nouvelle expérience spirite, une discussion animée s'étant engagée entre mon amie, Mme de S... M..., nos convives et moi, au sujet de la réalité ou non réalité du libre arbitre et personne n'ayant pu répondre d'une façon satisfaisante à ce sujet

controversé, je cherchai à me rappeler quelques pages posthumes de Schopenhauer, tombées, par hasard, entre mes mains, quelques années auparavant, et qui m'avaient paru traiter ce problème avec une logique et une clarté remarquables. Ce fut en vain. J'avais beau me torturer l'esprit, pas même le sens général approximatif ne revint à ma mémoire. J'en fus vivement agacée, surtout en voyant devant mon insuccès l'impatience de Mme de S... M... que cette question passionnait également.

Quelle ne fut donc pas notre surprise quand mon amie nous apporta, d'abord la dictée médianimique, obtenue seule et traitant précisément de la volonté libre ou non dans l'être humain, et puis quand le lendemain, nous fûmes favorisées par une si brillante et logique suite !

« Télépathie, télépathie ! », s'écrieront encore les « esprits forts ». « Votre conscience subliminale a su mettre sur la surface ce que votre conscience personnelle tenait caché malgré vous. »

C'est clair, merveilleux et ingénieux ; seulement, au fond, personne ne comprend rien à ce raisonnement, surtout si je dois avouer, comme de juste, que la dictée médianimique, obtenue autant par mon amie seule qu'en ma présence, *quoique traitant le même sujet*, ne reproduisait pas même le sens général des pages posthumes de Schopenhauer, lues et oubliées, *mais y faisait suite*, comme si l'Esprit avait voulu nous donner des éclaircissements majeurs et encore plus détaillés à cet égard.

Non, il était arrivé ce que j'avais pu remarquer plusieurs fois, lors de mes expériences avec M[lle] R.... Un invisible témoin avait recueilli notre discussion pour nous en apporter ensuite la solution attendue. Dans le cas présent, selon toute apparence, c'était Schopenhauer lui-même qui semblait s'être chargé de cette charitable mission.

Suis-je trop hardie dans mon affirmation ?

Mais Justin Kerner, dans ces différents ouvrages, si remarquables de clarté, de logique, et de sincérité surtout, ne prouve-t-il pas d'une façon évidente *das Hereinragen einer Geisterwelt in die unsere*, c'est-à-dire l'immixion du monde des Esprits dans le nôtre?

D'ailleurs, pour qui connaît le style du philosophe allemand en question, surtout dans son texte original, le doute n'est guère possible.

Il est vrai, même certains coryphées spirites soutiennent que le style ne saurait être une preuve d'identité, la contrefaçon étant trop facile dans le monde des entités fluidiques. Ont-ils raison?

Évidemment notre concierge peut imiter notre signature et un acteur jouer au grand Napoléon. Mais tous deux peuvent-ils s'identifier à l'âme d'un autre, reproduire ce qu'il y a de génial, d'*individuellement* génial dans cette âme? La preuve serait à faire.

Si les Esprits faussaires ne se trahissaient par la banalité stupide ou d'autres lacunes dans leurs discours, comment aurait-on su qu'ils nous trompaient ?

Dans les communications que j'attribue à Schopen-

hauer, pourra-t-on prétendre qu'il y a des passages indignes de lui ?

Il y a, certes, des phrases incohérentes, mais ce ne sont, selon toute évidence, que des interruptions dans la dictée principale, des interruptions *causées par les idées chaotiques du médium* et ce dont il se plaint lui-même, dans des exclamations hachées.

D'ailleurs, l'Esprit, au lieu de *signer* d'un nom illustre les pensées qu'il émet, *se signale* par la hardiesse de ses assertions, par son langage plein d'autorité, par son style particulièrement personnel. C'est là une nuance importante à observer. D'abord, nous voyons revenir cette grande thèse schopenhaurienne : « La volonté à la vie ! » Et combien le cadre des conceptions s'y trouve élargi ! Ce n'est plus le Schopenhauer de la Terre qui parle, mais l'Esprit du philosophe qui affirme au lieu de spéculer, *qui affirme parce qu'il a reconnu* la vérité d'outre-tombe. « Dieu est le médium suprême entre le « Moi » et le monde extérieur. » — « Tous les philosophes ont reconnu Dieu *à la fin ;* ils ont philosophé *vers* Lui, par conséquent *sans Lui.* » « Toute expérience véritable est religieuse. »

Et ce seraient-là les conceptions d'un Esprit s'abaissant à jouer le rôle d'un autre ! Non, cela me paraît impossible.

Évidemment, le Schopenhauer qui s'est manifesté par les communications ci-dessus (moins par celles qui vont suivre), n'est pas resté tout à fait le philosophe

d'outre-Rhin que nous avons tous connu et plus ou moins suivi, mais un Esprit qui s'est enrichi de ces connaissances nouvelles, de ces connaissances dont on ne trouve la synthèse certaine qu'au delà des frontières physiques. Tout comme le curé d'Ars qui, comme on a pu le voir, s'est manifesté à moi, lesté de ses préjugés catholiques, apostoliques et romains, le philosophe pessimiste de jadis, aux vagues aspirations vers le Nirwana des bouddhistes, se montra un optimiste qui affirme ; qui affirme ce qu'il y a de plus beau et de plus consolant à savoir : « *Dieu en nous et par conséquent en dehors de nous.* »

Et les catholiques oseront prétendre que c'est un démon qui s'est révélé par cette merveilleuse assertion ;

Les occultistes, que c'est une entité mystérieuse quelconque qui « joue » à l'Esprit d'un défunt, pour je ne sais quelle raison ;

Les théosophes, que c'est une coque, une loque, une larve, qui s'est manifestée !

Mais, pauvres humains, pourrait-on leur répondre, pourquoi avez-vous du plaisir à rendre *inexpliquable* ce qu'on est heureux de pouvoir expliquer au moyen de la simple raison et de preuves, pour ainsi dire, en mains ?

Avez-vous donc un intérêt à brouiller ce qui est clair ? Trouvez-vous une consolation pour vous et les autres dans vos théories abracadabrantes ?

« Les morts ne reviennent pas », dites-vous. S'ils

ne reviennent jamais, qu'est-ce donc que votre Bible, qu'est-ce donc que votre théosophie ?

Quelle religion tient sur ses bases immortalistes, si jamais aucun mort n'a prouvé la survie ?

. . . .

Mais je m'aperçois que ma plume m'a entraînée trop loin de mon récit, j'ai hâte d'y revenir pour le terminer.

Voici ce que j'ai à ajouter :

Mme de S... M... ayant été obligée de nous quitter, nous ne pûmes continuer ensemble nos rapports avec l'invisible auteur. J'en fus au regret.

Cependant, mon amie me promit de ne point cesser ses évocations. En effet, le 8 octobre de la même année, je reçus d'elle une lettre de Naples, dans laquelle elle me dit qu'ayant été subitement poussée à prendre le crayon, elle écrivit automatiquement ce qui suit :

Suite de la communication du philosophe allemand, donnée à Mme de S... M..., à Naples, le 8 octobre 1897.

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
Der empirische Charakter ist wie der ganze Mensch als... Gegenstand der Erfahrung eine blosze Erscheinung, daher auch an Raum, Zeit und Casualitæt gebunden.	Le caractère empirique, comme tout l'être humain, est, en tant que sujet d'observation, une simple manifestation, par conséquent liée à l'espace, au temps et à la casualité.

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
Dagegen ist die von diesen Formen unabhænzige Grundlage dieser Erscheinung, sein intelligibler Charakter, das heisst *sein Wille,* als Ding an sich, von Raum, Zeit und Casualitæt unabhænzige und ihm kommt absolute Freiheit d. h. Unabhænzigkeit vom Casualitætsgesetz zu.	Par contre, la base de cette manifestation, qui est indépendante de ces formes, son caractère intelligible, c'est-à-dire *sa volonté,* comme chose en soi, ne dépend point de l'espace, du temps et de la casualité, et à elle revient donc une liberté absolue, voire l'indépendance de la loi de casualité.
Die Freiheit ist also eine transcendentale...	Ainsi la liberté n'est que transcendantale.

Suivent des mots illisibles...

« Der Wille zum Leben ist keine Hypothese, sondern der allein wahre Ausdrück des innersten Wesens der Welt. Alles drængt und treibt zum Dasein, wo mœglich zum organischen, das ist zum Leben und danach zur mœglichsten Steigerung desselben ; an der tieris-	La volonté à la vie n'est point une hypothèse, mais la seule vraie expression de l'être intime du monde. Tout pousse et excite vers l'existence, si possible vers l'existence organique, c'est-à-dire vers la vie, et après à sa gradation la plus élevée possi-

TEXTE ALLEMAND

chen Natur wird es angenscheinlich, dass Wille zum Leben der Grundton ihres Wesens, die einzige unbedingte Eigenschaft desselben ist.

Man betrachte diesen universellen Lebensdrang, die jede Gelegenheit ergreift, jeden lebensfæhigen Stoff an sichreisst und dann wieder der entsetzliche Alarm und wilde Aufruhr desselben, wenn er in irgend einer Erscheinung aus dem Daseim weichen soll, zumal wo dieses bei deutlichem Bewusztsein eintritt.

Da ist es nicht anders, als ob in dieser einzigen Erscheinung die ganze Welt auf immer vernichtet werden sollte und das ganze Wesen, eines so bedrohten Lebenden, verwandelt sich sofort

TRADUCTION

ble ; c'est dans la nature animale qu'il devient évident que la volonté à la vie est la tonique de l'être, son seul et indispensable attribut.

Qu'on regarde cette universelle et violente aspiration vers l'existence qui saisit toutes les occasions pour empoigner toute matière, apte à recevoir la vie, et puis ensuite son épouvantable alarme, sa révolte impétueuse quand, dans n'importe laquelle de ces œuvres, elle doit renoncer à l'existence, surtout dans les cas où cela doit se faire à l'état complètement conscient.

Alors ne semble-t-il pas comme si, dans cette seule manifestation de la vie, le monde entier devait s'anéantir ? et aussitôt, tout l'être d'une

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
in das verzweifelte Wehren gegen den.	créature vivante, ainsi menacée, ne se change-t-il pas en une résistance désespérée contre la . . . .

L'Esprit s'abstint de compléter la pensée. Je suppose que le mot qui était resté dans le crayon de l'invisible était *Tod*, c'est-à-dire « mort ».

C'est d'ailleurs une chose très caractéristique dans les écrits médianimiques, que les Esprits n'aiment pas prononcer, ou plutôt écrire le terme qui exprime « cessation de vie », probablement parce qu'ils ne savent que trop bien qu'il est impropre.

« Man sehe die unglaubliche Angst eines Menschen in Lebensgefahr, die schnelle und so ernsliche Teilnahme jedes Zeugen desselben und den grenzenlosen Jubel nach der Rettung, dann das starre Entsetzen bei Vernehmung eines To-	« Qu'on regarde l'incroyable angoisse d'un humain en danger de vie, la part spontanée et sérieuse de tout témoin de ce danger et la joie effrénée après son sauvetage; puis la terreur indicible en apprenant un arrêt de mort (1). . . . .

(1) Ici, le sens du terme étant autre, la gradation réthorique moins solennelle, l'Esprit n'hésita pas à écrire « mort ».

desurtheiles — da sollte man glauben, dass es sich um Anderes handelt, als blosz um einige Jahre weniger einer meist leeren, durch Plagen, jeder Art, verbitterten und stets ungewissen Existenz; vielmehr müsste man denken, das Wunder was daran gelegen sei, ob einer etlige Jahre früher dahin gelangt, wo er, nach einer ephemeren Existenz, Billionen Jahre zu sein hat : Ewigkeit , Ewigkeit , Ewigkeit.

. . . .

vraiment l'on pourrait croire qu'il s'agit de tout autre chose que de quelques années en moins d'une existence, le plus souvent vide, gàtée par des tourments de toutes sortes et toujours incertaine ; l'on pourrait plutòt penser qu'il est d'une immense importance que quelqu'un arrive quelques années plus tòt là où, après une existence éphémère, il doit rester des billions d'années : éternité, éternité, éternité.

. . . .

Comme on a pu le constater dans cette nouvelle dictée médianimique, *non signée*, l'identité de Schopenhauer s'affirma de plus en plus ; et, chose bizarre, non tant comme le Schopenhauer extra-terrestre qui s'était d'abord révélé à mon amie en même temps qu'à moi, mais comme le philosophe tel qu'on peut le suivre dans ses œuvres. Et ce fait est si réel, qu'à mon tour je me laissai envahir par le doute.

Évidemment, comme je l'ai dit ailleurs, mon amie,

une femme d'un esprit distingué, était incapable de chercher à me mystifier en jouant une comédie indigne d'elle, mais ne pouvait-elle, pour une fois, donner raison aux scientifiques par un effet rétrospectif de sa mémoire subliminale ? Dans les phrases comme « la volonté à la vie n'est point une hypothèse, mais, etc. », et puis « qu'on regarde l'incroyable angoisse d'un humain, etc. », il me semblait y reconnaître à tel point le style du philosophe, que je pris la peine de refeuilleter ses œuvres. J'y ai trouvé le sens des mêmes théories, *aucune trace du même texte*. Donc, ni tricherie, ni répétition inconsciente et automatique de passages, lus précédemment, mais développement de la même thèse, par un style semblable, au moyen d'arguments et d'expressions nouvelles ; par conséquent, identité d'esprit !

La suite va prouver davantage la vérité de cette affirmation.

Quelques semaines après l'arrivée de la lettre de Naples, mentionnée plus haut, je reçus une nouvelle missive de Mme de S... M..., datée du même endroit. Elle m'y apprit ce que je reproduis ci-contre ; le voici :

« J'étais assise, écrivit-elle, devant une petite table, tenant un crayon et du papier prêts pour dessiner le plan d'une villa à construire, et réfléchissant ainsi sur différents projets déjà conçus, quand subitement ma main se trouva accaparée par une force invisible et le dialogue suivant se traça à mon insu entre une entité innommée et un médium imaginaire. Voici ce dialogue :

DIALOGUE MÉDIANIMIQUE

L'INVISIBLE. — Pourquoi ne m'appelles-tu pas (1)?

LE MÉDIUM. — Qui dois-je appeler ?

L'INVISIBLE. — Celui dont les instructions furent le sujet de la discussion d'hier, discussion qui fut la cause du désarroi survenu à ton âme. Ma volonté s'oppose à ce que de tels faits se reproduisent (2).

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
DAS MEDIUM. — « Nach Ihren Lehren ist der Wille der Herr und das Intellect der Diener, also ein Secundæres, von dem Willen hervor gebracht, für den Dients seiner Zwecke, dennoch hebt der Intellect oft im Leben den Willen auf? »	LE MÉDIUM. — D'après vos enseignements, la volonté est la maîtresse, l'intellect, le serviteur; par conséquent, celui-ci secondaire et engendré par la volonté au service de ses intentions ; cependant, bien souvent, dans la vie, l'intellect l'emporte sur la volonté.
ANTWORT. — « Ein Wanderer verfolgt mit der	RÉPONSE. — Un voyageur poursuit un chemin,

(1) Le style étant sans importance, je m'abstiens de reproduire le texte allemand.

(2) La discussion, d'après mon amie, avait, en effet, eu lieu, mais elle n'avait pas répondu à l'entité invisible, étant de suite tombée en trance.

TEXTE ALLEMAND

Latern in der Hand einen Weg; plœtzlich sicht er sich an einem Abgrund stehen und rehrt um.

Der Wanderer ist der Wille, die Laterne das Intellect. Beim Lichte dieser sicht der Wille, dass er auf einem Irrwege sich befindet und er wendet sich, rehrt um. »

Das Medium. — « Die von Ihnen behauptete Unverænderlichkeit des Willens scheint mir mit dessen Verneinung zu streiten. Wenn der Wille verneinen rann, ist er nicht unverænderlich und umgekehrt. »

Antwort. — « Der Wille an sich ist unver-

TRADUCTION

sa main munie d'une lanterne (1); subitement, il se voit au bord d'un abîme et il retourne en arrière.

Le voyageur, c'est la volonté; la lanterne, l'intellect. A la clarté de celle-ci, la volonté voit qu'elle s'égare et elle recule.

Le Médium. — Votre prétendue immutabilité de la volonté me paraît en contradiction avec sa négation. Si la volonté possède un pouvoir négatif, elle n'est pas immuable et vice-versa.

Réponse. — La volonté en elle-même est

(1) Bizarre coïncidence et preuve nouvelle d'identité ! Schopenhauer, dans ses œuvres, s'est également servi du terme « lanterne » dans une comparaison.

TEXTE ALLEMAND	TRADUCTION
ænderlich : *er muss ewig wollen ;* nur von der Erscheinung des Willens, dem empirischen Charakter gilt die Unverænderlichkeit	immuable ; *elle est éternellement obligée de vouloir ;* l'immutabilité ne se rapporte qu'à la manifestation de la volonté, à son caractère empirique.
. . . .	. . . .

« Ce dialogue, dont les deux parties vinrent de l'invisible », continua mon amie dans sa lettre, « ce dialogue fut subitement interrompu par l'arrivée inopinée de ma belle-sœur dans ma chambre et qui en me voyant en trance, écrire les yeux clos, jeta un grand cri et mit fin au phénomène ; depuis, quoique j'aie cherché à rappeler l'auteur mystérieux des dissertations médianimiques sur le principe de la volonté dans l'être humain, je n'obtins plus de réponse. ». . .

Hélas ! l'invisible n'avait-il pas dit qu'il ne fallait pas que le cristal pur de la pensée fût troublé, qu'une brisure soudaine serait fatale ?

XIII

Les expériences faites avec Mme de S... M... terminent cette série de mes communications, obtenues par évocation, que j'ai tenu à publier, comme autant de preuves non seulement d'identités, mais d'opinions d'outre-tombe militant en faveur du déisme et du christianisme, ainsi que le récit des phénomènes qui témoignent tout du moins d'un pouvoir occulte, hyperphysique, reconnu dans les temps les plus anciens, mais nié par la science moderne, officielle.

Il ne me reste qu'à citer une dernière et originale preuve de l'authenticité de mes rapports avec ceux que nous appelons si indûment : « les morts » ; cette preuve, c'est une entité invisible qui va la fournir, sans provocation directe de ma part. C'est un véritable contrôle, offert spontanément entre le monde invisible et le nôtre, ces deux centres d'action d'égale valeur, dont l'un persiste à ignorer l'autre, malgré l'influence continuelle et prépondérante qu'il en subit.

Comme on pourra le constater, le fait qui va suivre a peu d'exemples analogues dans les annales spirites.

Pour faire comprendre ce fait, je suis forcée de rappeler un phénomène dont j'ai parlé dans les com-

mencements de ce travail, je veux dire de cette curieuse voyance de fleurs qui m'avait poursuivie nuitamment, étant jeune fille, pendant plusieurs années. Je suis également obligée de renvoyer le lecteur au diagnostic que le docteur B... donna à ce sujet, diagnostic qui concluait en faveur d'un simple effet physiologique auquel un présumé changement aurait mis fin. Et finalement, je dois répéter, pour faciliter la compréhension de ce qui va suivre, que le soir même, après avoir reçu les conclusions du docteur en question, madite vision de fleurs se renouvela pour la première fois, après un intervalle de plus de vingt ans, quoique j'en eusse fait mention maintes fois (1), à des occasions différentes ; et que ce curieux incident fût la raison de ma visite, le lendemain, à la femme du docteur B...

On jugera, par la suite de mon récit, si cette curieuse coïncidence, se joignant encore à plusieurs autres, peut être attribuée à une cause fortuite ou si, comme je crois pouvoir l'affirmer, elle a été, dans ce cas particulier, une force motrice déterminante, afin de servir comme argument de conviction.

En entrant dans le salon de la femme du docteur B... (c'était son jour de réception), une exclamation de surprise et de contentement particulier me salua. En effet, Mme B... me dit : « A quel hasard devons-nous votre visite aujourd'hui ? Nous ayant quittés hier au

(1) Je relève ce point pour prévenir contre l'hypothèse d'un jeu de ma fantaisie inconsciente, suscité par le réveil du souvenir.

soir, nous n'espérions pas vous voir cet après-midi, car le petit bleu qui vous convoquait exprès, en toute hâte, était resté, par mégarde, sur le coin de ma cheminée. »

« Je vais vous le dire, répliquai-je, je viens pour prouver à votre mari que son jugement sur mes apparitions de fleurs l'a trompé, car voici qu'une immense gerbe de fleurs rouges m'a réapparu dans des conditions analogues à celles du passé. — Mais, à propos, pourquoi me convoquiez-vous pour aujourd'hui même ? Avez-vous quelque chose de particulier à me dire ? »

— Pas moi, répondit Mme B..., mais mon amie, Mme Blanche B..., dont vous vous souvenez peut-être, quoiqu'il y ait plusieurs années que vous l'avez rencontrée ici. Nous sommes, ajouta-t-elle, très intrigués tous. *Figurez-vous que c'est un Esprit,* avec lequel elle est en communication depuis des années, qui lui enjoignit par l'écriture automatique de vous convoquer d'urgence ici, pour aujourd'hui. Ne connaissant pas votre adresse, elle m'a priée de vous écrire, sans retard, à sa place. J'ai trouvé son petit mot, hier au soir, en rentrant, et j'ai obéi aussitôt. Nous parlions de la malchance qui a voulu que mon petit mot ne partît point, quand je vous vis entrer. De là mon exclamation de surprise joyeuse.

— Sans doute, fis-je à mon tour, il y a de quoi s'étonner de la bizarre coïncidence entre sa mission de me convoquer chez vous et ma vision d'hier au soir, qui me détermina d'aller vous voir aujourd'hui. Mais

dans quel but un Esprit inconnu a-t-il pu désirer ma présence chez vous cet après-midi et comment a-t-il pu parler de moi à une dame que je connais à peine et qui m'avait probablement oubliée depuis le jour où j'ai eu le plaisir de la rencontrer chez vous? Tout cela est bien étrange et je serais heureuse de connaître plus de détails à ce sujet.

— Je ne saurais vous en donner, répliqua Mme B..., je vous ai dit tout ce que je sais, mais voici mon amie Mme Blanche B... qui va vous renseigner mieux que moi. »

Mme Blanche B... ne sut que me répéter ce que m'avait appris la femme du docteur. Cependant, afin de causer de nos mutuelles et curieuses expériences spirites, nous nous assîmes un peu à part. Alors, à peine entrée en conversation et poussée, selon toute probabilité, par une influence occulte, je pris spontanément la main de Mme Blanche B..., sous prétexte d'un essai de psychométrie.

Mme Blanche B... s'y prêta aimablement ; mais elle ne m'eut pas plus tôt abandonné sa main, que subitement, comme si j'avais touché à une pile électrique, je fus atteinte d'une sensation physique si vive, si impétueuse, si envahissante, que je retombai, impuissante, sur le dossier de mon fauteuil, poussant, les yeux baignés de larmes, des exclamations de surprise autant que d'émotion. En effet, l'influx impétueux, mais exquis de chaleur vivifiante qui avait fait irruption dans mon corps pour circuler rapidement dans

toutes mes veines, ressemblait, en quelque sorte, aux fluides magnétiques dont m'avait si souvent inondée, après évocation, l'Esprit qui s'était dit le curé d'Ars.

Mme Blanche B... dont je serrais toujours convulsivement la main, me regarda avec étonnement ; toutes les personnes présentes firent de même. On me demanda la cause de mon émotion aussitôt que je fus un peu revenue à moi. Je ne pus répondre que vaguement et je vis des sourires sceptiques se dessiner sur les lèvres de part et d'autre. On crut évidemment que je voulais en imposer.

En attendant, le docteur B..., quittant pour un instant son bureau où il recevait ses malades, entra au salon.

En me voyant et me croyant souffrante, il s'enquit aussitôt de ce qui s'était passé. Mme Blanche B... se chargea de lui raconter notre expérience de psychométrie par l'attouchement de nos mains, et comme je tenais toujours celle de Mme Blanche B... dans la mienne, le docteur s'approcha de nous en disant : « Je m'en vais couper cela ; c'est un effet de magnétisme provenant de Mme Blanche. » Un peu revenue à moi par le rétablissement du courant fluidique, je lui dis : « N'en faites rien, je ne suis point souffrante, tout au contraire, dans un état de bien-être exceptionnel. Mais voici que le phénomène cesse et que je reviens à mon état normal. »

C'était la vérité, et je pus donc causer avec le docteur plus longuement de notre expérience, faite à

l'instant même, comme de toutes les curieuses coïncidences qui nous avaient amenées vers elles. Cependant le docteur, ne comprenant toujours pas la véritable nature du phénomène en question, pas plus que nous-mêmes d'ailleurs, et me prenant pour un sujet facile à magnétiser, me proposa de renouveler l'expérience avec lui. J'y consentis volontiers. Il me prit donc la main dans une grande confiance et la garda dans la sienne.

Nous attendîmes cinq, dix minutes.

— Que sentez-vous? me demanda-t-il, à bout de patience.

— Rien, lui répondis-je, absolument rien, et lui retirant ma main, je ressaisis celle de Mme Blanche B... afin de renouveler l'expérience devant lui.

Mais, oh ! surprise générale.

Tandis que moi-même je restais immobile, insensible, absolument calme, c'est Mme Blanche B... qui fut atteinte de la même façon que moi précédemment. En effet, elle, presque sceptique encore un moment avant, ressentit un tel choc à son tour que, quoique d'une constitution physique très solide, d'une énergie plutôt masculine, d'un tempérament absolument positif, elle se laissa, comme moi, choir sur son siège, les yeux baignés de larmes et donnant tous les signes d'une extrême agitation.

Naturellement, tout le monde présent à s'interroger du regard. Ne jouions-nous pas, à tour de rôle, une petite comédie improvisée ?

Moi-même, je fus interloquée et ne sus que penser du choc en retour.

En attendant, Mme Blanche B... s'étant calmée, elle me seconda à décrire ses étranges sensations, ressenties par le simple attouchement de nos mains, et à expliquer, sans succès, d'ailleurs, la spontanéité du phénomène auquel nous avions donné lieu, successivement, d'une façon passive et active.

Enfin, afin de découvrir la vérité par une nouvelle démonstration, elle eut l'idée de prendre la main de la personne assise du côté opposé à la place que j'occupais. Maintenant, qu'on juge de la stupéfaction de celle-ci quand, aussitôt touchée, elle fut saisie par le courant fluidique, et de l'étonnement général quand, cette fois-ci, ce courant ne s'arrêta pas à elle, mais se communiqua, successivement, à toutes les personnes assises en demi-cercle autour de la cheminée, à peu de distance les unes des autres. . . . .

Je n'insisterai pas sur les propos, échangés alors de toutes parts, car ils ne serviraient pas à élucider la manifestation en question. Je dirai seulement que nous nous quittâmes tous, les uns interloqués, les autres vivement impressionnés.

Quant à moi, quoique je perçusse vaguement le but de la manifestation obtenue, je fus loin de me douter de la vérité qu'allait m'apporter le lendemain.

En effet, dès le matin du jour suivant, je reçus, pour la première fois, une lettre de Mme Blanche B... qui m'apprit qu'ayant été poussée à l'écriture médiani-

mique après son retour de notre rencontre chez le Dr B..., elle reçut la communication suivante :

« Il s'est passé, amie, ce qui se produit, sous nombre de manifestations diverses, quand, pour une raison, *jugée sérieuse*, nous mettons des Esprits en rapport affectueux ; nous avons établi, *devant témoins*, le lien fluidique et sympathique qui unit les âmes qui peuvent se prêter un mutuel secours pour la gloire de Dieu et le bien de leurs frères.

« *J'ai tenu à prouver* que ce courant fluidique n'était point le résultat du fluide qu'on vous attribue comme magnétiseuse (1), car, dans ce cas, il eût été ressenti par celle sur laquelle vous auriez *voulu* exercer une action et vous seriez restée indemne de toute sensation ; j'ai tenu, au contraire, à prouver que votre action personnelle n'existait pas, puisque l'effet ressenti par Mme Claire G... a eu lieu immédiatement au contact de votre main et que lorsqu'elle a voulu recommencer l'expérience, c'est vous qui, à votre tour, avez été soumise à l'action *que nous, Esprits, vos amis et vos guides, désirions produire afin de bien établir notre intervention ; nous avions plusieurs raisons pour agir ainsi*. . . . .

. . . .

« Dites à celle qui, comme vous, comprend la

(1) Mme Blanche B... n'est, non seulement, une femme d'un esprit supérieur, mais elle est douée d'une force magnétique curatrice extraordinaire ; les récits qu'elle en fit dans la *Vie Nouvelle* en ont témoigné.

prière, et qui, comme vous, ne craint pas d'en affirmer hautement l'efficacité, qu'elle se réjouisse ; que sa prière est entendue ; qu'elle considère le mot que je lui adresse comme une *réponse* à ce qu'elle demande et qu'elle demeure bien certaine que toute prière sincère et *désintéressée* est entendue et exaucée. Je suis heureux, moi, votre guide, de lui en envoyer la douce assurance par votre intermédiaire.

« *Votre bon Génie.* »

Paris, 20 avril 1902.

Je ne m'attarderai pas à décrire les sentiments que j'éprouvais en lisant cette curieuse et convaincante communication de l'Au-delà. Je dirai seulement, afin de faire saisir toute la valeur qu'elle eut pour moi, que non seulement elle prouvait d'une façon irréfutable l'existence d'êtres vivant à l'état désincarné et le rôle passif des vrais médiums, mais encore et encore l'efficacité de la prière.

Mais cette dernière assertion demande une explication. Quoiqu'il soit pénible de parler de son être intime et surtout de ses propres mouvements de l'âme, je m'y résous de nouveau afin de servir la cause d'une vérité bienfaisante. Je dirai donc, qu'étant restée pendant quelque temps sans ces messages intéressants qui m'étaient envoyés de l'autre monde pour me faciliter mon passage dans celui-ci et surtout sans ces projections fluidiques qui m'avaient si longtemps soulagé corps et âme, peu de jours avant le phénomène expé-

rimenté chez le docteur B... et que je viens de narrer au long, j'adressai une prière à Dieu et aux protecteurs invisibles pour demander, du moins, *un signe*, en guise de consolation de mon abandon spirituel. *On a pu constater de quelle façon surprenante je fus exaucée.*

Beaucoup d'églises sont tapissées d'ex-voto, y en a-t-il un seul qui puisse victorieusement prouver contre le hasard ? Alors peuvent-ils convaincre celui qui ne croit d'avance ? Tout autre est mon cas (1). D'ailleurs, les épreuves étant marquées comme nécessaires à notre développement spirituel ici-bas, il est, non seulement impossible d'en être épargné, mais il est puéril d'en former le désir. Il n'en est pas de même de la demande d'un secours spirituel. Là, la portée de la prière est absolue et à ce genre de prières seul peut s'adresser la parole du Christ qui dit : « Demandez et on vous donnera ; frappez et on vous ouvrira. »

Avec ces réflexions que j'ai jugées indispensables, je termine mes souvenirs spirites qui, on en conviendra, soulèvent maints problèmes utiles à résoudre.

(1) Je sortirai de ma réserve pour quiconque désirerait sincèrement se convaincre de la réalité des faits enregistrés, par des amplifications jugées nécessaires ou par la citation des noms de mes témoins.

ARRIÈRE-PROPOS

Quoique les derniers mots du précédent chapitre terminent en réalité le travail spirite que je m'étais imposé, je ne veux quitter ma plume sans résumer succinctement les questions qui me semblent les plus importantes à poser et à résoudre au courant de notre vie terrestre, je veux dire celles-ci :

« L'âme humaine, reconnue scientifiquement substance indépendante du corps matériel humain, est-elle nécessairement immortelle ?

Y a-t-il un Esprit Suprême, comme l'ont affirmé tous les peuples, civilisés et sauvages, depuis mémoire d'homme ?

Quel est le seul et vrai sens du christianisme ?

J'ai dit dans mon Introduction que les « faits » peuvent seuls mener à un critérium infaillible, puisant cette assertion dans les enseignements du philosophe Strada. Partant de cette conviction, je me suis donné comme tâche d'accumuler des « faits », surtout des faits intellectuels et psychiques. Ainsi, j'ai laissé de côté tous les phénomènes que la science spirite appelle « faits physiques ». Non pas, je le répète, parce que je les considère comme non réels ou quantité négligeable,

mais parce que je me suis aperçue qu'ils déroutent, en arrêtant beaucoup de chercheurs sur le seuil du monde psychique et dès le commencement de la voie directe qui mène à Dieu. La raison en est des plus simple. Non seulement les phénomènes physiques obtenus au moyen de médiums ne concluent pas, pour beaucoup, en faveur du spiritisme, mais même pour ceux qui les interprètent dans ce sens, ils sont un sujet de recul plutôt que d'avancement transcendantal. En effet, les faits physiques ne pouvant être produits que par des invisibles, tenant encore par toutes leurs fibres au plan physique et ne sachant souvent rien de plus que le plus ignorant des mortels d'ici-bas, leurs démonstrations, raisonnements et sentiments ne peuvent convaincre des vérités plus hautes ceux qui, par tempérament, se plaisent dans le giron étroit des sciences humaines, dont ils osent à peine élargir l'enceinte, de peur d'être lancés par un essor à la portée incalculable, au sein d'un espace infini dans lesquelles leurs déductions, faites d'avance, perdraient infailliblement leur base et où eux-mêmes se sentiraient comme écrasés par la majesté grandiose du problème à résoudre.

Je me suis donc attachée principalement à démontrer la réalité de la médiumnité intellectuelle et sensitive, tantôt par celle des personnes qui m'ont aidée dans mes recherches, tantôt par celle qui existait en moi à l'état latent et qui s'est développée au courant de mes expériences.

Par les multiples coïncidences corroborant aux preu-

ves d'identité, données par les Esprits eux-mêmes lors de leurs manifestations, je crois avoir ajouté quelques faits réels et même peut-être nouveaux à ceux, si nombreux déjà, fournis par des chercheurs éminents.

Il est vrai, celui qui n'a pas voulu se laisser convaincre par les grands auteurs spirites, se laissera encore moins convaincre par moi ; penser le contraire serait téméraire. J'aurais donc pu me tenir ce raisonnement d'avance et m'abstenir d'écrire.

Mais, tel que les immenses océans de notre globe ne dédaignent pas les cours d'eau les plus insignifiants, pour grossir leurs gigantesques nappes liquides, tel la littérature spirite, si riche en documents authentiques et en livres scientifiques et philosophiques de valeur, ne dédaignera pas mes faibles efforts, faits en vue d'étayer toujours davantage sa merveilleuse œuvre de synthèse occulte.

Et ainsi, comme la pauvre veuve de l'Évangile portait son humble obole, j'ai apporté mes expériences personnelles en y ajoutant quelques conclusions sincères. Ces conclusions tendaient sans cesse à prouver la survie individuelle et finalement l'efficacité de la prière mentale.

Il me reste maintenant à répondre à mes questions, posées plus haut.

D'abord à celle-ci :

L'âme humaine, reconnue scientifiquement substance indépendante du corps matériel humain, est-elle nécessairement immortelle ?

Sans crainte, affirmons que oui.

Voici pourquoi :

Du moment que le principe psychique, à côté du principe physique, *donc indépendant de celui-ci*, se prouve être une vérité scientifique, rien, absolument rien, n'autorise à supposer sa fin, à courte ou longue échéance, la désagrégation du corps ne devant pas l'atteindre, et ce premier danger de destruction évité, aucune raison n'existant plus pour qu'il en survienne un autre par la suite. Donc, celui qui dit : l'âme est une substance indépendante du corps matériel, dit nécessairement : survie et partant : immortalité.

Bien plus. L'âme, substance en soi, indépendante de la matière terrestre, ne mourant pas avec le corps dans lequel elle s'est trouvée incarnée, il n'existe aucune raison pour supposer qu'elle n'a été créée que pour subir une épreuve dans ce corps qui n'avait peut-être qu'une existence éphémère ; par conséquent, la vie de la psyché, indépendante du corps matériel, mène autant à l'*hypothèse de la préexistence* que de la survie, car rien de plus implacable que la logique.

Beaucoup de métaphysiciens ont trouvé ces vérités en dehors de la preuve scientifique qui leur sert de base, ils les ont trouvées par spéculation, aidés en cela par leur intuition ; mais ceux des philosophes dont l'esprit éprouve le besoin de s'appuyer sur quelque chose de *tangible*, ont repoussé ces conclusions et ainsi la question est restée un sujet de discussion

« Avons-nous une âme ? » s'est-on demandé à toutes les époques de l'histoire du monde.

La vérité, soupçonnée par les uns, niée par les autres, n'a été affirmée que travestie par les prêtres de toutes les religions qui ne se sont emparés de la croyance en l'âme que comme le commerçant s'empare d'une marchandise, qu'il sait pouvoir écouler sans risque ni péril.

Il était réservé à la science spirite de résoudre la question d'une façon positive, *non afin* d'exploiter cette découverte en vue d'avantages mesquins, mais afin de faire faire un pas, le pas le plus essentiel, à l'humanité terrestre.

L'âme humaine est donc *définitivement* devenue un sujet d'investigation, au lieu d'être, comme par le passé, une pure croyance religieuse. Personne n'oserait nier ce réel avantage.

D'ailleurs, tant que l'âme n'était qu'une croyance religieuse, *elle n'était qu'une abstraction*, tout comme la pensée, la prière, tout comme Dieu. C'était cette erreur fondamentale qui rendait son existence dubitative. En effet, ceux qui y croyaient, *croyant sans savoir pourquoi*, étaient exposés au doute ; aussi appelait-on et appelle-t-on encore leur croyance : *foi*, et cette foi, un don du ciel, une grâce spéciale. Cette méthode, qui est plus ou moins celle de toutes les religions, a un grand inconvénient, entre autres *elle exclut*, elle exclut fatalement tous ceux qui ne jouissent pas du privilège de la grâce, de cette grâce qui est la faculté de croire sur parole, *sans preuve*.

Donner la croyance, non, *la conviction par des preuves tangibles*, en dehors des déductions rationnelles et logiques, c'est donc faire progresser l'humanité d'une façon absolue et générale. Je dis : *tangibles*, car, nul doute à ce sujet, beaucoup d'âmes de défunts se sont soumises aux investigations scientifiques, en se rendant *tangibles*. Pour celui qui est ignorant des récentes découvertes dans le domaine de l'hyperphysique, mon assertion est évidemment une pure fantaisie. Comment ce qui est surnaturel peut-il se prêter à des recherches scientifiques ?

Ce n'est pas dans ce résumé trop succinct qu'on peut répondre à cette question. Je dirai donc seulement avec ceux qui ont étudié ce problème à fond, que l'*âme n'est pas plus surnaturelle* que nous-mêmes, car tout est naturel et tout est surnaturel, autrement dit, tout est en quelque sorte matière et tout émane de Dieu, principe supérieur, par conséquent surnaturel, si l'on entend par « naturel » la matière inférieure.

Tout comme les corps matériels de tous les règnes, l'âme est donc un sujet d'études scientifiques. Pour avoir méconnu cette vérité, l'humanité a marché sans s'en douter pendant des milliers d'années *à côté* des phénomènes qui prouvaient la réalité par la tangibilité éventuelle de l'âme, cherchant tantôt la vérité dans la matière grossière de notre planète, tantôt dans la lecture des astres lointains. Les uns visèrent ainsi trop bas, les autres trop haut. C'est en nous, autour de nous qu'il fallait et qu'il faut chercher encore. C'est

là qu'on a trouvé et qu'on trouvera toujours davantage de preuves.

Tel que les chimistes ont cru faussement à des corps simples, tel les matérialistes ont cru faussement à la nature humaine *simple*. Mais quand d'autres, plus inspirés, ont parlé de la dualité humaine, expression dont nous avons tous l'habitude, ils n'étaient pas encore dans le vrai, quoiqu'étant sur son chemin. En effet, dualité humaine n'est pas beaucoup plus exact qu'unité humaine, car l'être humain intégral est ternaire, non binaire. Il se compose d'un corps matériel, d'un corps semi-matériel et intermédiaire (appelé aussi corps astral, périsprit ou esprit nerveux) et d'un corps, matière quintessenciée ou psychique. Et c'est cette découverte importante, c'est cette vérité précieuse, prouvée par les expériences, enseignée par les Esprits eux-mêmes, qui est la clef du spiritisme, le sésame de la compréhension de tous les phénomènes psychiques.

Non seulement d'après la science spirite, mais d'après la science officielle la plus récente, l'enseignement des trois états de la matière n'était qu'une erreur. Cependant c'est cette erreur qui a fait considérer le magnétisme et toutes ses manifestations, à travers les âges, comme une puérile superstition. Du moment qu'aucun état intermédiaire n'existait entre la matière visible et tangible et l'âme, corps psychique, ou plutôt abstraction vague, comment le bon sens pouvait-il admettre que l'âme, une fois exonérée de sa dépouille

mortelle, se manifestàt d'une façon sensible ? Pouvait-il y avoir amalgame entre l'abstrait et le concret ?

Ceux qui raisonnaient ainsi avaient donc apparemment raison ; mais seulement apparemment, car ce sont les faits eux-mêmes qui ont donné la preuve de leur erreur, en ouvrant un horizon longtemps insoupçonné. Désormais donc, plns d'excuse pour l'ignorance ! Renier le spiritisme, c'est ignorer l'âme ou la méconnaître. Les matérialistes et les dogmatiques obstinés se conduisent comme un homme, possesseur d'un riche trésor et qui s'entêterait à se dire pauvre, rien que pour ne pas se donner la peine de vérifier et d'examiner son trésor ; en un mot, comme un homme qui préférerait ignorer sa richesse pour en éviter la charge.

D'ailleurs, certaines personnes ont une véritable frayeur d'être convaincues de l'existence de l'âme. Aussitôt qu'elles se sentent en face de sa preuve réelle, elles ferment les yeux comme l'autruche, pour ne pas voir. Et les dogmatiques sont ici aussi lâches que les matérialistes. Les uns confient leur sort au hasard sourd et aveugle, les autres au prêtre. Lesquels sont les plus insensés ?

En attendant, ce sont les spirites qui passent pour fous ! Les spirites, qui ont ouvert les voies à toutes les investigations dans le domaine *positif* de l'esprit ; les spirites qui, par leurs recherches infatigables, ont découvert le lien fluidique qui relie l'âme au corps, les courants psychiques, propulseurs puissants de la pensée, l'aura ou atmosphère extra-subtile, que l'âme se compose

elle-même, par ses actes, ses pensées et ses sentiments et qui forment, après sa mort, son ciel ou son enfer.

Oui, ce sont les spirites qui sont les fous, *parce qu'ils savent*, et ce sont les négateurs qui sont sages, *parce qu'ils ignorent!*

Ainsi parle le troupeau humain!

. . . .

Mais, voyons ma seconde question :

« Y a-t-il un Esprit suprême, comme l'ont affirmé tous les peuples civilisés et sauvages, depuis mémoire d'homme ? »

Hélas ! pour l'idée de Dieu, le spiritisme est divisé. Beaucoup d'expérimentateurs ont fait leurs conclusions *sans Dieu*. Ce sont ceux auxquels j'ai fait allusion plus haut, ceux qui se complaisent trop dans les expériences physiques, dans ces phénomènes qu'on n'obtient qu'au moyen des Esprits grossiers, complètement ignorants des vérités transcendantales. En effet, parmi ces Esprits, les uns disent : « Il n'y a pas de Dieu » ; les autres : « C'est nous qui sommes les dieux. »

Et c'est sur ces affirmations que certains spirites basent leur critérium, leur critérium qui est non seulement un danger pour eux-mêmes, mais pour la société actuelle, si tentée de secouer, même le joug le plus doux, le plus légitime et le plus indispensable qu'impose l'ordre hiérarchique, base de toute organisation. Ceux des hommes qui se laissent ainsi tromper par les invisibles de la dernière catégorie, me font l'effet d'un voyageur qui, arrivant d'un pays lointain pour étudier

les rouages de notre gouvernement, les principes de notre morale, le développement de nos arts et de notre science, baserait son opinion sur ce qu'il aurait appris des alcooliques dans les cabarets, des filles légères dans les bals publics.

« Il n'y a pas de Dieu, parce que, d'ailleurs, aucun Esprit n'a jamais affirmé *avoir vu* Dieu », proclament encore certains spirites.

Mais oublient-ils, cès spirites, que la réalité des choses ne dépend pas de notre faculté de les voir ? Nombreux seraient les exemples à donner, prouvant le contraire, mais ne désirant pas sortir du giron du spiritisme expérimental, je dirai seulement : Y a-t-il longtemps qu'on a réussi à percevoir « la pensée » ? Avant de soupçonner cette possibilité, doutait-on de sa réalité ?

Aucunement. Pourquoi ?

Parce que nous vivons tous par la pensée et incessamment nous subissons son effet.

Rien ne me semble plus juste que d'appliquer ce raisonnement à Dieu.

« Personne n'est jamais venu dire qu'il a vu Dieu (1). »

Fort bien ; mais quelqu'un du monde des Esprits est-il venu dire qu'il est *entièrement* libre, qu'il est omnipotent ? Nous n'en trouvons nul exemple. Et ici ma pensée me remémore un fait spirite significatif qui,

(1) J'applique ce raisonnement aux expériences spirites et ne m'occupe pas des légendes bibliques.

entre des milliers d'autres plus ou moins semblables, est un exemple à l'appui de l'idée émise.

Le voici :

Des expérimentateurs ayant demandé à une personnalité qui s'était manifestée « qui elle était », celle-ci écrivit par la main du médium « gott » (ce mot veut dire « Dieu » en allemand). Frappés de stupéfaction et naturellement fort sceptiques, ces expérimentateurs, ayant de nouveau demandé « pourquoi, étant Dieu, la personnalité écrivait ce mot, *majuscule par excellence,* avec une lettre minuscule, surtout cette manière d'écrire constituant une réelle faute d'orthographe en allemand, où tous les substantifs se désignent par de grandes lettres », l'invisible, après quelques secondes d'hésitation, finit lentement le mot « gott » en y ajoutant « loser », ce qui faisait : « gottloser », c'est-à-dire : pervers, ou en traduction littérale : « *sans* Dieu ou conscience ».

Je crois que tous ces Esprits ténébreux qui cherchent à nous détourner de l'idée de Dieu et qui parfois veulent se substituer à Dieu, seraient faciles à confondre, si l'on voulait s'en donner la peine.

D'ailleurs, nul doute qu'aucun être créé n'ait jamais pu voir Dieu ! Pour voir Dieu, il faudrait d'un seul coup d'œil savoir embrasser l'Univers entier, car, quoique Dieu doive être distinct de l'Univers, il doit le pénétrer tout entier par son essence ; sans cette nécessité, cette parcelle, qui échapperait à son

influence, serait autonome, par conséquent un Dieu, à moins d'etre sous l'influence d'un Dieu adversaire.

On peut donc affirmer sans crainte, d'une façon positive, *que Dieu est, tout comme la pensée est,* parce que pareillement à celle-ci, nous subissons son effet par toutes les vibrations de notre double vitalité physique et psychique.

D'ailleurs, Dieu *est* par la constatation, non équivoque, de la force Une et Universelle.

Car, s'il y a une force une et universelle, et que cette force n'obéisse pas au hasard, mais à une intelligence dirigeante, que cette force n'engendre pas le chaos, mais les œuvres les plus distinctes, les plus diverses et les plus admirables, se mouvant sans cesse dans un ordre parfait, il faut qu'elle émane d'une Unité d'essence en soi.

Cette Unité d'essence en soi, ce *Non-Égal,* comme il me fut révélé par un Esprit très supérieur, je le répète, qu'on l'appelle comme on voudra : Dieu personnel ou impersonnel, Dieu Trinité ou Binité, c'est-à-dire Père, Fils et Saint-Esprit, ou bien Père-Mère, — car qu'importent des hypostases, enfants de la fantaisie, — l'essentiel est que nous le reconnaissions comme le principe tout-puissant, comme la source primordiale de toutes les bontés, comme la Justice, réparant toutes les injustices par l'effet fatal de lois parfaites.

Mais, si Dieu s'impose par un effet de la saine raison, il *s'impose* encore bien plus par la logique dont la base repose dans le spiritisme même.

En effet, toutes les expériences spirites prouvent d'une façon irréfutable que l'invisible est une grande, immense hiérarchie. Tous les Esprits qui se sont manifestés ne se sont-ils pas, tôt ou tard, reconnus soumis à des supérieurs ; la plupart d'entre eux n'ont-ils pas parlé de leurs guides ou des chefs des différentes et nombreuses phalanges ?

Eh bien, à moins que ces supérieurs ou chefs soient autant de dieux, à l'instar des dieux de l'Olympe grec, ils ont à leur tour des supérieurs et ces supérieurs d'autres supérieurs, ainsi de suite à l'infini (1), jusqu'à ce que, le cercle se rétrécissant fatalement *par la perfection qui est en soi Unité,* nous arrivions à un sommet.

Ce sommet, c'est Dieu.

On peut donc dire : Dieu est le Grand-Aboutissant de la logique, le Point-Terminus de la pensée raisonnée.

Sans Dieu, pas de logique, mais l'incohérence.

Sans Dieu, le triomphe du fou sur le sage.

Nier Dieu parce que les Esprits inférieurs prétendent qu'il n'existe pas, nier Dieu parce que nous ne pouvons ni le voir, ni le saisir, ni le définir, c'est d'une témérité inconcevable. A peine sommes-nous arrivés, après des siècles infinis, à avoir une vague idée de nous-mêmes, de notre être infirme et déjà nous prétendrions connaître Celui qui est au-dessus de tout ; du moins, nous

(1) J'ai soutenu cette même théorie dans la *Revue Spirite*, il y a quelques années.

nous croirions autorisés à le nier parce qu'il échappe à notre vue, à nos moyens d'investigation !

Bizarre prétention.

Pourquoi donc des millions et des millions d'êtres humains ont-ils cru à l'existence d'un Être suprême ?

Uniquement parce qu'ils le *sentaient*, tout comme ils croyaient à leur âme, qu'ils ne pouvaient ni voir, ni palper, mais seulement *sentir*. Et c'est au moment où cette croyance vague à l'âme, basée sur le sentiment, devient une conviction, basée, à son tour, sur des preuves tangibles, qu'on oserait affirmer la non-existence de l'Ame-Suprême qui est Dieu !

Et c'est du spiritisme même que surgirait cette négation téméraire, si nuisible dans ses conséquences, chaque fois qu'elle a pris pied, que déjà Voltaire disait :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Oh ! étranges contradictions humaines !

Tandis que les uns arrivent à nier Dieu, simplement parce qu'il échappe à leurs moyens d'investigation, les autres en parlent comme d'une personnalité *définie*, d'une personnalité qui leur ressemble, non seulement par ses qualités, mais même par ses défauts.

Est-ce étonnant que ceux qui ne sentent pas Dieu, ni par un effet de logique, ni par celui d'une intuition, rejettent l'idée de Dieu, soit comme quelque chose de trop vague, soit même comme quelque chose de nuisible, comme une pression abusive au nom de laquelle beaucoup d'iniquités se sont commises et se commettent encore.

« Ni Dieu, ni maître », clament-ils alors les malheureux ! Et à leur point de vue, ils ont raison. Dieu et le maître leur ont été rendus odieux.

Faire aimer Dieu, c'est la tâche de l'œuvre spirite, la tâche de la religion de l'avenir ; quand tous les humains aimeront Dieu, parce qu'ils le considéreront comme l'idéal suprême de la bonté, leur refuge final à tous, il n'y aura plus de mauvais maîtres et la haine du maître disparaîtra dans l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu, basé sur la certitude que Dieu est bonté et justice, et non « justicier », est donc la conviction qui, seule, peut nous faire améliorer les conditions, toujours dures, *quelles qu'elles soient,* de notre vie sur cette planète ; c'est aussi celle qui nous suit au delà de l'atmosphère terrestre et y constitue toute la mesure du bonheur de l'âme.

La vie ici-bas, comme toutes les expériences spirites, a démontré et démontre toujours et toujours cette vérité.

Qu'on observe les humains au point de vue de leurs conceptions déistes ; qu'on regarde ceux qui subissent leurs épreuves avec Dieu et ceux qui les subissent sans Dieu ; lesquels trouvera-t-on plus résistants à la douleur, plus courageux à la mort ? (Évidemment il ne faut pas que Dieu se présente sous les dehors d'un épouvantail, tel que le fanatique de certaines théologies barbares se le représente.) Pourquoi l'Oriental est-il moins lâche que l'Occidental en face de l'épreuve finale ? Pourquoi ? Uniquement parce que son fata-

lisme lui donne une confiance inébranlable en Dieu. Eh bien, c'est cette confiance qu'il serait si utile de lui emprunter. Elle empêcherait les désespoirs, elle empêcherait les suicides qui presque journellement figurent dans les colonnes de nos quotidiens, réservées aux faits divers. En effet, pourquoi se tuer, quand on *sait* que les peines ne sont que passagères, que tout a une raison, que tout finit en Dieu, c'est-à-dire par le bien, par le bonheur ?

Et partant de ce raisonnement, on peut affirmer positivement que : « plus la conviction de Dieu est grande, plus le fardeau des peines devient léger ».

Qu'on observe également les désincarnés dans leurs manifestations diverses. Qu'on compare les esprits déistes aux esprits athées !

Les premiers se distinguent par l'élévation de leurs pensées, par la sérénité de leur âme, par le bonheur que respire toute leur mentalité, au point que déisme, serénité, bonheur, se montrent comme synonymes chez toutes les entités élevées.

Les seconds se signalent presque toujours par l'incohérence de leur langage et le trouble de leur âme. Et quant à leur bonheur, prétendrait-on qu'un Esprit, hantant les maisons, tapant dans les meubles, tournant les tables, soulevant des boîtes, etc., etc., puisse avoir réalisé le bonheur des Esprits qui se disent « vivant en Dieu et dont seuls les rayons nous atteignent » ?

D'ailleurs, se perfectionner, c'est quintessencier son

âme, au point de *sentir* Dieu par l'assimilation de sa nature.

Cette vérité a été entrevue par quelques saints catholiques, mais l'Église de Rome s'est toujours empressée de défigurer le sublime (1), au point qu'il n'en est jamais resté qu'une caricature et que même « les faits » qu'elle a avancés de bon droit ont dû être rejetés par la saine raison.

Il en est de même de cette vérité théologique qui dit : « Dieu fit l'homme à son image », assertion qui a donné lieu à cette réponse spirituelle de Voltaire : « Et il le lui a bien rendu. »

Dire que Dieu fit l'homme à son image, est une vérité défigurée.

C'est l'*âme* de l'homme qui est faite à l'image de Dieu, parce que l'âme humaine est le reflet de l'Ame divine ou universelle, comme le microcosme est fatalement celui de macrocosme.

En effet, l'âme humaine pensante, étant nécessairement une parcelle de l'Ame divine dirigeante, elle est son reflet.

Car, si une intelligence pouvait être par elle-même et en dehors d'un arché-type, elle serait, à son tour, intelligence indépendante, évoluée et *non évoluante* (2). *Être Dieu, c'est être absolu.*

---

(1) J'appelle ici défigurer le sublime que de le rendre dépendant d'une soumission à un dogme quelconque.

(2) Qui oserait dire que nous sommes évolués et non évoluants ?

Toutes ces vérités sont autant d'évidences de logique. C'est parce qu'on les a déformées par les théologies, qu'à beaucoup d'entre nous elles sont restées cachées.

Les théologiens ont dit également que Dieu était le « Verbe ». « Au commencement, disent-ils, il y avait le *Verbe*. »

Pourquoi le « Verbe » ?

Ne serait-il pas plus juste de dire : « Au commencement (mais déja cette expression est fausse, car la logique ne nous permet pas de croire à un commencement), il y avait la *Pensée* » ?

Car, infailliblement, la « Pensée » a précédé le « Verbe ».

Le « Verbe », c'est la volonté exprimée.

Or, avant de vouloir, il faut en concevoir l'idée par la pensée.

C'est la *Pensée primordiale*, promulguée par la vibration divine et universelle, qui a fait vibrer toutes les couches éthérées de tout temps et a fait sortir de leur sein les mondes et les univers qui se sont succédé.

C'est la Pensée primordiale qui maintient l'espace en équilibre.

C'est la Pensée primordiale qui a prévu et qui pourvoit aux nécessités des êtres et des choses.

Mais la Pensée primordiale n'est autre que l'Ame grandiose, l'Essence en soi, que nous appelons : Dieu.

Et ce Dieu étant également le promulgateur de notre pensée et que, sans la pensée, nous serions des masses

sans valeur, des matières incohérentes, nous pouvons dire que Dieu, la Pensée suprême, est notre Père à tous et qu'en Lui, en effet, nous sommes frères.

Mais quand les matérialistes, à leur tour, disent que nous sommes frères (1), pour nous rendre solidaires, ils disent, *d'après leurs théories,* une parole vide de sens.

En effet, si nous ne sommes que matière, nous n'avons pas tous un père commun. Alors, comment pouvons-nous être « frères » ?

Vraiment, jamais plus grande extravagance ne s'est enseignée !

Je conclus donc : Toute chose ici-bas, et au delà, n'est que *par la pensée.* Une œuvre, vide de pensée, *n'est rien.* Quand notre cœur vibre, il se communique par la pensée et s'adresse à elle. *Même toutes les facultes affectives ne valent que par la pensée.*

Mais la pensée, à son tour, qu'est-elle, sinon la manifestation de l'âme, et l'âme, d'où vient-elle, d'où seule peut-elle venir, sinon de la Grande Ame Universelle *qui est Dieu ?*

Et par ce raisonnement qui n'est que le corollaire des raisonnements précédents, *prouvant Dieu par la logique,* je réponds par l'affirmative à ma seconde question :

« Y a-t-il un Esprit suprême, comme l'ont affirmé

(1) La science, autant que la philosophie, a suffisamment démontré que toutes les races humaines ne descendent pas d'un seul couple.

tous les peuples civilisés et sauvages, depuis mémoire d'homme ? »

Il me reste à répondre à ma troisième et dernière question :

« Quel est le seul et vrai sens du christianisme ? »

Ici, pas n'est besoin de longues dissertations et de preuves logiques. La vérité, dépouillée des élucubrations théologiques, grâce à l'enseignement unanime de tous les bons Esprits qui se sont manifestés depuis l'éclosion de la synthèse spirite, par les médiums les plus divers et sur les points les plus opposés de notre globe, la vérité, dis-je, nous apparaît claire, logique et simple, la vérité que voici :

Le seul et vrai sens du christianisme, c'est la charité universelle, prêchée par le Christ ; c'est l'union de tous les êtres dans le Père, révélé par le Christ, ce fils de prédilection, ayant, par ses efforts, atteint au plus haut degré de perfection.

Tous les cultes divins *ne valent que par ce principe*, car, en dehors de lui, ils ne sont que des modes, instaurés pour satisfaire les imaginations. Faire la guerre à ces cultes, quelqu'imparfaits qu'ils soient, est inutile ; les attaquer, quand ils ne sont pas manifestement nuisibles par leur autoritarisme, c'est manquer de charité, par conséquent renier le spiritisme. Chacun ici-bas a le droit d'adorer le Père, comme bon lui semble. Et ici les sauvages sont autant dans leur droit que les civilisés. Le Père aime tous ses enfants, les naïfs comme les intellectuels.

Prétendre qu'on n'a pas le droit de se passer du prêtre est aussi absurde que de dire : on n'a pas le droit de se passer du médecin. En effet, le prêtre n'est ou ne devrait être que le médecin de l'âme. Si donc mon âme n'en a pas besoin, qu'elle trouve son remède dans sa science innée ou acquise ; il est abusif de lui imposer le prêtre, surtout à l'article de la mort. Que d'iniquités se sont commises dans ce genre, même vis-à-vis d'hommes éminents, par les personnes de leur entourage !

« Mourir chrétiennement, c'est mourir en face d'un prêtre », c'est là l'idée fixe, ancrée dans les cerveaux de notre civilisation. Peu d'entre nous sont assez évolués pour comprendre l'absurdité d'une telle superstition. Entre l'âme et son Dieu, le prêtre peut être utile, comme intermédiaire, *il n'est pas indispensable*. L'imposer est presque commettre un crime psychique, car *c'est troubler* une âme, au moment solennel où ses yeux se ferment à la vie terrestre pour s'ouvrir dans la vie des sphères. Oh ! si ces vérités pouvaient être comprises !

Si l'on veut se montrer chrétien dans le vrai sens du mot, qu'on se montre charitable et qu'on laisse en paix l'âme qui n'aspire que vers elle. Qu'on l'entoure de prières, de vœux sympathiques, de façon à créer la paix et l'harmonie autour d'elle, et l'on aura fait acte de christianisme.

« Je vous apporte ma paix », avait dit le Christ.

Mais qu'a-t-on fait ?

On s'est emparé de l'étiquette du Christ et on a négligé le don précieux qu'il voulait faire à la Terre où il a daigné se réincarner.

La paix, c'est l'harmonie.

Refusant la paix, on n'a créé que des cacophonies.

En effet, au nom du Christ, le Pacificateur, la trompette de la discorde a sonné de toutes parts, des guerres se sont déchaînées, le sang des martyrs a coulé.

Est-ce étonnant que le nom du Christ soit devenu odieux à certains d'entre nous ?

« Nous voulons *déchristianiser* la France », disait dernièrement un orateur en pleine Chambre, où il fut applaudi par beaucoup.

Pourquoi ?

Parce que le mot christianisme est devenu synonyme d'oppression psychique, de servitude mentale, *d'orgueilleux* « *Philistisme* ».

Nous débarrasser de ces faux principes c'est, certes, une œuvre de régénération salutaire, mais ce n'est pas « *déchristianiser*, mais *dépaganiser* la France ».

C'est au spiritisme que revient cette tâche grandiose, au spiritisme *déiste et chrétien*. C'est lui qui doit faire comprendre *le Père que le Christ a révélé*, c'est lui qui doit propager la grande loi de l'Amour, « sans laquelle point de salut ».

CLAIRE G...

Château de Montertreau et Paris, 1904-1905.

LEVALLOIS-PERRET
IMPRIMERIE
SCHNEIDER Frères & MARY







